

GEORGE ORWELL

ET VIVE
L'ASPIDISTRA !

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR YVONNE DAVET

EDITIONS CHAMP LIBRE

George Orwell

ET VIVE L'ASPIDISTRA !

Traduit de l'anglais par Yvonne Davet

ÉDITIONS CHAMP LIBRE

13, rue de Béarn, Paris III^e

TITRE ORIGINAL :
Keep the Aspidistra flying
© Eric Blair, 1936

La première traduction française de *Keep the Aspidistra flying*, traduite par Yvonne Davet, a été publiée par les éditions Gallimard, en 1960, sous le titre *Et vive l'aspidistra !*

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas d'argent, je ne suis qu'un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas d'argent, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas d'argent, cela ne me sert de rien. L'argent est patient ; l'argent est plein de bonté ; l'argent n'est point envieux, il n'est pas présomptueux, il ne s'enfle pas d'orgueil ; il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche pas son intérêt ; il ne s'aigrit point, il ne soupçonne point le mal ; il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il met sa joie dans la vérité ; il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout... Maintenant donc, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et l'argent ; mais la plus grande des trois est l'argent.

I Corinthiens, 13 (*Adaptation*)

I

La demie de deux heures sonna à la pendule. Dans le petit bureau à l'arrière de la boutique de M. McKechnie, Gordon – Gordon Comstock, dernier rejeton de la famille Comstock, âgé de vingt-neuf ans et déjà assez piqué des vers – tirait sa flemme, accoudé à la table, ouvrant et fermant du pouce un paquet à quatre pence de Player's Weights.

Le ding-ding-dong d'une autre pendule, plus éloignée – celle du Prince de Galles, de l'autre côté de la rue – rida l'air stagnant. Gordon fit un effort, se redressa sur sa chaise et rangea son paquet de cigarettes dans sa poche intérieure. Il mourait d'envie de fumer. Mais il ne lui restait que quatre cigarettes. On était mercredi et il ne toucherait pas d'argent avant vendredi. Ce serait trop embêtant de n'avoir pas de tabac du tout ce soir, ainsi que toute la journée, demain.

Empoisonné par avance à l'idée de toutes ces heures sans tabac du lendemain, il se leva et se dirigea vers la porte – petite silhouette frêle, à l'ossature chétive et aux gestes agacés. Son veston n'en pouvait plus au coude de la manche droite et le bouton du milieu manquait ; son pantalon de flanelle de confection était taché et informe. Même sans se baisser, on pouvait voir que ses souliers avaient besoin d'être ressemelés.

L'argent tinta dans la poche de son pantalon quand il se leva. Il savait exactement quelle somme il avait là. Cinq pence et demi – deux pence et demi et un « Joey »^[1]. Il s'arrêta, sortit la dérisoire petite pièce de trois pence et la regarda. Sale pièce, bonne à rien ! Et quel bougre d'idiot de l'avoir acceptée ! C'était arrivé hier, quand il avait acheté des cigarettes. « Ça vous fait rien, M'sieur, une pièce de trois pence ? » avait gazouillé cette petite rosse de vendeuse. Et naturellement il se l'était laissé donner ! « Oh, non ! rien du tout ! » avait-il dit, bougre d'idiot qu'il était !

Le cœur lui manqua à la pensée qu'il n'avait au monde que cinq pence et demi, dont trois qu'on ne pouvait dépenser, par-dessus le marché. Car comment pourriez-vous acheter quelque chose avec une pièce de trois pence ? Ce n'est pas une pièce de monnaie, c'est la réponse à une devinette. Vous avez tellement l'air idiot quand vous la sortez de votre poche, à moins qu'elle ne se trouve parmi toute une poignée d'autres pièces. « Combien ? » demandez-vous. « Trois pence », dit la vendeuse. Et alors vous voilà farfouillant dans votre poche et y péchant cet absurde petit machin, tout seul, collé au bout de votre doigt comme une puce. La vendeuse a un reniflement de dédain. Son flair lui dit tout de suite que c'est là vos trois derniers pence au monde. Vous la voyez lui lancer un coup d'œil – elle est en train de se demander s'il n'y reste pas un morceau de pudding de Noël collé après. Et vous sortez d'un air digne, le nez en l'air, et vous ne pouvez plus jamais revenir dans ce magasin. Non ! nous ne voudrions pas dépenser notre « Joey ». Restent deux pence et demi – deux pence et demi pour aller jusqu'à vendredi.

C'était l'heure creuse d'après déjeuner, où il faut s'attendre à peu de clients ou à pas du tout. Il était seul avec sept mille livres. La petite pièce sombre, sentant la poussière et le papier moisi, qui donnait sur le bureau, était pleine à craquer de livres, pour la plupart

vieux et invendables. Sur les derniers rayons près du plafond les in-quarto d'encyclopédies tombées en désuétude dormaient paisiblement sur leur plat, en piles, comme les cercueils étagés dans les fosses communes. Gordon écarta les rideaux bleus, imprégnés de poussière, qui tenaient lieu de porte à la pièce contiguë. Celle-ci, mieux éclairée que l'autre, renfermait la bibliothèque de prêt. C'était une de ces bibliothèques « à deux pence, sans cautionnement », aimées des chapardeurs de bouquins. Pas d'autres livres, là, que des romans, bien entendu. Et *quels* romans ! Mais cela aussi allait sans dire.

Au nombre de huit cents, ces romans s'alignaient sur trois côtés de la pièce jusqu'au plafond, rangée sur rangée de dos rectangulaires, de couleurs criardes, donnant l'impression que les murs étaient faits de briques multicolores placées verticalement. Ils étaient disposés par ordre alphabétique. Arien, Burroughs, Deeping, Dell, Frankau, Galsworthy, Gibbs, Priestley, Sapper, Walpole. Gordon les regarda avec une haine apathique. En ce moment il haïssait tous les livres, et les romans plus que tous les autres. Il avait un haut-le-cœur à l'idée de toute cette littérature de camelote, pâtreuse, à moitié cuite, amoncelée en ce lieu. Du pudding, du pudding à la graisse. Huit cents grosses tranches de pudding, l'emmurant – comme un caveau construit en roche poudingue. Il étouffait, à cette pensée. Il se remit à marcher, passa par la porte ouverte dans la partie de la boutique donnant sur la rue. Ce faisant, il se lissa les cheveux. C'était un geste habituel. Après tout, il pouvait y avoir des jeunes filles devant la porte vitrée. Gordon n'avait rien d'impressionnant. Il ne mesurait qu'un mètre soixante-dix et, ses cheveux étant d'habitude trop longs, il faisait l'effet d'avoir la tête un peu trop grosse pour son corps. Il ne pouvait jamais tout à fait oublier sa petite taille. Quand il savait que quelqu'un le regardait, il se tenait très droit, cambré, avec l'air de dire « va te faire fiche », ce qui parfois abusait les gens simples.

Mais il n'y avait personne devant la porte vitrée. La pièce sur le devant, à la différence du reste de la boutique, était pimpante et d'aspect luxueux et elle contenait environ deux mille livres, sans parler de ceux de la devanture. A droite il y avait une vitrine où l'on mettait des livres d'enfants. Gordon détourna les yeux d'une infecte couverture « rackhamesque [2] » : des lutins renversant d'un croc-en-jambe Wendily dans une clairière couleur de jacinthe. Il regarda au-dehors par la porte vitrée. Une sale journée, et le vent qui se levait. Le ciel était de plomb, le cailloutis de la rue, glissant. C'était le jour de la Saint-André, le 30 novembre. La boutique de McKechnie était située à un coin, sur une sorte de place informe où convergeaient quatre rues. A gauche, juste en vue de la porte, se dressait un grand orme, en ce moment sans feuilles, formant avec sa multitude de rameaux une dentelle couleur sépia qui se détachait sur le ciel. En face, de l'autre côté de la rue, près du Prince de Galles, il y avait de hautes palissades couvertes de réclames pour des spécialités alimentaires et pharmaceutiques. Galerie de visages monstres de poupées – de visages roses et vides d'expression, pleins d'un optimisme de grand dadaïste. Condiment Q. T., toasts croustillants Truweet pour le petit déjeuner (« Les gosses réclament à cor et à cri pour leur petit déjeuner les croustillants toasts Truweet »), bourgogne Kangourou, chocolat Vitamalt, Bovex. De toutes ces réclames, c'était encore celle du Bovex que Gordon trouvait la plus accablante. Un employé de bureau à face de rat et portant lunettes, les cheveux tel du cuir verni, assis à une table de café, souriait d'une oreille à l'autre en regardant une grande tasse blanche de Bovex. « La table du coin trouve le repas bon, car elle prend du Bovex », disait la légende.

Gordon ramena son regard plus près. Dans la vitre ternie par la poussière, son propre visage reflété le regardait. Pas beau, ce visage. Pas encore trente ans, et déjà piqué des vers. Très pâle, sillonné de rides amères, ineffaçables. Ce qu'on appelle un « beau » front – autrement dit, haut –, mais un petit menton pointu, si bien que dans l'ensemble ce visage était en forme de poire plutôt qu'ovale. Des cheveux gris souris et mal peignés, une bouche peu aimable, des yeux couleur noisette tirant sur le vert. Il fixa de nouveau son regard plus loin. Il haïssait les miroirs, à présent. Au-dehors, tout était morne et hivernal. Un tram, tel un rauque cygne d'acier, glissait en gémissant sur le cailloutis, et dans son sillage le vent balayait des débris de feuilles piétinées. Les rameaux de l'orme tournoyaient, en se tendant de toutes leurs forces vers l'est. L'affiche qui faisait de la réclame pour le condiment Q. T. était déchirée sur le bord ; un ruban de papier flottait par à-coups comme une minuscule banderole. Dans la rue latérale aussi, sur la droite, les peupliers dénudés, qui bordaient la chaussée, s'inclinaient brusquement au moment où le vent les happait. Un sale vent aigre. Il y avait en lui un accent de menace quand il passait en balayant tout ; premier grondement du courroux de l'hiver. Deux vers d'un poème cherchaient à naître dans l'esprit de Gordon :

Brusquement le vent « quelque chose » – par exemple, le vent menaçant ? Non, mieux, le vent fulminant. Le vent fulminant emporte – non, disons, balaie.

Les peupliers « quelque chose » – les peupliers qui cèdent ? Non, mieux, les peupliers flexibles. Il y a allitération entre fulminant et flexibles ? Pas d'importance. Les peupliers flexibles, depuis peu dénudés.

Brusquement le vent fulminant balaie

Les peupliers flexibles, depuis peu dénudés.

Bon. « Dénudés » rime mal ; et ensuite il y a ce mot « air », auquel tout poète depuis Chaucer s'est escrimé à trouver des rimes. Mais l'inspiration s'éteignit dans l'esprit de Gordon. Il tripota l'argent dans sa poche. Deux pence et demi et un « Joey » – deux pence et demi. Il avait l'esprit poissonneux d'ennui. Il ne pouvait venir à bout des rimes et des adjectifs. On ne le peut pas, quand on n'a que deux pence et demi en poche.

Il fixa de nouveau son regard de l'autre côté de la rue, sur les affiches publicitaires. Il avait ses raisons particulières pour les haïr. Machinalement il relut leurs slogans. « Bourgogne Kangourou – vin des Anglais. » « L'asthme l'étouffait ! » « Le condiment Q. T. rend mon petit mari souriant. » « Faites une journée de marche en vous soutenant avec une tablette de Vitamalt ! » « Curve Cut – le tabac des hommes vivant au grand air. » « Les gosses réclament à cor et à cri pour leur petit déjeuner les croustillants toasts Truweet ! » « La table du coin trouve le repas bon, car elle prend du Bovex. »

Ah ! Un client – virtuel, en tout cas. Gordon se raidit. Debout près de la porte, on pouvait voir de biais à l'extérieur de la vitrine sans être vu soi-même. Il examina le client virtuel.

Un homme d'un certain âge, assez comme-il-faut, costume noir, chapeau melon, parapluie et serviette de cuir – notaire de province ou employé de bureau de Londres –, regardait furtivement la vitrine de ses grands yeux délavés. D'un air coupable. Gordon

suivit la direction de son regard. Ah ! C'était cela ! Il avait découvert ces premières éditions de D. H. Lawrence tout au fond, dans le coin. Encore un qui soupirait après quelques grivoiseries, évidemment. Il avait vaguement entendu parler de Lady Chatterley. Quelle sale tête il a, pensa Gordon. Blême, lourde, molle, et de vilains traits. Un Gallois, à en juger d'après l'apparence – un non-conformiste, en tout cas. Il avait les bajoues habituelles du dissident autour des coins de la bouche. Dans son patelin, président de la Ligue locale de la pureté ou du Comité de vigilance du bord de mer (pantoufles à semelles de caoutchouc et torche électrique, repérant les couples en train de s'embrasser sur l'esplanade le long de la plage), et maintenant le voici en ville, faisant la bringue. Gordon souhaita qu'il entre. Lui vendre un exemplaire de *Femmes amoureuses*. Comme il serait déçu !

Mais non ! Le notaire gallois avait les foies. Il fourra son parapluie sous son bras et s'éloigna, en détournant vertueusement le derrière. Mais ce soir, très probablement, quand la nuit tombante cachera ses rougeurs, il entrera furtivement dans l'une de ces boutiques d'articles d'hygiène en caoutchouc et achètera *Soirée folâtre dans un couvent parisien*, par Sadie Blackeyes.

Gordon tourna le dos à la porte et s'en revint vers les rayons de livres. Sur ceux à gauche, en sortant de la librairie, on mettait les livres nouveaux et presque nouveaux – coin brillamment coloré destiné à attirer le regard de quiconque jetait un coup d'œil par la porte vitrée. Leurs dos luisants et immaculés semblaient, de leurs rayons, soupirer après vous. « Achetez-moi ! achetez-moi ! » avaient-ils l'air de dire. Des romans tout frais sortis de l'imprimerie – nouvelles mariées pas encore violées, mourant d'envie que le coupe-papier les déflore – et des exemplaires de service de presse, semblables à de jeunes veuves, encore en fleur bien que n'étant plus vierges, et, çà et là, par demi-douzaines, ces pathétiques vieilles filles, les « soldes d'édition », gardant encore avec espoir leur virginité prolongée. Gordon détourna les yeux des « soldes d'édition ». Ils lui rappelaient de mauvais souvenirs. L'unique infortuné petit livre qu'il avait lui-même publié, deux ans auparavant, il s'en était vendu exactement cent cinquante-trois exemplaires, et puis il avait été « soldé » ; et même comme « solde », il ne s'était pas vendu. Il passa devant les livres neufs et s'arrêta devant les rayons qui leur étaient perpendiculaires et qui supportaient d'autres livres d'occasion.

Tout à fait à droite se trouvaient des rayons de poésie. Les rayons en face de lui, c'était de la prose, des livres de toutes sortes. Dans le sens de la hauteur, ils étaient classés, les propres et les coûteux à hauteur des yeux, les bon marché et les défraîchis en haut et en bas. Dans toutes les librairies se poursuit une féroce lutte darwinienne par suite de laquelle les ouvrages des vivants gravitent à hauteur des yeux et les ouvrages des morts montent ou descendent – descendent à la Géhenne ou montent jusqu'au trône, mais toujours loin de toute place où on les remarquerait. Tout en bas, sur les rayons près du sol, les « classiques », monstres sans descendance de l'époque victorienne, pourrissaient tranquillement. Scott, Carlyle, Meredith, Ruskin, Pater, Stevenson – c'est à peine si l'on pouvait encore lire les noms sur leurs larges dos passés de mode. Sur les rayons d'en haut, presque hors de vue, dormaient les biographies replètes de ducs. Au-dessous, encore vendable et donc placée à portée de la main, se trouvait la littérature « religieuse » – toutes les sectes et toutes les croyances, rassemblées au hasard. *L'Au-delà*, par l'auteur de *Les Mains d'un revenant m'ont touché*. *La Vie du Christ*, du doyen Farrar. *Jésus, le premier*

rotarien. Le dernier livre de propagande catholique du Père Hilaire Chestnut. La religion se vend toujours bien pourvu qu'elle soit suffisamment fadasse. Au-dessous, exactement à hauteur des yeux, se trouvait le fatras contemporain. Le dernier Priestley. De coquets petits livres d'auteurs écrivant en « moyen anglais », en réimpression. L' « humour » ragaillardissant de Herbert et de Knox et de Milne. Mais aussi de la littérature pour intellectuels. Un ou deux romans d'Hemingway et de Virginia Woolf. De prestes biographies prédigérées, à la Strachey. De moroses livres raffinés, sur des peintres de tout repos et des poètes de tout repos, par ces jeunes brutes capitalistes qui se coulent avec tant d'élégance d'Eton à Cambridge et de Cambridge aux revues littéraires.

Le regard terne, il contempla le mur de livres. Il les haïssait tous, les vieux et les nouveaux, les livres pour intellectuels et les livres pour gens dépourvus de sens artistique, les moroses et les gais. Leur simple vue lui rappelait sa propre stérilité. Car lui qui était censé être un « écrivain », il n'était même pas capable d' « écrire » ! Car ce qui était en question, ce n'était pas simplement le fait de ne pas obtenir la publication, mais le fait de ne rien produire, ou presque rien. Et toute cette littérature de camelote encombrant les rayons – eh bien, elle existait, en tout cas ; c'était tout de même quelque chose de réalisé. Même les Dell et les Deeping produisent au moins leur arpent annuel d'imprimé. Mais c'étaient les livres de l'espèce morose, les livres de « culture », qu'il haïssait le plus. Les ouvrages de critique littéraire et de belles-lettres. Le genre de choses que ces jeunes brutes capitalistes sorties de Cambridge écrivent presque dans leur sommeil – et que lui, Gordon, aurait pu écrire s'il avait eu un petit peu plus d'argent. Argent et culture ! Dans un pays comme l'Angleterre on ne peut pas plus être cultivé sans argent qu'on ne peut faire partie du Club de la Cavalerie. Poussé par le même instinct qu'un enfant qui fait bouger sa dent branlante, il prit un volume d'apparence morose – *Quelques aspects du baroque italien* –, l'ouvrit, lut un paragraphe, et le repoussa avec un mélange d'aversion et d'envie. Cette omniscience dévastatrice ! Ce raffinement nocif de porteurs de lunettes à monture en corne ! Que d'argent un tel raffinement implique ! Car, en définitive, qu'y a-t-il là derrière, sinon de l'argent ? De l'argent pour le genre approprié d'instruction, de l'argent pour les amis influents, de l'argent pour des loisirs et la paix de l'esprit, de l'argent pour des voyages en Italie. L'argent écrit les livres, l'argent les vend. Ne me donnez pas la vertu, ô Seigneur, donnez-moi de l'argent, seulement de l'argent.

Il fit tinter les pièces de monnaie dans sa poche. Il avait près de trente ans et il n'avait rien fait qui vaille ; seulement son misérable livre de poèmes qui était tombé à plat, plus à plat qu'aucune galette. Et depuis, durant deux années entières, il s'était débattu dans le labyrinthe de cet affreux livre qui n'avancait jamais et qui, il le savait dans ses moments de lucidité, n'avancerait jamais davantage. C'était le manque d'argent, uniquement le manque d'argent qui le dépouillait du pouvoir d' « écrire ». Il se raccrochait à cela comme à un article de foi.

Argent, argent, tout n'est qu'argent ! Pouvez-vous écrire même un roman pour midinettes sans argent pour vous donner du cœur au ventre ? Invention, vigueur, esprit, style, charme – tout cela doit être payé en espèces sonnantes et trébuchantes.

Néanmoins, en regardant le long des rayons il se sentit un peu réconforté. Un si grand nombre de ces livres étaient fanés et illisibles. Après tout, nous sommes tous dans le même bateau. *Memento mort*. Vous et moi et les jeunes moroses de Cambridge, le même

oubli nous attend tous – bien que, évidemment, il attende un peu plus longtemps ces jeunes moroses de Cambridge. Il regarda les « classiques » ternis par le temps, près de ses pieds. Morts, tous morts. Carlyle et Ruskin et Meredith et Stevenson – tous sont morts, Dieu les pourrisse ! Il parcourut les titres décolorés. *Recueil de Lettres de Robert Louis Stevenson* ! Ha, ha ! Elle est bien bonne ! *Recueil de Lettres de Robert Louis Stevenson* ! La tranche du dessus était noire de poussière. Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. Gordon donna un coup de pied au derrière compassé de Stevenson. Te voilà, vieille pièce fausse ? Refroidi, tu l'es, si jamais Écossais le fut.

Ping ! Le timbre du magasin. Gordon se retourna. Deux clientes, pour la bibliothèque.

Une femme du bas peuple, morne, le dos voûté, l'air d'un canard crotté furetant dans les immondices, s'infiltra dans le magasin, en maniant maladroitement un panier en jonc. Dans son sillage sautillait un petit moineau grassouillet de femme, aux joues rouges, de la moyenne bourgeoisie, portant sous le bras un exemplaire de *La Saga des Forsythe* – titre en évidence, de manière à ce que les passants pussent la reconnaître pour intellectuelle.

Gordon avait quitté son air revêché. Il les accueillit avec cette cordialité intime de docteur de la famille, réservée aux abonnés du cabinet de lecture.

« Bon après-midi, Madame Weaver. Bon après-midi, Madame Penn. Quel temps affreux !

— Abominable ! » dit M^{me} Penn.

Il s'écarta pour les laisser passer. M^{me} Weaver renversa son panier de jonc et laissa tomber à terre un exemplaire très fatigué de *Noces d'argent* par Ethel M. Dell. *Le brillant œil d'oiseau* de M^{me} Penn rencontra ce titre. Derrière le dos de M^{me} Weaver elle adressa à Gordon un sourire malicieux, comme d'intellectuelle à intellectuel. Dell ! Ça ne compte pas ! Quels livres ils lisent, ces gens du bas peuple ! Il lui sourit en réponse d'un air entendu. Ils passèrent dans le cabinet de lecture, se souriant entre intellectuels.

M^{me} Penn posa *La Saga des Forsythe* sur la table et pointa vers Gordon sa poitrine de moineau. Elle était toujours très affable avec Gordon. Elle s'adressait à lui en l'appelant Monsieur Comstock, tout commis de magasin qu'il fût, et tenait avec lui de petites conversations littéraires. Il y avait entre eux la franc-maçonnerie des intellectuels.

« J'espère que *La Saga des Forsythe* vous a plu, Madame Penn ?

— Quelle œuvre absolument *merveilleuse*, ce livre, Monsieur Comstock ! Savez-vous que cela fait la quatrième fois que je le lis ? Une épopée, une véritable épopée ! »

M^{me} Weaver farfouillait parmi les livres, l'esprit trop obtus pour se rendre compte qu'ils étaient par ordre alphabétique.

« J'sais pas quéque je prends, moi, c'te semaine, marmonna-t-elle entre ses lèvres négligées. Ma fille, elle me tanne pour que j'y prends c'tte fois du Deeping. Elle est très calée sur Deeping, ma fille. Mais mon gendre, maintenant, il est davantage pour Burroughs. J'sais pas, ma foi. »

Un spasme passa sur le visage de M^{me} Penn en entendant mentionner Burroughs. Elle tourna le dos à M^{me} Weaver d'une façon marquée.

« Mon sentiment, Monsieur Comstock, c'est qu'il y a quelque chose de *si important* chez Galsworthy. Il est si large, si universel, et pourtant en même temps si complètement anglais d'esprit, si *humain*. Ses livres sont de vrais documents humains.

— Et Priestley, aussi, dit Gordon. Je trouve que Priestley est un rudement bon écrivain, vous ne trouvez pas ?

— Oh ! si ! Si *important*, si large, si humain ! Et si essentiellement anglais ! »

M^{me} Weaver pinça les lèvres. Derrière, il y avait trois dents jaunes isolées.

« J'crois que p'têtre ça vaut mieux que j'prends un autre Dell, dit-elle. Vous en avez d'autres, de Dell, hein ? Ben, faut que j'vous dise, ça me plaît de lire un bon moment de Dell. J'y dis, à ma fille, oui, qu'j'lui dis : "Tu peux te les garder, tes Deeping et tes Burroughs ; moi, donne-moi Dell", que j'lui dis. »

Ding ! Dong ! Dell ! Ducs et fouets à chiens ! L'œil de M^{me} Penn donna le signal de l'ironie intellectuelle. Gordon lui fit un signe en réponse. Rester en bons termes avec M^{me} Penn ! Une bonne cliente assidue.

« Oh ! bien sûr que oui, Madame Weaver. Nous avons tout un rayon de livres de Ethel M. Dell. Aimeriez-vous *Le Désir de sa vie* ? Ou peut-être l'avez-vous lu ? Alors, et celui-ci : *L'Autel de l'honneur* ?

— Je me demande si vous avez le dernier livre de Hugh Walpole ? dit M^{me} Penn. Je me sens d'humeur, cette semaine, à lire quelque chose d'épique, quelque chose d'*important*. Or Walpole, vous savez, je le tiens pour un vrai *grand* écrivain ; il n'y a que Galsworthy que je place avant lui. Il y a quelque chose de *si important* chez lui. Et cependant il est si humain avec cela.

— Et si essentiellement anglais, dit Gordon.

— Oh ! certes, si essentiellement anglais !

— J'crois qu'j'vais tout simplement reprendre *Comme un aigle*, dit finalement M^{me} Weaver. J'sais pas pourquoi qu'on se fatigue jamais de le lire, *Comme un aigle*, pas vrai ?

— Il est certain que c'est un livre étonnamment goûté du public, dit Gordon avec diplomatie, sans quitter M^{me} Penn des yeux.

— Oh, *étonnamment* ! » fit en écho M^{me} Penn, avec ironie, sans quitter Gordon des yeux.

Il prit leurs pièces de deux pence et les renvoya heureuses, M^{me} Penn avec *Herries le vagabond*, de Walpole, et M^{me} Weaver avec *Comme un aigle*.

Il ne tarda pas à revenir flâner dans l'autre pièce et devant les rayons de poésie. C'était un mélancolique attrait qu'exerçaient ces rayons sur lui. Son propre malheureux livre était là – haut juché, naturellement, tout là-haut parmi les invendables. *Souris*, par Gordon Comstock ; un timide honteux de petit tellière in-octavo, prix : trois shillings six pence, mais à présent tombé à un shilling. Des treize critiques qui en avaient fait le compte rendu (et le Supplément littéraire du *Times* avait déclaré qu'il donnait des « espérances exceptionnelles »), pas un n'avait remarqué la plaisanterie rien moins que subtile du titre. Et depuis deux ans qu'il était dans la boutique de M. McKechnie, pas un client, pas un

seul, n'avait jamais tiré *Souris* de son rayon.

Il y avait quinze ou vingt rayons de poésie. Gordon les regarda d'un air acerbe. Des rossignols, pour la plupart. Un peu plus haut qu'à hauteur des yeux, déjà en route vers le ciel et l'oubli, il y avait les poètes d'antan, les étoiles de sa première jeunesse. Yeats, Davies, Housman, Thomas, De la Mare, Hardy. Des étoiles éteintes. Au-dessous d'eux, exactement à hauteur des yeux, il y avait les pétards de la minute présente. Eliot, Pound, Auden, Campbell, Day Lewis, Spender. Des pétards très mouillés, tous tant qu'ils étaient. Des étoiles éteintes en haut, des pétards mouillés en bas. Aurons-nous jamais de nouveau un écrivain digne d'être lu ? Mais Lawrence était très bien, et Joyce encore mieux avant qu'il ne descende de son cocotier. Et à supposer que nous ayons un écrivain digne d'être lu, le reconnâtrions-nous en le voyant, étouffés comme nous le sommes de littérature de camelote ?

Ping ! Le timbre du magasin. Gordon se retourna. Un autre client.

Un jeune homme de vingt ans, les lèvres vermeilles, les cheveux dorés, entra d'un pas léger, ayant toute l'allure d'une « tante ». Un richard, de toute évidence. L'aura dorée de l'argent l'enveloppait. Il n'était encore jamais venu au magasin. Gordon arbora la mine de servile distinction réservée aux nouveaux clients. Il répéta la formule habituelle :

« Bon après-midi. Qu'y a-t-il pour votre service ? Cherchez-vous un livre en particulier ?

— Oh ! non, à *vrai* dire, non ! (Cette voix de “tante” !) Puis-je simplement *bouquiner* ? Je n'ai tout simplement pas *pu* résister à la *ten-tation* de votre *vi-trine*. J'ai un *tel* faible pour les livres que c'en est *affo-llant* ! Et voilà ! Je me suis laissé aller à entrer... c'était *ir-résistible* ! »

Eh bien, laisse-toi donc aller à sortir, à présent, espèce de « tante » ! Gordon arbora un sourire cultivé, comme d'un bouquinier à un bouquinier.

« Oh ! faites, je vous en prie. Nous aimons que les gens jettent un coup d'œil. Vous intéressez-vous à la poésie, par hasard ?

— Oh, *na-turellement* ! J'*a-dore* la péosie ! »

Naturellement ! Sale petit snob ! Ses vêtements avaient l'allure presque « artiste ». Gordon prit, en le faisant glisser, un mince volume rouge sur les rayons de poésie.

« En voici qui viennent de paraître. Peut-être sont-ils susceptibles de vous intéresser. Ce sont des traductions – quelque chose qui sort assez de l'ordinaire. Des traductions du bulgare. »

Très astucieux, cela. A présent, laisse-le faire. C'est là la bonne méthode avec les clients. Ne pas les bousculer ; les laisser bouquiner durant une vingtaine de minutes ; alors ils sont confus et ils achètent quelque chose. Gordon s'en alla vers la porte, discrètement, se tenant à l'écart de la « tante » ; mais de façon désinvolte, une main dans la poche, avec l'air insouciant qui sied à un gentleman.

Au-dehors, la rue visqueuse paraissait grise et lugubre. Venant on ne savait d'où, une fois le coin tourné, s'entendait un claquement de sabots de chevaux, bruit froid et sourd. Saisies par le vent, les noires colonnes de fumée des cheminées viraient, rabattues, et

roulaient en s'étalant le long des toits en pente. Ah !

Brusquement le vent fulminant balaie

Les peupliers flexibles, depuis peu dénudés.

Et les noirs rubans des cheminées

Virent au sol dans le... tati-tata (quelque chose comme « fuligineux ») air.

Bon ! Mais l'inspiration s'évanouit. Son regard tomba de nouveau sur les affiches publicitaires de l'autre côté de la rue.

Il eut presque envie d'en rire, elles étaient si faiblardes et mort-nées, si peu appétissantes. Comme si quelqu'un pouvait se laisser tenter par des affiches comme celles-là ! Semblables à des succubes au derrière boutonneux. Mais elles ne lui en donnaient pas moins le cafard. La puanteur de l'argent, partout la puanteur de l'argent. Il jeta un coup d'œil furtif à la « tante » qui dérivait, s'éloignant du rayon de poésie, et avait sorti un grand livre coûteux sur le ballet russe. Il le tenait délicatement entre ses pattes roses non préhensiles, comme un écureuil tient une noisette, et il examinait les photographies. Gordon connaissait ce genre-là. Le jeune richard « artiste ». Pas artiste lui-même, à proprement parler, mais parasite des arts ; un familier des ateliers, un colporteur de scandales. Beau garçon, du reste, en dépit de sa « tantitude ». La peau de sa nuque était aussi lisse et satinée que la partie interne d'une écaille. On ne peut avoir une peau comme celle-là au-dessous de cinq cents livres par an. Une espèce de charme le parait de prestige, comme tous les richards. Argent et charme ; qui les séparera ?

Gordon songea à Ravelston, son charmant et riche ami, directeur d'*Antichrist*, pour qui il ressentait une affection déraisonnable, et qu'il ne voyait même pas toujours une fois par quinzaine ; et à Rosemary, sa bonne amie, qui l'aimait – qui l'adorait, à l'en croire – et qui, pourtant, n'avait jamais couché avec lui. L'argent, une fois de plus ; tout est une question d'argent. Tous les rapports humains doivent être acquis avec de l'argent. Si vous n'avez pas d'argent, les hommes ne se soucieront pas de vous, les femmes ne vous aimeront pas ; du moins, veux-je dire, de façon qui importe un tant soit peu. Et comme ils ont raison, somme toute ! Car, sans argent, vous êtes peu digne d'être aimé. Quand je parlerais les langues des hommes et des anges. Mais d'ailleurs, si je n'ai pas d'argent, *je ne les parle pas*, les langues des hommes et des anges.

Il regarda de nouveau les affiches publicitaires. Cette fois, avec une haine véritable. Cette réclame de Vitamalt, par exemple ! « Faites une journée de marche en vous soutenant avec une tablette de Vitamalt ! » Un jeune couple, un jeune homme et une jeune fille, nettement en tenue d'excursion à pied, les cheveux pittoresquement ébouriffés par le vent, en train d'escalader un échelier appuyé contre un panorama du Sussex. Ce visage de jeune fille ! Sa gaieté communicative de garçon manqué et son éclat ! Le genre de jeune fille qui se paie « beaucoup d'amusement honnête ». Coiffure en coup de vent. Short kaki collant, mais ça ne veut pas dire que vous pouvez lui pincer le derrière. Et voisinant avec eux – la table du coin. « La table du coin trouve le repas bon, car elle prend du Bovex ! » Gordon examina cette chose avec l'intimité de la haine. Le visage au rictus d'imbécile, visage de rat content de soi, les cheveux noirs bien lissés, les niaisés lunettes. « Table du

coin », héritière des siècles passés ; vainqueur de Waterloo, je te présente la « table du coin ». L'homme moderne tel que ses maîtres veulent qu'il soit. Un docile petit goret buvant du Bovex.

Des visages passèrent, jaunis par le vent. Un tram traversa la place en grondant, et la pendule au-dessus du Prince de Galles sonna trois heures. Un couple de vieilles gens, un vagabond ou un mendiant et sa femme, en longs paletots grasseyés touchant presque le sol, s'avancèrent vers le magasin en traînant les pieds. Des barboteurs de livres, à en juger par l'apparence. Mieux valait avoir l'œil sur les boîtes au-dehors. Le vieillard fit halte sur le bord du trottoir à quelques mètres de là, tandis que sa femme venait jusqu'à la porte. Elle l'ouvrit et, levant la tête, considéra Gordon à travers ses mèches grises avec une sorte de malveillance pleine d'espoir.

« Z'achetez des livres ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Parfois. Ça dépend de ce que c'est comme livres.

— J'ai des *jolis* livres, là. »

Elle entra, ferma la porte en la claquant. La « tante » jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avec un air de dégoût et s'éloigna d'un ou deux pas, vers le coin. La vieille femme avait tiré un petit sac de toile grasseyé de dessous son paletot. Elle s'approcha confidentiellement de Gordon. Elle sentait les vieilles, très vieilles croûtes de pain.

« Vous m'les achetez ? dit-elle, serrant dans sa main l'orifice du sac. Seulement une demi-couronne le tout.

— Des livres de quelle sorte ? Faites-les-moi voir, s'il vous plaît.

— De *jolis* livres, que c'est, souffla-t-elle, en se courbant pour ouvrir le sac et exhalant soudain une très puissante bouffée de cette odeur de croûtes de pain.

— V'là ! » dit-elle, et elle fourra presque sous le nez de Gordon une brassée de livres d'une saleté répugnante.

C'étaient les romans de Charlotte M. Yonge dans une édition de 1884, et, à en juger par leur aspect, on avait dormi dessus durant de nombreuses années. Gordon recula d'un pas, brusquement révolté.

« Il ne nous est pas possible d'acheter de pareils livres, dit-il sèchement.

— Pouvez pas les acheter ? *Pourquoi* que vous pouvez pas les acheter ?

— Parce que nous n'en avons que faire. Nous ne pouvons vendre des choses comme ça.

— Pourquoi que vous m'avez fait les sortir du sac, alors ? » demanda la vieille femme, féroce.

Gordon la contourna en faisant un détour, pour éviter l'odeur, et tint la porte ouverte, en silence. Inutile de discuter. Des gens de cet acabit, il en entre dans le magasin toute la journée. La vieille femme gagna la porte, en marmottant, de la malveillance jusque dans son dos voûté, et rejoignit son mari. Il s'était arrêté sur le bord du trottoir pour tousser d'une façon si fructueuse qu'on pouvait l'entendre la porte fermée. Un caillot de pituite, telle une petite langue blanche, sortit lentement entre ses lèvres et fut projeté dans le

ruisseau. Alors les deux vieilles gens s'éloignèrent en traînant les pieds, ressemblant à des coléoptères, avec leurs longs paletots grasseyeux cachant tout, sauf les pieds.

Gordon les regarda s'éloigner. Ce n'étaient que des sous-produits. Les rebuts du dieu Argent. Partout dans Londres, par dizaines de milliers, traînaient de vieux sagouins de cette espèce ; rampant vers la tombe comme d'immondes coléoptères.

Il regarda au-dehors la rue sans grâce. A ce moment il lui sembla que dans une rue comme celle-ci, dans une ville comme celle-ci, toute vie ne peut qu'être dénuée de signification et insupportable. Le sentiment de désagrégation, de décadence, endémie de notre époque, s'imposa fortement à lui. D'une manière ou d'une autre, c'était lié à ces affiches, là, en face. Il regardait maintenant avec des yeux plus lucides ces visages au sourire large d'un mètre. En fin de compte, il n'y avait pas là simplement que sottise, avidité et vulgarité. La « table du coin » vous adresse un sourire de grosse gaieté, apparemment optimiste, avec tout l'éclat de fausses dents. Mais qu'y a-t-il derrière ce large sourire ? Désolation, vide, et les signes d'un destin funeste. Car ne voyez-vous pas, si vous savez regarder, que derrière ce contentement de soi tiré à quatre épingles, derrière cette insignifiance ventripotente et gloussante, il n'y a rien qu'un vide effrayant, un secret désespoir ? Le grand désir de mort du monde moderne. Les pactes de suicide. Des têtes enfoncées dans le four à gaz de maisonnettes isolées. Littérature française et pilules Amen. Et la réverbération de futures guerres. Des avions ennemis survolant Londres ; les sourds vrombissements menaçants des hélices, le tonnerre fracassant des bombes. Tout cela est écrit sur le visage de la « table du coin ».

D'autres clients qui arrivent. Gordon se recula, servile avec distinction.

Le timbre de la porte résonna. Deux dames de la haute bourgeoisie entrèrent majestueusement et avec bruit. L'une rose et en fruit, trente-cinq ans environ, la poitrine voluptueuse bourgeonnant hors de son manteau de petit-gris, dégageant un parfum ultra-féminin de violettes de Parme ; l'autre, entre deux âges, solide et le teint couleur cari – Indienne, probablement. Les suivant de près, un jeune homme brun, crasseux et timide, se coula dans le magasin avec l'air de s'excuser, comme un chat. C'était l'un des meilleurs clients du magasin, un être solitaire, fuyant, qui était presque trop timide pour parler et qui – comment s'y prenait-il donc ? – paraissait toujours ne pas s'être rasé depuis vingt-quatre heures.

Gordon répéta sa formule :

« Bon après-midi. Qu'y a-t-il pour votre service ? Cherchez-vous un livre en particulier ? »

Visage-en-fruit le combla d'un sourire, mais Visage-cari décida de considérer cette question comme une impertinence. Ignorant Gordon, elle entraîna Visage-en-fruit vers les rayons voisins des nouveautés, où se trouvaient les livres sur les chiens et les livres sur les chats. Toutes deux se mirent aussitôt à sortir des livres des rayons et à parler bruyamment. Visage-cari avait la voix d'un sergent instructeur. Elle était sans nul doute la femme d'un colonel, ou sa veuve. La « tante », toujours plongé dans l'album des ballets russes, s'éloigna tout doucement, avec tact. On lisait sur son visage qu'il quitterait le magasin s'il était dérangé par une nouvelle intrusion. Le jeune homme timide s'était déjà orienté vers les rayons de poésie. Les deux dames venaient assez souvent au magasin. Elles voulaient

toujours voir des livres sur les chiens et les chats, mais, en fait, n'achetaient jamais rien. Il y avait deux rayons entiers de livres sur les chiens et sur les chats. « Le coin des dames », comme l'appelait le vieux McKechnie.

Une autre cliente survint, pour la bibliothèque de prêt. Une fille laide de vingt ans, sans chapeau, en sarrau blanc, au visage honnête et bête, au teint brouillé ; des lunettes puissantes lui distordaient les yeux. C'était une employée de pharmacie. Gordon revêtit son allure de bibliothécaire de la famille. Elle lui sourit et, la démarche aussi gauche que celle d'un ours, le suivit dans la bibliothèque.

« Quel genre de livre voulez-vous, cette fois-ci, Mademoiselle Weeks ?

— Ma foi ; elle agrippa le devant de sa blouse. Ses yeux de mélasse noire déformés plongeaient avec confiance dans les siens. Ma foi, ce qui me plairait *vraiment*, c'est une bonne histoire d'amour, quelque chose de poivré. Vous savez bien – quelque chose de *moderne*.

— Quelque chose de moderne ? Quelque chose par Barbara Bedworthy, par exemple ? Avez-vous lu *Presque vierge* ?

— Oh ! non, pas elle. Elle est trop profonde, je ne peux pas supporter les livres profonds. Mais j'ai envie de quelque chose – voyons, vous savez bien – de *moderne*. Problèmes sexuels et divorces et tout ça. *Vous savez bien !*

— Moderne, mais pas profond », dit Gordon, comme quelqu'un de peu intellectuel à quelqu'un de peu intellectuel.

Il parcourut du regard les histoires d'amour poivrées modernes. Il n'y en avait pas moins de trois cents dans la bibliothèque de prêt. De la pièce sur le devant parvenaient les voix des deux dames de la haute bourgeoisie, l'une « en fruit », l'autre au teint cari, discutant de chiens. Elles avaient pris un livre sur les chiens et regardaient les photographies. Voix-en-fruit s'enthousiasmait à propos de la photographie d'un chien pékinois, cet *amour* de petit sien-sien, avec ses *gans* yeux noirs si pleins d'âme, et ce zoli, zoli petit nez noir ! oh ! si chou ! Mais Voix-cari – oui, très certainement une veuve de colonel – dit que les pékinois étaient des mollassons. Qu'on lui parle de chiens qui ont quelque chose dans le ventre – de chiens capables de se battre, disait-elle : elle détestait ces mollassons de chiens de salon. « Vous n'avez pas d'âme, Bedelia, pas d'âme », disait Voix-en-fruit plaintivement. Le timbre de la porte d'entrée se fît de nouveau entendre. Gordon tendit à la jeune pharmacienne *Sept Nuits écarlates* et l'inscrivit sur sa fiche. Elle sortit de la poche de sa blouse un porte-monnaie de cuir fatigué et lui tendit une pièce de deux pence.

Il retourna dans la pièce de devant. La « tante » avait remis son livre sur le rayon qu'il ne fallait pas et s'était éclipsé. Une femme maigre, au nez droit, alerte, portant des vêtements pratiques et un pince-nez à monture en or – peut-être bien une institutrice, une féministe certainement – entra et demanda l'histoire du mouvement des suffragettes de M^{me} Wharton-Beverley. Avec une secrète joie, Gordon lui dit qu'ils ne l'avaient pas. Elle poignarda son incompetence masculine de ses yeux en trou de vrille et ressortit. Le mince jeune homme se tenait dans le coin avec l'air de s'excuser, le visage enfoui dans le recueil des poèmes de D. H. Lawrence, comme un oiseau à longues pattes, la tête enfouie sous son aile.

Gordon attendait à côté de la porte. A l'extérieur, un vieillard miséreux mais s'efforçant de sauver les apparences, le nez comme une fraise, un cache-nez kaki autour de la gorge, triait des livres dans la boîte à six pence. Les deux dames de la grande bourgeoisie s'en allèrent brusquement, laissant un fouillis de livres ouverts sur la table. Visage-en-fruit jetait avec regret des coups d'œil en arrière sur les livres concernant les chiens, mais Visage-cari l'entraîna, résolue à ne rien acheter. Gordon tint la porte ouverte. Les deux dames sortirent majestueusement et bruyamment, en l'ignorant.

Il suivit du regard leurs dos de haute bourgeoisie revêtus de fourrure redescendant la rue. Le vieillard au nez en fraise, penché, se parlait à lui-même tout en tripotillant les livres. Il devait avoir un grain. Il barboterait quelque chose, si on ne le surveillait pas. Un vent plus froid souffla, séchant la boue gluante de la rue. L'heure était venue d'allumer les lampes. Happée par un tourbillon d'air, la bande de papier déchirée de l'affiche du condiment Q. T. se mit brusquement à flotter, comme du linge étendu sur une corde. Ah !

Brusquement le vent fulminant balaie Les peupliers flexibles, depuis peu dénudés.

Et les noirs rubans des cheminées

Virent au sol ; effleurées par des fouets d'air,

Des affiches déchirées flottent.

Pas mal, pas mal du tout. Mais il n'avait aucune envie de continuer – n'était pas capable de continuer, au vrai. Il tâta l'argent dans sa poche, sans le faire tinter, de crainte que le jeune homme timide n'entendît. Deux pence et un demi-penny. Pas de tabac de toute la journée du lendemain. Il ressentit cette privation dans tout son être.

Une lumière jaillit à l'intérieur du Prince de Galles. Ils devaient être en train de nettoyer le bar. Le vieillard au nez en fraise lisait un Edgar Wallace qu'il avait sorti de la boîte à deux pence. Un tram gronda au loin. Dans la pièce du premier étage, M. McKechnie, qui descendait rarement dans la boutique, somnolait près du radiateur à gaz, les cheveux blancs et la barbe blanche, sa tabatière à portée de la main, au-dessus de son in-folio relié en veau des *Voyages au 'Levant* de Middleton.

Le mince jeune homme se rendit soudain compte qu'il était seul et releva la tête d'un air coupable. C'était un habitué des librairies, mais il ne restait jamais plus de dix minutes dans une même boutique. Une soif dévorante de livres et la crainte d'être un gêneur se livraient constamment combat en lui. Quand il était depuis dix minutes dans une boutique, il commençait à être mal à l'aise, se sentait de trop, et prenait la fuite, après avoir acheté quelque chose par pure timidité. Sans mot dire il tendit l'exemplaire des poèmes de Lawrence et tira gauchement trois florins de sa poche. En les remettant à Gordon, il en laissa tomber un. Tous les deux plongèrent en même temps pour le ramasser ; leurs têtes se cognèrent. Le jeune homme se recula, rougissant autant que le permettait son teint olivâtre.

« Je vais vous l'envelopper », dit Gordon.

Mais le jeune homme timide secoua la tête – il bégayait tellement qu'il ne parlait jamais quand il pouvait s'en abstenir. Il saisit son livre, le serra contre lui, et se glissa

dehors avec l'air d'avoir commis quelque action honteuse.

Gordon resta seul. Il retourna en flânant à la porte. Le vieillard au nez en fraise jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, rencontra le regard de Gordon et s'éloigna, ayant manqué son coup. Il avait été sur le point de glisser dans sa poche l'Edgar Wallace. La pendule au-dessus du Prince de Galles sonna trois heures et quart.

Ding dong ! Trois heures et quart. Allumer à la demie. Encore quatre heures trois quarts jusqu'à l'heure de la fermeture. Cinq heures et quart jusqu'au dîner. Deux pence et un demi-penny en poche. Pas de tabac demain.

Soudain un désir dévorant, irrésistible, de fumer envahit Gordon. Il avait résolu de ne pas fumer cet après-midi. Il ne lui restait que quatre cigarettes. Il fallait les conserver pour ce soir, pour le moment où il avait l'intention d'« écrire » ; car il ne pouvait pas plus « écrire » sans tabac que sans air. Pourtant, il avait besoin de fumer. Il sortit son paquet de Player's Weights et tira une de ces cigarettes naines. C'était pure faiblesse stupide ; cela signifiait une demi-heure de supprimée au temps consacré ce soir à « écrire ». Mais il n'y avait pas moyen d'y résister. Avec une sorte de joie honteuse il aspira la fumée jusque dans ses poumons.

Le reflet de son propre visage le regardait dans la vitre grisâtre. Gordon Comstock, auteur de *Souris* ; « en l'an trentiesme de son eage », et déjà piqué des vers. Plus que vingt-six dents. Toutefois, au même âge Villon était syphilitique, à ce qu'il dit lui-même. Soyons reconnaissant de menues grâces.

Il regarda le ruban de papier déchiré tournoyer, flotter sur l'affiche du condiment Q. T. Notre civilisation est moribonde. Il faut qu'elle le soit. Mais elle ne va pas mourir dans son lit. Bientôt les avions viendront – zoum – whouizz – crash ! Tout le monde occidental sautant dans un rugissement d'explosifs puissants.

Il regarda la rue qui s'assombrissait, le reflet grisâtre de son visage dans la vitre, les silhouettes minables qui passaient en traînant le pas. Presque involontairement, il répéta :

C'est l'Ennui – l'œil chargé d'un pleur involontaire,

Il rêve d'échafauds en fumant son houka [3] !

L'argent, l'argent ! La « table du coin ». Le vrombissement des avions et le fracas des bombes.

Gordon regarda furtivement le ciel de plomb. Ces avions sont en route. En imagination il les vit arriver, maintenant ; escadrille après escadrille, innombrables, assombrissant le ciel comme des nuages de moustiques. Avec la langue ne touchant pas tout à fait les dents, il produisit un son bourdonnant, un son de mouche-bleue-sur-une-vitre, pour représenter le vrombissement des avions. C'était là un son que, actuellement, il souhaitait ardemment entendre.

II

Gordon rentra à pied chez lui en luttant contre un vent à écorner les bœufs, qui faisait s'envoler ses cheveux en arrière et lui faisait un front plus haut que jamais. Son allure donnait à croire aux passants – du moins, il l'espérait – que s'il ne portait pas de pardessus, c'était par pure fantaisie. En fait, son pardessus était au clou pour quinze shillings.

Willowbed Road, au nord-ouest, n'était pas une rue précisément sordide, seulement sale et maussade. Il y avait de véritables taudis à cinq minutes de là à peine, à pied. Des logements ouvriers où les familles dormaient à cinq dans un lit, et, quand l'un d'entre eux mourait, jusqu'à l'enterrement ils dormaient chaque nuit avec le cadavre ; des ruelles où des filles de quinze ans étaient déflorées par des garçons de seize contre les murs au plâtre lépreux. Mais Willowbed Road, elle, parvenait à maintenir une sorte de chiche décence de petite bourgeoisie. Il y avait même une plaque en cuivre de dentiste sur l'une de ses maisons. Dans les deux tiers au moins de ces maisons, entre les rideaux de dentelle de la fenêtre du petit salon, il y avait une pancarte verte portant, en caractères argent : « Chambres meublées », et l'on voyait pointer au-dessous le feuillage d'un aspidistra.

M^{me} Wisbeach, la logeuse de Gordon, se spécialisait dans les « Messieurs seuls ». Des pièces uniques à lit-divan, avec la lumière du gaz installée, mais à vous de vous procurer votre propre chauffage, les bains en supplément (il y avait un chauffe-bain), et les repas dans la salle à manger sombre comme la tombe, avec, au centre de la table, la phalange des bouteilles de condiments figés. Gordon, qui rentrait chez lui pour le repas de midi, payait vingt-sept shillings six pence par semaine.

La lumière du gaz brillait, jaune, à travers l'imposte givrée au-dessus de la porte du numéro 31. Gordon sortit sa clé et tâtonna avec dans le trou de la serrure – dans ce genre de maisons la clé ne va jamais parfaitement bien dans la serrure. Le petit vestibule assez sombre – en réalité ce n'était qu'un corridor – sentait l'eau de vaisselle, le chou, les paillasons de chiffons et les eaux sales de chambres à coucher. Gordon jeta un coup d'œil sur le plateau laqué posé sur le porte-manteaux. Pas de lettres, naturellement. Il s'était interdit d'espérer recevoir une lettre, mais n'en continuait pas moins à espérer. Un sentiment défraîchi, pas tout à fait un chagrin, choisit sa poitrine pour s'y poser. Rosemary aurait pu écrire ! Quatre jours s'étaient écoulés, maintenant, depuis sa dernière lettre. En outre, il y avait ces deux poèmes expédiés à des revues et qui, jusqu'ici, ne lui avaient pas été retournés. La seule chose qui rendait la soirée supportable, c'était de trouver une lettre l'attendant quand il rentrait chez lui. Mais il recevait très peu de lettres – quatre ou cinq par semaine, au plus.

Sur la gauche du vestibule se trouvait le salon dont on ne se servait jamais, puis venait l'escalier, et ensuite le corridor menait à la cuisine et à l'inaccessible repaire habité par M^{me} Wisbeach elle-même. Au moment où Gordon entra, la porte au bout du corridor s'ouvrit. Le visage de M^{me} Wisbeach apparut, l'examina brièvement mais d'un air

méfiant, et disparut de nouveau. Il était absolument impossible d'entrer dans la maison ou d'en sortir, à n'importe quel moment jusqu'à onze heures du soir, sans être dévisagé de cette manière. De quoi au juste vous soupçonnait M^{me} Wisbeach, c'était difficile à dire ; de faire entrer subrepticement des femmes dans la maison, peut-être bien. C'était une de ces respectables femmes venimeuses qui tiennent des meublés. Âgée de quarante-cinq ans environ, corpulente mais active, avec un visage rose aux traits fins, un regard horriblement observateur, de beaux cheveux gris, et toujours en train de se plaindre.

Gordon s'arrêta au pied de l'étroit escalier. Au-dessus, une voix étouffée et commune chantait : « Qui a peur du grand méchant loup ? » Un très gros homme, de trente-huit ou trente-neuf ans, tourna le coin de l'escalier, de ce pas dansant et léger particulier aux obèses, vêtu d'un élégant costume gris, de souliers jaunes, portant un chapeau mou sur l'oreille et un pardessus bleu avec ceinture d'une vulgarité ébouriffante. C'était Flaxman, le locataire du premier étage, voyageur de commerce pour la firme des accessoires de toilette Reine de Saba. Il salua Gordon d'un gant jaune citron, tout en descendant.

« Salut, mon petit vieux ! dit-il avec entrain. (Flaxman appelait tout le monde "mon vieux".) Comment va ?

— Bougrement mal ! » dit Gordon brièvement.

Flaxman avait atteint le bas des marches. Il jeta affectueusement un bras rondet autour des épaules de Gordon.

« Courage, mon vieux, courage ! Vous en faites une mine d'enterrement ! Je vais jusqu'au Crichton. Venez donc prendre un verre.

— Je ne peux pas. J'ai à travailler.

— Oh ! au diable ! Ne pouvez-vous donc vous montrer un peu amical ? A quoi bon rester là-haut à musarder ? Venez donc au Cri et nous pincerons le derrière de la serveuse. »

Gordon se tortilla pour se libérer du bras de Flaxman. Comme toutes les personnes de petite et frêle stature, il détestait qu'on le touchât. Flaxman se contenta de sourire, avec la typique bonne humeur de l'homme gras. Il était vraiment horriblement gras. Il remplissait son pantalon comme si on eût fait de lui de la bouillie et qu'on l'eût versée dedans. Mais naturellement, comme tous les gens gras, il ne reconnaissait jamais qu'il était gras. Aucune personne grasse n'emploie jamais le mot « gras » s'il y a moyen de l'éviter. « Fort », c'est le mot qu'ils emploient – ou, mieux encore, « robuste ». Flaxman, lors de sa première rencontre avec Gordon, avait été sur le point de se qualifier lui-même de « robuste », mais quelque chose dans l'œil verdâtre de Gordon l'en avait empêché. Il avait dit « fort », en manière de compromis.

« Je dois avouer, mon vieux, avait-il dit, que je suis – eh, ma foi, un tantinet du genre "fort" Rien de malsain, vous savez. » Il tapota la vague frontière entre son ventre et sa poitrine. « De la chair bien ferme. Je suis joliment d'aplomb et vif, au vrai. Mais, ma foi, j'imagine que vous diriez de moi que je suis "fort".

— Comme Cortez, suggéra Gordon.

— Cortez ? Cortez ? C'était pas ce type qui était toujours à errer dans les montagnes du

Mexique ?

— Celui-là même. Il était “fort”, mais il avait des yeux d’aigle.

— Ah ! Ça, alors, c’est drôle ! Parce que ma femme m’a dit quelque chose comme ça, une fois. “Georges, qu’elle a dit, tu as les yeux les plus merveilleux du monde. Tu as les yeux exactement comme ceux d’un aigle”, qu’elle a dit. Ça devait être avant notre mariage, vous comprenez. »

Flaxman vivait actuellement séparé de sa femme. Peu de temps auparavant, la firme des accessoires de toilette Reine de Saba avait versé un boni de trente livres sterling à tous ses représentants, et au même moment Flaxman et deux autres avaient été envoyés à Paris pour recommander le nouveau rouge à lèvres Sex-Appeal teinte naturelle à diverses maisons françaises. Flaxman n’avait pas trouvé utile de parler de ces trente livres à sa femme. Il avait fait la noce lors de ce voyage à Paris, naturellement. A présent encore, trois mois après, l’eau lui venait à la bouche en en parlant. Il régala Gordon de descriptions voluptueuses. Dix jours à Paris avec trente livres dont bobonne ne savait rien ! Ah ! Dites donc ! Mais malheureusement il y avait eu quelque part une fuite ; Flaxman était rentré chez lui pour y trouver le châtiment qui l’attendait. Sa femme lui avait fendu le crâne avec le carafon à whisky en cristal taillé, cadeau de mariage en leur possession depuis quatorze ans, et puis elle s’était enfuie chez sa mère, emmenant les enfants avec elle. D’où l’exil de Flaxman à Willowbed Road. Mais il n’allait pas se laisser abattre ! Ça passerait, certainement ; c’était déjà arrivé plusieurs fois auparavant.

Gordon tenta de nouveau de passer à côté de Flaxman et de lui échapper en montant l’escalier. Le terrible, c’est qu’au fond il avait une envie folle d’aller avec lui. Il éprouvait un tel besoin de boire un verre – rien que d’entendre prononcer le nom de Crichton lui avait donné soif. Mais c’était impossible, naturellement ; il n’avait pas d’argent. Flaxman étendit un bras en travers de l’escalier, lui barrant le chemin. Il avait sincèrement de l’affection pour Gordon. Il le tenait pour « intelligent » – « l’intelligence », à ses yeux, étant une sorte de sympathique folie. En outre, il détestait être seul, même pour un aussi court moment que celui du trajet à pied jusqu’au cabaret.

« Venez donc, vieux ! répéta-t-il avec insistance. Vous avez besoin d’une Guinness pour vous ravigoter. Voilà ce qu’il vous faut. Vous n’avez pas encore vu la nouvelle fille qu’ils ont au bar. Ah ! Dites donc ! Voilà un beau brin de fille pour vous !

— Voilà donc pourquoi vous êtes sur votre tralala, hein ? dit Gordon, en regardant froidement les gants jaunes de Flaxman.

— Pour sûr ! Mazette ! Quel beau brin de fille ! Une blonde cendrée, que c’est ! Et elle en connaît un bout, cette fillette, vous pouvez le dire ! Je lui ai donné un bâton de notre Sex-Appeal teinte naturelle, l’autre soir. Si vous l’aviez vue faire frétiler son petit derrière à mon intention, en passant à côté de ma table ! M’en a-t-elle donné, des palpitations ! M’en a-t-elle donné ! Ah ! Dites donc ! »

Flaxman se tortilla d’un air paillard. Sa langue apparut entre ses lèvres. Puis, soudain, faisant semblant de prendre Gordon pour la serveuse blond cendré, il le saisit par la taille et le serra tendrement dans ses bras. Gordon le repoussa. L’espace d’un instant, il eut un si dévorant désir d’aller au Crichton qu’il faillit y succomber. Oh ! boire une chopine de bière ! Il lui semblait presque la sentir descendre dans son gosier. Si seulement il avait un

peu d'argent ! Même rien que sept pence pour une chopine. Mais rien à faire ! Deux pence et demi en poche. Vous ne pouvez pas laisser autrui payer votre consommation pour vous.

« Oh ! Fichez-moi la paix, pour l'amour de Dieu ! » dit-il avec irritation, s'écartant hors d'atteinte de Flaxman, et il monta l'escalier sans regarder en arrière.

Flaxman assura son chapeau sur sa tête et se dirigea vers la porte d'entrée, modérément froissé.

Gordon se dit tristement qu'il en était toujours ainsi désormais. Perpétuellement il lui fallait répondre aux avances amicales par une rebuffade. Naturellement c'était l'argent qui était la cause de tout cela, toujours l'argent. On ne peut pas se montrer amical, on ne peut même pas se montrer courtois, quand on n'a pas d'argent en poche. Il se livra à un accès d'apitoiement sur lui-même. Il brûlait d'envie d'être dans la salle de cabaret du Crichton ; l'agréable odeur de la bière, la chaleur et les lumières brillantes, les voix joyeuses, le tintement des verres sur le comptoir humide de bière. L'argent, l'argent ! Il continua à monter l'escalier sombre et nauséabond. La pensée de sa chambre solitaire et froide au dernier étage de la maison lui était comme une condamnation l'attendant.

Au deuxième étage habitait Lorenheim, un être brun, maigre, ressemblant à un lézard, d'âge et de race indéterminés, qui se faisait environ trente-cinq shillings par semaine en plaçant des aspirateurs. Gordon passait toujours en toute hâte devant la porte de Lorenheim. Lorenheim était de ces gens qui n'ont pas un seul ami au monde et qui ont un besoin effréné de compagnie. Sa solitude était si accablante que si, par malheur, vous ralentissiez un peu le pas devant sa porte, vous étiez à peu près sûr de le voir sortir, se précipiter sur vous pour vous faire entrer, à demi vous tirant, à demi vous enjôlant, afin de vous obliger à écouter d'interminables et paranoïaques histoires de filles qu'il avait séduites et d'employeurs à qui il avait rivé leur clou. Et sa chambre était plus froide et plus sordide que n'est en droit de l'être même une chambre de meublé. Il y avait toujours des tartines de pain et de margarine à demi mangées traînant partout. Le seul autre locataire dans la maison était une espèce d'ingénieur, employé à un travail de nuit. Gordon ne le voyait que de temps en temps – un homme massif, au visage terne et rébarbatif, portant un chapeau melon dedans comme dehors.

Dans la familière obscurité de sa chambre, Gordon chercha à tâtons le bec de gaz et ralluma. Cette chambre était de dimensions moyennes, pas assez grande pour être partagée en deux par un rideau, mais trop grande pour être suffisamment chauffée rien que par une unique lampe à pétrole défectueuse. Elle était meublée par le genre de mobilier qu'on s'attend à voir dans une chambre sur la cour, au dernier étage. Un lit à une place avec un couvre-lit piqué blanc ; par terre, un linoléum marron ; une table de toilette avec un broc et une cuvette de cette faïence blanche bon marché qu'on ne peut jamais voir sans penser à des pots île chambre. Sur le rebord de la fenêtre, il y avait un aspidistra étioilé dans un pot vernissé vert.

Sous la fenêtre, appuyée contre le mur, une table de cuisine recouverte d'un tapis vert taché d'encre. C'était cela, la table à « écrire » de Gordon. Ce n'était qu'après une lutte acharnée qu'il avait pu amener M^{me} Wisbeach à lui donner une table de cuisine à la place du guéridon de bambou – simple support pour l'aspidistra – qu'elle estimait approprié à une pièce du dernier étage sur la cour. Et même encore à présent, c'était une chamaillerie

perpétuelle parce que Gordon ne voulait jamais laisser « mettre de l'ordre » sur sa table. Cette table était dans un désordre permanent. Elle était toujours couverte d'un fouillis de papiers, deux cents feuilles, peut-être, de papier à sermons, crasseux et corné, portant en tous sens des phrases écrites, barrées, réécrites – espèce de sordide labyrinthe de papiers dont seul Gordon avait le fil conducteur. Une couche de poussière recouvrait tout, et il y avait plusieurs petits cendriers puants contenant des cendres de tabac et des mégots tordus de cigarettes. A part quelques rares livres sur le dessus de la cheminée, cette table, avec son désordre de papiers, était Tunique empreinte laissée dans la pièce par la personnalité de Gordon.

Il faisait bigrement froid. Gordon eut l'intention d'allumer la lampe à pétrole. Il la souleva – il la sentit très légère ; le bidon de pétrole de réserve était vide lui aussi – pas de pétrole jusqu'à vendredi. Il en approcha une allumette ; une terne flamme jaune rampa de mauvaise grâce autour de la mèche. Ça brûlerait peut-être bien deux heures, avec un peu de chance. Comme Gordon jetait l'allumette, son regard tomba sur l'aspidistra dans son pot vert pré. C'était un spécimen particulièrement minable. Il n'avait que sept feuilles et jamais ne paraissait devoir en pousser de nouvelles. Gordon menait une sorte de guerre secrète contre l'aspidistra. Plus d'une fois il avait tenté en cachette de le tuer – le privant d'eau, broyant des bouts de cigarettes ardents contre sa tige, allant même jusqu'à mélanger du sel à sa terre. Mais ces sales machins sont quasiment immortels. Dans presque toutes les conditions, ils sont capables de se maintenir en vie, malades, flétris. Gordon se leva et délibérément essuya ses doigts mouillés de pétrole sur les feuilles de l'aspidistra.

A ce moment, la voix acariâtre de M^{me} Wisbeach résonna dans l'escalier :

« Monsieur Com-stock ! »

Gordon alla à la porte.

« Oui ? cria-t-il d'en haut.

— Votre dîner vous attend depuis dix minutes. Pourquoi ne descendez-vous pas le manger, au lieu de me faire attendre pour la vaisselle ? » Gordon descendit. La salle à manger était au premier étage, sur la cour, en face de la chambre de Flaxman. C'était une pièce froide, sentant le renfermé, crépusculaire même au milieu du jour.

Elle renfermait tant d'aspidistras que Gordon n'en avait jamais fait le compte exact. Il y en avait partout – sur le buffet, par terre, sur les guéridons ; dans l'embrasure de la fenêtre, il y en avait plein une étagère de fleuriste, caviardant la lumière. Dans la demi-obscurité, entouré de tous ces aspidistras, on avait l'impression d'être dans quelque aquarium sans soleil, parmi le feuillage morne de plantes aquatiques. Le dîner de Gordon l'attendait, disposé dans le rond de lumière blanche que le bec de gaz fêlé projetait sur la nappe. Il s'assit, le dos à la cheminée (il y avait un aspidistra dans l'âtre, au lieu de feu), et mangea son plat de bœuf froid et ses deux tranches de pain trop friable avec du beurre canadien, du fromage à point pour la souricière et des pickles Pan Yan, et il but un verre d'eau froide mais sentant le moisi.

A son retour dans sa chambre, sa lampe à pétrole s'était plus ou moins mise à marcher. C'était assez chaud, à présent, pour faire bouillir de l'eau, pensa-t-il. Et maintenant, le grand événement de la soirée— sa tasse de thé clandestine. Il se faisait une tasse de thé presque chaque soir, dans le plus profond secret. M^{me} Wisbeach refusait de donner à ses

locataires du thé avec leur dîner, parce que « ça l'embêtait de faire chauffer de l'eau en supplément », mais il n'en était pas moins strictement interdit de faire du thé dans sa chambre à coucher. Gordon regarda avec un profond dégoût le fouillis de papiers sur la table. Il se dit à lui-même avec défi qu'il ne ferait pas le moindre travail ce soir. Il boirait une tasse de thé et fumerait les cigarettes qui lui restaient, et lirait *Le Roi Lear* ou *Sherlock Holmes*. Ses livres étaient sur le dessus de la cheminée, à côté du réveil – Shakespeare dans l'édition Everyman, *Sherlock Holmes*, les poèmes de Villon, *Roderick Random*, *Les Fleurs du mal*, une pile de romans français. Mais il ne lisait rien ces derniers temps, excepté Shakespeare et *Sherlock Holmes*. En attendant, cette tasse de thé !

Gordon alla à la porte, l'entrebâilla et écouta. Aucun bruit décelant M^{me} Wisbeach. Il fallait être très prudent ; elle était tout à fait capable de monter à pas de loup et de vous prendre en flagrant délit. Se faire du thé, c'était là l'offense majeure pour la maison, après celle d'y introduire une femme. Doucement il ferma la porte au verrou, tira sa valise bon marché, fermée à clé, de dessous son lit et l'ouvrit. Il en sortit une bouilloire Woolworth [4] de quatre sous, un paquet de thé Lyons, une boîte de lait condensé, une théière et une tasse. Tous ces objets étaient enveloppés dans du papier journal pour les empêcher de tinter.

Il avait sa méthode, bien au point, pour faire du thé. D'abord, il remplissait à moitié la bouilloire d'eau prise au broc et la mettait à chauffer sur la lampe à pétrole. Puis il s'agenouillait et étendait un morceau de journal. Les feuilles de thé de la veille étaient restées dans la théière, naturellement. Il les faisait tomber sur le journal en secouant la théière et en la nettoyant du pouce, et il empaquetait les feuilles de thé. Dans un instant il les descendrait subrepticement. C'était toujours l'opération la plus risquée – se débarrasser des feuilles de thé ayant servi. C'était comme la difficulté qu'ont les meurtriers à se débarrasser du cadavre. Quant à la tasse, il la lavait toujours dans sa cuvette, le matin. C'était toute une histoire, et sordide ! Il en était écœuré, parfois. C'était bizarre comme il fallait vivre furtivement dans la maison de M^{me} Wisbeach. On avait l'impression qu'elle était toujours à vous épier ; et, en effet, c'était dans ses habitudes de monter et de descendre sur la pointe des pieds à toute heure, dans l'espoir de prendre les locataires sur le fait. C'était une de ces maisons où l'on ne peut même pas aller au W.-C. en paix parce qu'on a l'impression que quelqu'un est en train de tendre l'oreille.

Gordon déverrouilla de nouveau la porte et écouta attentivement. Personne ne bougeait. Ah ! un tintement de faïence tout en bas. M^{me} Wisbeach était en train de laver la vaisselle du dîner. On pouvait donc probablement descendre sans danger.

Il descendit sur la pointe des pieds, serrant le paquet humide des feuilles de thé sur sa poitrine. Le W.-C. était au deuxième étage. Au coin de l'escalier, il s'arrêta, écouta encore un moment. Ah ! un autre tintement.

Voie libre ! Gordon Comstock, poète (« qui donne des espérances exceptionnelles », avait dit le Supplément littéraire du *Times*), se glissa en toute hâte dans le W.-C., jeta ses feuilles de thé dans le tuyau de vidange et tira la chaînette de la chasse d'eau. Puis il se dépêcha de retourner dans sa chambre, reverrouilla la porte, et, avec toutes sortes de précautions pour ne pas faire de bruit, se prépara une tasse de thé frais.

La chambre était devenue assez chaude entre-temps. Le thé et une cigarette opérèrent

leur magie éphémère. Il commença à avoir un peu moins le cafard et à être un peu moins irrité. Travaillerait-il un brin, après tout ? Il le devrait, bien sûr. Il se haïssait toujours après coup, lorsqu'il avait gaspillé toute une soirée. A demi à contrecœur il poussa sa chaise vers la table. Ça demandait un effort rien que de déranger cette effrayante jungle de papiers. Il attira vers lui quelques feuillets sales, les étala, et les regarda. Dieu, quel fouillis ! En tous sens des lignes écrites, biffées, réécrites, biffées de nouveau, au point qu'elles avaient l'air de pauvres vieilles cancéreuses charcutées, après vingt opérations. Mais l'écriture, là où elle n'était pas barrée, était fine et celle d'un « lettré », si différente de l'infecte écriture moulée qu'on lui avait apprise à l'école.

Peut-être bien qu'il travaillerait ; un petit moment, en tout cas. Il farfouilla dans la litière de papiers. Où était donc ce passage auquel il avait travaillé hier ? Il s'agissait d'un poème d'une énorme longueur – c'est-à-dire, qui serait d'une énorme longueur quand il serait fini – deux mille vers environ, des vers magnifiques, décrivant une journée à Londres. *Plaisirs de Londres*, tel était son titre. C'était un vaste projet, ambitieux, le genre de chose qui ne devrait être entreprise que par quelqu'un jouissant de loisirs illimités. Gordon ne s'était pas rendu compte de cela quand il avait commencé ce poème ; mais il s'en rendait compte à présent. De quel cœur léger il l'avait commencé deux ans auparavant ! Quand il avait envoyé tout balader et qu'il s'était enfoncé dans la vase de la pauvreté, il avait eu pour mobile, du moins en partie, la conception de ce poème. Il s'était alors senti si sûr d'être à la hauteur de cette tâche. Mais il se trouvait que, presque depuis le début, *Plaisirs de Londres* avait avorté. C'était trop grand pour lui, voilà la vérité. Ce poème n'avait jamais progressé, il s'était émietté en une série de fragments. Et de deux ans de travail c'était tout ce qu'il avait à montrer – rien que des fragments, eux-mêmes inachevés, et qu'il était impossible d'assembler. Chacun de ces feuillets était couvert d'un barbouillage de vers massacrés, qui avaient été écrits, et réécrits et réécrits à des mois d'intervalle. Il n'y avait pas cinq cents vers dont on pût dire qu'ils étaient nettement finis. Et il n'était plus capable d'y ajouter ; il pouvait seulement tripatouiller tel ou tel passage, tâtonnant tantôt ici et tantôt là, dans ce désordre. Ce n'était plus quelque chose qu'il créait, c'était purement et simplement un cauchemar dans lequel il se débattait.

Quant au reste, en deux années entières, il n'avait rien produit, sauf une poignée de courts poèmes— une vingtaine en tout, peut-être. C'était si rarement qu'il pouvait atteindre la paix de l'esprit sans laquelle on n'arrive pas à écrire de la poésie, ou de la prose aussi bien. Les moments où il ne « pouvait pas » travailler devenaient de plus en plus fréquents. De tous les types d'être humain, seul l'artiste prend sur lui de dire qu'il « ne peut pas » travailler. Mais c'est tout à fait vrai ; il y a vraiment des moments où l'on ne peut pas travailler. L'argent de nouveau, toujours l'argent ! Manquer d'argent signifie l'absence de confort, signifie des tracasseries sordides, signifie n'avoir pas assez de tabac, signifie avoir constamment conscience d'être un raté – et, pardessus tout, signifie la solitude. Comment peut-on être autrement que solitaire avec deux livres par semaine ? Et dans la solitude on n'a jamais écrit aucun livre passable. C'était tout à fait certain que *Plaisirs de Londres* ne serait jamais le poème qu'il avait entrevu – c'était tout à fait certain, même, qu'il ne serait, en fait, jamais achevé. Et dans les moments où il affrontait la réalité, Gordon lui-même s'en rendait compte.

Cependant, malgré cela, peut-être surtout à cause de cela, il persévérerait. C'était quelque chose à quoi se raccrocher. C'était une façon de prendre une revanche contre sa pauvreté

et contre sa solitude. Et après tout, il y avait des moments où la faculté de créer revenait, ou semblait revenir. Elle revenait ce soir, juste pour un petit instant – le temps qu’il faut pour fumer deux cigarettes. De la fumée chatouillant »es poumons, il put s’abstraire du mesquin monde réel. Il jeta son esprit dans l’abîme où s’écrit la poésie. Le bec de gaz chantait au-dessus de sa tête de façon apaisante. Les mots devinrent des choses vivantes et importantes. Un distique, écrit un an auparavant et laissé pour achevé, retint son regard comme un rien suspect. Il se le redit à lui-même à plusieurs reprises. Il ne savait pourquoi mais il était mauvais. Il lui avait semblé bon, un an auparavant ; maintenant, en revanche, il semblait insidieusement vulgaire. Il fourragea parmi les feuilles de papier jusqu’à ce qu’il en trouvât une qui n’eût rien d’écrit au verso, la retourna, récrivit le distique ; en écrivit une douzaine de versions différentes, se répétant à lui-même chacune d’elles à plusieurs reprises. Finalement, d’aucune il ne fut satisfait. Il lui faudrait faire son deuil de ce distique. Il était sans valeur et vulgaire. Il trouva le feuillet original et biffa le distique de traits épais. Et de faire cela lui donna l’impression d’avoir accompli quelque chose, de n’avoir pas perdu son temps, comme si la destruction de tant de labeur était en quelque sorte un acte de création.

Soudain un double coup frappé à la porte, tout en bas, ébranla toute la maison. Gordon sursauta. Son esprit remonta en flèche de l’abîme. Le courrier ! *Plaisirs de Londres* fut oublié.

Son cœur battit. Peut-être Rosemary avait-elle écrit. Par ailleurs, il y avait ces deux poèmes envoyés à des revues. L’un des deux, à vrai dire, il le considérait presque comme perdu ; cela faisait des mois qu’il l’avait envoyé à un périodique américain, la *Californian Review*. Probablement qu’ils ne se donneraient même pas la peine de le retourner à l’expéditeur. Mais l’autre, c’était à un périodique anglais, à la *Primrose Quaterly*, qu’il l’avait envoyé. Il entretenait de fols espoirs au sujet de celui-là. La *Primrose Quaterly* était une de ces pernicieuses publications littéraires dans lesquelles la tapette à la mode et le catholique romain professionnel vont bras dessus bras dessous. C’était aussi la publication littéraire de beaucoup la plus influente en Angleterre. On était un homme arrivé une fois qu’on avait un poème y ayant paru. Au fond de lui-même, Gordon savait que la *Primrose Quaterly* ne publierait jamais ses poèmes. Il n’était pas à son niveau. Mais il arrive parfois des miracles ; ou, sinon des miracles, des accidents. Après tout, il y avait six semaines qu’ils avaient son poème. L’auraient-ils gardé six semaines s’ils n’avaient pas l’intention de l’accepter ? Il essaya de réprimer cet espoir insensé. Mais, au pis, il y avait une chance que Rosemary eût écrit. Cela faisait quatre jours entiers depuis sa dernière lettre. Elle n’agirait pas ainsi, peut-être, si elle savait à quel point il en était déçu. Ses lettres – de longues lettres émaillées de fautes d’orthographe, pleines d’absurdes plaisanteries et de protestations d’amour à son égard – avaient pour lui beaucoup plus d’importance qu’elle ne pourrait jamais le comprendre. Elles lui rappelaient qu’il y avait encore quelqu’un au monde qui se souciait de lui. Elles lui étaient même une compensation, les fois où quelque salaud lui retournait ses poèmes ; et, en fait, les revues lui avaient toujours retourné ses poèmes, sauf *Antichrist*, dont le directeur, Ravelston, était son ami personnel.

On entendit un pas traînant, en bas. Il se passait toujours quelques minutes avant que M^{me} Wisbeach montât les lettres. Elle aimait les tripoter, les tâter pour se rendre compte de leur épaisseur, lire les cachets de la poste, les tenir en l’air à contre-jour et faire des conjectures sur leur contenu, avant de les céder à leurs propriétaires légitimes. Elle

exerçait une sorte de *droit du seigneur* [5] sur les lettres. Arrivant chez elle, elles étaient, à son sentiment, tout au moins en partie siennes. Si on était allé à la porte d'entrée lever ses propres lettres, elle s'en serait irritée avec aigreur. Mais d'autre part elle s'irritait également d'avoir la peine de les monter. Vous l'entendiez gravir très lentement l'escalier, et puis, s'il y avait une lettre pour vous, vous l'entendiez faire, sur le palier, une aspiration bruyante et exprimant le chagrin d'une injustice – ceci afin de vous faire savoir que vous aviez mis M^{me} Wisbeach hors de souffle en l'obligeant à monter tous ces étages. Enfin, avec un petit grognement d'impatience, les lettres étaient poussées sous votre porte.

M^{me} Wisbeach était en train de monter l'escalier. Gordon écoutait. Les pas s'arrêtèrent au premier étage. Une lettre pour Flaxman. Ils montèrent, s'arrêtèrent au second étage. Une lettre pour l'ingénieur. Le cœur de Gordon battait à lui faire mal. Une lettre, je vous en prie, mon Dieu, une lettre ! De nouveau des pas. Montant ou descendant ? Ils s'approchaient, à coup sûr ! Ah ! non, non ! Le bruit s'assourdissait. Elle redescendait. Le bruit de pas mourut. Pas de lettres.

Il reprit sa plume. Geste absolument vain. Elle n'avait donc pas écrit ! La petite rosse ! Il n'avait pas la moindre intention de continuer à travailler. Vraiment, ça ne lui était pas possible. La déception l'avait complètement découragé. Il n'y avait pas cinq minutes, son poème lui paraissait encore quelque chose de vivant ; maintenant il le tenait, sans possibilité d'erreur, pour ce que c'était : de la littérature de camelote. Avec une sorte de dégoût nerveux, il fit une liasse des feuillets épars, et les jeta, ainsi grossièrement entassés, à l'autre bout de la table, sous l'aspidistra. Il n'en pouvait même plus supporter la vue.

Il se leva. Il était trop tôt pour aller se coucher ; en tout cas il n'en avait pas envie. Il soupirait après un brin de distraction – quelque chose de peu coûteux et de commode. Une place au cinéma, des cigarettes, de la bière. Inutile ! Il ne pouvait rien se payer de tout cela. Il allait lire *Le Roi Lear* et oublier ce dégoûtant siècle-ci. Mais, finalement, ce fut *Les Aventures de Sherlock Holmes* qu'il prit sur le dessus de la cheminée. *Sherlock Holmes* était, entre tous, son livre préféré, parce qu'il le connaissait par cœur. Le pétrole dans la lampe tirait à sa fin et il commençait à faire diablement froid. Gordon retira de son lit le couvre-lit, se l'enroula autour des jambes et s'assit pour lire. Son coude droit sur la table, ses mains sous son veston pour les tenir au chaud, il lut en entier *La Bande mouchetée*. Le petit manchon du gaz soupirait au-dessus de lui, la flamme circulaire de la lampe à pétrole brûlait bas, mince applique de feu, ne donnant pas plus de chaleur qu'une bougie.

En bas, dans la tanière de M^{me} Wisbeach, la pendule sonna la demie de dix heures. La nuit, on l'entendait toujours sonner. Ping-ping, ping-ping, un son de jugement dernier ! Le tic-tac du réveil sur le dessus de la cheminée redevint perceptible pour Gordon, apportant avec lui la conscience du sinistre écoulement du temps. Il regarda autour de lui. Une autre soirée gaspillée. Les heures, les jours, les années qui s'enfuyaient. Soir après soir, toujours la même chose. La chambre solitaire, le lit sans femme ; de la poussière, de la cendre de cigarette, les feuilles de l'aspidistra. Et il avait trente ans, presque. Par punition, il tira à lui une liasse de *Plaisirs de Londres*, étala les feuillets barbouillés et les contempla ainsi que l'on contemple une tête de mort comme *memento mori*. *Plaisirs de Londres*, par Gordon Comstock, auteur de *Souris*. Son *magnum opus*. Le fruit (un fruit, tu parles !) de deux années de travail – ce fouillis labyrinthique de mots ! Quant à l'ouvrage de ce soir – il avait biffé deux vers ; il avait régressé de deux vers au lieu d'avancer.

La lampe fit entendre comme un tout petit hoquet et s'éteignit. Avec effort, Gordon se leva et rejeta le couvre-lit sur le lit. Mieux valait se coucher, peut-être, avant qu'il ne fût plus froid. Il se dirigea à pas hésitants vers le lit. Mais attends. Le travail, demain. Remonter le réveil, mettre la sonnerie. Rien accompli, rien fait, pour gagner le repos d'une nuit.

Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'il put trouver l'énergie de se déshabiller. Durant un quart d'heure, peut-être, il resta étendu sur le lit tout habillé, les mains sous la nuque. Il y eut un craquement au plafond qui ressemblait à la carte de l'Australie. Gordon parvint à se débarrasser de ses souliers et de ses chaussettes sans s'asseoir. Il tint un pied en l'air et l'examina. Un pied délicat, assez petit. Donnant une impression de faiblesse, comme ses mains. Et de plus, il était très sale. Cela faisait presque dix jours depuis le dernier bain. Prenant honte de la saleté de son pied, il roula, penché de côté, jusqu'à retomber assis et se dévêtit, jetant ses vêtements par terre. Puis il éteignit le gaz et se glissa entre les draps, frissonnant, car il était nu. Il dormait toujours nu. Fichu depuis plus d'un an, son dernier pyjama.

La pendule, en bas, sonna onze heures. Une fois les draps un peu moins froids, l'esprit de Gordon se reporta vers le poème qu'il avait commencé cet après-midi. Il répéta en murmurant l'unique strophe terminée :

Brusquement le vent fulminant balaie Les peupliers flexibles, depuis peu dénudés.

Et les noirs rubans des cheminées

Virent au sol ; effleurées par des fouets d'air,

Des affiches déchirées flottent.

Ces vers avaient l'air de faire la navette. Clic-clic, clic-clic ! Leur vide affreux et mécanique le consterna. On eût dit un inutile petit moteur marchant au grand ralenti. Vers après vers, clic-clic, clic-clic ! Comme le mouvement de tête d'une poupée mécanique. Poésie ! Vanité des vanités ! Il restait éveillé, avec le sentiment de sa propre inutilité, de sa trentaine, de l'impasse dans laquelle il avait conduit sa vie.

La pendule sonna minuit. Gordon avait complètement étendu ses jambes. Le lit était devenu chaud et confortable. Le faisceau d'un phare de voiture renversé, quelque part dans la rue parallèle à Willowbed Road, pénétra par la jalousie et projeta en ombre chinoise une feuille de l'aspidistra, ayant la forme de l'épée d'Agamemnon.

III

« Gordon Comstock », quel fichu nom [6] ! Mais aussi de quelle fichue famille était issu Gordon ! La partie « Gordon » de la famille était Écossaise, naturellement. La fréquence de noms de ce genre, de nos jours, fait purement et simplement partie de l'Écossification d' l'Angleterre qui s'est poursuivie ces cinquante dernières années. « Gordon », « Colin », « Malcolm », « Donald » – voilà des dons de l' Écosse au monde, de même que le golf, le whisky, le porridge et les œuvres de Barrie et de Stevenson.

Les Comstock appartenaient à la classe la plus lugubre de toutes, la moyenne bourgeoisie, la petite aristocratie sans terre. Dans leur pénible pauvreté ils n'avaient même pas la consolation snob de se regarder comme une « vieille » famille tombée dans la débâcle. Car ils n'étaient pas du tout une « vieille » famille, simplement une de ces familles qui se sont élevées sur la vague de prospérité victorienne et qui se sont de nouveau effondrées, plus vite que la vague elle-même. Elles ont eu, tout au plus, cinquante années de relative richesse, correspondant à la durée de la vie du grand-père de Gordon, Samuel Comstock – grand-papa Comstock, comme Gordon avait été habitué à l'appeler, bien que le vieil homme fût mort quatre ans avant sa naissance.

Grand-papa Comstock était une de ces personnes qui, même de leur tombe, exercent une puissante influence. De son vivant, c'était un solide vieux coquin. Il réunit cinquante mille livres sterling en pillant le prolétariat et l'étranger, il se bâtit lui-même une demeure en briques rouges aussi durable qu'une pyramide, et il engendra douze enfants, dont onze survécurent. Finalement il mourut tout à fait subitement, d'une hémorragie cérébrale. Au cimetière Kensal Green, ses enfants le recouvrirent d'un monolithe portant l'inscription suivante :

« A la mémoire chère à jamais de
Samuel Ezekiel Comstock,
Mari fidèle, tendre père et
Pieux homme de bien,
Qui naquit le 9 juillet 1828, et
Quitta cette vie le 5 septembre 1901,
Cette pierre a été érigée par
Ses enfants plongés dans la douleur.
Il dort dans les bras de Jésus. »

Inutile de répéter les commentaires blasphématoires que tous ceux qui avaient connu grand-papa Comstock firent sur cette dernière phrase. Mais il vaut la peine d'attirer

l'attention sur le fait que le gros bloc de granité sur lequel se trouvait cette inscription pesait près de cinq tonnes, et fut très certainement placé là avec l'intention, tout inconsciente qu'elle fût, de s'assurer que grand-papa Comstock ne pût ressortir de là-dessous. Si vous voulez savoir ce que les parents d'un mort pensent réellement de lui, un bon critère approximatif, c'est le poids de sa pierre tombale.

Les Comstock, à la connaissance de Gordon, étaient une famille morne, minable, de morts-vivants, de ratés. Ils manquaient de vitalité à un point surprenant. C'était grand-papa Comstock qui en était cause, naturellement. A l'époque de sa mort, tous ses enfants étaient adultes et quelques-uns d'entre eux étaient d'un certain âge, et il y avait longtemps qu'il était parvenu à étouffer et supprimer en eux toute l'ardeur qu'ils pouvaient avoir jamais eue. Il avait pesé sur eux comme un rouleau compresseur sur des pâquerettes, et il n'y avait plus aucune chance que leurs personnalités aplaties s'épanouissent de nouveau. Tous, sans exception, étaient devenus des espèces d'êtres apathiques, manquant de cran, des fruits secs. Aucun des garçons n'avait eu une profession qui lui convînt, parce que grand-papa Comstock s'était donné le plus grand mal pour les forcer tous à prendre des professions pour lesquelles ils n'étaient absolument pas faits. Un seul d'entre eux – John, le père de Gordon – était allé jusqu'à braver grand-papa Comstock en se mariant alors que ce dernier était encore en vie. Il était impossible d'imaginer aucun d'entre eux se faisant, de quelque manière, un nom dans le monde, ou créant quelque chose, ou détruisant quelque chose, ou étant heureux, ou violemment malheureux, ou plein de vie, ou même gagnant de quoi vivre convenablement. Ils se laissaient tout simplement aller à la dérive dans une atmosphère d'échec tempéré par un demi-effort pour sauver les apparences. C'était une de ces familles attristantes, si communes parmi la moyenne bourgeoisie, dans lesquelles *jamais rien n'arrive*.

Depuis sa plus petite enfance, les parents de Gordon lui avaient affreusement donné le cafard. Au temps où il était un petit garçon, il avait encore un grand nombre d'oncles et de tantes en vie. Ils se ressemblaient tous plus ou moins – gris, minables, sans joie, tous en assez mauvaise santé et tous perpétuellement harcelés par des ennuis d'argent qui finissaient en queue de poisson sans jamais aboutir au sensationnel éclat d'une faillite. On pouvait alors déjà voir qu'ils avaient perdu toute impulsion de se reproduire. Les gens qui ont vraiment de la vitalité, qu'ils aient ou non de l'argent, se multiplient presque aussi automatiquement que les animaux. Grand-papa Comstock, par exemple, ayant fait lui-même partie d'une portée de douze, avait produit onze descendants. Mais ces onze n'avaient produit à eux tous que deux descendants, et ces deux – Gordon et sa sœur Julia – n'en avaient, jusqu'à 1934, pas produit un seul. Gordon, dernier des Comstock, était né en 1905, enfant non désiré ; et après cela, en trente longues, longues années, il n'y avait pas eu une seule naissance dans la famille, rien que des morts. Et ce n'était pas seulement par rapport à la question mariage et procréation, mais en tous les domaines sans exception, que *jamais rien n'arrivait* dans la famille Comstock. Chacun d'eux semblait condamné, comme par une malédiction, à une existence morne, mesquine, clandestine. Aucun d'eux n'avait jamais rien fait. Ils étaient de cette sorte de gens qui, dans toute espèce d'activité, même s'il ne s'agit que de prendre un autobus, sont automatiquement écartés d'un coup de coude du cœur des choses. Tous, naturellement, étaient de parfaits idiots pour ce qui avait trait à l'argent. Grand-papa Comstock avait finalement partagé son argent entre eux, plus ou moins également, si bien que chacun avait reçu, une fois la demeure en briques rouges

vendue, dans les cinq mille livres. Et grand-papa Comstock ne fut pas plus tôt sous terre qu'ils commencèrent à gaspiller leur argent. Aucun d'eux n'avait eu l'estomac de le perdre d'une façon sensationnelle, par exemple en le dilapidant pour des femmes ou aux courses ; ils ne surent que le claquer petite somme par petite somme, les femmes dans de sots placements et les hommes dans de petites affaires vouées à l'échec, qui tombèrent dans l'eau au bout d'un an ou deux, laissant une perte nette. Plus de la moitié d'entre eux moururent sans s'être mariés. Quelques-unes des femmes firent bien, arrivées à un certain âge, d'assez indésirables mariages, après la mort de leur père, mais les hommes, par suite de leur incapacité à gagner convenablement leur vie, avaient été de ces gens à qui « leurs moyens ne permettent pas » de se marier. Aucun d'eux, sauf Angela, une tante de Gordon, n'avait même jamais possédé ce qui peut s'appeler un chez-soi ; ils étaient de ces gens qui vivent dans des « chambres meublées » oubliées de Dieu, ou dans des pensions de famille du genre tombe. Et année après année, ils étaient morts les uns après les autres, de ternes mais coûteuses petites maladies qui avaient englouti jusqu'au dernier penny de leur capital. L'une des femmes, Charlotte, une tante de Gordon, avait fini par s'égarer dans un asile d'aliénés à Clapham, en 1916. Les asiles d'aliénés en Angleterre, ce qu'ils regorgent de monde ! Et ce sont surtout les vieilles filles délaissées de la moyenne bourgeoisie qui les font marcher. En 1934, il n'y avait plus que trois survivants de cette génération : tante Charlotte déjà nommée, tante Angela qui, par quelque heureux hasard, avait été amenée à acheter une maison et une toute petite rente en 1912, et oncle Walter, qui se maintenait en vie, perpétuel déchargé, grâce aux quelques centaines de livres qui lui restaient de ses cinq mille, et en tenant d'éphémères « agences » pour ceci ou cela.

Gordon avait grandi dans l'atmosphère des vêtements raccourcis et du ragoût de collet de mouton. Son père, comme les autres Comstock, était déprimé et donc déprimant, mais il était assez intelligent et il avait quelques dispositions pour la littérature, lit voyant que son esprit penchait du côté littéraire et qu'il reculait d'horreur devant tout ce qui avait quelque chose à voir avec les chiffres, grand-papa Comstock avait trouvé tout naturel de faire de lui un expert comptable. Il avait donc exercé, sans aboutir à rien, la profession d'expert comptable, et il achetait toujours une part dans des sociétés qui étaient dissoutes au bout d'un an ou deux, et son revenu variait, parfois s'élevant à cinq cents livres par an et parfois tombant à deux cents, mais toujours avec une tendance à décroître. Il était mort en 1922, âgé seulement de cinquante-six ans, mais usé – il souffrait depuis longtemps d'une maladie des reins.

Du fait que les Comstock étaient des gens « comme il faut » tout autant que miteux, on estima nécessaire de gaspiller d'énormes sommes d'argent pour l'« instruction » de Gordon. Quelle chose terrible que ce cauchemar de l'« instruction » ! Cela signifie qu'afin d'envoyer son fils dans une école « bien » (c'est-à-dire une grande école d'enseignement secondaire, ou une contrefaçon de ces écoles), un homme de la bourgeoisie est obligé de vivre, pendant des années d'affilée, d'une manière qu'un plombier à la journée trouverait indigne de lui. Gordon avait été envoyé dans de prétentieuses écoles tout à fait mauvaises, où les frais de scolarité atteignaient environ cent vingt livres par an. A eux seuls, ces frais de scolarité signifiaient, naturellement, de terribles sacrifices à la maison. Pendant ce temps, Julia, qui avait cinq ans de plus que lui, ne recevait autant dire pas d'instruction du tout, ou si peu ! Elle fut, il est vrai, envoyée dans une ou deux petites pensions misérables, infectes, mais elle en fut définitivement

« retirée » à seize ans. Gordon était « le garçon » et Julia, « la fille », et il paraissait naturel à tous que « la fille » fût sacrifiée au « garçon ». En outre, on avait de bonne heure décrété dans la famille que Gordon était « intelligent ». Gordon, grâce à sa merveilleuse « intelligence », allait obtenir des bourses d'études, remporter un brillant succès dans la vie, et rétablir la fortune de la famille – telle était leur idée, et personne n'y croyait plus fermement que Julia. Julia était une fille grande et dégingandée, beaucoup plus grande que Gordon, au visage mince et au cou juste un petit peu trop long – une de ces filles qui, même dans la fleur de leur jeunesse, font irrésistiblement penser à une oie. Mais elle était d'un naturel simple et affectueux. C'était le genre de fille qui aime à s'effacer, s'occupe du ménage, repasse, raccommode et ravaude, qui a foncièrement une âme de célibataire. Même à seize ans, tout en elle annonçait la « vieille fille ». Elle idolâtrait Gordon. Pendant toute l'enfance de celui-ci, elle avait veillé sur lui, l'avait soigné, gâté, avait porté des guenilles afin que lui ait des vêtements convenables pour aller à l'école, avait économisé sur son misérable argent de poche pour lui acheter des cadeaux de Noël et des cadeaux d'anniversaire. Et naturellement il l'avait récompensée de sa bonté, dès qu'il en avait eu l'âge, en la méprisant parce qu'elle n'était pas jolie et pas « intelligente ».

Même dans les écoles de troisième catégorie où Gordon fut envoyé, presque tous les garçons étaient plus riches que lui. Ils découvrirent vite sa pauvreté, naturellement, et à cause d'elle lui en firent voir ! Probablement est-ce ce que l'on peut faire subir de plus cruel à un enfant, que de l'envoyer à l'école parmi des enfants plus riches que lui. Un enfant, conscient de sa pauvreté, sera au martyre, en snob, à un point qu'un adulte ne peut guère imaginer. A cette époque, surtout à l'école préparatoire, la vie de Gordon avait été une longue suite d'efforts tournés vers un seul but : tenir bon et tâcher de faire croire que ses parents étaient plus riches qu'ils ne l'étaient. Ah ! les humiliations de ce temps-là ! Cet affreux moment à passer, par exemple, au début de chaque trimestre, quand il vous fallait « remettre » au directeur de l'école, publiquement, l'argent que vous aviez rapporté avec vous ; et les cruels, méprisants petits rires en dessous des autres garçons quand vous ne « remettiez » pas au moins dix shillings ! Et la fois où ils découvrirent que Gordon portait un costume de confection qui avait coûté trente-cinq shillings ! Les moments que Gordon appréhendait le plus, c'était quand ses parents venaient le voir. Gordon, encore croyant à cette époque, faisait bel et bien de fréquentes prières pour que ses parents ne viennent pas à l'école. Son père, surtout, était un de ces pères dont on ne peut s'empêcher d'avoir honte ; un homme à la figure cadavéreuse, l'air abattu, les épaules vilainement voûtées, de tristes vêtements criant misère et irrémédiablement démodés. Il promenait une atmosphère d'échec, de souci et d'ennui. Et cette si odieuse habitude qu'il avait, au moment de dire au revoir, de donner comme argent de poche à Gordon une demi-couronne, en plein devant les autres garçons, si bien que chacun pouvait voir que c'était bien une demi-couronne [7], et non, comme il eût été séant, dix shillings ! Vingt ans après, le souvenir de l'école faisait encore frémir Gordon.

Le premier effet de tout cela fut de lui inculquer une vénération servile à l'égard de l'argent. A cette époque-là, il haïssait vraiment ses parents miséreux – son père et sa mère, Julia, tous. Il les haïssait à cause de leurs logements crasseux, de leur manque d'élégance, de leur attitude sans joie devant la vie, de leurs perpétuels tracassés et gémissements à propos de trois pence ou de six pence. La phrase de loin la plus fréquente chez les Comstock était : « Nous n'en avons pas les moyens. » En ce temps-là, il était assoiffé d'argent

comme seul un enfant peut l'être. Pourquoi fallait-il que quelqu'un n'eût pas de vêtements convenables et des bonbons en quantité et qu'il n'allât pas au cinéma aussi souvent qu'il en avait envie ? Il reprochait leur pauvreté à ses parents comme s'ils avaient fait exprès d'être pauvres. Pourquoi ne pouvaient-ils être comme les parents des autres garçons ? C'est qu'ils préféraient être pauvres, selon lui. Ainsi fonctionne l'esprit d'un enfant.

Mais en devenant plus âgé, il devint non pas moins déraisonnable, à proprement parler, mais déraisonnable d'une manière différente. Entre-temps il s'était acclimaté à l'école et il était moins violemment opprimé. Il ne remporta jamais beaucoup de succès à l'école – il ne travaillait pas et n'obtint pas de bourses d'études – mais il fit en sorte de développer son esprit dans la voie qui lui convenait. Il lut des livres que le maître d'école condamnait de sa chaire, et fit montre d'opinions peu orthodoxes au sujet de l'Église anglicane, du patriotisme et de la cravate des anciens élèves. Et aussi il se mit à écrire de la poésie. Il se mit même, au bout d'un an ou deux, à envoyer des poèmes à l'*Athenaeum*, au *New Age* et au *Weekly Westminster* ; mais ils furent invariablement refusés. Naturellement il y avait d'autres garçons du même genre avec qui il fraya.

Toute école d'enseignement secondaire a sa petite « intelligentsia » poseuse. Et, à cette époque, dans les années qui suivirent immédiatement la Grande Guerre, l'opinion révolutionnaire se répandit tellement en Angleterre qu'elle avait gagné même les écoles d'enseignement secondaire. Les jeunes gens, même ceux qui étaient trop jeunes pour avoir combattu, étaient pleins d'irritation contre leurs aînés, et rien, là, d'étonnant : en fait, quiconque avait tant soit peu d'intelligence était pour l'instant révolutionnaire. Pendant ce temps, les vieux – disons, ceux de plus de soixante ans – couraient en rond comme des poules, poussant des cris rauques d'alarme à propos d'« idées subversives ». Gordon et ses amis passèrent des moments passionnants avec leurs « idées subversives ». Pendant toute une année ils éditèrent une publication mensuelle non officielle, intitulée *Le Bolchevik*, tirée à l'autocopiste. Elle préconisait le socialisme, l'amour libre, le démembrement de l'Empire britannique, la suppression de l'armée et de la marine, et ainsi de suite. C'était fort amusant. Tout garçon de seize ans intelligent est socialiste. A cet âge-là on ne voit pas dépasser l'hameçon de l'appât assez pâteux.

D'une façon sommaire et puérile, il avait commencé de saisir le sens de toute cette histoire de l'argent. A un âge plus tendre que la plupart des gens, il se rendit compte que *tout* commerce moderne est une escroquerie. Il est assez curieux que ce soit en premier lieu les affiches dans les stations de métro qui lui aient ouvert les yeux. Il ne se doutait guère, comme disent les biographes, que lui-même travaillerait un jour dans une agence de publicité. Mais il y avait autre chose que le fait, simplement, que le commerce soit une escroquerie. Ce dont il se rendit compte, et de plus en plus clairement à mesure que le temps passait, c'était qu'on avait exalté l'adoration de l'argent jusqu'à en faire une religion. Peut-être est-ce la seule véritable religion – la seule religion véritablement *sentie* – qui nous reste. L'argent est ce que Dieu a été. Bien et mal n'ont plus de sens, si ce n'est celui d'insuccès et de réussite. Le décalogue a été réduit à deux commandements. L'un pour les employeurs – les élus, le clergé de l'argent, pour ainsi dire – « De l'argent tu feras » ; l'autre pour les employés – les esclaves et subalternes – « Ton emploi tu ne perdras ». C'est à peu près à cette époque qu'il lui tomba par hasard entre les mains *The Ragged Trousered Philanthropists*, et qu'il lut l'histoire du charpentier qui mit tout au clou, mais ne lâcha pas son aspidistra. L'aspidistra devint pour Gordon une sorte de

symbole, à la suite de cela. Aspidistra, fleuron de l'Angleterre ! Voilà qui devrait figurer sur nos armoiries, au lieu du lion et de la licorne. Il n'y aura pas de révolution en Angleterre tant qu'il y aura des aspidistras aux croisées.

Il ne haïssait ni ne méprisait ses parents à cette époque – ou pas autant, en tout cas. Ils lui donnaient toujours terriblement le cafard – ces pauvres vieux oncles et tantes en train de dépérir et dont deux ou trois, déjà, étaient morts, et son père, usé, sans courage, et sa mère, fanée, très nerveuse et « délicate » (elle avait les poumons rien moins que solides), et Julia, déjà, à vingt et un ans, cendrillon résignée, dévouée, qui travaillait douze heures par jour et n'avait jamais une robe convenable. Mais il saisissait à présent ce qui clochait chez eux. Ce n'était pas *simplement* le manque d'argent. C'était plutôt que, n'ayant pas d'argent, ils n'en vivaient pas moins constamment par l'esprit dans le monde de l'argent – le monde dans lequel l'argent est vertu et la pauvreté, crime. Ce n'était pas la pauvreté, mais la déchéance de la pauvreté *respectable* qui était en cause. Ils avaient accepté le code de l'argent, et, d'après ce code, ils étaient des ratés. Ils n'avaient jamais eu le bon sens de ruer et de se contenter de *vivre*, tout simplement, avec ou sans argent, comme le fait le bas peuple. Et comme le bas peuple a raison ! Chapeau bas devant le gars d'usine qui, n'ayant que quatre pence au monde, fait un enfant à sa bonne amie ! Au moins il a du sang, et non de l'argent, dans les veines !

Gordon portait des jugements sur tout à la manière égoïste et naïve d'un jeune garçon. Il y a deux façons de vivre, avait-il décrété. On peut être riche, ou l'on peut de propos délibéré refuser d'être riche. On peut posséder de l'argent, ou l'on peut mépriser l'argent ; il n'y a qu'une chose de mortelle, c'est d'avoir le culte de l'argent et de ne pas réussir à en avoir. Il considérait comme établi que lui-même ne serait jamais capable de faire de l'argent. Et c'est à peine, même, s'il lui vint à la pensée qu'il pouvait avoir des aptitudes dont il pourrait tirer parti. Voilà ce qu'il devait à ses maîtres d'école ; à force de le lui dire, ils l'avaient convaincu qu'il n'était qu'un séditieux petit fléau et que, vraisemblablement, il ne « réussirait » pas dans la vie. Très bien, alors, il se refuserait à toute histoire de « réussite ». Mieux vaut régner en enfer que servir au ciel ; et, à tout prendre, mieux vaut servir en enfer que servir au ciel. A seize ans, déjà, il savait de quel côté il était. Il était contre le dieu Argent et tous ses pourceaux de prêtres. Il avait déclaré la guerre à l'argent ; mais en secret, naturellement.

Il avait dix-sept ans lorsque son père mourut, laissant environ deux cents livres. Il y avait alors quelques années que Julia travaillait. Durant les années 1918 et 1919 elle avait travaillé dans un ministère, et après cela elle avait suivi un cours de cuisine et trouvé un emploi dans un vilain petit salon de thé, du genre distingué, près de la station de métro Earl's Court. Elle faisait des semaines de soixante-douze heures et on lui donnait le déjeuner, le thé et vingt-cinq shillings ; là-dessus elle prélevait douze shillings par semaine, et souvent davantage, pour sa contribution personnelle aux dépenses du ménage. De toute évidence, ce qu'il y eût eu de mieux à faire, maintenant que M. Comstock était mort, c'eût été de retirer Gordon de l'école, de lui trouver un emploi, et de remettre à Julia les deux cents livres pour monter un salon de thé à elle. Mais ici intervint l'habitude déraison des Comstock en ce qui concernait l'argent. Ni Julia ni sa mère ne voulurent entendre parler de retirer Gordon de l'école. Avec le bizarre snobisme idéaliste des classes moyennes, ils étaient prêts à aller à l'asile des pauvres plutôt que de laisser Gordon quitter l'école avant l'âge réglementaire de dix-huit ans. Les deux cents livres, ou plus de la

moitié, devaient absolument servir à faire achever à Gordon son « instruction ». Gordon les laissa faire. Il avait déclaré la guerre à l'argent, mais ça ne l'empêchait pas d'être odieusement égoïste. Bien sûr, il appréhendait cette histoire d'aller travailler. Quel jeune garçon ne l'appréhenderait pas ? Être plumentif dans quelque bureau infect – grand Dieu ! Ses oncles et tantes parlaient déjà lugubrement de « caser Gordon ». Ils voyaient tout en fonction de « bons » emplois. Le jeune Smith avait obtenu un de ces « bons » emplois dans une banque, et le jeune Jone n'avait pas obtenu un de ces « bons » emplois dans une compagnie d'assurances. Il en avait la nausée de les entendre. On aurait dit qu'ils avaient envie de voir tout jeune homme en Angleterre cloué dans le cercueil d'un « bon » emploi.

En attendant, il fallait bien gagner de l'argent. Avant son mariage, la mère de Gordon avait été professeur de musique, et même depuis, elle avait pris des élèves par-ci par-là, quand la famille se trouvait plus que d'habitude dans la dèche. Elle résolut à présent de se remettre à donner des leçons. C'était assez facile d'avoir des élèves dans la banlieue – la famille habitait Acton – et avec les cachets des leçons de musique et la contribution de Julia, probablement pourraient-ils « s'arranger » durant un an ou deux. Mais l'état des poumons de M^{me} Comstock était, à présent, plus que « délicat ». Le médecin, qui avait soigné son mari avant sa mort, avait appuyé son stéthoscope contre sa poitrine et avait pris un air grave. Il lui avait dit de prendre des précautions, de se tenir au chaud, de manger des choses nourrissantes, et, par-dessus tout, d'éviter la fatigue. Cette agaçante et fatigante besogne de donner des leçons de piano était, évidemment, ce qu'il pouvait y avoir de pire pour elle. Gordon ne savait rien de tout cela. Mais Julia le savait. Ce fut un secret entre les deux femmes, soigneusement tu à Gordon.

Une année s'écoula. Gordon la passa assez lamentablement, éprouvant de plus en plus de confusion de ses vêtements râpés et du manque d'argent de poche, si bien que les jeunes filles étaient pour lui un objet de terreur. Mais le *New Age* accepta un de ses poèmes, cette année-là. Pendant ce temps, sa mère continuait à s'asseoir sur des tabourets de piano inconfortables dans des salons à courants d'air, donnant des leçons à deux shillings l'heure. Et puis Gordon quitta l'école, et le gros oncle Walter, qui se mêlait toujours de ce qui ne le regardait pas, vint dire, ayant de modestes relations d'affaires, qu'un ami d'un de ses amis pourrait obtenir à Gordon un « bon » emploi, un emploi comme il n'y en avait pas, dans le service de comptabilité d'une firme de minium. C'était vraiment un magnifique emploi – un beau débouché pour un jeune homme. Si Gordon s'attelait au travail dans de bonnes dispositions d'esprit, il pourrait être un gros bonnet un de ces jours. Cela mit au supplice l'âme de Gordon. Brusquement, comme le font les gens faibles, il se raidit, et, à la consternation de toute la famille, refusa même de se porter candidat pour cet emploi.

Il y eut d'épouvantables scènes, naturellement. Ils ne pouvaient pas le comprendre. Ça leur paraissait une sorte de blasphème de refuser un si « bon » emploi quand la chance s'en présentait. Il ne cessait de répéter qu'il ne voulait pas un emploi de *cette sorte*. Alors, que voulait-il donc ? demandèrent-ils. Il voulait « écrire », leur dit-il d'un ton maussade. Mais comment lui serait-il possible de gagner sa vie en « écrivant » ? demandèrent-ils de nouveau. Et naturellement il fut incapable de répondre. Son idée de derrière la tête était qu'il pourrait vivre tant bien que mal en écrivant de la poésie ; mais c'était trop absurde pour y faire même allusion. Mais en tout cas, il n'allait pas se mettre dans les affaires, entrer dans le monde de l'argent. Aucun d'eux n'avait la plus vague idée de ce qu'il

pouvait vouloir dire. Sa mère pleura, même Julia le rembarra, et tout autour de lui il y avait des oncles et des tantes (il lui en restait encore six ou sept) qui se relançaient faiblement la balle à la volée et fulminaient sans compétence. Et au bout de trois jours il arriva une chose affreuse. Au milieu du dîner sa mère fut saisie d'un violent accès de toux, porta sa main à sa poitrine, tomba en avant, et du sang commença à couler de sa bouche.

Gordon fut épouvanté. Sa mère ne mourut pas, à vrai dire, mais elle avait l'air d'une morte tandis qu'on la transportait en haut. Gordon courut chercher le docteur. Pendant plusieurs jours elle fut à deux doigts de la mort. C'était la faute des salons à courants d'air et des pénibles trajets à pied pour aller de l'un à l'autre, par tous les temps. Gordon resta à rôder dans la maison, désespéré, un épouvantable sentiment de culpabilité se mêlant à sa détresse. Il ne savait pas, à proprement parler, mais il devinait que sa mère s'était tuée à payer ses frais de scolarité. Après cela, il ne pouvait pas continuer plus longtemps à la contrecarrer. Il alla dire à oncle Walter qu'il voulait bien prendre cet emploi dans la firme de minium si on voulait le lui donner. Oncle Walter parla donc à son ami, et on envoya chercher Gordon pour une entrevue avec un vieux monsieur à fausses dents mal ajustées, et finalement on lui donna un emploi, à l'essai. Il débuta à vingt-cinq shillings par semaine. Et il resta dans cette firme six ans.

Ils déménagèrent d'Acton et prirent un appartement dans un bloc de maisons de rapport, rouge et désolé, quelque part dans le district de Paddington. M^{me} Comstock avait emporté son piano, et une fois qu'elle eut retrouvé un peu de forces, elle-donna des leçons à l'occasion. Le salaire de Gordon fut petit à petit augmenté, et tous trois « s'arrangèrent », plus ou moins. C'étaient Julia et M^{me} Comstock qui faisaient le plus pour « s'arranger ». Gordon avait toujours un égoïsme de jeune garçon quant à l'argent. Au bureau, il ne s'en tirait pas absolument mal. On disait de lui qu'il méritait son salaire mais qu'il n'était pas le type à faire son chemin.

En un certain sens, l'extrême mépris qu'il avait pour son travail lui facilita les choses. Il put prendre en patience cette vie de bureau dénuée de sens, parce que, pas une minute, il ne la considéra comme définitive. D'une manière ou d'une autre, un jour, Dieu savait comment et quand, il s'en évaderait. Après tout, il y avait toujours à son actif le fait qu'il « écrivait ». Un jour, peut-être, il serait capable de gagner à peu près sa vie en « écrivant » ; et l'on se sent débarrassé de la puanteur de l'argent, si l'on est « écrivain », n'est-ce pas ? La vue de tous les types de son entourage, surtout des plus âgés, le mettait au supplice. Voilà ce que l'on devenait, à adorer le dieu Argent ! S'établir, faire son chemin, vendre son âme pour une petite maison de banlieue et un aspidistra ! Se transformer en ce typique petit cuistre à chapeau melon – le « petit homme » de Strube – le docile petit-bourgeois qui pousse le verrou à fond vers les six heures quinze pour faire un dîner de pâté-maison et de compotes de poires en conserve ; ensuite une demi-heure à écouter le concert symphonique de la B.B.C., et puis peut-être un brin de commerce charnel licite, si sa femme « se sent d'humeur à cela » ! Quel destin ! Non, on n'était pas destiné à vivre ainsi ! Il fallait sortir immédiatement de là, de la puanteur de l'argent. C'était une sorte de complot qu'il mijotait. Il était comme voué à cette guerre contre l'argent. Mais c'était encore un secret. Les gens du bureau ne le soupçonnèrent jamais d'avoir des idées peu orthodoxes. Ils ne découvrirent même jamais qu'il écrivait de la poésie – non qu'il y eut grand-chose à découvrir, car en six ans il n'eut pas vingt poèmes publiés dans des périodiques. A première vue, il était exactement pareil à tout autre

employé de la City – rien qu’un soldat de l’armée de ceux qui, essaimant vers l’est le matin, vers l’ouest le soir, voyageaient debout, en se tenant à la courroie, dans les compartiments du métro.

Il avait vingt-quatre ans lorsque sa mère mourut. La famille se désagrégeait. Il ne restait plus maintenant que quatre membres de la génération la plus âgée des Comstock – tante Angela, tante Charlotte, oncle Walter et un autre oncle qui mourut un an plus tard. Gordon et Julia renoncèrent à l’appartement. Gordon prit une chambre meublée dans Doughty Street (il trouvait quelque chose de vaguement littéraire au fait d’habiter Bloomsbury), et Julia alla se loger à Earl’s Court, pour être près du salon de thé. Julia avait presque trente ans à présent, et paraissait plus que son âge. Elle était plus mince que jamais, bien qu’encore assez bien portante, et elle grisonnait. Elle travaillait toujours douze heures par jour, et, en six ans, son salaire n’avait augmenté que de dix shillings par semaine. La dame horriblement distinguée qui tenait le salon de thé était à demi une amie en même temps que son employeuse, ce qui lui permettait de faire travailler Julia comme un nègre et de la houspiller, moyennant des « très chère » et des « chérie ». Quatre mois après la mort de sa mère, Gordon quitta soudain son emploi. Sans fournir aucune raison à la firme. Ils s’imaginèrent qu’il s’en allait pour « améliorer » sa situation pécuniaire, et – heureusement, en l’occurrence – lui donnèrent de tout à fait bonnes références. Il n’avait même pas songé à chercher un autre emploi. Il avait besoin de brûler ses vaisseaux. Dorénavant, il respirerait à l’air libre, libre de la puanteur de l’argent. Il n’avait pas consciemment attendu la mort de sa mère pour ce faire ; mais toujours est-il que c’est la mort de sa mère qui lui en avait donné le courage.

Naturellement il y eut une nouvelle scène encore plus désolante avec ce qui restait de la famille. Ils pensèrent que Gordon était devenu fou. Maintes et maintes fois il essaya, absolument en pure perte, de leur expliquer pourquoi il ne voulait pas se soumettre, lui, à la servitude d’un « bon » emploi. Mais avec quoi vas-tu vivre ? Avec quoi vas-tu vivre ? – c’était là ce que tous disaient sur un ton larmoyant. Il se refusa à songer sérieusement à cela. Naturellement il nourrissait toujours l’idée qu’il pourrait vaguement gagner sa vie en « écrivant ». Entre-temps, il s’était trouvé faire la connaissance de Ravelston, directeur de la revue Antichrist, et Ravelston, outre qu’il avait publié ses poèmes, s’était arrangé pour lui donner à faire, de temps en temps, le compte rendu de livres. Son avenir littéraire n’était plus aussi morne qu’il l’était six ans auparavant. Mais cependant, ce n’était pas le désir d’« écrire » qui avait été son vrai motif. S’échapper du monde de l’argent – voilà ce qu’il voulait. Il envisageait avec plaisir, de façon confuse, quelque forme d’existence sans argent d’anachorète. Il avait le sentiment que si l’on méprisait sincèrement l’argent, on pouvait s’en tirer, tant bien que mal, comme les oiseaux de l’air. Il oubliait que les oiseaux de l’air ne paient pas le loyer d’une chambre. Le poète crevant de faim dans une mansarde – mais crevant de faim non sans, toutefois, un certain confort –, c’est ainsi qu’il se voyait.

Les sept mois qui suivirent furent un désastre. Ils l’effrayèrent et brisèrent presque son courage. Il apprit ce que cela signifie de vivre durant des semaines d’affilée de pain et de margarine, d’essayer d’« écrire » quand vous êtes à demi mort de faim, de mettre vos vêtements « au clou », de vous faufiler chez vous en montant l’escalier à pas de loup quand vous devez trois semaines de loyer et que votre logeuse tend l’oreille pour entendre votre pas. Et qui plus est, durant ces sept mois il n’écrivit pour ainsi dire rien. Le premier

effet de la pauvreté est de tuer la pensée. Il comprit, comme s'il faisait une nouvelle découverte, qu'on n'échappe pas à l'argent simplement en en étant démuné. Bien au contraire, on est irrémédiablement l'esclave de l'argent tant qu'on n'en a pas assez pour vivre— tant qu'on ne jouit pas d'une « honnête aisance », selon l'inféctée expression bourgeoise. Finalement il fut flanqué à la porte de sa chambre, après une triviale altercation. Il fut trois jours et quatre nuits à la rue. Une fichue situation ! Il passa trois matins, sur le conseil d'un autre homme rencontré sur la berge, à Billingsgate, à aider à pousser des voitures à bras pleines de poisson pour leur faire gravir les chemins tortueux des petites collines entre Billingsgate et Eastcheap. « Deux pence la montée », c'est ce que l'on touchait, et ce travail vous donnait des douleurs infernales dans les muscles des cuisses. D y avait foule pour ce boulot, et il vous fallait attendre votre tour ; vous aviez de la chance quand vous vous faisiez dix-huit pence entre quatre et neuf heures du matin. Après trois jours de ce travail, Gordon renonça. A quoi bon ? Il était vaincu. Il n'y avait rien d'autre à faire que de retourner dans sa famille, d'emprunter un peu d'argent et de trouver un autre emploi.

Mais à présent, naturellement, il n'y avait pas d'emploi vacant. Pendant des mois il vécut en tapant sa famille. Julia l'entretint jusqu'à la disparition du dernier penny de ses très modestes économies. C'était odieux. Voilà le résultat de toutes ses belles attitudes ! Il avait renoncé à l'ambition, il avait fait la guerre à l'argent, et tout ce à quoi il avait abouti, c'était à taper sa sœur ! Et Julia, il le savait, était encore bien plus sensible à son échec à lui qu'à la perte de ses propres économies. Elle avait fondé de tels espoirs sur Gordon ! Lui seul de tous les Comstock avait l'étoffe pour « réussir ». A présent encore, elle croyait que, d'une manière ou d'une autre, un jour, il rétablirait la fortune de la famille. Il était si « intelligent » – sûrement il pourrait gagner de l'argent, si seulement il s'y efforçait. Pendant deux mois entiers, Gordon habita avec tante Angela dans sa petite maison de Highgate – pauvre tante Angela, fanée, momifiée, qui avait à peine de quoi manger pour elle-même. Tout ce temps, il chercha désespérément du travail. Oncle Walter ne put l'aider. Son influence dans le monde des affaires, qui n'avait jamais été étendue, était à présent pratiquement nulle. A la fin, pourtant, de façon tout à fait inattendue, la chance tourna. Un ami d'un ami du frère de l'employeuse de Julia parvint à obtenir pour Gordon un emploi dans le service de comptabilité de l'agence de publicité La Nouvelle Albion.

La Nouvelle Albion était une de ces agences de publicité qui ont surgi partout depuis la Grande Guerre – champignons, pourrait-on dire, qui poussent sur un capitalisme en pourriture. C'était une maison encore modeste mais en train de croître et qui prenait toute la publicité, en tout genre, qu'elle pouvait obtenir. Elle dessinait un certain nombre de grandes affiches murales, pour la bière noire forte, pour la levure, etc. ; mais sa spécialité, c'étaient les réclames de modes et de cosmétiques dans les journaux féminins illustrés, outre de petites annonces dans les hebdomadaires de quatre sous, par exemple : « Les pilules Whiterose pour les malaises des femmes », « Votre horoscope tiré par le professeur ! Raratongo », « Les sept secrets de Vénus », « Nouvel espoir pour les hernieux », « Gagnez cinq livres par semaine durant vos loisirs », « Lotion capillaire Cyprolix bannit tous intrus déplaisants ». Il y avait un important personnel d'artistes commerciaux, naturellement. C'était là que Gordon avait fait la connaissance de Rosemary. Elle était à « l'atelier » et aidait à dessiner les gravures de modes. Beaucoup de temps passa avant qu'il ne lui parlât vraiment. D'abord il ne la connut que comme une

personne lointaine, petite, brune, aux gestes vifs, nettement séduisante mais assez intimidante. Quand ils se croisaient dans les couloirs, elle le regardait d'un œil ironique, comme si elle savait tout de lui et voyait en lui un peu un objet de risée ; toutefois, elle semblait le regarder un peu plus souvent qu'il n'était nécessaire. Il n'avait rien à faire avec le genre d'activité de Rosemary dans la maison. Il était au service de la comptabilité, simple employé à trois livres par semaine.

Ce que La Nouvelle Albion avait d'intéressant, c'était son esprit si totalement moderne. Il n'y avait presque personne dans cette firme qui ne se rendît parfaitement compte que la publicité – la réclame – est la plus sale supercherie qu'ait jusqu'ici produit le capitalisme. Dans la firme de minium, il subsistait encore certaines notions d'honneur et d'utilité commerciale. Mais de cela on eût ri à La Nouvelle Albion. La plupart des employés étaient du type arriviste, américanisé, dur à cuire du type pour qui rien n'est sacré, hormis l'argent. Ils avaient établi un code cynique à leur usage. Le public est constitué de porcs ; la réclame peut se comparer au bruit d'un bâton qu'on remue à l'intérieur d'un seau d'eaux grasses. Et pourtant derrière leur cynisme il y avait la fatale naïveté, le culte aveugle du dieu Argent. Gordon les observa discrètement. Comme précédemment il fit son travail passablement bien et ses collègues le regardèrent avec dédain. Rien n'avait changé dans son for intérieur. Il méprisait et répudiait toujours le code de l'argent. De façon ou d'autre, tôt ou tard, il s'en échapperait ; à présent encore, après son dernier fiasco, il complotait pour s'échapper. Il était dans le monde de l'argent, mais il n'était pas du monde de l'argent. Quant aux individus autour de lui, aux petits vers de terre à chapeau melon qui n'ont jamais changé, et aux arrivistes, aux rampants du ruisseau, aux universitaires des affaires à l'américaine, ils l'amusaient plutôt. Il aimait observer leur mentalité « conserve-ton-boulot » d'esclaves.

Un jour, il arriva quelque chose de curieux. Quelqu'un vit par hasard un poème de Gordon dans une revue et fit circuler le bruit qu'on « avait un poète dans le bureau ». Naturellement les autres employés rirent de Gordon, pas méchamment. Ils le surnommèrent « le barde » à partir de ce jour-là. Mais bien qu'amusés, ils étaient légèrement dédaigneux. Cela confirmait toutes leurs idées au sujet de Gordon. Un garçon qui écrivait de la poésie n'était pas précisément le type à faire son chemin. Mais la chose eut une conséquence inattendue. A peu près au moment où les employés se fatiguèrent de blaguer Gordon, M. Erskine, l'administrateur-directeur, qui ne lui avait jusqu'alors prêté que le minimum d'attention, l'envoya soudain chercher pour avoir avec lui un entretien.

M. Erskine était un homme de forte carrure, aux mouvements lents, au large visage respirant la santé et sans expression. D'après son apparence et la lenteur de son élocution, on eût pu croire qu'il s'occupait soit d'agriculture, soit d'élevage. Il avait l'esprit aussi lent que les mouvements et il était de ces hommes qui n'apprennent jamais une nouvelle que lorsque tout le monde a cessé d'en parler. Comment à un tel homme avait pu échoir la responsabilité d'une agence de publicité, seuls le savent les singuliers dieux du capitalisme. Mais c'était quelqu'un de tout à fait sympathique. Il n'avait pas cette humeur dédaigneuse et boutonnée qui va habituellement de pair avec la capacité à faire de l'argent. Et, en un certain sens, sa lourdeur d'esprit lui était fort utile. Étant insensible aux préjugés courants, il lui était possible d'estimer les gens selon leurs mérites ; aussi s'entendait-il assez bien à choisir des employés de valeur. En entendant dire que Gordon avait écrit des poèmes, bien loin d'être choqué, il fut vaguement impressionné. On avait

besoin de talent littéraire à La Nouvelle Albion. Ayant envoyé chercher Gordon, il l'observa d'une façon somnolente, du coin de l'œil, et lui posa un certain nombre de questions peu concluantes. Il n'écouta pas une seule des réponses de Gordon, mais ponctua ses questions d'un bruit qu'on peut transcrire par « Hem, hem, hem ». Il écrivait de la poésie, hein ? Ah oui ! Hem ! Et en avait-il obtenu publication dans les journaux ? Hem, hem ! Sans doute qu'on l'avait payé pour ce genre de chose ? Pas beaucoup, hein ? Non, sans doute que non. Hem, hem ! De la poésie ? Hem ! Ça devait être un peu ardu. Donner aux vers la même longueur, et tout ça. Hem. Z'avez écrit quelque chose d'autre ?

Des histoires, et cætera ? Hem ! ah oui ? Très intéressant. Hem !

Puis, sans poser davantage de questions, il promut Gordon à un poste spécial en tant que secrétaire – en fait, apprenti – de M. Clew, l'articlier en chef de La Nouvelle Albion. Comme toute autre agence de publicité, La Nouvelle Albion était constamment à la recherche d'articliers doués d'un brin d'imagination. C'est un fait curieux, mais il est beaucoup plus facile de trouver des dessinateurs capables que de trouver des gens susceptibles d'avoir l'idée de slogans tels que « Le condiment Q. T. rend mon petit mari souriant », et « Les gosses réclament à cor et à cri pour leur petit déjeuner les croustillants toasts Truweet ». Le salaire de Gordon ne fut pas augmenté pour l'instant, mais la maison eut l'œil sur lui. Avec de la chance, il pourrait devenir un articlier qualifié dans l'espace d'un an. C'était indubitablement une occasion de faire son chemin.

Pendant six mois il travailla avec M. Clew. M. Clew était un homme harassé d'environ quarante ans, aux cheveux raides dans lesquels il enfonçait souvent les doigts. Il travaillait dans un petit bureau sans air dont les murs étaient entièrement tapissés de ses triomphes passés sous forme d'affiches. Il prit Gordon sous son aile d'une façon amicale, lui montra les ficelles du métier et se montra même disposé à écouter ses suggestions. A cette époque, ils travaillaient à une suite de réclames dans les périodiques pour Rosée d'avril, le nouveau grand désodorisant que la société des accessoires de toilette Reine de Saba (c'était, chose assez curieuse, la firme de Flaxman) lançait sur le marché. Gordon se mit au travail avec un secret mépris. Mais voilà que les choses prirent une tournure tout à fait inattendue. C'est que Gordon montra, dès le début, un talent remarquable pour la rédaction d'articles.

Il fut aussitôt capable de composer une annonce en articlier-né. L'expression vivante qui se fiche dans l'esprit et demeure, le petit entrefilet bien troussé qui emballe un monde de mensonges dans une centaine de mots – tout cela lui venait presque sans chercher. Il avait toujours eu le don de l'expression, mais c'était la première fois qu'il s'en servait avec succès. M. Clew vit en lui un jeune homme de beaucoup d'avenir. Gordon observa sa propre mise en valeur, d'abord avec surprise, puis avec amusement, et finalement avec une sorte d'horreur. Il en était donc là ! A écrire des mensonges chatouillants pour pêcher de l'argent dans les poches des imbéciles ! Il y avait une abominable ironie, aussi, dans le fait que lui, qui voulait être un « écrivain », remportât son unique succès en écrivant des réclames pour des désodorisants. Pourtant, c'était moins exceptionnel qu'il ne le croyait. La plupart des articliers, dit-on, sont des romanciers manqués ; ou est-ce le contraire ?

La société Reine de Saba fut très satisfaite de ses réclames. M. Erskine aussi fut satisfait. Le salaire de Gordon fut augmenté de dix shillings par semaine. Et c'est alors que Gordon prit peur. L'argent était en train de l'avoir, en fin de compte. Il était en train de

glisser, de plus en plus bas, dans la porcherie de l'argent. Encore un peu, et il y resterait enlisé pour la vie. C'est bizarre la façon dont ces choses-là arrivent ! Vous vous refusez résolument au succès, vous jurez de ne jamais faire votre chemin. Vous pensez en toute bonne foi que, même si vous le vouliez, vous ne pourriez jamais faire votre chemin ; et alors quelque chose arrive, par un coup de hasard, et vous vous trouvez en train de faire votre chemin presque automatiquement. Il comprit que c'était le moment ou jamais de s'échapper. Il fallait se tirer de là – sortir du monde de l'argent, irrévocablement, avant d'être entraîné trop loin.

Mais cette fois-ci, il n'allait pas se laisser soumettre par la famine. Il alla trouver Ravelston pour lui demander aide. Il lui dit qu'il voulait un emploi ; non un « bon » emploi, mais un emploi qui maintînt son corps en vie, sans pour cela acheter complètement son âme. Ravelston comprit parfaitement. Point n'était besoin de lui expliquer la différence entre un emploi et un « bon » emploi ; pas plus qu'il ne remontra à Gordon la folie de ce qu'il était en train de faire. C'est ce qu'il y avait de magnifique chez Ravelston. Il était toujours capable de se mettre à la place d'une autre personne. L'explication de cela, c'est qu'il avait de l'argent, sans aucun doute ; car le riche peut se permettre d'être intelligent. En outre, étant lui-même riche, il pouvait trouver des emplois pour autrui. Pas plus tard qu'une quinzaine de jours après, il parla à Gordon de quelque chose qui pourrait lui convenir. Un certain M. McKechnie, marchand de livres d'occasion assez dépenaillé, avec qui Ravelston avait parfois affaire, cherchait un commis. Il ne voulait pas un commis expérimenté et s'attendant à un salaire normal ; il voulait quelqu'un qui eût l'air d'un monsieur et fût capable de parler livres – quelqu'un qui fît impression sur les clients les plus adonnés à la lecture. C'était là tout le contraire d'un « bon » emploi. De longues journées de travail, un salaire misérable – deux livres par semaine – et aucune chance d'avancement. Cet emploi était une impasse. Et, naturellement, un emploi-impasse était précisément ce que Gordon cherchait. Il alla voir M. McKechnie, vieil Écossais bénin, à l'air endormi, au nez rouge et à la barbe blanche souillée de tabac à priser, et fut engagé sans aucune difficulté. Et à cette même époque, son volume de poèmes, *Souris*, était à l'impression. Le septième éditeur à qui il l'avait envoyé l'avait accepté. Gordon ne savait pas que c'était là l'œuvre de Ravelston. Ravelston était un ami personnel de cet éditeur. Il était toujours à arranger ainsi les choses, en cachette, pour d'obscurs poètes. Gordon crut que l'avenir s'ouvrait devant lui. Le voilà arrivé – ou, selon la toise smilesienne [8], aspidistrale, perdu.

Il donna au bureau un mois de préavis. Ce fut une histoire bien pénible. Julia, naturellement, fut plus que jamais désolée en apprenant ce second abandon d'un « bon » emploi. Entre-temps, Gordon avait fait la connaissance de Rosemary. Elle n'essaya pas de l'empêcher de lâcher son emploi. C'était contre ses principes de se mêler des affaires d'autrui. « Vous devez vivre votre propre vie », tel était toujours le sens de son attitude. Mais elle ne comprit pas le moins du monde pourquoi il agissait ainsi. Ce qui le bouleversa le plus, chose assez curieuse, ce fut son entrevue avec M. Erskine. M. Erskine était foncièrement bon. Il ne souhaitait pas voir Gordon quitter la firme, et le dit franchement. Avec une espèce de politesse éléphantine il se retint de traiter Gordon de jeune sot. Mais il lui demanda pourquoi il s'en allait. Et Gordon ne put se résoudre, ou à éviter de répondre, ou à dire – la seule chose que M. Erskine eût compris – qu'il était à la recherche d'un emploi mieux payé. Il laissa échapper d'un air penaud qu'il « ne pensait

pas que les affaires lui convenaient » et qu'il « voulait se consacrer à écrire ». M. Erskine observa une prudente réserve. Écrire, hein ? Hem ! Beaucoup d'argent à gagner dans ce genre de chose, de nos jours ? Pas beaucoup, hein ? Non, j suppose que non. Hem ! Gordon, se sentant et paraissant ridicule, marmonna qu'il « avait un livre qui allait sortir ». Un livre de poèmes, ajouta-t-il, avec de la difficulté à prononcer ce mot. M. Erskine lui jeta un coup d'œil oblique avant de faire cette remarque :

« De poésie, hein ? Hem ! De poésie ? Vous allez gagner votre vie avec ce genre de chose, vous croyez ?

— Ma foi, pas complètement, à vrai dire. Mais ça y contribuera.

— Hem ! Eh bien ! C'est vous le meilleur juge, je pense. Si vous voulez un emploi à n'importe quel moment, revenez chez nous. J'ose affirmer que nous pourrions toujours vous faire place. Nous pouvons utiliser des gens tels que vous, ici. Ne l'oubliez pas. »

Gordon s'en alla avec le sentiment détestable de s'être conduit avec hargne et ingratitude. Mais il le fallait ; il fallait absolument qu'il sortît du monde de l'argent. Quelle drôle de chose ! Partout en Angleterre, de jeunes hommes se rongeaient le cœur, faute d'emplois, et voilà que lui, Gordon, à qui le mot même d'« emploi » donnait légèrement la nausée, se voyait pressé d'accepter des emplois dont il ne voulait pas. C'était là un exemple du fait qu'on peut obtenir n'importe quoi en ce monde pourvu qu'on ne le veuille sincèrement pas. En outre, les paroles de M. Erskine se gravèrent dans son esprit. Probablement avait-il parlé sérieusement. Probablement y aurait-il réellement un emploi attendant Gordon s'il décidait de revenir. Ainsi il n'avait qu'à demi brûlé ses vaisseaux. Il était condamné à La Nouvelle Albion aussi bien dans l'avenir que dans le passé.

Mais comme il avait été heureux, tout à fait au début, dans la librairie ! Pendant quelque temps – très peu de temps – il avait eu l'illusion d'être réellement en dehors du monde de l'argent. Évidemment, le commerce du livre était une escroquerie, comme tous les autres commerces ; mais une escroquerie combien différente ! Ici, pas de vol à l'esbroufe et pas question de faire son chemin, pas question de ramper dans le ruisseau. Aucun arriviste n'aurait pu s'accommoder pendant dix minutes de l'atmosphère de stagnation de cette librairie. Quant au travail, il était très simple. Il s'agissait surtout d'être présent dans la boutique dix heures par jour. M. McKechnie n'était pas un mauvais type. C'était un Écossais, évidemment, mais l'Écossais est ce qu'il se fait. En tout cas, il était raisonnablement exempt d'avarice – son trait le plus distinctif semblait être la paresse. Il était aussi membre de la ligue antialcoolique et appartenait à quelque secte non conformiste, mais voilà qui laissait Gordon indifférent. Gordon était depuis un mois à la boutique quand parut *Souris*. Pas moins de treize journaux en donnèrent un compte rendu ! Et le Supplément littéraire du *Times* dit que ce livre donnait « d'exceptionnelles espérances ». Ce ne fut que des mois plus tard qu'il comprit quel complet fiasco, en réalité, avait été *Souris*.

Et c'était seulement maintenant qu'il était descendu à deux livres par semaine et qu'il s'était pratiquement coupé lui-même de toute chance de gagner davantage, qu'il se rendit compte de la nature véritable du combat qu'il menait. L'embêtant dans tout cela, c'est que l'exaltation du renoncement ne dure jamais. La vie avec deux livres par semaine cesse d'être un geste héroïque et devient une terne habitude. L'échec est une aussi grande

duperie que le succès. Il avait lâché son « bon » emploi et renoncé aux « bons » emplois pour toujours. Eh bien, c'était nécessaire. Il ne voulait pas revenir là-dessus. Mais à quoi bon prétendre que parce qu'il se l'était imposée à lui-même, sa pauvreté, il avait échappé aux maux qu'elle traîne à sa suite. Ce n'était pas une question de privations. On n'endure pas de véritables privations physiques en vivant avec deux livres par semaine, et y aurait-il privation, que cela n'aurait pas d'importance. C'est à l'esprit et à l'âme même que le manque d'argent porte atteinte. La torpeur mentale, la crasse spirituelle – elles semblent s'emparer de vous inévitablement dès que votre revenu tombe au-dessous d'un certain point. Foi, espoir, argent – seul un saint peut avoir les deux premières choses sans avoir la troisième.

Il prenait de la maturité. Vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf ans. Il avait atteint l'âge où l'avenir cesse d'être un brouillard rose pour devenir réel et menaçant. Le spectacle de ses parents survivants le déprimait de plus en plus. En prenant de l'âge, il se sentait leur ressembler davantage. Voilà ce qu'il allait devenir ! Quelques années de plus et il serait comme cela, bel et bien comme cela ! Il sentait cela même avec Julia, qu'il voyait plus souvent que son oncle et que sa tante. Malgré de multiples résolutions de ne plus jamais le faire, il empruntait toujours de l'argent à Julia, périodiquement. Les cheveux de Julia grisonnaient rapidement ; ses maigres joues rouges étaient labourées de deux profondes rides. Elle avait arrangé sa vie selon un train-train quotidien au sein duquel elle n'était pas malheureuse. Il y avait son travail au salon de thé, son travail de couture, le soir, dans sa chambre à coucher-petit salon (une unique pièce, au deuxième étage, sur la cour, neuf shillings par semaine, non meublée), ses réunions de temps en temps avec des amies célibataires aussi solitaires qu'elle-même. C'était la vie typique, submergée, de la femme non mariée et sans le sou ; elle l'acceptait, se rendant à peine compte que son sort eût pu être différent. Pourtant, à sa manière, elle souffrait, plus pour Gordon que pour elle-même. La déchéance progressive de la famille, la façon dont ils étaient morts les uns après les autres sans rien laisser derrière eux, était à ses yeux une sorte de tragédie. L'argent, l'argent ! « Il ne semble pas qu'aucun de nous doive jamais gagner un peu d'argent », c'était sa perpétuelle lamentation. Et seul d'eux tous, Gordon avait eu l'occasion de gagner de l'argent ; et Gordon avait préféré n'en pas gagner. Il s'enfonçait, sans faire aucun effort, dans la même ornière de pauvreté que les autres. Au premier moment, il y eut une scène, mais c'était une trop chic fille pour ensuite lui chercher noise à nouveau parce qu'il avait lâché son emploi à La Nouvelle Albion. Mais les motifs de Gordon restèrent pour elle lettre close. Sans raisonner, avec son intuition féminine, elle savait que le péché contre l'argent est le péché suprême.

Et quant à la tante Angela et à l'oncle Walter – oh là là ! Quelle paire ! Gordon se sentait de dix ans plus vieux chaque fois qu'il les regardait.

L'oncle Walter, par exemple. L'oncle Walter était très attristant. Il avait soixante-sept ans, et tant avec ses diverses « agences » qu'avec ce qui restait, en diminution constante, de son patrimoine, il eût pu avoir un revenu de presque trois livres par semaine. Il avait une minuscule cabine, en fait de bureau, du côté de Cursitor Street, et il vivait dans une pension de famille de Holland Park. C'était tout à fait conforme à la tradition ; il était dans la nature de tous les Comstock mâles d'échouer dans des pensions de famille. Quand vous regardiez le pauvre vieil oncle, avec sa grosse bedaine tremblotante, sa voix de bronchitique, son large et blême visage d'homme à la fois timide et suffisant, ressemblant

assez au portrait d'Henry James par Sargent, son crâne entièrement chauve, ses yeux pâles soulignés de poches, et sa moustache toujours tombante qu'il tentait vainement de retrousser – quand vous le regardiez, il vous était tout à fait impossible de croire qu'il avait jamais été jeune. Était-il concevable qu'un tel être eût jamais senti la vie fourmiller dans ses veines ? Avait-il jamais grimpé à un arbre, plongé la tête la première d'un tremplin, ou été amoureux ? Avait-il jamais eu un cerveau en état de fonctionnement ? Même en se reportant au début des années quatre-vingt-dix, alors qu'il était arithmétiquement jeune, avait-il jamais d'aucune manière porté une estocade à la vie ? Quelques rares, furtives, timides fredaines, peut-être. Quelques whiskies dans de mornes cabarets, un tour ou deux à la promenade de l'Empire, un peu de débauche avec des prostituées, sans en parler à personne ; de ces sales et veules fornications, telles qu'on peut en imaginer entre momies égyptiennes après la fermeture du musée pour la nuit. Et après cela, les longues, longues années tranquilles de non-réussite dans les affaires, de solitude, et de vie stagnante dans des pensions de famille ignorées de Dieu.

Et pourtant cet oncle, à l'époque de sa vieillesse, n'était probablement pas malheureux. Il avait un dada d'un intérêt inépuisable, et c'étaient ses maladies. Il souffrait, à l'en croire, de toutes les maladies mentionnées dans le dictionnaire médical, et ne se lassait jamais d'en parler. En vérité, il semblait à Gordon que personne dans la pension de famille de son oncle – il y allait de temps en temps – ne parlait jamais de rien d'autre que de maladies. De tous côtés, dans le salon un peu sombre, des personnes vieillissantes, décolorées, assises deux par deux, çà et là, étaient en train de discuter de symptômes. Leurs conversations ressemblaient aux gouttes qui tombent de la stalactite sur la stalagmite. Pouf, pouf. « Comment va votre lumbago ? » dit la stalactite à la stalagmite. « Je trouve que mes sels Kruschen me font du bien », dit la stalagmite à la stalactite. Pouf, pouf, pouf.

Et puis il y avait la tante Angela, âgée de soixante-neuf ans. Gordon tâchait de ne même pas penser à tante Angela tant qu'il n'y était pas forcé.

Pauvre, chère, bonne, gentille, attristante tante Angela !

Pauvre tante Angela, ratatinée, jaune et parcheminée, n'ayant plus que la peau et les os ! Là, dans sa misérable petite maison jumelle à Highgate – Briarbrae était son nom –, là, dans son palais dans les montagnes nordiques, là elle demeure, Angela la vierge-à-perpétuité, sur les lèvres de qui nul homme, qu'il soit en vie ou ombre parmi les ombres, ne peut dire avec sincérité qu'il a imprimé les chères caresses d'un amant. Toute seule elle demeure, et tout au long du jour elle va et vient, et dans sa main elle tient le plumeau confectionné avec les plumes de la queue du dindon récalcitrant, avec quoi elle fait luire l'aspidistra aux feuilles sombres et fait voler la poussière détestée du service à thé de porcelaine Crown Derby, resplendissant et dont-on-ne-doit-jamais-se-servir. Et de temps à autre, elle reconforte son petit cœur avec quelques gorgées de thé fort, mélange de Flowery Orange et de Pekoe Points, que les fils à petite barbe de Coromandel lui ont expédié par-delà la mer couleur lie de vin. Pauvre, chère, bonne, gentille, mais, à tout prendre, peu sympathique tante Angela ! Comme rente, elle avait quatre-vingt-dix-huit livres par an (trente-huit shillings par semaine, mais elle conservait l'habitude bourgeoise de songer à son revenu comme à quelque chose d'annuel et non d'hebdomadaire), somme de laquelle il fallait déduire douze shillings six pence pour la contribution foncière. Elle

aurait probablement crevé de faim de temps en temps si Julia ne lui avait furtivement fait passer des paquets de biscuits et des tartines beurrées prises au salon de thé – en les présentant toujours, naturellement, comme « juste quelques petites choses qu’il eût été dommage de jeter », et en faisant gravement semblant de croire que tante Angela n’en avait pas besoin.

Pourtant elle aussi avait ses plaisirs, la pauvre vieille tata. Elle était devenue grande lectrice de romans, dans sa vieillesse, la bibliothèque publique étant seulement à dix minutes de marche de Briarbrae. Tant qu’il avait vécu, par suite d’on ne sait quelle lubie, grand-papa Comstock avait défendu à ses filles de lire des romans. Si bien que, n’ayant commencé à lire des romans qu’en 1902, tante Angela était toujours en retard d’une vingtaine d’années sur le courant à la mode dans le roman. Dans les années 1900, elle lisait encore Rhoda Broughton et M^{me} Henry Wood. Durant les années de la Grande Guerre, elle découvrit Hall Caine et M^{me} Humphry Ward. Vers 1920, elle lisait Silas Hocking et H. Seton Merriman, et vers 1930 elle avait presque, mais pas tout à fait, rattrapé W. B. Maxwell et William J. Locke. Elle n’irait jamais plus loin. Quant aux romanciers d’après-guerre, elle avait entendu parler d’eux au loin, et de leur immoralité et de leurs blasphèmes et de leur « intelligence » destructrice. Mais elle ne vivrait pas assez longtemps pour les lire. Walpole, nous le connaissons, et Hichens, nous le lisons, mais Hemingway, qui est-ce ?

Donc, on était en 1934, et que restait-il de la famille Comstock ? Oncle Walter, avec ses « agences » et ses maladies. Tante Angela, époussetant, à Briarbrae, le service à thé en porcelaine Crown Derby. Tante Charlotte, conservant encore une vague existence végétative dans l’hospice d’aliénés. Julia, travaillant soixante-douze heures par semaine et faisant sa « couture », la nuit, près du minuscule radiateur à gaz dans sa chambre-salon. Gordon, approchant de la trentaine, gagnant deux livres par semaine dans un emploi d’imbécile, et se débattant, unique but démontrable de son existence, avec un affreux livre qui n’avançait jamais.

Peut-être y avait-il d’autres Comstock, des parents à un degré plus éloigné, car grand-papa Comstock était d’une famille de douze enfants. Mais s’il y avait des survivants, ils étaient devenus riches et avaient perdu tout contact avec leurs parents pauvres ; car l’argent est plus fort que le sang. Quant à la branche de la famille à laquelle appartenait Gordon, les revenus réunis d’eux cinq, déduction faite du paiement forfaitaire qui avait été effectué au moment où tante Charlotte était entrée à l’asile d’aliénés, pouvaient se monter à six cents livres par an. Leurs âges réunis donnaient un total de deux cent soixante-trois années. Aucun d’eux n’était jamais sorti d’Angleterre, n’avait pris part à la guerre, été en prison, monté à cheval, voyagé en avion, été marié ou donné naissance à un enfant. Il ne paraissait y avoir aucune raison pour qu’ils ne continuent pas de la sorte jusqu’à leur mort. Bon an, mal an, *jamais rien n’arrivait* dans la famille Comstock.

IV

Brusquement le vent fulminant balaie Les peupliers flexibles, depuis peu dénudés.

Mais, en fait, il n'y avait pas un souffle d'air cet après-midi-là. Il faisait presque aussi doux qu'au printemps. Gordon se redit le poème qu'il avait commencé la veille, en un murmure cadencé, simplement pour le plaisir d'en entendre la musique. Ce poème le satisfaisait à ce moment-là. C'était un bon poème – ou c'en serait un quand il serait fini, en tout cas. Il oubliait que la veille au soir il en avait été presque écœuré.

Les platanes rêvaient, immobiles, rendus flous par des guirlandes de brume. Un tram gronda au loin, tout en bas dans la vallée. Gordon gravissait Malkin Hill, faisant bruire, en y enfonçant jusqu'au cou-de-pied, les feuilles sèches à la dérive. Toutes tombées, elles jonchaient la chaussée, ratatinées et dorées, tels les bruissants flocons de quelque céréale pour petit déjeuner américain ; comme si la reine de Brobdingnag eût renversé, du haut de la colline, le contenu de son paquet de croustillants toasts Truweet pour petits déjeuners.

C'est épatant, les jours d'hiver sans vent ! La meilleure époque de l'année – c'est du moins ce que Gordon pensait à ce moment-là. Il était aussi heureux qu'on peut l'être quand on n'a pas fumé de tout le jour et qu'on n'a que trois demi-pence et un « Joey » au monde. C'était jeudi, jour où l'on fermait de bonne heure et où Gordon avait son après-midi de libre. Il se rendait chez Paul Doring, le critique, qui habitait à Coleridge Grove et donnait des thés littéraires.

Il lui avait fallu une heure ou plus pour se préparer. La vie sociale est si compliquée quand votre revenu est de deux livres par semaine. Il s'était péniblement rasé à l'eau froide aussitôt après déjeuner. Il avait revêtu son meilleur complet – vieux de trois ans mais tout juste passable quand il songeait à en repasser le pantalon en l'étalant sous son matelas. Il avait retourné son col, l'intérieur à la place de l'extérieur, et attaché sa cravate de manière à ce que l'endroit déchiré ne se vît pas. En grattant avec le bout d'une allumette dans la boîte, il avait pu réunir assez de cirage pour faire briller ses chaussures. Il avait même emprunté une aiguille à Lorenheim et raccommodé ses chaussettes – un boulot assommant, mais ça vaut mieux que de passer de l'encre sur votre cheville à l'endroit qui apparaît. Il s'était aussi procuré un paquet vide de Gold Flake et avait mis dedans une unique cigarette prise au distributeur automatique. Juste pour sauver les apparences. Vous ne pouvez pas, naturellement, aller chez les autres sans cigarettes du tout. Mais si vous en avez même une seule, tout va bien, parce que lorsque les gens voient une cigarette dans un paquet, ils présument que ce paquet a été plein. C'est assez facile de faire passer la chose pour un pur hasard.

« Voulez-vous une cigarette ? dites-vous négligemment à quelqu'un.

— Oh ! merci ! »

Vous ouvrez le paquet d'une poussée du pouce et alors vous prenez un air surpris.

« Zut ! Il n'en reste plus qu'une. J'aurais pourtant bien juré que j'avais un paquet entier.

— Oh ! je ne voudrais pas vous prendre la dernière. Prenez-en une des miennes, dit l'autre.

— Oh ! merci ! »

Et après cela, naturellement, votre hôte et votre hôtesse vous forcent à accepter des cigarettes. Mais il faut que vous en ayez une, pour l'honneur.

Brusquement le vent fulminant balaie. Il finirait ce poème tout à l'heure. Il pouvait le finir quand il voudrait. C'était bizarre, comme la simple perspective d'aller à un thé littéraire le remontait. Quand votre revenu est de deux livres par semaine, vous n'êtes du moins pas excédé par trop de contacts humains. Rien que de voir l'intérieur de quelqu'un, c'est une sorte de régal. Un fauteuil rembourré sous votre postérieur, et du thé et des cigarettes et le parfum de femmes – vous apprenez à apprécier ces choses-là quand vous en êtes privé. Dans la pratique, pourtant, les réceptions de Doring ne ressemblaient jamais le moins du monde à ce dont Gordon s'était fait à l'avance une fête. Ces merveilleuses conversations, spirituelles, érudites, qu'il avait imaginées – elles ne se produisaient jamais, n'étaient jamais amorcées. A vrai dire, il n'y avait jamais rien qu'on pût même, à proprement parler, qualifier de conversation ; rien que le stupide caquetage qui se poursuit partout, lors de réceptions, à Hampstead ou à Hong Kong. Personne qui valût d'être rencontré ne venait jamais aux réceptions de Doring. Doring était lui-même un lion à tel point miteux que ses disciples ne méritaient même guère d'être qualifiés de chacals. Une bonne moitié d'entre eux étaient de ces femmes d'un certain âge, sans cervelle, échappées depuis peu de bons foyers chrétiens et qui s'efforcent d'être littéraires. Ce qu'on y exposait comme célébrités littéraires, c'étaient des bandes de jeunes gens à la page qui entraient en passant pour une demi-heure, formaient un cercle entre eux et parlaient avec de petits rires de dénigrement d'autres jeunes gens à la page qu'ils désignaient par des surnoms. La plupart du temps, Gordon se trouvait rôder à la lisière des conversations. Doring était aimable, à la six-quatre-deux, et le présentait à tous ainsi : « Gordon Comstock – vous savez bien, le poète. Il a écrit un volume de poèmes bigrement intelligents, intitulé *Souris*. Vous savez bien. » Mais Gordon n'avait encore jamais rencontré quelqu'un qui « sût ». Les jeunes gens à la page le classaient d'un coup d'œil et l'ignoraient. Il avait la trentaine, il était déjà piqué des vers et manifestement sans le sou. Et pourtant, en dépit de l'immanquable déception, avec quelle avide impatience il attendait ces thés littéraires ! Cela rompait sa solitude, en tout cas. C'est ce qu'il y a de diabolique dans la pauvreté, et de toujours renouvelé – la solitude. Jour après jour, sans jamais quelqu'un d'intelligent avec qui parler ; soir après soir, rentrer dans sa chambre ignorée de Dieu, toujours seul. Peut-être que ça paraît plutôt amusant, si vous êtes riche et recherché ; mais combien c'est différent quand vous le faites par nécessité.

Brusquement le vent fulminant balaie. Un flot de voitures gravissait avec aisance la colline. Gordon les regardait sans envie. Qui demande une voiture, en tout cas ? Des femmes de la bonne société, aux visages roses de poupées, lui jetaient un coup d'œil par la portière de leur voiture. Fichus crétins de chiens de salon ! Chiennes mignotées somnolant

sur leurs chaînes ! Mieux vaut le loup solitaire que le chien servile. Il songea aux stations de métro le matin de bonne heure. Les hordes noires d'employés de bureau s'engouffrant sous terre à pas précipités, comme des fourmis dans un trou ; des essaims de petits hommes semblables à des fourmis, chacun avec sa serviette de cuir dans la main droite, le journal dans la main gauche, et la peur d'être sacqué, comme un ver dans le cœur. Comme elle les ronge, cette peur secrète ! Surtout les jours d'hiver, quand ils entendent fulminer le vent. L'hiver, le risque d'être sacqué, l'asile des pauvres, les bancs sur la berge. Ah !

Brusquement le vent fulminant balaie

Les peupliers flexibles, depuis peu dénudés.

Et les noirs rubans des cheminées

Virent au sol ; effleurées par des fouets d'air,

Des affiches déchirées flottent ; froidement résonnent

Le grondement des trams et le ferraillement des sabots,

Et les employés, qui se hâtent vers le métro,

Regardent, frissonnants, par-delà les toits, vers l'est,

Songeant...

A quoi songent-ils ? A la venue de l'hiver. Est-ce que mon emploi est sûr ? Si je suis sacqué, c'est l'hospice. Circoncisez vos prépuces, dit le Seigneur. Enlevez avec votre langue le cirage des bottes du patron. Parfaitement !

Chacun songeant : « Voici l'hiver !

Dieu veuille que je conserve mon emploi cette année l »

Et, mornes, tandis que le froid pénètre

Dans leurs entrailles comme une lance de glace,

Ils songent...

« Songent », encore ! Pas d'importance ! A quoi songent-ils ? A l'argent, à l'argent ! Le loyer, les taux, les impôts, les frais scolaires, les cartes d'abonnement, les chaussures pour les enfants. Et la police d'assurance sur la vie, et les gages de la bonniche. Et, mon Dieu, si jamais ma femme allait être de nouveau enceinte ! Et ai-je ri assez fort quand le patron a fait cette plaisanterie, hier ? Et le prochain acompte pour l'aspirateur.

Avec netteté, prenant plaisir à cette netteté, avec l'impression de mettre en place fragment après fragment d'un jeu de patience, il façonna une autre strophe :

Ils songent : loyer, impôts, cartes d'abonnement,

Assurances, charbon, gages la bonniche,

Chaussures, frais scolaires, prochain acompte.

Pour les deux lits jumeaux de chez Drage.

Pas mal, pas mal du tout. A finir tout à l'heure. Encore quatre ou cinq strophes. Ravelston le publierait.

Un sansonnet se percha sur les rameaux nus d'un platane, chantant à demi-voix en s'apitoyant sur lui-même comme font les sansonnets, par les jours chauds d'hiver quand ils croient qu'il y a du printemps dans l'air. Au pied de l'arbre, un énorme chat roux était assis, immobile, la bouche ouverte, regardant en haut, absorbé dans son désir, s'attendant manifestement à ce que le sansonnet lui tombât dans la bouche. Gordon se redit les quatre strophes terminées de son poème. Mais oui, c'était bon. Pourquoi avait-il pensé, la veille au soir, que c'était mécanique, faible et vide ? Il était bien poète. Il se redressa en marchant, presque arrogamment, avec l'orgueil d'un poète. Gordon Comstock, auteur de *Souris*. « Des promesses exceptionnelles », avait dit le Supplément littéraire du *Times*. Auteur également de *Plaisirs de Londres*. Car cela aussi serait achevé sous peu. Il savait maintenant qu'il pourrait l'achever quand il le voudrait. Pourquoi avait-il jamais désespéré d'en venir à bout ? Ça prendrait probablement trois mois ; ce serait fini assez tôt pour sortir à l'été. Il vit en imagination la forme « mince » de *Plaisirs de Londres* dans sa reliure de toile blanche ; l'excellent papier, les marges larges, le beau caractère Caslon, la couverture mobile d'un goût raffiné. Et les comptes rendus dans tous les meilleurs journaux. « Une œuvre remarquable. » – Supplément littéraire du *Times*. « Voici qui nous change agréablement de l'école de Sitwell. » – *Scrutiny*.

Coleridge Grove était une rue humide, ombragée, écartée, une impasse, et donc vide de trafic. Des souvenirs littéraires de la mauvaise espèce (on racontait que Coleridge avait vécu là six semaines durant l'été de 1821) la rendaient pesante. On ne pouvait pas regarder ses antiques maisons délabrées, bâties en retrait de la rue, au milieu de jardins désagréablement humides, sous des arbres énormes, sans avoir l'impression d'être enveloppé d'une atmosphère de « culture » démodée. Dans certaines de ces maisons, sans aucun doute, des sociétés Browning faisaient encore des embarras, et des dames vêtues de serge d'un ton neutre, assises aux pieds de poètes éteints parlaient de Swinburne et de Walter Pater. Au printemps, les jardins étaient parsemés de crocus mauves et jaunes, et, plus tard, de jacinthes des prés, poussant groupées en petites coteries parmi l'herbe anémique ; et même les arbres, semblait-il à Gordon, flattaient la marotte de leur entourage et se tordaient en des attitudes baroques, rackhamesques. C'était bizarre qu'un critique, qu'un barbouilleur de papier prospère comme Paul Doring habitât dans un tel lieu. Car Doring était un critique extraordinairement mauvais. Il faisait les comptes rendus des romans pour le *Sunday Post* et découvrait le plus grand roman anglais une fois par quinzaine, avec une régularité walpoléenne. On se serait attendu à le voir habiter un appartement donnant sur Hyde Park Corner. Peut-être était-ce une sorte de pénitence qu'il s'était infligée, en croyant, par le fait de vivre dans le raffiné manque de confort de Coleridge Grove, se rendre favorables les dieux outragés de la littérature.

Gordon contourna le coin, ruminant un vers de *Plaisirs de Londres*. Et alors, soudain, il s'arrêta net. Il y avait quelque chose d'anormal dans l'aspect de la grille de Doring. Qu'était-ce ? Ah, oui ! Il n'y avait pas de voitures à l'extérieur, attendant.

Après un instant d'arrêt, il fit un pas ou deux et s'arrêta de nouveau, comme un chien flairant le danger. Oui, c'était tout ce qu'il y a de plus anormal. Il y aurait dû avoir quelques voitures. Il y avait toujours énormément de monde à ces réceptions de Doring, et

la moitié des gens venaient en voiture. Pourquoi n'y avait-il personne d'autre d'arrivé ? Mais non ! Ils avaient dit à trois heures et demie et il était au moins quatre heures moins vingt.

Il se hâta vers la grille. Déjà il était pour ainsi dire certain que la réception avait été décommandée. Il se sentit soudain glacé, comme dans l'ombre projetée par un nuage. Et si les Doring n'étaient pas chez eux ! Et si la réception avait été décommandée ! Cette idée, tout en le jetant dans la consternation, ne lui faisait pas l'effet d'être le moins du monde invraisemblable. C'était son cauchemar à lui, sa peur personnelle d'enfant qui ne l'avait jamais quitté, d'être invité chez des gens et de ne pas les trouver chez eux. Même quand il n'y avait aucun doute au sujet de l'invitation, il s'attendait toujours à demi à ce qu'il y eût un contretemps quelconque. Il n'était jamais tout à fait certain d'être bien accueilli. Il présupposait que les gens lui infligeraient un affront et ne penseraient plus à lui. Pourquoi pas, à la vérité ? Il n'avait pas d'argent. Quand vous n'avez pas d'argent, votre vie n'est qu'une longue suite d'affronts.

Il ouvrit la grille de fer. Elle grinça la solitude. Le sentier humide et moussu était bordé de gros morceaux d'une rackhamesque pierre rosâtre. Gordon examina de près la façade de la maison. Il avait tellement l'habitude de ce genre de chose. Il avait acquis une sorte de technique sherlock-holmesque pour découvrir si une maison était habitée ou non. Ah ! Il n'y avait guère de doute cette fois-ci. Pas de fumée sortant des cheminées, pas de fenêtres éclairées. Il devait commencer à faire sombre à l'intérieur – sûrement ils eussent allumé les lampes ? Et il n'y avait pas une seule empreinte de pas sur les marches ; voilà qui tranchait la question ! Néanmoins, avec une sorte d'espoir désespéré, il tira sur la sonnette. Une sonnette au bout d'un fil de fer, à l'ancienne mode, naturellement. A Coleridge Grove, on aurait trouvé vulgaire et pas littéraire d'avoir une sonnette électrique.

Clang, clang, clang, fit la sonnette.

Le dernier espoir de Gordon s'évanouit. On ne peut se méprendre sur le son caverneux d'une cloche résonnant dans une maison vide. Il saisit de nouveau la poignée et la tordit si violemment qu'il faillit casser le fil de fer. Affreux, bruyant, le résonnement de la sonnette lui répondit. Mais cela ne servait à rien, absolument à rien. A l'intérieur rien ne bougea. Même les servantes étaient sorties. A cet instant, il aperçut un bonnet de dentelle, quelques cheveux bruns et deux jeunes yeux qui le regardaient à la dérobée du sous-sol de la maison voisine. C'était une fille de service qui était sortie voir pourquoi l'on faisait tout ce bruit. Elle rencontra son regard et fixa aussitôt le sien dans le vide, à mi-distance. On a toujours l'air d'un idiot quand on tire la sonnette d'une maison vide. Et tout à coup il lui vint à l'esprit que cette fille savait tout de lui savait que la réception avait été décommandée et que tout le monde, sauf Gordon, en avait été averti –, savait que c'était parce qu'il n'avait pas d'argent que cela ne valait pas la peine de l'avertir. Oui, elle le savait. Les domestiques savent toujours.

Il se retourna et se dirigea vers la grille. Sous les yeux de la servante, il fallait s'éloigner en flânant, d'un air détaché, comme s'il s'agissait d'un petit désappointement sans guère d'importance. Mais il tremblait de colère à tel point qu'il lui était difficile d'être maître de ses mouvements. Ces pédés ! Ces fichus pédés ! Lui avoir joué un tour pareil ! L'avoir invité, et puis avoir changé la date et ne s'être même pas souciés de l'avertir ! Peut-être y avait-il d'autres explications – il se refusait à les envisager. Ces

pédés ! Ces fichus pédés ! Son regard tomba sur les gros morceaux de pierre rackhamesques. Comme il aimerait ramasser un de ces machins-là et l'envoyer dinguer dans la fenêtre ! Il empoigna le barreau rouillé de la grille avec tant de force qu'il l'arracha presque et se fit mal à la main. La douleur physique lui fit du bien. Elle neutralisa l'angoisse du cœur. Ce n'était pas simplement le fait d'avoir été frustré d'une soirée passée en compagnie humaine, bien que cela comptât beaucoup. C'était le fait de sentir son impuissance, son insignifiance, qu'on le laissât de côté, qu'on fût comme s'il n'existait pas – comme s'il était quelqu'un ne méritant pas qu'on s'inquiétât à son sujet. Ils avaient changé la date et ne s'étaient même pas donné la peine de le lui dire. Ils l'avaient dit à tous les autres sans exception, mais pas à lui. Voilà comment les gens vous traitent quand vous n'avez pas d'argent ! Sans motif littéralement, de sang-froid, ils vous insultent. Il était assez probable, à la vérité, qu'il s'agissait de la part des Doring d'un oubli de bonne foi, sans intention de blesser ; il était même possible que lui-même se fût trompé de date. Mais non ! Il ne voulait même pas envisager cela. Les Doring l'avaient fait exprès ! Ils ne s'étaient tout bonnement pas souciés de l'avertir, parce qu'il n'avait pas d'argent, et donc ne comptait pas. Ah ! Ces pédés !

Il s'éloigna rapidement. Il ressentait une douleur aiguë dans la poitrine. Un contact humain, des voix humaines ! Mais à quoi bon ce souhait ? Il lui faudrait passer la soirée tout seul, comme d'habitude. Ses amis étaient si peu nombreux et habitaient si loin. Rosemary serait encore à son travail ; d'ailleurs elle habitait au diable, à West Kensington, dans un foyer féminin gardé par des dragons femelles. Ravelston habitait plus près, dans le quartier de Regent's Park. Mais Ravelston était un homme riche et avait beaucoup de rendez-vous ; il y avait toujours fort à parier qu'on ne le trouverait pas chez lui. Gordon ne pouvait même pas lui téléphoner parce qu'il n'avait pas les deux pièces d'un penny nécessaires pour cela ; seulement trois pièces d'un demi-penny et le « Joey ». En outre, comment pourrait-il aller voir Ravelston alors qu'il n'avait pas d'argent ? Sûrement que Ravelston dirait : « Allons dans un cabaret », ou quelque chose comme ça. Il ne pouvait laisser Ravelston payer ses consommations. Son amitié avec Ravelston n'était possible qu'à condition qu'il paie sa part de tout.

Il sortit son unique cigarette et l'alluma. Ça ne lui fit aucun plaisir de fumer, en marchant vite ; ç'avait été un geste tout simplement irréfléchi. Il ne faisait guère attention où il allait. Tout ce qu'il souhaitait c'était de se fatiguer, de marcher et de marcher jusqu'à ce que la stupide fatigue physique fût oublier l'affront des Doring. Il se dirigeait approximativement vers le sud – à travers les terrains vagues de Camden Town, vers Tottenham Court Road. Il faisait nuit depuis un moment. Il traversa Oxford Street, se faufila à travers Covent Garden, déboucha sur le Strand et traversa le fleuve au pont de Waterloo. Avec la nuit le froid était venu. Au fur et à mesure de sa marche, sa colère se faisait moins violente, mais son état d'âme ne pouvait pas foncièrement s'améliorer. Il y avait une pensée qui l'obsédait – une pensée qu'il fuyait, mais à laquelle il n'y avait pas moyen d'échapper. C'était la pensée de ses poèmes. Ses poèmes creux, niais, puérils ! Comment avait-il jamais pu croire en eux ? Dire qu'il s'était réellement imaginé, il y avait de cela si peu de temps, que même *Plaisirs de Londres* serait un jour quelque chose ! Ça l'écœurerait de penser à ses poèmes, maintenant. C'était comme de se rappeler la débauche de la veille. Il avait l'intuition profonde qu'il n'était pas doué et que ses poèmes n'étaient pas bons. *Plaisirs de Londres* ne serait jamais achevé. Vivrait-il mille ans qu'il n'écrirait

jamais un vers digne d'être lu. A maintes reprises, en haine de lui-même, il se redit les quatre strophes de ce poème qu'il avait improvisées. Seigneur ! quel fatras ! Vers après vers, tintin, tintin, tintin ! Creux comme une boîte à biscuits vide. Voilà à quel genre de niaiseries il avait gâché sa vie.

Il avait fait un long chemin à pied, deux ou trois lieues peut-être. Il avait les pieds brûlants et gonflés à force de marcher sur des trottoirs. Il se trouvait quelque part à Lambeth, dans un quartier de taudis où les rues étroites, bourbeuses, se perdaient dans le noir à cinquante mètres de distance. Les rares lampes, auréolées de brouillard, pendaient comme des étoiles isolées, n'éclairant rien d'autre qu'elles-mêmes. Il commençait à avoir diablement faim. Les gargotes le tentaient avec leurs fenêtres couvertes de buée et leurs inscriptions à la craie : « Une bonne tasse de thé. Ici, on ne se sert pas du samovar. » Mais à quoi bon, il ne pouvait dépenser son « Joey ». Il passa sous quelques ponts de chemin de fer retentissants et monta l'avenue conduisant à Hungerford Bridge. Sur l'eau fangeuse, illuminée par le rayonnement des enseignes lumineuses, la gadoue de l'Est de Londres dévalait le fleuve et pénétrait dans les terres. Des bouchons, des citrons, des douves de tonneau, un chien mort, des croûtons de pain. Gordon marcha le long du quai vers Westminster. Le vent faisait bruire les platanes. *Brusquement le vent fulminant balaie.* De nouveau cette littérature de camelote ! Même encore à présent, bien qu'on fût en décembre, quelques pauvres vieilles épaves crottées s'installaient sur les bancs, se blottissaient en s'empaquetant, pour ainsi dire, dans des journaux. Gordon les regarda, le cœur insensible. Vivre à la cloche, on appelait ça. Il en arriverait là lui-même, un jour. Cela vaudrait mieux, peut-être ? Il ne ressentait jamais aucune pitié pour le véritable pauvre. C'est le pauvre en veston noir, c'est la petite bourgeoisie, qui mérite la pitié.

Il remonta vers Trafalgar Square. Des heures et des heures à tuer ! La National Gallery ? Oh ! Fermée depuis longtemps, naturellement. Probablement. Il était sept heures un quart. Trois, quatre, cinq heures avant de pouvoir dormir. Il fit sept fois le tour de la place, lentement. Quatre fois dans le sens des aiguilles d'une montre, trois fois à contresens. Ses pieds lui faisaient mal et la plupart des bancs étaient vides, mais il ne voulait pas s'asseoir. S'il faisait halte un moment, une envie folle de tabac l'envahirait. Dans Charing Cross Road, les gargotes appelaient comme des sirènes. Une fois, la porte vitrée d'un Lyons s'ouvrit, laissant sortir une bouffée d'air chaud sentant le gâteau. Cela eut presque raison de lui. Après tout, pourquoi donc ne pas entrer. On peut rester assis là pendant près d'une heure. Une tasse de thé, deux pence ; deux petits pains au lait à un penny pièce. Il avait quatre pence et demi, en comptant le « Joey ». Mais non ! Ce maudit « Joey » ! La jeune fille à la caisse aurait un petit rire étouffé. Il eut la vision très nette de cette jeune fille à la caisse au moment où elle prendrait sa pièce de trois pence, adresserait un sourire narquois en coulisse à la jeune fille derrière le rayon de pâtisserie. Elles le sauraient bien que c'était sa dernière pièce. Inutile. Continue ton chemin. Ne t'arrête pas.

Dans la clarté implacable des éclairages au néon, une foule compacte se pressait sur les trottoirs. Gordon se faufila, petite silhouette minable, au visage blême et aux cheveux mal peignés. La foule glissait autour de lui ; il esquivaient les gens et les gens l'esquivaient. Londres a quelque chose d'horrible, le soir ; cette froideur, cette anonymie, cette attitude distante. Sept millions de personnes, glissant dans les deux sens, esquivant le contact, n'ayant guère conscience de l'existence les uns des autres, comme des poissons dans un aquarium. Les rues fourmillaient de jolies filles. Il en passait sans cesse à côté de lui, qui

détournaient le visage ou le regardaient sans le voir ; froides nymphes, redoutant le regard du mâle. C'était étrange comme il y en avait beaucoup qui semblaient être seules, ou avec une autre jeune fille. Beaucoup plus de femmes seules que de femmes accompagnées d'hommes, remarqua-t-il. Cela aussi c'était dû à l'argent. Combien de jeunes filles vivantes ne préféreraient-elles pas rester sans homme plutôt que de prendre un homme n'ayant pas d'argent ?

Les cabarets étaient ouverts, laissant filtrer d'aigres bouffées de bière. Les cinémas aspiraient les gens, par un ou deux à la fois. Gordon fit halte à l'extérieur d'un grand cinéma d'un luxe criard, sous l'œil fatigué du chasseur, pour examiner les photographies. Greta Garbo dans *Le Voile des illusions*. Il avait si grande envie d'entrer, non à cause de Greta, mais simplement pour la chaleur et pour le moelleux du fauteuil en velours. Il détestait le cinéma, naturellement ; il y allait rarement, même quand il en avait les moyens. Pourquoi encourager l'art qui est destiné à remplacer la littérature ? N'empêche qu'il s'en dégage une sorte de sourde attraction. Être assis sur le siège rembourré, dans la chaude obscurité parfumée de fumée de tabac ! Vous laisser peu à peu envahir par les balivernes papillotant sur l'écran – sentir les vagues de cette niaiserie vous envelopper au point qu'il vous semble vous noyer, ivre, dans une mer visqueuse –, après tout, c'est le genre de drogue dont nous avons besoin. La drogue qui convient aux gens sans amis. Comme il approchait du Palace Theatre, une grue, en faction sous le porche, le repéra, fit quelques pas en avant pour se placer sur son chemin. Une Italienne, petite et trapue, très jeune, aux grands yeux noirs. Elle avait l'air aimable, et, chose rare chez les grues, joyeuse. Un instant il ralentit le pas, se permit même de rencontrer son regard. Elle leva les yeux vers lui, prête à se mettre à sourire de ses larges lèvres. Pourquoi ne pas s'arrêter pour lui parler ? Elle paraissait susceptible de le comprendre. Mais non ! Pas d'argent ! Il regarda au loin et fit un pas de côté pour l'éviter avec la froide hâte d'un homme que la pauvreté rend vertueux. Combien elle eût été furieuse s'il s'était arrêté et qu'elle eût ensuite découvert qu'il n'avait pas d'argent ! Il pressa le pas. Même parler coûte de l'argent.

Remonter Tottenham Court Road et Camden Road fut un morne effort de galérien. Il marchait plus lentement, traînant un peu les pieds. Il avait fait seize kilomètres sur des trottoirs. Il en passait encore davantage, en foule, des jeunes filles, regardant sans voir. Des jeunes filles seules, des jeunes filles avec des jeunes gens, des jeunes filles avec d'autres jeunes filles, des jeunes filles seules. Leur jeune regard cruel passait par-dessus lui et à travers lui comme s'il n'existait pas. Il était trop fatigué pour s'en affliger. Il abandonnait ses épaules à leur lassitude ; il se laissait aller en marchant, n'essayant plus de conserver son port raide et son air de dire : « Allez-vous-faire-fiche ! » Elles me fuient celles qui naguère me recherchaient. Comment les en blâmer ? Il avait trente ans, il était piqué des vers et sans charme. Désormais pourquoi aucune jeune fille le regarderait-elle encore ?

Il réfléchit qu'il devait rentrer tout de suite chez lui s'il voulait avoir quelque chose à manger – car la mère Wisbeach refusait de servir des repas passé neuf heures. Mais la pensée de sa chambre froide et sans femme le rendait malade. Monter l'escalier, allumer le gaz, s'affaler devant la table, avec des heures à tuer et rien à faire, rien à lire, rien à fumer – non, ce n'était décidément pas supportable. A Camden Town, les cabarets étaient pleins de monde et bruyants, bien qu'on ne fût encore que jeudi. Trois femmes, les bras

rouges, courtaudes comme les chopes de bière qu'elles avaient à la main, étaient debout à l'extérieur de la porte d'un cabaret, en train de causer. De l'intérieur venaient le bruit de voix rauques, la fumée de cigarettes, l'odeur de la bière. Gordon songea au Crichton Arms. Flaxman y était peut-être. Pourquoi ne pas risquer le coup ? Un demi de bière amère, trois pence et demi. Il avait quatre pence et demi, en comptant le « Joey ». Après tout, un « Joey » est une monnaie qui a cours.

Il avait déjà terriblement soif. Quelle erreur c'était de s'être laissé aller à penser à de la bière ! En approchant du Crichton, il entendit des voix chanter. Le grand cabaret au luxe criard semblait être plus brillamment éclairé que d'habitude. Il y avait un concert ou quelque chose qui se passait à l'intérieur. Vingt voix d'hommes en pleine maturité chantaient à l'unisson :

*« Ca-a-rilé un tré-échic typ',
Ca-rilé un tré-échic typ',
Ca-rilé un tré-échic TY-Y-YPE !
Et...»*

Du moins, c'est à quoi ressemblait ce que l'on entendait. Gordon se rapprocha, en proie à une soif dévorante. Ces voix étaient si humides, si imbibées de bière. Il suffisait de les entendre pour voir les visages écarlates de plombiers prospères. Il y avait une salle réservée derrière le bar où les « Buffles » tenaient leurs réunions secrètes. Très probablement, c'étaient eux qui chantaient. Ils offraient une manière de cuite commémorative à leur président, leur secrétaire, leur Grand Herbivore, ou quel que fût le nom qu'on lui donnât. Gordon hésita à l'extérieur de la salle de cabaret. Mieux valait aller au bar, peut-être. Bière à la pompe au bar, bière en bouteilles dans la salle. Il fit le tour pour aller de l'autre côté du débit de boissons. Les voix suffoquées par la bière le suivirent :

*« Ca-a- rilé un tré-échic typ',
Ca- rilé un tré-échic typ'...»*

Il se sentit mal durant un instant. Mais c'étaient la fatigue et la faim aussi bien que la soif. Il pouvait se représenter la salle confortable où ces « Buffles » chantaient ; le feu ronflant, la grande table luisante, les photographies de bovidés au mur. Il pouvait se représenter aussi, au moment où le chant cessa, vingt visages écarlates disparaissant dans les chopes de bière. Il mit la main dans sa poche pour s'assurer que la pièce de trois pence s'y trouvait toujours. Après tout, pourquoi pas ? Au bar, qui ferait des commentaires ? Jette avec force le « Joey » sur le zinc et tourne la chose à la rigolade : « J'avais économisé ça pour le gâteau de Noël – ha, ha ! » Rires à la ronde. Déjà il lui semblait sentir sur la langue le goût métallique de la bière à la pompe.

Il palpa le minuscule disque, indécis. Les « Buffles » s'étaient remis à chanter :

« Ca-a- rilé un tré-échic typ'...»

Gordon retourna vers la salle du cabaret. La fenêtre était givrée, et aussi couverte de buée par suite de la chaleur à l'intérieur. Toutefois il y avait des jours par où on pouvait voir. Il risqua un coup d'œil à l'intérieur. Oui, Flaxman était là.

La salle du cabaret était remplie de monde. Comme toutes les pièces vues de l'extérieur, elle avait l'air ineffablement douillette. Le feu qui flambait dans l'âtre dansait, en reflets, sur les crachoirs de cuivre. Gordon pensa qu'il pouvait presque sentir la bière à travers la vitre. Flaxman étayait le comptoir avec deux copains au visage de poisson qui avaient tout à fait le type de démarcheurs de compagnies d'assurances. Un coude sur le zinc, le pied sur la barre d'appui, un verre de bière panachée dans l'autre main, il échangeait des impertinences avec la serveuse blonde et délurée. Elle était debout sur une chaise derrière le comptoir, en train de ranger les bouteilles de bière, et parlait d'un ton effronté pardessus son épaule. On ne pouvait pas entendre ce qu'ils disaient, mais on pouvait deviner. Flaxman laissa échapper un bon mot mémorable. Les hommes au visage de poisson beuglèrent, éclatant en rires obscènes. Et la blonde délurée, le regardant d'en haut avec de petits rires étouffés, mi-scandalisée, mi-ravie, frétillait de son gentil petit derrière.

Le cœur de Gordon se serra. Être là-dedans, simplement être là-dedans. Dans la chaleur et la lumière, avec des gens à qui parler, avec de la bière et des cigarettes et une fille avec qui flirter ! Après tout, pourquoi donc ne pas entrer ? Vous pouviez emprunter un shilling à Flaxman. Flaxman ne faisait pas difficulté pour vous le prêter. Il se représenta l'acquiescement insouciant de Flaxman : « Tiens, par exemple, mon petit vieux ! Comment ça va ? Quoi ? Un shilling ? Bien sûr ! Prends ces deux. Attrape, mon petit vieux ! » – et la pièce de deux shillings filait comme une flèche sur le comptoir mouillé de bière. Flaxman était un type bien, à sa manière.

Gordon posa la main contre la porte va-et-vient. Même il la poussa, l'entrouvrit. Le chaud brouillard de fumée et de bière se glissa par la fente. Odeur familière qui fait revivre ; pourtant, en la sentant, le courage lui manqua. Non ! Impossible d'entrer. Il se détourna. Il ne pouvait pas entrer et jouer des coudes dans la salle de cabaret avec seulement quatre pence et demi dans sa poche. Ne laisse jamais les autres payer tes consommations ! Le premier commandement de celui qui n'a pas d'argent. Il s'éloigna sur le trottoir sombre.

« Ca- rilé un tré-éhic TY-Y-PE... »

Les voix, diminuant à mesure qu'augmentait la distance, le suivaient avec un son grave et prolongé, porteur de faibles messages de bière. Gordon sortit la pièce de trois pence de sa poche et l'envoya au diable dans le noir.

Il rentrait chez lui, si l'on pouvait appeler cela « rentrer ». En tout cas, il allait dans cette direction par gravitation. Il ne souhaitait pas rentrer chez lui, mais il lui fallait s'asseoir. Ses jambes lui faisaient mal et il avait les pieds meurtris, et cette sordide chambre à coucher était le seul endroit à Londres où il avait acquis le droit de s'asseoir. Il s'y glissa doucement, mais, comme d'habitude, pas tout à fait assez doucement pour n'être pas entendu de M^{me} Wisbeach. Elle passa le nez par l'entrebâillement de la porte pour lui

jeter un bref coup d'œil. Il devait être un peu plus de neuf heures. Elle lui donnerait probablement un repas s'il le lui demandait. Mais elle ronchonnerait et aurait l'air de lui faire une faveur, et il préférerait aller se coucher affamé plutôt que d'affronter cela.

Il commença à monter rapidement l'escalier. Il était à mi-chemin du premier étage quand il sursauta en entendant frapper un double coup. Le courrier ! Peut-être une lettre de Rosemary !

Forcé de l'extérieur, le volet de la boîte à lettres se releva, et avec effort, comme un héron régurgitant un poisson plat, vomit une poignée de lettres sur le paillason. Le cœur de Gordon tressaillit. Il y en avait six ou sept. Sûrement, dans tout ce tas, il devait y en avoir une pour lui ! M^{me} Wisbeach, comme d'habitude, avait jailli de son antre en entendant le facteur frapper à la porte. En fait, en l'espace de deux ans, Gordon n'avait jamais réussi une seule fois à prendre possession d'une lettre avant que M^{me} Wisbeach n'eût mis la main dessus. Elle rassemblait les lettres jalousement contre sa poitrine, et puis, n'en levant qu'une à la fois devant ses yeux, elle scrutait leurs adresses. A en juger par sa manière de faire, on pouvait en induire qu'elle soupçonnait chacune d'elles de contenir un mandat, une lettre d'amour inconvenante ou une réclame pour les pilules Amen.

« Une pour vous, Monsieur Comstock », dit-elle d'un ton acerbe, en lui tendant une lettre.

Son cœur se contracta et s'arrêta de battre. Une enveloppe de forme allongée. Pas de Rosemary, donc. Ah ! l'adresse était de sa propre écriture. Du directeur d'un périodique, donc. Il avait deux poèmes « dehors », en ce moment. L'un envoyé à la *Californian Review*, l'autre à la *Primrose Quaterly*. Mais ce n'était pas un timbre américain. Et la *Primrose* avait son poème depuis au moins six semaines ! Grand Dieu, et s'ils l'avaient accepté !

Il en oublia l'existence de Rosemary. Il dit « merci », fourra la lettre dans sa poche et se mit à monter l'escalier avec un calme apparent, mais il ne fut pas plus tôt hors de vue de M^{me} Wisbeach qu'il grimpa l'escalier quatre à quatre. Il voulait être seul pour ouvrir la lettre. Avant même d'avoir atteint la porte, il tâta sa poche, cherchant sa boîte d'allumettes, mais ses doigts tremblaient tellement qu'en allumant le gaz, il ébrécha le manchon. Il s'assit, sortit la lettre de sa poche, et puis faiblit. Pendant un moment il ne put se décider à l'ouvrir. Il la leva dans la lumière et la tâta pour se rendre compte de son épaisseur. Son poème avait deux feuillets. Puis, se traitant d'idiot, il éventra l'enveloppe. Il en tomba son propre poème, et avec lui un net – oh ! si net ! – petit carré de papier parchemin imprimé :

« Le rédacteur en chef regrette de ne pouvoir utiliser le texte ci-joint. »

Ce carré de papier était orné d'un dessin : de funéraires feuilles de laurier.

Gordon contempla cette espèce de chose avec une haine muette. Peut-être aucune rebuffade au monde n'est-elle aussi accablante que celle-ci, parce qu'il n'en est aucune qui soit aussi péremptoire. Subitement il exécula son propre poème et en eut intensément honte. Il lui parut le poème le plus faible, le plus sot jamais écrit. Sans le regarder à nouveau, il le déchira en petits morceaux qu'il flanqua à la corbeille à papier. Il voulait oublier à jamais ce poème. Mais le carré de papier de refus, il ne le déchira pas encore. Il le tripotait,

palpant sa détestable texture satinée. Un si élégant petit machin, imprimé en si beaux caractères. Il vous suffisait d'y jeter un coup d'œil pour savoir qu'il venait d'une « bonne » revue – une revue pour intellectuels, avec derrière elle, pour l'épauler, l'argent d'une maison d'édition. L'argent, l'argent ! Argent et culture ! C'était stupide ce qu'il avait fait. On n'a pas idée d'envoyer un poème à une publication comme *Primrose* ! Comme s'ils allaient accepter des poèmes de gens comme *lui* ! Le simple fait que le poème ne soit pas dactylographié leur disait assez quel genre de personne il était. Il eût aussi bien pu déposer sa carte à Buckingham Palace ! Il pensa à ceux qui écrivent pour *Primrose* ; une coterie d'intellectuels ayant de l'argent – de ces jeunes animaux luisants, raffinés, qui sucent l'argent et la culture avec le lait de leur mère. Quelle idée d'essayer de s'introduire sans façon dans cette clique de tapettes ! Mais il ne les en maudissait pas moins, tous ! Ces pédés ! Ces fichus pédés ! « Le rédacteur en chef regrette ! » Pourquoi ce fichu ton si doucereux ? Pourquoi ne pas dire carrément : « Nous ne voulons pas de vos fichus poèmes. Nous ne prenons que les poèmes des types avec qui nous étions à Cambridge. Vous autres, prolétariens, restez donc à votre place ! » Ces fichus hypocrites de pédés !

Finalement il froissa en boule le carré de papier, le jeta et se leva. Mieux valait se coucher tant qu'il avait la force de se déshabiller. Le lit était le seul endroit où avoir chaud. Mais attends un peu. Remonter le réveil, mettre la sonnerie. Il accomplit ces gestes familiers avec la mortelle impression que plus rien n'avait d'intérêt. Son regard tomba sur l'aspidistra. Deux années qu'il habitait cette chambre infecte ; deux mortelles années durant lesquelles il n'avait rien accompli. Sept cents jours gaspillés, et, pour finir, un lit solitaire. Rebuffades, échecs, insultes, rien de tout cela n'était vengé. Argent, argent, tout est argent ! Parce qu'il n'avait pas d'argent, les Doring lui faisaient affront ; parce qu'il n'avait pas d'argent, *Primrose* lui retournait son poème ; parce qu'il n'avait pas d'argent, Rosemary ne voudrait pas coucher avec lui. Échec social, échec artistique, échec sexuel – c'est tout un. Et le manque d'argent est cause de tous ces échecs.

Il fallait absolument qu'il rendît coup pour coup à quelqu'un ou à quelque chose. Il ne pouvait pas aller se coucher avec dans l'esprit, en dernier lieu, la pensée de ce carré de papier de refus. Il songea à Rosemary. Cela faisait cinq jours, maintenant, qu'elle n'avait pas écrit. S'il y avait eu une lettre d'elle ce soir, même le fait que *Primrose* lui ait donné sur les doigts aurait eu moins d'importance pour lui. Elle affirmait qu'elle l'aimait, et elle ne voulait pas coucher avec lui, ne voulait même pas lui écrire ! Elle était bien pareille à toutes les autres. Elle le dédaignait et ne pensait pas à lui parce qu'il n'avait pas d'argent et, par conséquent, ne comptait pas. Il lui écrirait une énorme lettre, où il lui dirait quel effet cela produisait d'être délibérément ignoré et insulté, en lui montrant avec quelle cruauté elle l'avait traité.

Il trouva une feuille de papier propre et écrivit en haut, dans le coin droit :

« 31 Willowbed Road, N. W. 1^{er} décembre, 21 h 30. »

Après quoi, il s'aperçut qu'il n'était pas capable d'en écrire plus long. Il était abattu, dans cet état d'âme où même écrire une lettre est un trop grand effort. Du reste, à quoi bon ? Elle ne voudrait jamais comprendre. Aucune femme ne comprend jamais. Mais il fallait absolument qu'il écrivît quelque chose. Quelque chose de nature à la blesser – c'était ce dont il avait surtout besoin en ce moment. Il réfléchit longtemps, et finalement

écrivit, exactement au milieu de la feuille de papier :

« Tu m'as brisé le cœur. »

Pas de formule de politesse, pas de signature. Ça faisait joliment bien, cela sans rien d'autre, là au beau milieu de la feuille, de sa petite écriture d'érudit. Presque comme un petit poème en soi. Cette pensée le dérida un peu.

Il mit la lettre dans une enveloppe et puis sortit pour la poster au bureau de poste du coin, dépensant ses trois dernières pièces d'un demi-penny pour un timbre d'un penny et un timbre d'un demi-penny qu'il prit au distributeur automatique.

V

« Nous allons publier ce poème de toi, tu sais, dans *Antichrist* du mois prochain », dit Ravelston de sa fenêtre au premier étage.

Gordon, sur le trottoir au-dessous, fit semblant d'avoir oublié le poème dont parlait Ravelston ; il s'en souvenait à fond, naturellement, comme il se souvenait de tous ses poèmes.

« Quel poème ? dit-il.

— Celui sur la prostituée mourante. Nous l'avons trouvé assez réussi. » Gordon rit d'un rire d'amour-propre flatté, et trouva le moyen de le faire passer pour un rire de sardonique amusement.

« Aha ! une prostituée mourante ! Voilà bien ce que tu pourrais appeler un de mes sujets. Je t'en ferai un sur un aspidistra, la prochaine fois. »

Le visage hypersensible et gardant une certaine puérité de Ravelston, encadré de beaux cheveux brun foncé, se rejeta un peu en arrière de la fenêtre.

« Il fait un froid insupportable, dit-il. Tu ferais mieux de monter manger un morceau.

— Non, descends, toi. J'ai dîné. Allons dans un cabaret boire de la bière.

— Très bien, alors. Une demi-minute, le temps de mettre mes chaussures. »

Ils parlaient depuis quelques minutes, Gordon sur le trottoir, Ravelston penché à la fenêtre au-dessus. Gordon avait annoncé son arrivée non en frappant à la porte, mais en jetant un petit caillou contre la vitre. Jamais, quand il pouvait l'éviter, il ne mettait les pieds dans l'appartement de Ravelston. Il y avait quelque chose dans l'atmosphère de cet appartement qui l'impressionnait et le faisait se sentir minable, sale et pas à sa place. Cette atmosphère était de façon si accablante, bien que Ravelston n'en eût pas conscience, celle de la bonne société ! Dans la rue seulement, ou dans un cabaret, Gordon pouvait se sentir l'égal de Ravelston. Celui-ci aurait été étonné d'apprendre que son appartement de quatre pièces, qu'il considérait comme un petit logement de rien du tout, produisait cet effet sur Gordon. Pour Ravelston, habiter dans les terrains vagues de Regent's Park, c'était pratiquement la même chose que d'habiter dans les taudis ; il avait choisi d'habiter là, en bon socialiste, exactement comme votre snob de la haute habitera une ruelle de Mayfair à cause du « W. 1 » sur son papier à lettres. Cela faisait partie de l'effort de toute sa vie pour échapper à sa propre classe et devenir, pour ainsi dire, un membre honoraire du prolétariat. Comme tous les efforts de cette espèce, il était voué à l'échec. Aucun homme riche ne réussit jamais à se déguiser en homme pauvre ; car l'argent, comme le meurtre, ressort toujours.

P. W. H. Ravelston

ANTICHRIST

Ravelston habitait au premier étage, et la salle de rédaction d'*Antichrist* était au rez-de-chaussée. *Antichrist* était une revue mensuelle à demi intellectuelle, socialiste avec véhémence mais de façon mal définie. En général, elle donnait l'impression d'être dirigée par un ardent non-conformiste qui avait transféré son allégeance de Dieu à Marx, et, ce faisant, était resté accointé avec un groupe de poètes vers-libristes. Ce n'était pas vraiment là le personnage de Ravelston ; simplement il avait plus de cœur qu'il n'est permis à un rédacteur en chef et, par suite, était à la merci de ses collaborateurs. Pratiquement n'importe quoi était publié dans *Antichrist* si Ravelston soupçonnait l'auteur de crever de faim.

Ravelston parut bientôt, sans chapeau et en train d'enfiler une paire de gants à la mousquetaire. Du premier coup d'œil on voyait que c'était un jeune richard. Il portait l'uniforme de l'intelligentsia fortunée : un vieux pardessus de tweed – mais c'était un de ces pardessus qui ont été faits par un bon tailleur et deviennent de plus en plus distingués à mesure qu'ils vieillissent –, un ample pantalon de flanelle grise, un pull-over gris, des chaussures marron très usées. Il se faisait une règle d'aller partout, même dans des maisons mondaines et des restaurants coûteux, habillé ainsi, rien que pour montrer son mépris des conventions des gens de la haute société ; il ne se rendait pas bien compte que seuls les gens de la haute société peuvent se conduire ainsi. Bien qu'ayant un an de plus que Gordon, il paraissait beaucoup plus jeune. Il était très grand, avec un corps maigre, de larges épaules, et la typique grâce nonchalante des jeunes gens de la haute société. Mais le curieux, c'était cet air de s'excuser que trahissaient ses gestes et l'expression de son visage. Il paraissait toujours être en train de céder le pas à autrui. Quand il exprimait une opinion, il se frottait le nez avec le dos de son index gauche. La vérité, c'est qu'à chaque instant de sa vie il s'excusait, tacitement, d'avoir un revenu important. Vous pouviez le mettre mal à l'aise en lui rappelant qu'il était riche tout comme vous pouviez mettre Gordon mal à l'aise en lui rappelant qu'il était pauvre.

« Tu as dîné, si j'ai bien compris ? dit Ravelston, de sa voix quelque peu Bloombury [9].

— Oui, il y a une éternité. Pas toi ?

— Oh ! si, bien sûr ; si, si ! »

Il était huit heures vingt, et Gordon n'avait rien mangé depuis midi. Ravelston non plus. Gordon ne savait pas que Ravelston avait faim, mais Ravelston savait que Gordon avait faim, et Gordon savait que Ravelston le savait. Néanmoins, chacun d'eux avait une bonne raison de faire semblant de n'avoir pas faim. Ils ne prenaient jamais, ou rarement, des repas ensemble. Gordon ne voulait pas laisser Ravelston payer son repas, et quant à lui il n'avait pas les moyens d'aller dans des restaurants, pas même dans un Lyons ou dans un A.B.C. C'était lundi et il lui restait cinq shillings et neuf pence. Il pouvait se permettre de payer deux chopines de bière dans un bar. Ainsi pouvait être maintenue la fiction qu'il n'y avait pas de sérieuse différence entre leurs revenus.

Gordon se coula tout près de Ravelston quand ils se mirent en route sur le trottoir. Il lui aurait bien pris le bras, mais, évidemment, ce n'est pas une chose à faire. À côté de la silhouette plus grande, plus avenante de Ravelston, il paraissait frêle, maussade et lamentablement miteux. Il adorait Ravelston et ne se sentait jamais tout à fait à l'aise en sa

présence. Ravelston avait non seulement des manières pleines de charme, mais aussi une sorte de foncier savoir-vivre, une attitude pleine d'élégance devant la vie, que Gordon n'avait guère rencontrée ailleurs. Il ne faisait pas de doute que c'était lié au fait que Ravelston était riche. Car l'argent achète toutes les vertus. Celui qui a de l'argent est tolérant et gentil, n'est pas bouffi d'orgueil, ne se conduit pas de façon inconvenante, ne recherche pas ceux de sa sorte. Mais par certains traits Ravelston n'était même pas comme une personne riche. Il lui manquait cette dégénérescence grasseuse de l'esprit qui accompagne la richesse, ou bien il y avait échappé par un effort délibéré. A la vérité, sa vie entière était une lutte pour y échapper. C'était pour cette raison qu'il consacrait son temps et une large part de son revenu à éditer une revue mensuelle socialiste impopulaire. Et indépendamment d'*Antichrist*, il répandait de l'argent de tous côtés. Une tribu de quémandeurs s'étendant des poètes aux barbouilleurs du trottoir le broutait sans trêve. Quant à lui, il vivait avec huit cents livres par an environ. Même de ce revenu-là il avait intensément honte. Ce n'était pas là exactement, il s'en rendait compte, un revenu prolétarien ; mais il n'avait jamais appris à se tirer d'affaire avec moins. Huit cents livres par an étaient pour lui le minimum vital, comme deux livres par semaine l'étaient pour Gordon.

« Comment marche ton travail ? ne tarda pas à dire Ravelston.

— Oh ! comme d'habitude. C'est le genre de travail qui permet de somnoler. Il consiste à échanger des impertinences avec de vieilles dindes au sujet d'Hugh Walpole. Ça ne me déplaît pas.

— Je veux parler de ton travail personnel, de tes écrits. Est-ce que *Plaisirs de Londres* avance bien ?

— Oh ! Seigneur ! Ne m'en parle pas ! Il me fait faire des cheveux blancs !

— Est-ce qu'il n'avance pas du tout ?

— Mes livres n'avancent pas ; ils vont à reculons. »

Ravelston soupira. En tant que directeur d'*Antichrist* il était si habitué à encourager des poètes déprimés que c'était devenu en lui une seconde nature.

Il était inutile qu'il dise pourquoi Gordon « ne pouvait pas » écrire, et pourquoi tous les poètes, de nos jours, « ne peuvent pas » écrire, et pourquoi, quand ils écrivent, il en résulte quelque chose d'aussi aride que le crépitement d'un pois dans une grosse caisse. Il dit avec une mélancolie compatissante :

« Évidemment, j'avoue que ce n'est pas un siècle encourageant pour écrire de la poésie.

— Ça, tu peux le dire ! »

Gordon donna un coup de talon sur le trottoir. Il regrettait qu'on eût parlé de *Plaisirs de Londres*. Cela le refaisait penser à sa chambre sordide, froide, et aux feuillets crasseux qui gisaient en désordre sous l'aspidistra. Il dit tout à coup :

« Ah ! quel métier que d'écrire ! Quel sacré b... que tout cela ! Être assis dans un coin à torturer un nerf qui ne réagit même plus. Et qui a besoin de poésie de nos jours ? Dresser des puces savantes serait une occupation utile en comparaison !

— N’empêche que tu ne dois pas te laisser décourager. Après tout, tu produis quelque chose. On ne peut pas en dire autant d’un tas de poètes d’aujourd’hui. Il y a eu *Souris*, par exemple.

— Oh ! *Souris* ! Ça me fait dégoûter rien que d’y penser ! »

Il songea avec aversion à ce furtif petit in-octavo tellière. Ces quarante ou cinquante petits poèmes veules, morts, chacun comme une petite fausse couche dans son bocal étiqueté. « Des promesses exceptionnelles », avait dit le Supplément littéraire du *Times*. Cent cinquante-trois exemplaires de vendus, et le reste soldé. Il eut un de ces gestes de mépris et même d’horreur que tout artiste a parfois en songeant à sa propre œuvre.

« C’est mort, dit-il. Mort comme un sacré fœtus dans un bocal.

— Oh ! tu sais, probablement que ça arrive à la plupart des livres. Tu ne peux t’attendre à une vente énorme pour la poésie, de nos jours. Il y a trop de concurrence.

— Ce n’est pas ce que je veux dire. Je veux dire que les poèmes eux-mêmes sont morts. Il n’y a pas de vie en eux. Tout ce que j’écris est comme cela. Sans vie, mollassé. Pas forcément laid ou vulgaire ; mais mort – bel et bien mort. » Le mot « mort » résonna dans son esprit, mettant en branle une chaîne d’idées. Il ajouta : « Mes poèmes sont morts parce que je suis mort. Tu es mort. Nous sommes tous morts. Des gens morts dans un monde mort. »

Ravelston murmura qu’il était d’accord, l’air curieusement confus. Et les voilà de nouveau lancés sur leur sujet favori – sur le sujet favori de Gordon, en tout cas : ce qu’a de futile, d’infect, de mort, la vie moderne. Ils ne se rencontraient jamais sans parler au moins pendant une demi-heure dans ce même esprit. Mais cela mettait toujours Ravelston assez mal à l’aise. En un certain sens, bien sûr, il savait – et c’était précisément pour attirer l’attention sur cela qu’*Antichrist* existait – que la vie sous un capitalisme pourrissant est semblable à la mort et sans signification. Mais c’était un savoir purement théorique. Vous ne pouvez pas réellement sentir ce genre de choses quand votre revenu est de huit cents livres par an. La plupart du temps, quand il ne songeait pas aux mineurs, aux coolies chinois dans les jonques et aux chômeurs de Middlesborough, il sentait que la vie était quelque chose de joliment amusant. D’ailleurs, il croyait naïvement que dans peu de temps le socialisme arrangerait les choses. Gordon lui faisait l’effet de toujours exagérer. Ainsi y avait-il un subtil désaccord entre eux, sur lequel Ravelston avait trop de savoir-vivre pour insister.

Mais pour Gordon c’était différent. Le revenu de Gordon était de deux livres par semaine. Aussi cette haine de la vie moderne, ce désir de voir souffler par des bombes et envoyer au diable notre civilisation de l’argent, les ressentait-il sincèrement. Ils se dirigeaient vers le sud, descendant une rue résidentielle assez sombre, convenable mais pauvre, avec quelques boutiques aux volets mis. Sur un panneau à affiches à l’extrémité aveugle d’une maison, le visage large d’un mètre de la « table du coin » souriait avec affectation, blafard dans la clarté d’une lampe. Gordon entrevit un aspidistra dépérissant à une fenêtre du rez-de-chaussée. Londres ! Kilomètre après kilomètre de médiocres maisons solitaires, louées en appartements ou en chambres uniques ; pas des foyers ; pas des communautés ; rien que des agglomérations de vies sans signification, dérivant dans une sorte de chaos somnolent vers la tombe ! Il voyait les hommes tels des cadavres

ambulants. L'idée qu'il était simplement en train d'objectiver sa propre détresse intérieure ne le gênait guère. Il se reporta par la pensée à ce mercredi après-midi où il avait désiré entendre les avions ennemis vrombir au-dessus de Londres. Il saisit le bras de Ravelston et s'arrêta pour montrer en gesticulant l'affiche de la « table du coin ».

« Regarde un peu cette saloperie, là-haut ! Regarde-moi ça ! Mais regarde-moi ça ! Dis-moi si ce n'est pas à faire vomir ?

— C'est esthétiquement choquant, je l'admets ! Mais je ne trouve pas que cela ait une grande importance.

— Mais si, ça a de l'importance que la ville soit couverte de machins pareils !

— Oh ! tu sais, c'est simplement un phénomène temporaire. Le capitalisme à sa dernière phase. Je me demande si ça vaut la peine de se tracasser à ce sujet.

— Mais il y a autre chose que ça là-dedans. Regarde-moi un peu le visage de ce type qui, de là-haut, nous regarde d'un air hébété ! C'est toute notre civilisation que tu peux voir exprimée là. L'imbécillité, le vide, la désolation ! Tu ne peux le regarder sans songer à la littérature française et à des mitrailleuses. Sais-tu que l'autre jour je souhaitais réellement voir éclater la guerre ? Je le désirais ardemment – c'est tout juste si je n'ai pas prié pour ça.

— Parbleu ! L'ennui, vois-tu, c'est que la moitié des jeunes gens en Europe souhaitent la même chose.

— Espérons-le ! Alors peut-être que ça arrivera !

— Mon cher vieux, ah non ! Une fois suffit, vraiment ! »

Gordon continua à marcher, l'air agité.

« Quelle vie nous vivons, aujourd'hui ! Ce n'est pas la vie, c'est la stagnation, c'est une mort vivante. Regarde toutes ces fichues maisons, et ces gens sans signification qui vivent là-dedans ! Parfois je pense que nous sommes tous des cadavres. Littéralement en train de pourrir debout !

— Mais là où tu fais erreur, comprends-le, c'est en en parlant comme si tout cela était incurable. C'est seulement quelque chose qui doit forcément avoir lieu avant que le prolétariat ne prenne le pouvoir.

— Oh ! Le socialisme ! Ne me parle pas du socialisme !

— Tu devrais lire Marx, Gordon ; vraiment, tu le devrais. Tu te rendrais compte, alors, qu'il s'agit là seulement d'une phase. Ça ne peut pas durer à jamais.

— Non ? Ça m'en a bien l'air, de vouloir durer à jamais !

— C'est simplement que nous sommes à un mauvais moment. Il nous faut mourir avant de pouvoir renaître, si tu saisis ce que je veux dire.

— Pour ça, c'est bien vrai que nous sommes en train de mourir. Et je ne vois guère de signes de notre renaissance. »

Ravelston se frotta le nez.

« Ma foi, il nous faut avoir confiance, je pense. Et espérer.

— Il nous faut avoir de l'argent, tu veux dire, dit Gordon, sombrement.

— De l'argent ?

— C'est le prix de l'optimisme. Donne-moi cinq livres par semaine et je le serai, socialiste, sans doute. »

Ravelston détourna les yeux, décontenancé. Toujours cette question d'argent ! Partout vous vous heurtez à elle. Gordon regretta d'avoir dit cela. L'argent est la seule chose à laquelle on ne doit jamais faire allusion quand on est avec des gens plus riches que soi. Ou si l'on en parle, alors il faut que ce soit de l'argent du point de vue abstrait, de l'argent avec un grand « A », non de l'argent réel, concret, qui est dans votre poche, et qui n'est pas dans la mienne. Mais ce maudit sujet l'attirait comme un aimant. Tôt ou tard, surtout quand il avait bu quelques verres, il se mettait immanquablement à parler, en s'apitoyant en détail sur lui-même, de la fichue vie qu'on mène avec deux livres par semaine. Parfois, par pure impulsion nerveuse de dire ce qu'il ne faut pas dire, il laissait échapper quelque sordide aveu – comme, par exemple, qu'il était sans tabac depuis deux jours, ou que ses sous-vêtements étaient tout troués et son pardessus « au clou ». Mais il n'arriverait rien de ce genre ce soir, décida-t-il. Ils quittèrent, par un virage rapide, le sujet de l'argent et commencèrent à parler d'une façon plus générale du socialisme. Ravelston essayait depuis des années de convertir Gordon au socialisme, sans même avoir réussi à l'y intéresser. A cet instant ils passèrent devant un bar de basse catégorie au coin d'une rue transversale. Un épais relent de bière surie flottait tout autour. Cette odeur révolta Ravelston. Il eût voulu hâter le pas pour y échapper. Mais Gordon s'arrêta, les narines chatouillées.

« Seigneur ! Je boirais bien un verre, dit-il.

— Moi aussi », dit Ravelston vaillamment.

Gordon ouvrit d'une poussée la porte du bar.

Ravelston le suivit. Ravelston se persuadait qu'il aimait les bars, surtout les bars de bas étage. Les bars sont franchement prolétariens. Dans un bar vous pouvez rencontrer la classe ouvrière sur un pied d'égalité – du moins en principe, en tout cas. Mais dans la pratique, Ravelston n'allait jamais dans un bar à moins d'être avec quelqu'un comme Gordon, et il avait toujours la sensation d'être un poisson hors de l'eau quand il y allait. Un air fétide et néanmoins un peu froid les enveloppa. C'était une salle immonde, pleine de fumée, basse de plafond, avec un plancher sur lequel on avait répandu de la sciure de bois, et de grossières tables de bois blanc portant les cercles de générations de chopines de bière. Dans un coin, quatre femmes monstrueuses, les seins gros comme des melons, étaient assises en train de boire de la bière brune et de parler avec une aigre violence d'une certaine M^{me} Croop. La patronne, grande femme rébarbative, aux cheveux noirs coiffés à la chien, et qui avait l'air d'une « Madame » de bordel, était debout derrière le comptoir, ses puissants avant-bras croisés, à regarder la partie de fléchettes entamée par quatre manœuvres et un facteur. Il y eut un instant de silence, et tous ces gens regardèrent Ravelston d'un œil inquisiteur. C'était si manifestement un monsieur. Ils ne voyaient pas très souvent de types de son genre dans ce bar.

Ravelston fit semblant de ne pas remarquer qu'ils le dévisageaient. Il s'avança

nonchalamment vers le comptoir, en retirant un gant avant de fouiller dans sa poche pour trouver de l'argent. « Que prends-tu ? » demanda-t-il d'un air détaché.

Mais Gordon s'était déjà frayé un chemin avant lui et jetait un shilling sur le comptoir. Il faut toujours payer la première tournée ! Il mettait son point d'honneur à cela. Ravelston se dirigea vers la seule table vacante. Un terrassier appuyé contre le comptoir se retourna sur un coude et le dévisagea longuement, avec insolence. « Un de ces foutus aristos ! » pensait-il. Gordon revint, maintenant en équilibre deux demis de bière brune ordinaire. C'étaient d'épais verres bon marché, épais presque comme des pots à confiture, et troubles et grassex. Un mince faux col jaune s'affaissait sur la bière. L'air était épaissi de fumée de tabac sentant la poudre à canon. Ravelston aperçut un crachoir plein à débordement près du comptoir et détourna les yeux. Il lui passa par l'esprit que cette bière avait été pompée dans une cave grouillante de cafards, à l'aide de mètres d'un tuyau visqueux, et que ces verres n'avaient jamais été lavés de toute leur vie, seulement rincés dans de l'eau bièreuse. Gordon avait très faim. Il aurait bien mangé du pain et du fromage, mais en commander eût été révéler qu'il n'avait pas dîné. Il but une grande lampée de sa bière et alluma une cigarette, ce qui lui fit oublier quelque peu sa faim. Ravelston aussi avala à peu près une gorgée et reposa doucement son verre. C'était de la vraie bière de Londres, fade, et laissant pourtant un arrière-goût chimique. Ravelston songea aux vins de Bourgogne. Ils continuèrent à discuter de socialisme.

« Tu sais, Gordon, il est vraiment temps que tu te mettes à lire Marx, dit Ravelston, sur un ton d'apologie plus faible que d'habitude, parce que le goût infect de cette bière lui avait été désagréable.

— Je lirais plutôt M^{me} Humphry Ward, dit Gordon.

— Mais enfin, voyons ! Ton attitude est si déraisonnable. Tu es toujours à débiter des tirades contre le capitalisme, et pourtant tu ne veux pas accepter la seule autre alternative possible. Tu ne peux pas renverser un mauvais état de choses d'une façon clandestine. Il faut donner son adhésion ou au capitalisme ou au socialisme. Il n'y a pas à sortir de là.

— Je te dis que ça m'embête, le socialisme. Rien que d'y penser, ça me fait bâiller.

— Mais enfin, qu'as-tu à objecter contre le socialisme ?

— Il n'y a qu'une objection contre le socialisme, et c'est que personne n'en veut.

— Oh ! Tu avoueras que c'est passablement absurde de dire cela !

— C'est-à-dire personne parmi ceux qui peuvent se rendre compte de ce que signifierait réellement le socialisme.

— Mais qu'est-ce que le socialisme signifierait donc, selon toi ?

— Oh ! Quelque chose dans le genre du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley ; seulement pas si amusant. Quatre heures par jour dans une usine modèle, à serrer à bloc l'écrou n° 6003. Rations distribuées, dans du papier imperméable à la graisse, à la cuisine communale. Excursions à pied en commun de la maison de Marx à la maison de Lénine et retour. Cliniques d'avortement gratuites dans tous les coins. Tout ça c'est très bien dans son genre, bien sûr. Seulement nous n'en voulons pas. »

Ravelston soupira. Une fois par mois, dans *Antichrist*, il repoussait cette interprétation

du socialisme.

« Eh bien, qu'est-ce donc que nous voulons, alors ?

— Dieu sait. Tout ce que nous savons, c'est ce que nous ne voulons pas. C'est ce qui cloche chez nous, aujourd'hui. Nous sommes refaits, comme l'âne de Buridan. Seulement il y a trois alternatives au lieu de deux, et toutes les trois nous font vomir. Le socialisme n'est que l'une d'elles.

— Et quelles sont les deux autres ?

— Oh ! le suicide et l'Église catholique, je pense. »

Ravelston sourit, choqué dans son anticléricalisme.

« L'Église catholique ! Regardes-tu cela comme une alternative ?

— Ma foi, c'est une tentation classique pour l'intelligentsia, non ?

— Pas pour ce que j'appelle, moi, l'intelligentsia. Encore qu'il y ait eu Eliot, évidemment, reconnu Ravelston.

— Et il y en aura bien d'autres, je t'en répons ! J'ose affirmer qu'il fait joliment douillet sous l'aile de mère l'Église. C'est un tantinet malsain, bien sûr, mais on s'y sent en sécurité, en tout cas. »

Ravelston se frotta le nez d'un air réfléchi.

« Il me semble, à moi, que ce n'est qu'une autre forme de suicide.

— En un sens. Mais le socialisme aussi. A tout le moins est-il l'avocat du désespoir. Mais je ne pourrais pas commettre un suicide, un vrai suicide. C'est être trop résigné et conciliant. Je ne céderai ma part terrestre à personne. Je veux faire leur affaire à quelques-uns de mes ennemis d'abord. »

Ravelston sourit de nouveau.

« Et qui sont tes ennemis ?

— Oh ! quiconque a plus de cinq cents livres par an. »

Il y eut brusquement un instant de silence gêné. Le revenu de Ravelston, après paiement de l'impôt, était probablement de deux mille livres par an. C'était le genre de choses que Gordon se mettait toujours à dire. Pour dissimuler l'embarras du moment, Ravelston reprit son verre, se raidit contre le goût écœurant et avala environ les deux tiers de sa bière – assez, en tout cas, pour donner l'impression qu'il l'avait finie.

« Bois donc ! dit-il avec une cordialité voulue. Il est temps que nous attaquions la seconde partie. »

Gordon vida son verre et laissa Ravelston le prendre. Ça lui était égal de laisser Ravelston payer ses consommations maintenant. Il avait payé la première tournée et l'honneur était satisfait. Ravelston alla vers le comptoir d'un air contraint. Les gens s'étaient mis de nouveau à le regarder fixement dès qu'il s'était levé. Le terrassier, toujours appuyé contre le comptoir au-dessus de son cruchon de bière intact, le dévisagea avec une tranquille insolence. Ravelston décida de ne plus boire de cette infecte bière

ordinaire.

« Voudriez-vous me donner deux doubles whiskies, s'il vous plaît ? » dit-il sur un ton d'excuse.

La rébarbative patronne écarquilla les yeux :

« Quoi ? dit-elle.

— Deux doubles whiskies, s'il vous plaît.

— Pas de whisky, ici. Nous ne vendons pas de liqueurs fortes. Un débit de bière, que c'est ici. »

Un sourire voltigea sur les lèvres du terrassier, sous sa moustache. « Sacré ignorant de rupin, pensait-il. Demander un whisky dans un foutu débit de bière ! » Le pâle visage de Ravelston s'empourpra légèrement. Il avait jusqu'ici ignoré que certaines des plus pauvres brasseries ne pouvaient s'offrir le luxe d'une licence de débitant de liqueurs fortes.

« De la bière Bass, alors, voulez-vous ? Deux demi-bouteilles de Bass. »

Il n'y avait pas de demi-bouteilles. Il leur fallut prendre quatre quarts. C'était un débit très pauvre. Gordon prit une longue et assouvissante gorgée de Bass. Plus alcoolisée que la bière à la pompe, elle pétillait et lui picotait la gorge, et, parce qu'il avait faim, elle lui porta un peu à la tête. Il se sentit aussitôt plus philosophe et plein de pitié pour lui-même. Il avait résolu de ne pas se mettre à dégoïser sur sa pauvreté ; mais à présent le voici qui se met à le faire malgré tout. Il dit brusquement :

« Tout ça c'est des conneries, ce que nous avons dit.

— Qu'est-ce qui est des conneries ?

— Toutes ces histoires sur le socialisme et le capitalisme et l'état du monde moderne et Dieu « ait quoi encore. Je m'en bats l'œil de l'état du monde moderne. Si l'Angleterre tout entière crevait de faim à l'exception de moi et des gens à qui je tiens, je m'en soucierais comme de l'an quarante.

— N'exagères-tu pas tout de même un peu ?

— Non. Tous ces propos que nous tenons – nous ne faisons qu'objectiver nos propres sentiments. Tout ça c'est dicté par ce que nous avons en poche. J'arpente Londres en disant que c'est une cité de morts, et que notre civilisation est moribonde, et que je voudrais que la guerre éclate, et Dieu sait quoi encore ; et tout ce que ça veut réellement dire, c'est que mon salaire est de deux livres par semaine et que je voudrais qu'il fût de cinq livres. »

Ravelston, à qui l'on remettait une fois de plus en mémoire, de façon indirecte, son revenu, se caressa lentement le nez avec la jointure de son index gauche.

« Évidemment, je suis d'accord avec toi jusqu'à un certain point. Après tout, c'est bien ce que dit Marx. Toute idéologie est un reflet des conditions économiques.

— Ah ! mais tu ne le comprends que par l'intermédiaire de Marx ! Tu ne sais pas ce que ça signifie que d'avoir à se traîner avec deux livres par semaine. Ce n'est pas une question de privation – ce n'est rien d'aussi bienséant que la privation. Mais cette fichue

mesquinerie furtive et sordide qui en résulte ! Vivre seul des semaines de suite parce que lorsqu'on n'a pas d'argent, on n'a pas d'amis. Se dire un écrivain, et ne jamais produire quoi que ce soit parce qu'on est trop flapi pour écrire. C'est dans une sorte d'infect monde souterrain que l'on vit. Une sorte d'égout spirituel. »

Il était lancé à présent. Ils n'étaient jamais longtemps ensemble sans que Gordon se mît à parler sur ce ton. C'était le plus abject manque de savoir-vivre. Ravelston en était horriblement gêné. Et pourtant Gordon, sans savoir pourquoi, ne pouvait s'en empêcher. Il lui fallait détailler ses tracas à quelqu'un et Ravelston était la seule personne à comprendre. La pauvreté, comme toute autre plaie infectée, a besoin d'être mise à découvert de temps à autre. Il se mit à entrer dans les détails hideux de sa vie à Willowbed Road. Il s'étendit sur l'odeur d'eaux sales et de choux, les bouteilles de sauce figée dans la salle à manger, la nourriture de basse qualité, les aspidistras. Il décrivit ses tasses de thé en cachette et son truc d'aller jeter dans les W.-C. les feuilles de thé ayant servi. Ravelston, confus et malheureux, restait assis à contempler son verre et à le faire tourner lentement entre ses mains. Contre son sein droit il pouvait sentir, forme carrée accusatrice, le portefeuille dans lequel, il le savait, huit billets d'une livre et deux de dix shillings se blottissaient contre son épais carnet de chèques vert. Comme sont affreux ces détails de la pauvreté ! Non que ce que Gordon était en train de décrire fût la pauvreté réelle. C'était à la lisière de la pauvreté. Mais que dire du véritable pauvre ? Que dire des chômeurs de Middlesborough, vivant à sept dans une seule pièce, et avec vingt-cinq shillings par semaine ? Quand il y a des gens qui vivent comme cela, comment ose-t-on se promener dans le monde avec des billets d'une livre et un carnet de chèques dans sa poche ?

« C'est abominable ! » murmura-t-il à plusieurs reprises, avec impuissance. En lui-même il se demandait – c'était là son invariable réaction – si Gordon accepterait un billet de dix livres si on lui en proposait le prêt.

Ils burent une autre tournée que Ravelston paya encore, et sortirent dans la rue. C'était presque l'heure de se séparer. Gordon ne passait jamais plus d'une heure ou deux avec Ravelston. Les rapports avec les gens riches, comme les excursions aux hautes altitudes, doivent toujours être brefs.

C'était une nuit sans lune, sans étoiles, et un vent humide soufflait. L'air de la nuit, la bière et le brumeux rayonnement des lampes fit naître en Gordon une sorte de clarté lugubre. Il se rendit compte qu'il était tout à fait impossible d'expliquer à qui que ce soit de riche, même à un aussi chic type que Ravelston, la saloperie essentielle de la pauvreté. Et, par cela même, il en devenait d'autant plus important de l'expliquer. Il dit soudain :

« As-tu lu *Le conte de l'homme de loi* de Chaucer ?

— *Le conte de l'homme de loi* ? Non, autant qu'il m'en souviene. Quel en est le sujet ?

— Je l'ai oublié. Je songeais aux six premières strophes. Celles où il parle de la pauvreté. Comme elle donne à tous le droit de vous piétiner ! Et comme tous ont bel et bien envie de vous piétiner ! Ça pousse les gens à vous haïr, de savoir que vous n'avez pas d'argent. Ils vous font un affront rien que pour le plaisir de vous faire un affront, et en sachant que vous ne pouvez pas rendre coup pour coup. »

Ravelston fut peiné.

« Oh ! non, sûrement pas ! Les gens ne sont pas aussi mauvais que cela.

— Ah ! mais tu ne sais pas les choses qui arrivent ! »

Gordon ne voulait pas qu'on lui dise que « les gens ne sont pas si mauvais ». Il se raccrochait avec une sorte de joie douloureuse à l'idée que, parce qu'il était pauvre, tout le monde devait absolument vouloir lui faire un affront. Cela cadrait avec sa philosophie de la vie. Et soudain, avec la sensation de ne pouvoir se retenir, il se mit à parler de ce qui lui était resté sur le cœur depuis deux jours – l'affront qu'il avait reçu des Doring le mardi. Il débita toute l'histoire absolument sans vergogne. Ravelston tombait des nues. Il n'arrivait pas à comprendre à propos de quoi Gordon faisait tant d'histoires. Être désappointé de manquer un de ces sales thés littéraires lui paraissait absurde. Il ne serait pas allé à un thé littéraire même si vous l'aviez payé pour cela. Comme tous les gens riches, il passait beaucoup plus de temps à éviter la compagnie humaine qu'à la rechercher. Il interrompit Gordon :

« Vraiment, tu sais, tu ne devrais pas te formaliser aussi facilement. Après tout, une chose de ce genre n'a pas vraiment d'importance.

— Ce n'est pas la chose en elle-même qui a de l'importance, c'est l'intention qu'il y a derrière. Cette manière de vous faire un affront comme si cela allait de soi, rien que parce que vous n'avez pas d'argent !

— Mais il est tout à fait possible que tout cela n'ait été qu'une erreur, ou quelque chose de ce genre. Pourquoi voudrait-on te faire un affront ?

— *Si tu es pauvre, ton frère te hait* », cita Gordon avec hargne.

Ravelston, plein de déférence même à l'égard des opinions des morts, se frotta le nez.

« Chaucer dit-il cela ? Alors je crains de ne pas être d'accord avec Chaucer. Les gens ne vous haïssent pas, à proprement parler.

— Si. Et ils ont tout à fait raison de vous haïr. Vous l'êtes, haïssable. C'est comme ces réclames pour Listerine : “Pourquoi est-il toujours seul ? – Sa mauvaise haleine ruine sa carrière.” La pauvreté est la mauvaise haleine de l'esprit. »

Ravelston soupira. Incontestablement Gordon était hargneux. Ils continuèrent à marcher, en discutant. Gordon, véhémentement ; Ravelston, d'un ton désapprouvateur. Ravelston était réduit à l'impuissance en face de Gordon dans une discussion de ce genre. Il sentait que Gordon exagérait, et cependant il n'aimait jamais à le contredire. Comment le pouvait-il ? Il était riche et Gordon était pauvre. Et comment pouvez-vous discuter de la pauvreté avec quelqu'un qui est véritablement pauvre ?

« Et puis la façon dont les femmes vous traitent quand vous n'avez pas d'argent ! continua Gordon. Voilà encore une autre chose au sujet de cette maudite histoire d'argent – les femmes ! »

Ravelston opina de la tête, d'un air assez mélancolique. Voilà qui lui paraissait plus raisonnable que ce que Gordon avait dit auparavant. Il songea à Hermione Slater, sa propre petite amie. Ils étaient amants depuis deux ans, mais ne s'étaient jamais souciés de se marier. « C'est trop rasoir », disait toujours Hermione. Elle était riche, naturellement, ou plutôt sa famille l'était. Il songea à ses épaules, larges, lisses et jeunes, qui semblaient

jaillir de ses vêtements comme une sirène jaillit de la mer ; et à sa peau et à ses cheveux qui étaient pour ainsi dire chauds et engourdis, comme un champ de blé au soleil. Hermione bâillait toujours dès qu'il était question de socialisme, et refusait même de lire *Antichrist*. « Ne me parle pas des classes inférieures, disait-elle toujours. Je les déteste. Elles sentent. » Et Ravelston l'adorait.

« Oui, les femmes, évidemment, c'est une difficulté, admit-il.

— C'est plus qu'une difficulté, c'est une fichue calamité ! C'est-à-dire, si vous n'avez pas d'argent. Une femme ne peut pas vous voir en peinture si vous n'avez pas d'argent.

— Je crois que c'est aller un peu trop loin. Les choses ne sont pas aussi sommaires que cela. »

Gordon n'écoutait pas.

« Quelle foutaise de parler de socialisme ou de tout autre "isme" alors que les femmes sont ce qu'elles sont ! La seule chose qu'une femme veuille toujours, c'est de l'argent ; de l'argent pour une maison à elle et pour deux bébés et pour des meubles de chez Drage et pour un aspidistra. Le seul péché qu'elles puissent concevoir, c'est de ne pas vouloir sauter sur de l'argent. Aucune femme ne juge jamais un homme sur rien d'autre que sur son revenu. Naturellement elle ne se formule pas la chose à elle-même de cette façon. Elle dit qu'il est un si gentil garçon – voulant dire qu'il a un tas d'argent. Et si vous n'avez pas d'argent, vous n'êtes pas gentil. Vous êtes déshonoré, en quelque sorte. Vous avez péché. Péché contre l'aspidistra.

— Tu parles beaucoup d'aspidistras, dit Ravelston.

— C'est un sujet bigrement important », dit Gordon.

Ravelston se frotta le nez et détourna les yeux, mal à l'aise.

« Dis donc, Gordon, cela ne t'ennuie pas que je te demande : as-tu une petite amie ?

— Oh ! Seigneur ! Ne me parle pas d'elle ! »

N'empêche qu'il se mit à parler de Rosemary.

Ravelston n'avait jamais rencontré Rosemary. En ce moment, Gordon était même incapable de se rappeler comment était Rosemary. Il était incapable de se rappeler combien il avait d'attachement pour elle et combien elle en avait pour lui, comme ils étaient toujours heureux ensemble, les rares fois où ils pouvaient se rencontrer, avec quelle patience elle supportait sa façon d'être presque intolérable. Il ne se rappelait rien, sauf qu'elle ne voulait pas coucher avec lui et que cela faisait à présent une semaine qu'elle ne lui avait même pas écrit. Dans l'air humide et froid de la nuit, sous l'effet de toute la bière qu'il avait bue, il se sentait un être désespéré et délaissé. Rosemary était « cruelle » envers lui – voilà comment il voyait les choses. Méchamment, pour le simple plaisir de se tourmenter lui-même et de mettre Ravelston mal à l'aise, il se mit à inventer un personnage imaginaire en parlant de Rosemary. Il la dépeignit comme une créature sans cœur, qu'il amusait mais qui le méprisait à demi, qui jouait avec lui mais le tenait à distance, et qui tomberait cependant dans ses bras s'il avait seulement un peu plus d'argent. Et Ravelston, qui n'avait jamais rencontré Rosemary, ne refusait pas entièrement de le croire. Il dit, l'interrompant :

« Mais voyons, Gordon, écoute un peu. Cette jeune fille, Mademoiselle... M^{lle} Waterlow, n'est-ce pas le nom que tu as dit ? – Rosemary, ne tient-elle pas du tout à toi, vraiment ? »

Gordon eut des remords, mais pas très profonds. Il ne pouvait pas dire que Rosemary ne tenait pas à lui.

« Oh ! si, elle tient à moi. A sa manière, je suppose qu'elle tient à moi énormément. Mais pas assez, comprends-tu. Elle ne peut pas, du fait que je n'ai pas d'argent. C'est toujours une question d'argent.

— Mais voyons, l'argent n'est pas si important que cela. Après tout, il existe d'autres choses.

— Quelles autres choses ? Ne vois-tu pas que toute la personnalité d'un homme est liée à son revenu ? Sa personnalité, *c'est* son revenu. Comment peut-on être attirant aux yeux d'une jeune fille quand on n'a pas d'argent ? On ne peut porter de vêtements convenables, on ne peut l'inviter à dîner en ville ou à aller au théâtre ou à partir en week-end, on ne peut promener avec soi une atmosphère joyeuse, intéressante. Et c'est de la foutaise de dire que ce genre de choses ne compte pas. Si, ça compte. Si on n'a pas d'argent, il n'y a même aucun endroit où on puisse se rencontrer. Rosemary et moi ne nous rencontrons jamais que dans les rues ou les galeries de peinture. Elle habite dans un horrible foyer de femmes, et ma garce de logeuse ne permet pas que des femmes entrent dans la maison. Errer par les rues humides – voilà à quoi m'associe Rosemary quand elle pense à moi. Ne vois-tu pas que cela détruit le charme de tout ? » Ravelston était désolé. Ça devait être joliment moche que de ne même pas avoir d'argent pour inviter à sortir sa petite amie ! Il tâcha de faire appel à tout son courage pour dire quelque chose, et ne put. Avec un sentiment de culpabilité, et aussi avec désir, il songea au corps d'Hermione, nu, semblable à un fruit mûr et chaud. Il y avait des chances pour qu'elle fût venue à l'appartement, ce soir. Probablement l'attendait-elle en ce moment. Il songea aux chômeurs de Middlesborough. La privation sexuelle est affreuse chez les chômeurs. Ils étaient maintenant tout près de l'appartement. Il leva les yeux vers les fenêtres. Oui, elles étaient éclairées. Hermione devait être là. Elle avait sa propre clé de la maison.

A mesure qu'ils approchaient de l'appartement, Gordon marchait de plus en plus près de Ravelston. Maintenant la soirée tirait à sa fin, et il lui fallait se séparer de Ravelston, qu'il adorait, retourner dans son horrible chambre solitaire. Et toutes les soirées se terminaient ainsi : le retour par les rues sombres à la chambre solitaire, au lit sans femme. Et Ravelston dirait : « Ne veux-tu pas monter ? » et Gordon, comme de juste, dirait : « Non ». Ne reste jamais trop longtemps avec ceux que tu aimes – autre commandement du sans-argent.

Ils s'arrêtèrent au pied des marches. Ravelston posa sa main gantée sur l'un des fers de lance de la grille. « Ne veux-tu pas monter ? dit-il sans conviction.

— Non, merci. Il est temps que je rentre. »

Les doigts de Ravelston se crispèrent autour du fer de lance. Il fit un mouvement comme pour monter, mais demeura. D'un air embarrassé, regardant au loin par-dessus la tête de Gordon, il dit :

« Dis-moi, Gordon, écoute ! Tu ne te froisseras pas si je dis quelque chose ?

— Quoi ?

— Écoute un peu, tu sais, je déteste cette histoire au sujet de toi et de ta petite amie. Ne pas pouvoir l'inviter à sortir, et tout cela. C'est par trop moche !

— Oh ! ce n'est rien, vraiment. »

Il n'eut pas plus tôt entendu Ravelston dire « c'est par trop moche », qu'il se rendit compte qu'il avait exagéré. Il regretta d'avoir parlé ainsi en s'apitoyant sottement sur lui-même. On dit ces choses-là, avec l'impression qu'on ne peut pas s'empêcher de les dire, et après on le regrette.

« Peut-être bien que j'exagère, dit-il.

— Voyons, Gordon, écoute donc. Laisse-moi te prêter dix livres. Emmène cette jeune fille dîner quelques fois. Ou à la campagne pour le week-end, ou quelque chose de ce genre. Ça pourrait tout changer. Je déteste penser...»

Gordon fronça les sourcils d'un air amer, presque avec fureur. Il avait fait un pas en arrière, comme s'il reculait devant une menace ou un outrage. Ce qu'il y avait de terrible c'était que la tentation de dire « oui » était presque irrésistible. On pouvait faire tant de choses avec dix livres ! Il eut la vision fugitive de lui-même avec Rosemary à une table de restaurant – une coupe de raisins et de pêches, un garçon rôdant autour d'eux, incliné, une bouteille de vin sombre et poussiéreuse dans son moïse.

« Jamais de la vie ! dit-il.

— Que n'acceptes-tu ! Je t'assure que ça me ferait plaisir de te les prêter.

— Merci. Mais je préfère garder mes amis.

— N'est-ce pas là quelque chose de plutôt – euh ! de plutôt bourgeois à dire ?

— Penses-tu qu'il s'agirait vraiment d'emprunt si j'acceptais de toi dix livres ? Je ne pourrais pas te les rendre en dix ans.

— Oh ! Et alors ? Ça n'aurait pas grande importance. » Ravelston détourna les yeux. Il allait falloir le sortir – l'aveu honteux, détestable, qu'il était forcé de faire si singulièrement souvent. « Tu sais, j'ai énormément d'argent.

— Je le sais. C'est précisément pourquoi à toi je ne veux pas emprunter.

— Tu sais, Gordon, parfois tu es un tantinet... euh ! tête de lard !

— Peut-être bien. C'est plus fort que moi.

— Oh ! bon. Bonne nuit, alors.

— Bonne nuit. »

Dix minutes plus tard, Ravelston roulait en taxi vers le sud, avec Hermione. Elle l'avait attendu, endormie ou à demi endormie dans un des énormes fauteuils placés devant le feu du salon. Chaque fois qu'il n'y avait rien de particulier à faire, Hermione s'endormait toujours aussi promptement qu'un animal, et plus elle dormait, mieux elle se portait. A l'approche de Ravelston, elle s'éveilla et s'étira avec d'indolentes contorsions

voluptueuses, à demi souriant, à demi bâillant en levant les yeux vers lui, une joue et un bras nu rosés à la lueur du feu. Elle ne tarda pas à triompher de ses bâillements pour l'accueillir :

« Salut, Philippe ! Où étais-tu tout ce temps ? Il y a une éternité que j'attends.

— Oh ! j'étais sorti avec un camarade. Gordon Comstock. Je ne crois pas que tu le connaisses. Le poète.

— Un poète ! De combien t'a-t-il tapé ?

— Il ne m'a pas tapé. Ce n'est pas son genre. C'est plutôt un idiot à propos d'argent, en fait. Mais il est très doué à sa manière.

— Toi et tes poètes ! Tu as l'air fatigué, Philippe. A quelle heure as-tu dîné ?

— Ma foi, à dire vrai, je n'ai pas dîné du tout.

— Pas dîné du tout ! Pourquoi ?

— Oh, eh bien, vois-tu... Je ne sais pas si tu comprendras. Ç'a été en quelque sorte fortuit. Ça s'est trouvé comme ça. »

Il expliqua. Hermione éclata de rire et fit quelque effort pour se redresser.

« Philippe ! Quel gros bêta tu fais ! Se passer de dîner, rien que pour ne pas froisser les sentiments de ce petit imbécile ! Il faut que tu manges quelque chose tout de suite. Et naturellement ta femme de ménage est rentrée chez elle. Pourquoi n'as-tu pas de vrais domestiques, Philippe ? Je déteste ta façon de vivre, comme clandestine. Nous allons sortir et aller dîner chez Modigliani.

— Mais il est plus de dix heures. Ce sera fermé.

— Allons donc ! C'est ouvert jusqu'à deux heures du matin. Je vais téléphoner pour avoir un taxi. Je ne te permettrai pas de te laisser mourir de faim. »

Dans le taxi elle s'appuya contre lui, déjà à demi endormie, posant sa tête sur la poitrine de Ravelston comme sur un oreiller. Il songea aux chômeurs de Middlesborough, vivant à sept dans une chambre avec vingt-cinq shillings par semaine. Mais le corps de la jeune fille était lourd contre lui, et Middlesborough était loin. Et aussi il avait diablement faim. Il songea à sa table de coin préférée chez Modigliani, et à cet ignoble bar avec ses bancs durs, sa puanteur de bière éventée et ses crachoirs de cuivre. Hermione le morigénait d'une voix indolente :

« Philippe, pourquoi faut-il que tu vives de cette horrible manière ?

— Mais je ne vis pas d'une manière horrible.

— Si. En faisant semblant d'être pauvre alors que tu ne l'es pas, et en habitant dans ce petit appartement de rien du tout, sans prendre de domestiques, et en te baladant de droite et de gauche avec toutes ces espèces de brutes.

— Quelles brutes ?

— Oh ! ces types comme ton poète d'ami. Tous ces types qui écrivent pour ta revue. Ils ne le font que pour te taper. Bien sûr, je sais que tu es socialiste. Moi aussi. Je veux dire

que nous sommes tous socialistes, de nos jours. Mais je ne vois pas pourquoi tu dois distribuer tout ton argent et te lier d'amitié avec les classes inférieures !

— Hermione, ma chérie, je t'en prie, ne les appelle pas les classes inférieures !

— Pourquoi pas ? Ce sont bien les classes inférieures, non ?

— C'est une si détestable expression. Appelle-les la classe ouvrière, veux-tu ?

— La classe ouvrière, alors, si tu veux. Mais l'odeur est exactement la même !

— Tu ne devrais pas dire des choses pareilles, protesta-t-il faiblement.

— Sais-tu, Philippe, parfois je crois que tu les aimes, les classes inférieures.

— Bien sûr que je les aime.

— C'est lamentable ! Absolument lamentable ! »

Elle reposa, paisible, consentant à ne pas discuter plus longtemps, ses bras autour de lui, comme une sirène endormie. Il s'exhalait d'elle le parfum de la femme, puissante propagande muette contre tout altruisme et toute justice. Arrivés devant Modigliani, ils venaient de payer le taxi et s'apprêtaient à entrer, quand une épave humaine, un homme grand, efflanqué, sembla jaillir du pavé devant eux. Il se tenait en travers de leur chemin comme une bête quêtant des caresses, avec un empressement horrible et cependant craintivement, comme s'il avait peur que Ravelston ne le frappât. Il approcha son visage de Ravelston – un horrible visage, d'un blanc de merlan, broussailleux jusqu'aux yeux d'une barbe de trois jours. « Une tasse de thé, gouv'neur ! » Il souffla ces mots entre des dents cariées. Ravelston, écoeuré, eut un mouvement de recul pour s'écarter de lui. Ce fut plus fort que lui. Machinalement il porta la main vers sa poche. Mais au même instant Hermione le saisit par le bras et le remorqua à l'intérieur du restaurant.

« Tu distribuerais jusqu'à ton dernier penny si je te laissais faire », dit-elle.

Ils se dirigèrent vers leur table favorite, dans le min. Hermione chipota quelques raisins, mais Ravelston avait vraiment faim. Il commanda le rumsteak grillé dont il avait rêvé, et une demi-bouteille de beaujolais. Le garçon italien, gras, à cheveux blancs, vieil ami de Ravelston, apporta le steak fumant. Ravelston le coupa. Chic ! Il était bleu ! A Middlesborough les chômeurs s'entassaient dans des lits sales, n'ayant dans le ventre que du pain, de la margarine et du thé sans lait. Il attaqua son steak avec toute la joie honteuse d'un chien avec un gigot de mouton volé.

Gordon rentrait chez lui en marchant rapidement. Il faisait froid. Le 5 décembre. Le plein hiver à présent. Il faut circoncire vos prépuces, dit le Seigneur. Le vent humide soufflait d'une façon vindicative à travers les arbres dénudés. *Brusquement le vent fulminant balaie.* Le poème qu'il avait commencé mercredi, dont six strophes étaient à présent achevées, lui revint à l'esprit. Il ne lui déplaisait pas en cet instant. C'était curieux comme de parler avec Ravelston le ravigotait toujours. Il semblait que le simple contact avec Ravelston le rassurât en quelque sorte. Même lorsque leur conversation avait été peu satisfaisante, il s'éloignait avec le sentiment de ne pas être, somme toute, tout à fait un raté. A demi-voix il se redit ces six strophes achevées. Elles n'étaient pas mauvaises, pas mauvaises du tout.

Mais, par intermittence, il repassait dans son esprit les choses qu'il avait dites à Ravelston. Il ne voulait démordre de rien de ce qu'il avait dit. L'humiliation de la pauvreté ! C'est ce qu'ils ne pouvaient pas et ne voulaient pas comprendre ! Non pas la privation – vous ne souffrez pas de privation avec deux livres par semaine, et si vous en souffrez, ça n'a pas d'importance –, mais rien que cette humiliation, cette odieuse, cette fichue humiliation ! Et que ça donne à tous le droit de vous piétiner. Et que tous aient envie de vous piétiner. Ravelston ne le croyait pas. C'était un trop chic type, voilà pourquoi. Il croyait que d'être pauvre n'empêchait pas d'être traité en être humain. Mais lui, Gordon, savait à quoi s'en tenir. Il entra dans la maison en se répétant qu'il savait, lui, à quoi s'en tenir.

Il y avait une lettre qui l'attendait, sur le plateau dans le vestibule. Son cœur bondit. Toutes les lettres le mettaient en émoi actuellement. Il monta l'escalier trois marches à la fois, s'enferma et alluma le gaz. La lettre était de Doring.

« Cher Comstock – quel dommage que vous n'ayez pas fait une apparition samedi. Il y avait quelques personnes que je voulais vous faire rencontrer. Nous vous avons dit que c'était samedi, et non jeudi, cette fois, n'est-ce pas ? Ma femme assure qu'elle est certaine de vous l'avoir dit. En tout cas, nous donnerons une autre réception le 23, une sorte de réception d'avant-Noël, même heure environ. Ne viendrez-vous pas alors ? N'oubliez pas la date cette fois-ci.

Vôtre.

Paul Doring. »

Gordon sentit une douloureuse contraction au-dessous des côtes. Ainsi Doring faisait semblant de croire que tout était une erreur – faisait semblant de ne pas lui avoir fait un affront ! C'est vrai qu'en fait il n'aurait pu y aller le samedi, parce que le samedi il lui fallait être au magasin ; n'empêche que c'était l'intention qui comptait.

Son cœur se serra en relisant ces mots : « quelques personnes que je voulais vous faire rencontrer ». Ça, c'était bien sa veine ! Il songea aux gens qu'il eût pu rencontrer – des directeurs de revues pour intellectuels, par exemple. Peut-être lui auraient-ils donné des comptes rendus de livres à faire, ou auraient-ils demandé à voir ses poèmes, ou Dieu sait quoi. Un instant il fut terriblement tenté de croire que ce que Doring disait était vrai. Peut-être, en fouillant dans sa mémoire, il arriverait à s'en souvenir – peut-être même trouverait-il la lettre elle-même parmi le fouillis de ses papiers. Mais non ! C'était impossible ! Il triompha de la tentation. Les Doring lui avaient bien fait un affront exprès. Il était pauvre, par conséquent ils lui avaient délibérément fait un affront. Si vous êtes pauvre, les gens vous font des affronts. C'était sa croyance. N'en démords pas !

Il se dirigea vers la table, en déchirant la lettre de Doring en petits morceaux. L'aspidistra se dressait dans son pot, vert terne, mal portant, pitoyable dans sa laideur souffreteuse. En s'asseyant il l'attira vers lui et le contempla d'un air méditatif. Il existait l'intimité de la haine entre l'aspidistra et lui. « Je te vaincrai malgré tout, espèce de saloperie ! » murmura-t-il aux feuilles poussiéreuses.

Puis il farfouilla parmi ses papiers jusqu'au moment où il trouva une feuille propre, prit sa plume et écrivit de sa petite écriture nette, bien au milieu de la feuille :

« Cher Doring – En réponse à votre lettre :
Allez vous faire fiche !

Croyez à ma considération distinguée.

Gordon Comstock. »

Il la fourra dans une enveloppe, mit l'adresse et, sur-le-champ, sortit prendre des timbres au distributeur automatique. Mets-la à la poste ce soir-même ; les choses paraissent différentes le matin. Il la laissa tomber dans la boîte aux lettres. Et voilà un autre ami fichu !

VI

Cette question des femmes ! Quelle barbe ! Quel dommage que nous ne puissions pas la supprimer carrément, ou tout au moins être comme les animaux – des minutes de luxure forcenée et des mois de chasteté glacée. Prenez un faisan mâle, par exemple. Il saute sur le dos des femelles sans même seulement en demander la permission. Et ce n'est pas plus tôt fini qu'il n'y pense plus du tout. Et c'est à peine s'il prend encore garde à ses femelles ; il les ignore, ou se borne à leur donner un coup de bec si elles s'approchent trop près de sa nourriture. On ne le met pas en demeure de subvenir aux besoins de sa progéniture, non plus. Veinard de faisan ! Combien différent du roi de la création, toujours en flagrant délit entre sa mémoire et sa conscience !

Ce soir-là Gordon ne fit même pas semblant de travailler le moins du monde. Il était sorti immédiatement après le dîner. Il se dirigea vers le sud, assez lentement, songeant aux femmes. C'était une nuit douce, brumeuse, plus automnale qu'hivernale. On était mardi et il lui restait quatre shillings et quatre pence. Il pouvait aller au Crichton si cela lui chantait. Certainement Flaxman et ses copains y seraient déjà à chopiner. Mais le Crichton, qui lui avait fait l'effet d'un paradis quand il n'avait pas d'argent, l'ennuyait et le dégoûtait quand il était en son pouvoir d'y aller. Il détestait cet endroit qui sentait le renfermé et la bière, et tout ce que l'on y voyait, entendait, reniflait, car tout y était exclusivement mâle avec tant de vulgarité braillarde et désagréable ! Il n'y avait pas de femmes, là ; rien que la serveuse au sourire lascif qui semblait promettre tout et ne promettait rien.

Les femmes, les femmes ! La brume, suspendue immobile dans l'air, changeait les passants en fantômes à vingt mètres de distance ; mais dans les petits étangs de clarté autour des réverbères on avait la fugitive vision de visages de jeunes filles. Il songea à Rosemary, aux femmes en général, et de nouveau à Rosemary. Tout l'après-midi il avait songé à elle. C'était avec une espèce de rancune qu'il songeait à son petit corps vigoureux, qu'il n'avait encore jamais vu nu. Bon Dieu, que c'est injuste d'être pleins à déborder de ces désirs torturants et qu'il nous soit interdit de les satisfaire ! Pourquoi faut-il qu'on soit, simplement parce qu'on n'a pas d'argent, privé prémentcisé de cela ? Cela qui semble si naturel, si nécessaire, et tellement faire partie des droits inaliénables de l'être humain ? Tandis qu'il descendait la rue sombre, dans cet air froid et pourtant langoureux, un étrange sentiment d'espoir s'insinuait dans son cœur. Il croyait à demi que quelque part, plus loin dans les ténèbres, le corps d'une femme l'attendait. Mais en même temps il savait qu'aucune femme ne l'attendait, pas même Rosemary. Cela faisait huit jours maintenant depuis sa dernière lettre. La petite rosse ! Huit jours entiers sans écrire ! Alors qu'elle savait tout ce que ses lettres représentaient pour lui. Combien il était évident qu'elle n'avait plus d'attachement pour lui, qu'il n'était rien pour elle qu'un fléau, avec sa pauvreté et son air minable et sa façon de toujours l'importuner pour lui faire dire qu'elle l'aimait ! Très probablement elle ne lui écrirait plus jamais.

Elle était dégoûtée de lui – dégoûtée de lui parce que il n'avait pas d'argent. A quoi d'autre peut-on s'attendre ? Il n'avait pas prise sur elle. Pas d'argent, pur conséquent pas

de prise. En dernier ressort, qu'est-ce qui attache une femme à un homme, sinon l'argent ?

Une jeune fille descendait le trottoir en sens inverse, seule. Il la croisa dans la lumière du réverbère. Une jeune fille de la classe ouvrière, dix-huit ans peut-être bien, sans chapeau, un visage de rose sauvage. Elle détourna promptement la tête quand plie vit qu'il la regardait. Elle redoutait de croiser son regard. Sous le mince imperméable soyeux qu'elle portait, serré à la taille par une ceinture, ses jeunes flancs se révélaient souples et bien formés. Il eut presque envie de faire demi-tour pour la suivre. Mais à quoi bon ? Elle ne ferait que s'enfuir ou appeler un agent de police. L'âge de ses boucles dorées a fait place à celui des mèches d'argent, pensa-t-il. Il avait trente ans et il était piqué des vers. Une femme qui en valait la peine le regarderait-elle jamais désormais ?

Ah ! Cette question des femmes ! Peut-être votre sentiment là-dessus est-il différent si vous êtes marié ? Mais il y avait longtemps qu'il avait prêté serment contre le mariage. Le mariage n'est qu'un piège qui vous est tendu par le dieu Argent. Vous saisissez l'appât, et crac ! Vous voilà la corde au cou, attaché à un « bon » emploi jusqu'à ce qu'ils vous triment au cimetière de Kensal Green. Et quelle vie ! Un commerce charnel licite à l'ombre de l'aspidistra ! Voiture d'enfant à pousser et adultère en cachette. Et l'épouse qui vous surprend et vous brise sur le crâne le carafon à whisky en cristal taillé.

Néanmoins il se rendait compte qu'en un certain sens il était nécessaire de se marier. Si le mariage est mauvais, l'alternative est pire. Durant un instant il regretta de n'être pas marié ; il eut la nostalgie de la difficulté du mariage, de sa réalité, de sa souffrance. Et le mariage doit être indissoluble, pour le meilleur et pour le pire, dans la richesse et dans la pauvreté, jusqu'à ce que la mort vous sépare. Le vieil idéal chrétien – le mariage tempéré par l'adultère. Commettez l'adultère si vous ne pouvez pas faire autrement, mais du moins ayez la décence de l'appeler adultère. Pas de cette sensiblerie américaine du compagnonnage d'âme. Amusez-vous votre content et puis rentrez chez vous à pas de loup, le jus du fruit défendu dégouttant de vos favoris, et subissez les conséquences. Les carafons à whisky en cristal taillé sur le crâne, les criaileries, les plats brûlés, les pleurs des enfants, le choc et le fracas des belles-mères en bataille. Mieux vaut cela, peut-être, que l'horrible liberté ? Vous savez, du moins, que c'est une vie véritable que vous vivez.

Mais, de toute façon, comment pouvez-vous vous marier en ayant deux livres par semaine pour vivre ? L'argent, l'argent, toujours l'argent ! Le diable dans tout cela c'est que, en dehors du mariage, il n'est pas possible d'avoir de commerce convenable avec une femme. Il revint en arrière par la pensée, revivant ses dix années de vie adulte. Des visages de femmes défilèrent dans sa mémoire. Il y en avait eu une dizaine ou une douzaine. Des grues aussi. *Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu* [10]. Et même quand ce n'étaient pas des grues, ç'avait été sordide, toujours sordide. Toujours cela avait débuté par une sorte d'obstination de sang-froid et avait fini par quelque abandon mesquin et sans pitié. Cela aussi, c'était l'argent. Sans argent vous ne pouvez pas jouer franc jeu dans vos rapports avec les femmes. Car, sans argent, vous ne pouvez vous montrer difficile, il vous faut prendre celles des femmes que vous pouvez avoir ; et alors, forcément, il vous faut vous dégager de vos liens avec elles. La constance, comme toutes les autres vertus, c'est quelque chose qui se paie en argent. Et le simple fait de s'être révolté contre le code de l'argent et l'esclavage d'un « bon » emploi – ce qu'aucune femme ne comprendra jamais – avait conféré le caractère d'une chose transitoire, d'une tromperie, à toutes ses aventures

avec les femmes. Renonçant à l'argent, il eût dû renoncer aussi aux femmes. Sers le dieu Argent, ou passe-toi de femmes – ce sont là les deux seules alternatives. Et toutes les deux sont également impossibles.

Venant de la rue transversale, un peu plus en avant, une trouée de lumière blanche coupait la brume et l'on entendait le beuglement des marchands des quatre-saisons. C'était Lu ton Road, où un marché en plein air se tenait deux soirs par semaine. Gordon tourna à gauche, pénétra dans le marché. Il venait souvent de ce côté. Il y avait une telle foule dans cette rue que vous ne pouviez que difficilement vous frayer un chemin le long de l'allée, jonchée de feuilles de choux, entre les étalages. Dans la clarté des ampoules électriques pendantes, les marchandises sur les étales prenaient de belles teintes rutilantes et sinistres – hachis, gros morceaux de viande cramoisie, monceaux d'oranges et de brocolis verts et blancs, lapins raidis, aux yeux vitreux, anguilles vivantes enroulées en boucles dans des baquets émaillés, volailles suspendues en rangs, bombant leurs poitrines nues comme des soldats de la Garde nus à l'exercice. Le courage de Gordon se ranima un peu. Il aimait le bruit, le mouvement, la vie. Chaque fois que vous voyez un marché en plein vent, vous savez qu'il y a encore de l'espoir pour l'Angleterre. Mais même là il se sentit seul. Des jeunes filles se pressaient partout, par groupes de quatre ou cinq, rôdant, pleines de désir, autour des étalages de sous-vêtements bon marché, échangeant des impertinences et riant à gorge déployée avec les jeunes gens qui les suivaient. Aucune n'avait un regard pour Gordon. Il marchait au milieu d'elles comme s'il était invisible, à ceci près que leurs corps évitaient le sien quand il les croisait. Oh ! Regardez donc ! Involontairement il s'arrêta. Au-dessus d'un amoncellement de dessous féminins sur un étalage, trois jeunes filles étaient penchées, absorbées, leurs visages rapprochés – trois visages jeunes, semblables à des fleurs dans la lumière crue, rassemblés côte à côte comme en un corymbe fleuri d'œillet de poète ou de phlox. Son cœur s'émut. Pas de regards pour lui, naturellement ! L'une des jeunes filles leva les yeux. Ah ! Précipitamment, avec un air offensé, elle détourna de nouveau la tête. Une rougeur délicate, tel un lavis d'aquarelle, envahit son visage. Le regard appuyé, dur, sexuel, l'avait effrayée. Elles me fuient celles qui jadis me recherchaient ! Il continua à marcher. Si seulement Rosemary était ici ! Il lui pardonnait à présent de ne pas lui avoir écrit. Il pourrait tout lui pardonner si seulement elle était ici ! Il savait à présent combien elle comptait pour lui, parce qu'elle seule de toutes les femmes au monde voulait bien le sauver de l'humiliation de sa solitude.

A cet instant il leva les yeux, et vit quelque chose qui lui fit bondir le cœur. Son regard effectua un brusque changement de mise au point. Un moment il pensa que c'était le fruit de son imagination. Mais non ! C'était bien Rosemary !

Elle descendait l'allée entre les étalages, à vingt ou trente mètres de lui. C'était comme si son désir l'eût fait naître en l'appelant. Elle ne l'avait pas encore vu. Elle venait dans sa direction, petite silhouette guillerette, se frayant prestement son chemin à travers la foule et les saletés par terre, le visage à peine visible du fait d'un chapeau noir plat qu'elle portait baissé au-dessus des yeux comme le chapeau de paille d'un élève de Harrow. Il s'élança vers elle en criant son nom :

« Rosemary ! Hé ! Rosemary ! »

Un homme, en tablier bleu, en train de manier maladroitement une morue sur un étal, se retourna pour le dévisager. Rosemary ne l'entendait pas à cause du vacarme. Il l'appela

de nouveau.

« Rosemary ! Pas possible ! Rosemary ! »

Ils n'étaient plus séparés maintenant que par quelques mètres. Elle sursauta et leva les yeux.

« Gordon ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'allais te voir.

— Mais comment savais-tu que je serais ici ?

— Je ne le savais pas. Je passe toujours par ici. Je suis sortie du métro à Camden Town. »

Rosemary venait parfois voir Gordon à Willowbed Road. M^{me} Wisbeach l'informait d'un ton aigre qu' « il y avait une jeune femme venue pour le voir », et il descendait et ils sortaient se promener dans les rues. Il n'était jamais permis à Rosemary d'entrer, même pas dans le vestibule. C'était la règle de la maison. On aurait cru que les « jeunes femmes » étaient des rats frappés de la peste, à la façon dont M^{me} Wisbeach parlait d'elles. Gordon saisit Rosemary par le haut du bras et fit mine de la tirer contre lui.

« Rosemary ! Oh ! Quelle joie de te revoir ! J'étais si abominablement seul. Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ? »

Elle se dégagea de sa main et recula pour se mettre hors de sa portée. Sous le bord incliné de son chapeau elle lui jeta un regard qui se voulait en colère.

« Lâche-moi ! Je suis très en colère contre toi ! J'ai bien failli ne pas venir après l'abominable lettre que tu m'as envoyée.

— Quelle abominable lettre ?

— Tu le sais très bien !

— Non. Ah ! Bon ! Allons-nous-en d'ici. Allons quelque part où nous puissions parler. Par ici. »

Il lui prit le bras, mais elle se dégagea de nouveau, continuant, cependant, à marcher à côté de lui. Ses pas étaient plus rapides et plus courts que les siens. Et en marchant à côté de lui, elle faisait l'effet d'un être extrêmement petit, alerte et jeune, comme s'il eût eu, folâtrant à son côté, quelque petit animal plein de vivacité, un écureuil, par exemple. En réalité, elle n'était pas beaucoup plus petite que Gordon et plus jeune seulement de quelques mois. Mais personne n'aurait jamais qualifié Rosemary de vieille fille de presque trente ans, ce qu'en fait elle était. C'était une jeune fille vigoureuse, leste, aux cheveux noirs et raides, au petit visage triangulaire et aux sourcils très fournis. C'était un de ces petits visages maigrelets, pleins de caractère, que l'on voit aux portraits du seizième siècle. La première fois qu'on la voyait ôter son chapeau, on était surpris, car sur le sommet de sa tête trois cheveux blancs scintillaient parmi les noirs comme des fils d'argent. C'était caractéristique de Rosemary de ne s'être jamais souciee d'arracher ces cheveux blancs. Elle se considérait toujours comme une fille très jeune, et tout le monde faisait de même. Cependant, en regardant de plus près, les marques du temps se voyaient

assez clairement sur son visage.

Gordon, avec Rosemary à côté de lui, marcha d'un air plus hardi. Il était fier d'elle. Les gens la regardaient, et du même coup le regardaient, lui aussi. Il n'était plus invisible aux femmes. Comme toujours, Rosemary était assez gentiment habillée. Comment elle s'y prenait pour cela, avec quatre livres par semaine, c'était un mystère. Il aimait particulièrement le chapeau qu'elle portait – un de ces feutres plats qui devenaient alors à la mode et qui caricaturaient un chapeau d'ecclésiastique romain. Ce chapeau avait quelque chose d'essentiellement frivole. Et en un certain sens, mais c'était difficile à décrire, l'angle qu'il formait en s'abaissant par-devant s'harmonisait d'une façon émouvante avec la courbe du postérieur de Rosemary.

« J'aime ton chapeau », dit-il.

Malgré elle, un petit sourire voltigea au coin de sa bouche.

« Oui, il est assez joli », dit-elle, en donnant une petite tape à son chapeau.

Elle faisait toujours semblant d'être fâchée, pourtant. Elle prenait garde à ce que leurs corps ne se touchassent pas. Dès qu'ils eurent atteint la fin des étalages et furent dans la rue principale, elle s'arrêta et lui fit face d'un air sombre.

« Qu'est-ce qui te prend de m'écrire des lettres comme ça ?

— Des lettres comme quoi ?

— Disant que je t'ai brisé le cœur.

— C'est bien ce que tu as fait.

— Tu m'en as l'air, tiens !

— Je ne sais pas si j'en ai l'air. Mais j'en ai la chanson, en tout cas ! »

Ces mots, il les avait dits à demi en plaisantant, et pourtant ils la firent le regarder plus attentivement – son visage pâle, ravagé, ses cheveux non coupés, son aspect général décheux et négligé. Son cœur s'attendrit immédiatement ; n'empêche qu'elle fronça les sourcils. Pourquoi donc n'aurait-il pas plus soin de lui-même ? fut la pensée qui lui vint à l'esprit. Ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Il la prit par les épaules. Elle le laissa faire, et, mettant ses petits bras autour de lui, l'étreignit très fort, en partie par affection, en partie par exaspération.

« Gordon, misérable que tu es !

— Pourquoi suis-je un misérable ?

— Pourquoi ne prends-tu pas soin de toi convenablement ? Tu es un véritable épouvantail. Regarde-moi un peu quels affreux vieux vêtements tu portes !

— Ils conviennent à ma situation. On ne peut pas s'habiller convenablement avec deux livres par semaine, tu sais.

— Mais est-ce que c'est une raison pour se balader en ayant l'air d'un sac de vieux chiffons ? Regarde-moi ce bouton à demi cassé sur ton veston ! »

Elle tripota le bouton cassé, et puis soudain souleva en la tirant de côté sa cravate

délavée de chez Woolworth. Avec son intuition féminine, elle avait deviné qu'il n'avait pas de boutons à sa chemise.

« Voilà, ça recommence ! Pas un seul bouton ! Tu es inouï, Gordon !

— Je te dis que ça m'embête, ces choses-là. Je suis au-dessus des préoccupations de boutons !

— Mais pourquoi ne pas me les donner, à moi, et me permettre de les recoudre pour toi ? Et, oh, Gordon ! Tu ne t'es même pas rasé aujourd'hui. C'est absolument dégoûtant de ta part ! Tu pourrais au moins prendre la peine de te raser chaque matin.

— Je n'ai pas les moyens de me raser chaque matin, dit-il pour la contrarier.

— Qu'est-ce que tu entends par là, Gordon ? Ça ne coûte rien de se raser, n'est-ce pas ?

— Si. Tout coûte de l'argent. La propreté, la bienséance, l'énergie, le respect de soi-même – tout. Tout cela, c'est de l'argent. Ne te l'ai-je pas dit mille fois ? »

Elle lui pressa de nouveau les côtes – c'était surprenant comme elle était vigoureuse – et, levant les yeux, le regarda en fronçant les sourcils, examinant son visage comme une mère regarde un enfant maussade qu'elle affectionne follement.

« Quelle idiote je suis, dit-elle.

— Pourquoi une idiote ?

— Parce que j'ai tellement d'affection pour toi.

— Tu as de l'affection pour moi ?

— Bien sûr que oui. Tu le sais bien. Je t'adore. C'est stupide de ma part.

— Alors viens quelque part où il fasse noir. J'ai envie de t'embrasser.

— En voilà une idée, être embrassée par un homme qui ne s'est même pas rasé !

— Eh bien, ça te fera une nouvelle expérience !

— Non, Gordon, pas nouvelle, puisque je te connais depuis deux ans !

— Oh ! bon, viens toujours ! »

Ils trouvèrent une ruelle presque noire entre les derrières des maisons. C'était toujours dans des lieux de ce genre qu'ils filaient le parfait amour. Les seuls lieux où ils pussent jamais être dans l'intimité, c'étaient les rues. Il lui pressa les épaules contre les briques rudes, humides et froides du mur. Elle leva son visage vers lui sans se faire prier et l'enlaça avec une sorte de vive et violente affection, comme un enfant. Et pourtant tout ce temps, bien qu'ils fussent corps contre corps, c'était comme s'il y avait eu entre eux un écran de séparation. Elle l'embrassait comme un enfant l'aurait fait, parce qu'elle savait qu'il espérait être embrassé. C'était toujours comme cela. Ce n'était qu'à de très rares moments qu'il pouvait éveiller en elle un commencement de désir physique qu'elle semblait ensuite oublier, si bien qu'il fallait toujours à nouveau commencer par le commencement. Il sentait sur la défensive son petit corps bien fait. Elle avait envie de connaître l'amour physique, mais aussi elle le redoutait. Il détruirait sa jeunesse, le monde jeune, asexué, dans lequel elle choisissait de vivre.

Il sépara sa bouche de la sienne afin de lui parler.

« M'aimes-tu ? dit-il.

— Bien sûr, gros bêta ! Pourquoi me demandes-tu toujours cela ?

— J'aime te l'entendre dire. Je ne sais pourquoi, mais je ne me sens jamais sûr de toi jusqu'à ce que je t'aie entendu le dire.

— Mais pourquoi ?

— Oh ! Eh bien, tu pourrais avoir changé d'avis. Après tout, je ne suis pas exactement la réponse à la prière d'une vierge. J'ai trente ans, et je suis piqué des vers par-dessus le marché !

— Ne sois pas si absurde, Gordon ! Tout le monde croirait que tu as cent ans, à t'entendre parler. Tu sais que j'ai le même âge que toi.

— Oui, mais tu n'es pas piquée des vers. »

Elle frotta sa joue contre la sienne, sentant l'aspérité de sa barbe d'un jour. Leurs ventres étaient pressés l'un contre l'autre. Il songea aux deux années durant lesquelles il l'avait désirée sans l'avoir jamais. Les lèvres presque contre son oreille, il murmura :

« Coucheras-tu jamais avec moi ?

— Oui, un jour. Pas maintenant. Un jour.

— C'est toujours "un jour". C'est "un jour" depuis deux ans, à présent.

— Je sais. Mais c'est plus fort que moi. »

Il lui pressa le dos contre le mur, retira l'absurde chapeau plat et enfonça son visage dans ses cheveux. C'était torturant d'être si près d'elle et tout cela pour rien. Il mit sa main sous son menton et leva vers le sien son petit visage, s'efforçant de distinguer ses traits dans la presque totale obscurité.

« Dis que tu veux bien, Rosemary ! Sois gentille ! Dis-le !

— Tu sais que je le dirai, un jour.

— Oui, mais pas "un jour" – maintenant. Je ne veux pas dire tout de suite, mais bientôt. Dès qu'une occasion favorable se présentera. Dis oui !

— Je ne peux pas. Je ne peux pas promettre.

— Dis oui, Rosemary ! Je t'en prie !

— Non ! »

Continuant à caresser son visage invisible, il cita :

Veillez le dire donc selon

Que vous estes benigne et douce,

Car ce doux mot n'est pas si long

Qu'il vous face mal en la bouche [\[11\]](#)

« Qu'est-ce que ça signifie ? »

Il traduisit.

« Je ne peux pas, Gordon. Je ne peux vraiment pas.

— Dis oui, Rosemary ! sois gentille. C'est sûrement aussi facile de dire oui que non ?

— Non, ça ne l'est pas. Pour toi, c'est assez facile. Tu es un homme. C'est différent pour une femme.

— Dis oui, Rosemary ! Oui, c'est un mot si facile. Allons, voyons ! dis-le. Oui !

— On te croirait en train d'apprendre à parler à un perroquet, Gordon !

— Oh ! sacrebleu ! Ce n'est pas un sujet de plaisanterie ! »

Ça ne servait à rien de discuter. L'instant d'après ils débouchèrent dans la rue et continuèrent à marcher vers le sud.

D'après les gestes vifs et adroits de Rosemary, d'après sa manière d'être générale de jeune fille sachant se suffire, mais considérant la vie surtout comme une plaisanterie, on pouvait facilement deviner quelle avait été son éducation et quelle était son hérédité mentale. Elle était la plus jeune fille d'une de ces familles nombreuses aux ventres creux comme il en existe encore çà et là dans la bourgeoisie. Ils avaient été, au total, quatorze enfants ; le père était un notaire-avoué de province. Certaines des sœurs de Rosemary étaient mariées, certaines étaient institutrices ou dirigeaient des bureaux de copies dactylographiques ; ses frères étaient fermiers au Canada, travaillaient dans des plantations de thé à Ceylan, étaient dans d'obscurs régiments de l'armée des Indes. Comme toutes les femmes qui ont eu une vie de petite fille et d'adolescente pleine d'événements, Rosemary avait envie de continuer à être une jeune fille. C'est pourquoi, sur le plan sexuel, elle était si peu mûre. Elle avait maintenu tard dans la vie l'atmosphère asexuée et intrépide d'une famille nombreuse. Et aussi elle avait été pénétrée jusqu'à la moelle par le code du franc jeu et par le principe qu'il faut que tout le monde vive. Elle était profondément magnanime, tout à fait incapable d'exercer des brimades morales. De Gordon, qu'elle adorait, elle supportait presque tout. On pouvait mesurer sa magnanimité à ce que pas une seule fois, depuis deux ans qu'elle le connaissait, elle ne lui avait reproché de ne pas essayer de gagner convenablement sa vie.

Gordon se rendait compte de tout cela. Mais pour le moment il pensait à autre chose. Dans les ronds de lumière blafarde autour des réverbères, à côté de la silhouette plus petite, plus élégante de Rosemary, il se sentait gauche, minable et sale. Il regrettait beaucoup de ne pas s'être rasé ce matin-là. Furtivement il mit la main dans sa poche et tâta son argent, craignant à demi – c'était une crainte récurrente chez lui – d'avoir peut-être laissé tomber une pièce de monnaie. Mais il put sentir le bord crénelé d'un florin [12], sa plus grosse pièce pour le moment. Il lui restait quatre shillings et quatre pence. Il ne lui était pas possible de l'emmener dîner, réfléchit-il. Ils ne pouvaient que traîner tristement dans les rues, comme d'habitude, ou, au mieux, aller prendre un café dans un Lyons. Sacré nom d'un chien ! Quel plaisir peut-on s'offrir quand on n'a pas d'argent ? Il dit d'un air sombre :

« Naturellement tout se ramène à la question d'urgent. »

Cette remarque venait à propos de bottes. Rosemary leva la tête, le regardant avec surprise.

« Qu'est-ce que tu veux dire, par "tout se ramène à la question d'argent" ?

— Je veux parler de la façon dont tout va toujours de travers dans ma vie. C'est toujours l'argent, l'urgent, l'argent qui est la cause de tout. Et particulièrement entre toi et moi. C'est pourquoi tu ne m'aimes pas réellement. L'argent dresse une sorte d'écran entre nous. Je le sens parfaitement bien chaque fois que je t'embrasse.

— L'argent ! Qu'est-ce que l'argent a à voir avec ça, Gordon ?

— L'argent a à voir avec tout. Si j'avais davantage d'argent, tu m'aimerais davantage.

— Sûrement non ! Pourquoi t'aimerais-je davantage ?

— Tu ne pourrais pas t'en empêcher. Ne vois-tu pas que si j'avais davantage d'argent, je serais plus digne d'être aimé ? Regarde-moi donc un peu ! Regarde mon visage, regarde les vêtements que je porte, regarde tout le reste. T'imagines-tu que je serais comme ça si j'avais deux mille livres par an ? Si j'avais davantage d'argent, je serais une tout autre personne.

— Si tu étais une tout autre personne, je ne t'aimerais pas.

— Quelle blague, ça encore ! Envisage donc la situation sous l'angle suivant : si nous étions mariés, coucherais-tu avec moi ?

— Quelles questions tu poses ! Bien sûr que oui. Autrement, à quoi ça rimerait-il de s'être mariés ?

— Bon ! Eh bien, maintenant, imagine que je sois dans l'aisance, voudrais-tu bien m'épouser ?

— A quoi bon parler de ça, Gordon ? Tu sais que nous n'avons pas les moyens de nous marier.

— Oui, mais *si* nous les avions, voudrais-tu ?

— Je ne sais pas. Oui, très probablement.

— Nous y voilà donc ! C'est bien ce que je disais : l'argent !

— Non, Gordon, non ! Ce n'est pas de jeu ! Tu dénatures mes paroles.

— Non. Au fond de ton cœur, il y a cette question d'argent. Elle est au fond du cœur de toutes les femmes. Tu voudrais que j'aie un "bon " emploi, n'est-ce pas ?

— Pas dans le sens où tu l'entends. J'aimerais que tu gagnes davantage d'argent, oui.

— Et tu penses que j'aurais dû rester encore quelque temps à La Nouvelle Albion, n'est-ce pas ? Tu aimerais m'y voir retourner maintenant écrire des slogans pour le condiment Q.T. et les toasts Truweet. N'est-ce pas ?

— Non. Je n'ai *jamais* dit cela.

— Mais tu le penses. C'est ce que toute femme penserait. »

Il devenait horriblement injuste, et il le savait. Ce que, précisément, Rosemary n'avait jamais dit, ce qu'elle était probablement incapable de dire, c'était qu'il devait retourner à La Nouvelle Albion. Mais pour l'instant il n'avait même pas l'envie d'être juste. Son désappointement sexuel était encore lancinant. Avec une sorte de mélancolique jubilation il se fit à lui-même la réflexion que, somme toute, il avait raison. C'était l'argent qui était l'obstacle entre eux. L'argent, l'argent, tout est une question d'argent ! Il se lança dans une diatribe à demi sérieuse :

« Les femmes ! Quelle absurdité elles font de toutes nos idées ! Parce qu'on ne peut pas se passer des femmes, et que toute femme vous fait payer le même prix : “Au diable le respect humain, gagne davantage d'argent – voilà ce que les femmes disent. Au diable le respect humain, lèche les bottes de ton patron et achète-moi un manteau de fourrure plus beau que celui de la voisine.” On ne voit pas un seul homme qui n'ait quelque maudite femme pendue à son cou comme une sirène, l'entraînant de plus en plus bas – jusqu'à une fichue petite maison jumelle de banlieue, à Putney, avec des meubles achetés à tempérament et un poste de radio transportable et un aspidistra à la fenêtre. Ce sont les femmes qui rendent tout progrès impossible. Non que je croie au progrès, ajouta-t-il, selon un raisonnement assez peu convaincant.

— Quelles parfaites âneries tu racontes, Gordon ! Comme s'il fallait rendre les femmes responsables de tout !

— Elles le sont, en définitive. Parce que ce sont les femmes qui croient réellement au code de l'argent. Les hommes y obéissent, il le faut bien, mais ils n'y croient pas. Ce sont les femmes qui le maintiennent en vigueur. Les femmes et leurs petites maisons à Putney et leurs manteaux de fourrure et leurs bébés et leurs aspidistras.

— Non, ce ne sont pas les femmes, Gordon ! Ce ne sont pas les femmes qui ont inventé l'argent, pas vrai ?

— Peu importe qui l'a inventé, la question c'est que ce sont les femmes qui l'adorent. Une femme éprouve une sorte de sentiment mystique à l'égard de l'argent. Le bien et le mal, dans l'esprit d'une femme, se ramènent à : avoir de l'argent, n'en pas avoir. Regarde-nous, toi et moi. Tu ne veux pas coucher avec moi simplement et uniquement parce que je n'ai pas d'argent. Oui, c'est bien cela, la raison. (Il lui serra le bras pour lui imposer silence.) Tu viens de l'admettre il n'y a qu'une minute. Et si j'avais un honnête revenu, tu viendrais dès demain au lit avec moi. Ce n'est pas parce que tu es intéressée.

Tu ne veux pas que je te paie pour coucher avec moi. Ce n'est pas aussi sommaire que cela. Mais tu as ce sentiment mystique profondément ancré que, en quelque sorte, un homme sans argent n'est pas digne de toi. C'est une chiffe, une espèce de demi-portion, cet homme – voilà le sentiment que tu éprouves. Hercule, dieu de la Force et dieu de l'Argent – tu trouveras cela dans Lemprière. Ce sont les femmes qui maintiennent toutes les mythologies. Les femmes !

— Les femmes ! répéta Rosemary en écho sur un ton différent. Je déteste la manière dont les hommes parlent toujours des femmes. “Les femmes font ceci “, et “Les femmes font cela ! “ – comme si toutes les femmes étaient exactement pareilles !

— Bien sûr que toutes les femmes sont pareilles ! Qu'est-ce que toute femme, sans exception, veut, sinon un revenu assuré et deux bébés et une petite maison jumelle à

Putney avec un aspidistra à la fenêtre ?

— Oh ! toi et tes aspidistras !

— Au contraire, *tes* aspidistras ! C'est ton sexe qui les cultive. »

Elle lui pinça le bras et éclata de rire. Elle avait vraiment bon caractère à un degré extraordinaire. En outre, ce qu'il disait était d'une si manifeste absurdité que cela ne l'exaspérait même pas. Les diatribes de Gordon contre les femmes étaient en réalité une sorte de plaisanterie hargneuse ; à la vérité, la guerre des sexes tout entière n'est au fond qu'une plaisanterie. On ne sait pas pourquoi mais c'est très divertissant de faire profession de féminisme ou d'antiféminisme, selon son sexe. Tout en continuant à marcher, ils entamèrent une vive discussion sur l'éternelle et stupide question de l'Homme opposé à la Femme. Les coups de ce jeu – car ils se livraient à ce genre de discussion chaque fois qu'ils se rencontraient – ne variaient guère. Les hommes sont des brutes et les femmes sont sans âme, et les femmes ont toujours été tenues en sujétion et on avait rudement raison de les tenir en sujétion, et vois donc Patient Griselda et vois donc Lady Astor, et que dire de la polygamie et des veuves hindoues, et que dire de l'heureuse époque de la mère Pankhurst où l'on jouait du chalumeau ci où toute honnête femme portait des souricières sur ses jarrettières et ne pouvait regarder un homme sans sentir sa main droite lui démanger de l'envie d'avoir un couteau à châtrer ? Gordon et Rosemary ne se lassaient jamais de ce genre de choses. Chacun d'eux riait avec délectation des absurdités de l'autre. C'était une joyeuse guerre entre eux. Même alors qu'ils se disputaient, tout en marchant bras dessus bras dessous, ils se serraient avec délices l'un contre l'autre. Ils étaient très heureux. A la vérité, ils s'adoraient. Chacun d'eux était pour l'autre une plaisanterie classique et un objet infiniment précieux. Mais bientôt une brume rouge et bleue d'éclairages au néon apparut dans le lointain. Ils avaient atteint le début de Tottenham Court Road. Gordon lui passa le bras autour de la taille et la fit obliquer à droite, dans une rue transversale assez sombre. Ils étaient si heureux ensemble qu'il leur fallait s'embrasser. Ils se tinrent étroitement enlacés sous le réverbère, riant encore, deux ennemis poitrine contre poitrine. Elle se frottait la joue contre la sienne.

« Gordon, gros bêta chéri que tu es ! Je ne peux m'empêcher de t'aimer, menton mal rasé et tout !

— Vrai ?

— Vrai de vrai ! »

Les bras toujours autour de lui, elle se pencha un peu en arrière, pressant son ventre contre le sien avec une sorte d'innocente sensualité.

« La vie vaut la peine d'être vécue, n'est-ce pas, Gordon ?

— Parfois.

— Si seulement nous pouvions nous rencontrer un peu plus souvent ! Parfois je ne te vois pas durant des semaines d'affilée.

— Je sais. C'est odieux ! Si tu savais combien je déteste passer mes soirées tout seul !

— On a l'impression de n'avoir jamais de temps pour rien. Et de ce fichu bureau aussi je ne m'en vais guère avant sept heures. Qu'est-ce que tu fais le dimanche, Gordon ?

— Oh ! Grand Dieu ! Je flâne et j'ai l'air d'avoir le cafard, comme tout le monde.

— Pourquoi donc n'irions-nous pas faire une promenade à la campagne parfois ? Nous aurions alors une journée entière à être ensemble. Dimanche prochain, par exemple ? »

Ces mots le refroidirent. Ils ramenaient la pensée de l'argent qu'il avait réussi à écarter de son esprit depuis une demi-heure. Un tour à la campagne coûterait de l'argent, beaucoup plus que ne le lui permettaient ses moyens. Il dit, sur un ton qui n'engageait à rien et de manière à transférer tout cela dans le domaine de l'abstraction :

« Évidemment, ce n'est pas mal, Richmond Park, le dimanche. Ou même Hampstead Heath. Surtout si l'on y va le matin avant la foule ! »

— Oh ! mais faisons une vraie sortie à la campagne ! Quelque part dans le Surrey, par exemple, ou à Burnham Beeches. C'est si joli en cette saison, avec toutes les feuilles mortes sur le sol, et l'on peut marcher tout le jour sans rencontrer âme qui vive. Nous ferions des kilomètres et des kilomètres et déjeunerions dans un cabaret. Ce serait si amusant. Faisons-le ! »

Sacristi ! Voilà de nouveau revenue cette question d'argent. Un tour même rien que jusqu'à Burnham Beeches coûterait bien dix shillings. Il fit un rapide calcul mental. Cinq shillings, il pouvait, et Julia lui en « prêterait » cinq ; lui en « donnerait », plutôt. En même temps il se rappela son serment, constamment renouvelé et toujours rompu, de ne pas « emprunter » d'argent à Julia. Il dit sur le même ion détaché que précédemment :

« Ce serait assez amusant. J'ai idée que nous pourrions peut-être arranger ça. Je te le ferai savoir plus tard dans la semaine, en tout cas. »

Ils sortirent de la ruelle transversale, toujours bras dessus bras dessous. Il y avait un cabaret au coin. Rosemary se dressa sur la pointe des pieds et, s'agrippant au bras de Gordon comme appui, elle arriva à regarder par-dessus la moitié inférieure givrée de la fenêtre.

« Regarde, Gordon Il y a une pendule là-dedans. Il est à peine neuf heures et demie. Tu ne commences pas à avoir terriblement faim ? »

— Non, dit-il sur-le-champ et en mentant.

— Moi si. Je meurs de faim. Allons manger quelque chose quelque part. »

L'argent à nouveau ! Encore un peu et il faudrait avouer qu'il ne possédait que quatre shillings et quatre pence au monde – quatre shillings et quatre pence pour aller jusqu'à vendredi.

« Je ne pourrais rien manger, dit-il. Je pourrais venir à bout d'un verre, probablement. Allons prendre un café ou autre chose. Je pense que nous trouverons un Lyons d'ouvert. »

— Oh ! n'allons pas dans un Lyons ! Je connais un si gentil petit restaurant italien, juste au bout de cette rue. Nous commanderons des spaghetti à la napolitaine et une bouteille de vin rouge. J'adore les spaghetti. Allons-y ! »

Le cœur lui manqua. A quoi bon. Il faudrait qu'il en arrive aux aveux. Il était probable que le dîner au restaurant italien ne coûterait pas moins de cinq shillings pour eux deux. Il dit d'un ton presque renfrogné :

« Il est temps de rentrer chez soi, en fait.

— Oh ! Gordon, déjà ! Pourquoi ?

— Oh ! Eh bien, s'il faut absolument que tu saches, je n'ai que quatre shillings et quatre pence au monde. Et il faut que ça dure jusqu'à vendredi. »

Rosemary s'arrêta net. Elle était si fâchée qu'elle lui pinça le bras de toute sa force, ayant envie de lui faire mal et de le punir.

« Gordon ! Ah ! pour ça, tu es bien un bête ! Tu l'es, bête, à manger du foin ! Tu es le plus infect imbécile que j'aie jamais vu !

— Pourquoi suis-je un imbécile ?

— Parce que qu'est-ce que ça peut bien faire que tu aies ou non de l'argent ? C'est moi qui t'invite à dîner avec moi. »

Il libéra son bras du sien et s'écarta d'elle. Il n'avait pas envie de la regarder en face.

« Quoi ? T'imagines-tu que je vais aller dans un restaurant et te laisser payer pour moi ?

— Mais pourquoi pas ?

— Parce qu'on ne peut pas faire une chose de ce genre. Ça ne se fait pas.

— Ça "ne se fait pas" ! Tu vas dire que ça n'est pas de jeu, dans une minute. Qu'est-ce donc qui "ne se fait pas" ?

— De te laisser payer mes repas. Un homme paie pour une femme, une femme ne paie pas pour un homme.

— Oh ! Gordon ! Vivons-nous sous le règne de la reine Victoria ?

— Oui, dès qu'il s'agit de choses de ce genre. Les idées ne changent pas si rapidement.

— Mais mes idées à moi ont changé.

— Non. Tu le crois, mais elles n'ont pas changé. Tu as été élevée en femme, et tu ne peux t'empêcher de te conduire en femme, quoi que tu fasses.

— Mais qu'est-ce que tu entends donc par "se conduire en femme" ?

Je te dis que toutes les femmes sont pareilles quand il arrive une chose de ce genre. Une femme méprise un homme qui dépend d'elle et vit à ses crochets. Elle peut bien dire qu'elle ne le méprise pas, elle peut bien le croire, mais en fait elle le méprise. C'est plus fort qu'elle. Si je te laisse payer mes repas, tu me mépriseras. »

Il s'était détourné. Il savait combien il se conduisait abominablement. Mais pourtant il fallait que tout cela fût dit. Le sentiment qu'il avait que les gens même Rosemary – devaient le mépriser pour sa pauvreté était trop fort pour être surmonté. Ce n'était que par une indépendance intransigeante, jalouse, qu'il pouvait garder le respect de lui-même. Rosemary était réellement navrée cette fois-ci. Elle le prit par le bras et le fit se tourner, lui faire lace. Avec un geste insistant, l'air d'être fâchée et cependant exigeant d'être aimée, elle pressa sa poitrine contre lui.

« Gordon, je ne te permettrai pas de dire des choses pareilles. Comment peux-tu dire que je t'ai jamais méprisé ?

— Je te dis que ce serait plus fort que toi, si je me permettais de vivre à tes crochets.

— Vivre à mes crochets ! Quelles expressions tu emploies ! Comme si c'était vivre à mes crochets que de me laisser payer ton dîner juste une fois ! »

Il sentait les petits seins, fermes et ronds, juste sous les siens. Elle leva la tête pour le regarder, fronçant les sourcils et cependant pas loin des larmes. Elle le trouvait méchant, déraisonnable, cruel. Mais la proximité physique de Rosemary le troublait. En ce moment tout ce qu'il pouvait se rappeler, c'était que, depuis deux ans, elle ne lui avait jamais cédé. Elle l'avait privé de la seule chose qui importait. A quoi bon prétendre qu'elle l'aimait alors qu'elle se refusait à l'essentiel ? Il ajouta, avec une sorte de joie implacable :

« En un sens tu me méprises. Oh ! oui, je sais que tu as de rattachement pour moi. Mais, somme toute, tu ne peux pas me prendre tout à fait au sérieux. Je suis une sorte de plaisanterie pour toi. Tu as de rattachement pour moi, mais je ne suis pas tout à fait ton égal – voilà ce que tu ressens. »

C'était ce qu'il avait dit auparavant, mais avec cette différence qu'à présent il le pensait, ou le disait comme s'il le pensait. Elle s'écria avec des larmes dans la voix :

« Non, Gordon, non. Tu sais bien que non.

— Si. C'est pourquoi tu ne veux pas coucher avec moi. Ne te l'ai-je pas déjà dit ? »

Elle le regarda un instant encore, et puis enfouit son visage dans sa poitrine aussi brusquement que pour esquiver un coup. C'était parce qu'elle avait fondu en larmes. Elle pleura contre sa poitrine, irritée contre lui, le haïssant, et cependant cramponnée à lui comme un enfant. Ce fut cette façon enfantine qu'elle eut de se cramponner à lui, tout bonnement comme à une poitrine mâle contre laquelle pleurer, qui le meurtrit le plus. Il semblait que la seule chose dont il fût capable avec les femmes, c'était de les faire pleurer. Passant son bras autour des épaules de Rosemary, il la caressa gauchement, s'efforçant de la consoler.

« Ça y est, tu as réussi à me faire pleurer ! dit-elle, en pleurnichant avec du dédain pour elle-même.

— Je le regrette, Rosemary, ma chérie ! Ne pleure plus, je t'en prie, ne pleure plus.

— Gordon, mon chéri ! Pourquoi éprouves-tu le besoin d'être si odieux avec moi ?

— Je le regrette, je le regrette ! Parfois c'est plus fort que moi.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? »

Elle avait triomphé de sa crise de larmes. Un peu calmée, elle s'écarta de lui et chercha quelque chose pour s'essuyer les yeux. Ni l'un ni l'autre n'avaient tir mouchoir. D'un air impatient, elle fit sortir les larmes de ses yeux avec les jointures de ses doigts.

« Comme nous sommes toujours stupides. Allons, Gordon, sois gentil pour une fois ! Allons dîner un restaurant et laisse-moi payer.

— Non.

— Juste cette fois-ci. Ne t'en fais pas au sujet tir cette idiote question d'argent. Fais-le rien que pour me faire plaisir.

— Je t'ai dit que je ne peux pas faire ce genre de choses. Il faut que je tienne bon !

— Mais que veux-tu dire par "tenir bon" ?

— J'ai déclaré la guerre à l'argent, et il faut que j'observe les règles du jeu. La première règle est de ne jamais accepter la charité.

— La charité ! Oh ! Gordon, je crois que tu l'es vraiment, stupide ! » Elle lui pressa les côtes de nouveau. C'était un signe de paix. Elle ne le comprenait pas, probablement ne le comprendrait jamais : pourtant elle l'acceptait tel qu'il était, s'insurgeant à peine contre sa déraison. Comme elle levait le visage pour se faire embrasser, il remarqua que ses lèvres étaient salées. Une larme y avait coulé. Il la regarda contre lui. Son corps n'était plus inflexiblement sur la défensive. Elle ferma les yeux et s'abandonna contre lui, en lui, comme si ses os eussent fondu, et ses lèvres s'entrouvrirent et sa petite langue chercha la sienne. C'était très rare qu'elle fît cela. Et brusquement, en sentant le corps de Rosemary céder, il crut avoir la certitude que leur lutte avait pris fin. Elle était sienne à présent, quand il voudrait la prendre. Et pourtant peut-être ne comprenait-elle pas pleinement ce qu'elle offrait ; c'était simplement un instinctif élan de générosité, un désir de le rassurer – d'effacer l'odieuse impression de n'être pas aimé et pas digne d'être aimé. Elle ne dit rien de tout cela avec des mots. C'est son corps qui parut le dire. Mais même si c'eût été l'heure et le lieu, il n'eût pu la prendre. En cet instant il l'aimait, mais il ne la désirait pas. Son désir ne pourrait revenir, dans l'avenir, que lorsqu'il n'aurait pas à l'esprit une querelle encore fraîche et qu'il n'aurait pas la sensation des quatre shillings et quatre pence dans sa poche pour le démonter.

Bientôt leurs bouches se séparèrent, bien qu'ils se tinsent encore étroitement embrassés.

« Que c'est stupide de nous quereller ainsi, n'est-ce pas, Gordon ? Alors que nous nous voyons si rarement.

— Je sais. Tout est de ma faute. C'est plus fort que moi. Cette situation m'irrite. C'est l'argent qui est la cause de tout. Toujours l'argent !

— Oh ! L'argent ! Tu te laisses beaucoup trop tracasser par lui, Gordon.

— Que non pas ! C'est la seule chose qui vaille qu'on se tracasse.

— Mais, en tout cas, nous irons à la campagne dimanche prochain, n'est-ce pas ? A Burnham Beeches ou quelque part ailleurs. Ce serait si agréable de le pouvoir !

— Oui. Je ne demande pas mieux. Nous partirons de bonne heure et nous passerons toute la journée au grand air. Je me procurerai l'argent des billets de chemin de fer d'une façon ou d'une autre.

— Mais tu me permettras de payer mon propre billet, n'est-ce pas ?

— Non, je préfère les payer. Mais nous irons, de toute manière.

— Et tu ne veux réellement pas me laisser payer ton dîner, juste cette fois-ci, rien que pour me montrer que tu as confiance en moi ?

— Non, je ne peux pas. Pardon ! Je t'ai dit pourquoi.

— Ah là là ! Alors je crois qu'il va falloir nous dire bonsoir. Il se fait tard. »

Ils restèrent à parler longtemps, cependant, si longtemps que Rosemary ne dîna pas du tout, finalement. Il fallait qu'elle soit rentrée dans sa chambre pour onze heures, ou les dragons femelles se fâcheraient. Gordon remonta jusqu'en haut de Tottenham Court Road pour prendre le tram. Ça coûtait un penny de moins que de prendre l'autobus. Sur le siège de bois, en haut, Gordon fut coincé contre un petit Écossais sale qui lisait les finales du football et suintait la bière. Gordon était très heureux. Rosemary allait être sa maîtresse. *Brusquement le vent fulminant balaie.* Sur la musique du grondement du tram il murmura les sept strophes achevées de son poème. Il y en aurait neuf en tout. Oui, c'était bon. Il croyait en son poème et en lui-même.

Il était poète. Gordon Comstock, auteur de *Souris*. Même à *Plaisirs de Londres* il croyait une fois de plus.

Il songea à dimanche. Ils devaient se retrouver A neuf heures à la gare de Paddington. Dix shillings environ, ça coûterait ; il se procurerait cet argent, dût-il mettre sa chemise au clou. Et elle allait devenir nu maîtresse ; ce dimanche-là, peut-être, s'il s'offrait une occasion favorable. Rien n'avait été dit. N'empêche qu'en quelque sorte, c'était convenu entre eux.

Plaise à Dieu qu'il fasse encore beau dimanche ! On était en plein hiver maintenant. Quelle chance si ce dimanche se trouvait être un de ces splendides jours sans vent – un de ces jours qui pourraient presque appartenir à l'été, où il est possible de rester étendu des heures durant sur la fougère sèche sans avoir un instant froid ! Mais il n'y a pas beaucoup de jours comme ceux-là ; une douzaine, tout au plus, par hiver. Il se pourrait bien qu'il pleuve. Il se demanda s'ils auraient la moindre chance, en définitive. Ils n'avaient nulle part où aller, si ce n'est en plein air. Il y a tant de couples d'amants à Londres qui n'ont « où aller » ; rien que les rues et les parcs, où il n'y a aucune intimité et où il fait toujours froid. Ce n'est pas facile de faire l'amour dans un climat froid quand on n'a pas d'argent. De ce motif : « ce n'est jamais l'heure ni le lieu », on ne tire pas assez parti dans les romans.

VII

Les panaches des cheminées flottaient perpendiculairement, se détachant sur un ciel d'un rose fuligineux.

Gordon prit l'autobus 27 à huit heures dix. Les rues étaient encore plongées dans leur sommeil du dimanche. Sur le pas des portes, les bouteilles de lait attendaient, dispersées comme de petites sentinelles blanches. Gordon avait quatorze shillings de disponibles – ou plutôt treize shillings et neuf pence, le prix du trajet en autobus étant de trois pence. Il avait mis de côté sur son salaire neuf shillings – Dieu savait ce que cela signifierait, plus tard dans la semaine ! – et il en avait emprunté cinq à Julia.

Il était passé voir Julia chez elle le jeudi soir. La chambre de Julia, à Earl's Court, bien que n'étant qu'une chambre sur cour au deuxième étage, n'était pas qu'une vulgaire chambre à coucher comme celle de Gordon. C'était une chambre à coucher-salon, en mettant l'accent plutôt sur le côté salon que sur le côté chambre à coucher. Julia serait morte de faim plutôt que de se résigner à vivre dans une chambre aussi sordide que celle de Gordon. Et, de fait, chaque pièce de son mobilier, qu'elle avait mis des années à rassembler, représentait une période de demi-affamement. Il y avait un lit-divan qui pouvait être pris pour un sofa, ou peu s'en fallait, une petite table ronde en chêne patiné, deux chaises de bois dur « anciennes », un tabouret d'ornement et un fauteuil recouvert de perse – de chez Drage : treize mois de versements – devant le tout petit radiateur à gaz ; et il y avait diverses consoles avec les photos encadrées de père et de mère et de Gordon et de tante Angela, et un calendrier en bouleau – cadeau de Noël de quelqu'un – portant cette inscription en pyrogravure : « Tout vient à point à qui sait attendre. » Julia donnait terriblement le cafard à Gordon. Il était toujours à se dire qu'il devrait aller la voir plus souvent ; mais, dans la pratique, il n'allait jamais la trouver que pour lui « emprunter » de l'argent.

Aux trois coups de marteau frappés par Gordon – trois coups pour le deuxième étage – Julia alla lui ouvrir, le fit monter à sa chambre et s'agenouilla devant le radiateur.

« Je vais rallumer le feu, dit-elle. Tu prendras bien une tasse de thé, n'est-ce pas ? »

Il remarqua le mot « rallumer ». La chambre était diablement froide – aucun feu n'y avait été allumé ce soir-là. Julia « économisait » toujours le gaz quand elle était seule. Il regarda son long dos étroit tandis qu'elle était agenouillée. Comme ses cheveux grisonnaient ! Des mèches entières étaient complètement grises. Encore un peu et l'on dirait « des cheveux gris », carrément.

« Tu aimes ton thé très fort, hein ? » souffla Julia, planant au-dessus de la boîte à thé avec des gestes soigneux, l'air d'une oie.

Gordon but sa tasse de thé debout, l'œil sur le calendrier de bouleau. Allons, accouche ! Il faut en finir ! Mais le cœur faillit lui manquer. Combien d'argent, au total, lui avait-il « emprunté » au cours de toutes ces années ?

« Dis donc, Julia, ça m'ennuie rudement – je déteste te demander ; mais écoute...

Oui, Gordon ? dit-elle calmement. Elle savait ce qui allait suivre.

Écoute, Julia, ça m'ennuie rudement, mais pourrais-tu me prêter cinq shillings ?

Oui, Gordon, je pense que oui. »

Elle chercha et trouva la petite bourse de cuir noir usé qui était cachée au fond de son tiroir à linge. Il savait à quoi elle était en train de penser. Cet emprunt voulait dire moins d'argent pour les cadeaux de Noël. C'était le grand événement de sa vie, à présent – Noël et la remise de cadeaux : la chasse aux occasions dans les rues étincelantes, tard le soir après la fermeture du salon de thé, d'un rayon de soldes à un autre, le choix de ces marchandises de pacotille dont les femmes raffolent si curieusement. Sachets à mouchoirs, porte-lettres, théières, trousse de manucure, calendriers de bouleau avec des devises pyrogravées. Durant toute l'année elle amassait peu à peu, en prenant sur son misérable salaire, de quoi offrir « un cadeau de Noël à une telle et une telle », ou « un cadeau d'anniversaire » à telle ou telle autre personne. Et à lui, ne lui avait-elle pas donné, à Noël dernier, parce que Gordon « était amateur de poésie », les *Poèmes choisis* de John Drinkwater reliés en maroquin vert, qu'il avait revendus pour une demi-couronne ? Pauvre Julia ! Gordon s'en alla avec ses cinq shillings dès qu'il le put sans manquer au savoir-vivre. Comment se fait-il que l'on ne puisse emprunter à un ami riche et qu'on le puisse à un parent crève-la-faim ? Mais la famille, évidemment, « ça ne compte pas ».

Sur l'impériale de l'autobus il fit du calcul mental. Il disposait de treize shillings et neuf pence. Deux billets d'aller et retour pour Slough, cinq shillings. Les billets d'autobus, disons, deux shillings de plus, soit sept shillings. Du pain, du fromage et de la bière dans une auberge, disons un shilling par personne ; neuf shillings. Le thé, huit pence par personne, douze shillings. Un shilling pour les cigarettes, treize shillings. Ce qui laisse neuf pence pour l'imprévu. Ils pourraient très bien s'en tirer. Mais, et le reste de la semaine ? Pas un penny pour du tabac ! Mais il se refusait à se laisser tracasser par cela. La journée d'aujourd'hui en vaudrait la peine, en tout cas.

Rosemary fut à l'heure au rendez-vous. C'était une de ses qualités de n'être jamais en retard, et, même à cette heure matinale, elle était animée et de bonne humeur. Elle était assez joliment habillée, comme d'habitude. Elle portait de nouveau son chapeau, burlesque imitation d'un chapeau ecclésiastique, parce qu'il avait dit qu'il l'aimait. Ils avaient la gare pour ainsi dire pour eux tout seuls. Ce vaste local gris, jonché de détritiques et désert, avait l'air mal peigné et pas lavé, comme s'il cuvait, en dormant encore, la débauche d'un samedi soir. Un porteur bâillant, ayant besoin de se raser, leur indiqua le meilleur trajet pour se rendre à Burnham Beeches, et les voilà bientôt dans un compartiment pour fumeurs de troisième classe, roulant vers l'ouest, et l'immensité misérable de Londres s'ouvrait pour faire place à d'étroits champs noirs de suie, parsemés de panneaux publicitaires pour les petites pilules Carter pour le foie. La journée était très calme et chaude. La prière de Gordon avait été exaucée. C'était l'un de ces jours sans vent qu'on peut à peine distinguer de l'été. On pouvait sentir le soleil derrière la brume ; il allait percer bientôt, avec un peu de chance. Gordon et Rosemary étaient profondément heureux, ce qui était assez absurde. Ils avaient l'impression d'une folle aventure rien que du fait de s'être échappés de Londres et d'avoir toute une longue journée « à la

campagne » qui s'étirait devant eux. Rosemary n'avait pas mis les pieds à la « campagne » depuis des mois – et Gordon depuis une année. Ils s'assirent l'un près de l'autre, le *Sunday Times* ouvert sur leurs genoux, mais ils ne le lisaient pas, ils regardaient défiler les champs et les vaches et les maisons et les wagons à marchandises vides et les grandes usines endormies. Tous deux prenaient plaisir à ce voyage en chemin de Irr au point de regretter qu'il ne fût pas plus long.

A Slough ils descendirent et firent le trajet jusqu'à Farnham Common dans un drôle d'autobus couleur chocolat, sans impériale. Slough était encore A demi endormi. Rosemary se rappelait le chemin il présent qu'ils étaient arrivés à Farnham Common. On descendait une route sillonnée d'ornières et l'on débouchait sur des étendues de belle herbe humide, de canche gazonnante, avec çà et là de petits bouleaux dénudés. Les bois de hêtres se trouvaient par-delà. Pas un rameau ni un brin d'herbe ne remuait. Les arbres se dressaient comme des fantômes dans l'air embrumé et paisible. Rosemary et Gordon poussèrent tous deux des exclamations d'admiration devant la beauté de tout. De la rosée, de cette paix, des troncs satinés des bouleaux, de la douceur du gazon sous les pieds ! Tout d'abord, néanmoins, ils se sentirent contractés et dépaysés, comme le »ont les Londoniens dès qu'ils quittent Londres. Gordon avait l'impression d'avoir vécu longtemps sous terre. Il se sentait anémié et hirsute. Il se coula derrière Rosemary en marchant, de manière à ce qu'elle ne pût voir son visage ridé et blême. Et aussi ils se sentirent essoufflés au bout de peu de temps, parce qu'ils n'étaient habitués à marcher que dans Londres, et pendant la première demi-heure ils ne parlèrent guère. Ils s'enfoncèrent dans les bois, en direction de l'ouest, sans idée arrêtée quant à un endroit précis vers où se diriger – n'importe où, pourvu que ce fût en s'éloignant de Londres. Tout autour d'eux se dressaient les hêtres, curieusement phalliques avec leur écorce lisse, semblable à de la peau, et leurs cannelures à la base. Rien ne poussait à leur pied, mais les feuilles sèches jonchaient le sol en couche si épaisse que, de loin, les pentes ressemblaient aux plis d'une soie cuivrée. Pas une âme ne semblait réveillée. Gordon se mit à marcher à côté de Rosemary. Ils allaient, la main dans la main, faisant bruire les feuilles mortes cuivrées qui avaient été charriées dans les ornières. Parfois ils débouchaient sur des tronçons de routes et ils passaient près d'immenses maisons abandonnées – opulentes maisons de campagne, jadis, au temps des attelages, mais à présent désertes et invendables. Le long de la route les haies estompées de brume avaient revêtu cet étrange brun violacé, la couleur de la garance brune, que les halliers dénudés prennent l'hiver. Il y avait quelques oiseaux – des geais, parfois, passant entre les arbres en vol plongeant, et des faisans qui traversaient la route en flânant, leurs longues queues traînant par terre, presque aussi apprivoisés que des poules, comme s'ils savaient qu'ils ne couraient aucun danger le dimanche. Mais en une demi-heure Gordon et Rosemary n'avaient croisé aucun être humain. Le sommeil pesait sur la campagne. Il était difficile de croire qu'on n'était qu'à un peu plus de trente kilomètres de Londres.

La marche les eut bientôt remis d'aplomb. Ils avaient repris haleine et ils avaient le sang fouetté. C'était un de ces jours où l'on se sent capable de faire cent cinquante kilomètres à pied, au besoin. Soudain, comme ils débouchaient de nouveau sur la route, la rosée, tout le long de la haie, étincela avec l'éclat d'un diamant. Le soleil avait percé les nuages. La lumière atteignit les champs, oblique et jaune, et d'inattendues et tendres couleurs naquirent partout, comme si quelque enfant de géant avait été lâché dans la nature avec une boîte de peinture neuve. Rosemary saisit Gordon par le bras et l'attira

contre elle.

« Oh ! Gordon, quelle ravissante journée !

Oui, ravissante !

Et... oh ! Gordon, regarde ! Regarde tous ces lapins dans ce champ ! »

Mais oui, à l'autre bout du champ, d'innombrables lapins broutaient, presque comme un troupeau de moutons. Soudain quelque chose s'agita derrière la haie. C'était un lapin. Il bondit de son nid d'herbe dans un éclaboussement de rosée et fila comme une flèche à l'autre bout du champ, sa queue blanche dressée. Rosemary se jeta dans les lu un de Gordon. Il faisait étonnamment chaud, aussi chaud qu'en été. Ils s'étreignirent dans une sorte de transport asexué, comme des enfants. Ici, mi grand air, il pouvait voir très nettement les marques du temps sur le visage de Rosemary. Elle approchait de la trentaine, et paraissait son âge, et lui approchait de la trentaine, et paraissait plus que mil âge ; et ça n'avait pas d'importance. Il lui ôta son drôle de chapeau plat. Les trois cheveux blancs étincelaient sur le sommet de sa tête. En ce moment il ne souhaitait pas leur disparition. Ils faisaient partie d'elle et, par conséquent, il les aimait.

« Quel plaisir d'être ici seul avec toi ! Je suis si content que nous soyons venus !

— Et, oh ! Gordon, penser que nous avons toute la journée à être ensemble ! Et il aurait si bien pu pleuvoir ! Quelle chance nous avons !

Oui. Nous offrirons un sacrifice aux dieux immortels, tout à l'heure. »

Ils étaient fous de bonheur. Poursuivant leur marche, ils tombaient dans d'absurdes transports d'enthousiasme à propos de tout ce qu'ils voyaient : de la plume d'un geai qu'ils ramassaient, bleue comme du lapis-lazuli ; d'une mare, tel un miroir de jais, où se reflétaient, tout au fond, des rameaux ; de champignons vénéneux qui poussaient sur les arbres comme de monstrueuses oreilles horizon-taies. Ils débattirent longtemps quelle serait la meilleure épithète pour décrire un hêtre. Tous deux furent d'accord que les hêtres ressemblent davantage à des créatures sensibles que les autres arbres. C'est à cause de la douceur satinée de leur écorce, probablement, et parce que leurs rameaux jaillissent du tronc d'une façon curieusement semblable à celle des membres. Gordon dit que les petits nœuds sur l'écorce ressemblaient aux boutons des seins et que les onduleux rameaux supérieurs, avec leur peau lisse et noire de suie, avaient l'air de trompes d'éléphants qui se tordent. Ils discutèrent à propos de comparaisons et de métaphores. De temps en temps ils se querellaient vigoureusement, selon leur habitude. Gordon se mit à la taquiner en trouvant de déplaisantes comparaisons pour tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin. Il dit que le feuillage roussâtre des charmes ressemblait aux cheveux des vierges de Burne-Jones, et que les lisses tentacules du lierre qui s'enroulent autour des arbres étaient comme les bras de ces crampons d'héroïnes de Dickens. Une fois il insista pour détruire quelques faux agarics mauves parce que, dit-il, ils lui rappelaient une illustration de Rackham et qu'il soupçonnait les fées de danser autour. Rosemary le traita de cuistre terre à terre. Elle marchait avec effort, enfonçant jusqu'aux genoux dans une couche de feuilles de hêtre amoncelées qui bruissaient autour d'elle, comme une mer légère d'or rouge.

« Oh ! Gordon, ces feuilles ! Regarde-les avec le soleil sur elles ! On dirait de l'or ! On dirait vraiment de l'or !

— De l’or féérique. Tu vas te transformer en Barrie [13] d’un instant à l’autre. En fait, si tu veux une comparaison exacte, elles sont exactement de la couleur de la soupe à la tomate.

— Ne sois pas cuistre, Gordon. Écoute comme elles bruissent. “En couche épaisse comme les feuilles automnales qui jonchent les ruisseaux de Wallombrosa”.

— Ou comme une de ces céréales pour petit déjeuner américain. Les croustillants toasts Truweet. “Les gosses réclament à cor et à cri pour leur petit déjeuner les croustillants toasts Truweet ».

— Que tu es rosse ! »

Elle rit. Ils continuèrent à marcher, la main dans la main, faisant crisser les feuilles dans lesquelles ils enfonçaient jusqu’à la cheville, et déclamant :

En couche épaisse comme les toasts sur les assiettes

A Welwyn Garden City !

C’était très amusant. Bientôt ils sortirent de la région boisée. Il y avait beaucoup de gens dehors, maintenant, mais pas beaucoup d’autos si on se tenait éloigné des grandes routes. Parfois ils entendaient des cloches d’église sonner et ils faisaient des détours pour éviter les gens qui se rendaient à l’église. Ils commencèrent à traverser des villages aux maisons dispersées, aux abords desquels des villas de style pseudo-Tudor se tenaient dédaigneusement à l’écart, au milieu de leurs garages, de leurs bosquets de lauriers et de leurs pelouses crues. Et Gordon se divertit à épancher sa bile contre ces villas et la civilisation impie dont elles faisaient partie – une civilisation de courtiers en bourse avec des épouses aux lèvres peintes, une civilisation de golf, de whisky, de tables tournantes et de terriers d’Aberdeen appelés Jock. Ils marchèrent ainsi encore durant six kilomètres environ, parlant et souvent se querellant. Quelques légers nuages traversaient le ciel, comme flottant à la dérive, mais il y avait à peine un souffle d’air.

Ils commençaient à avoir assez mal aux pieds et à être de plus en plus affamés. D’elle-même la conversation se mit à rouler sur la nourriture. Ni l’un ni l’autre n’avaient de montre, mais en traversant un village ils virent que les cabarets étaient ouverts, aussi devait-il être plus de midi. Ils hésitèrent à l’extérieur d’un cabaret d’assez bas étage appelé L’Oiseau dans la main. Gordon était d’avis d’entrer ; en son for intérieur il se disait que dans un cabaret comme celui-là pain, fromage et bière coûteraient un shilling au plus. Mais Rosemary dit que cet endroit avait l’air dégoûtant, et il était effectivement dégoûtant, et ils continuèrent, espérant trouver un cabaret plus agréable à l’autre bout du village. Ils imaginaient une arrière-salle de taverne confortable, avec un banc de chêne à dossier et peut-être, au mur, sous verre, un brochet naturalisé.

Mais il n’y avait pas d’autre cabaret dans le village, et bientôt ils furent de nouveau en pleine campagne, sans nulle maison en vue, ni même aucun poteau indicateur. Gordon et Rosemary commencèrent à s’inquiéter. A deux heures les cabarets seraient fermés, et alors ils ne pourraient se procurer aucune nourriture, sauf peut-être un paquet de biscuits dans une confiserie de village. A cette pensée ils furent pris d’une faim de loup. A bout de forces, ils gravirent péniblement une grande colline, espérant trouver un village sur l’autre

versant. Il n'y avait pas de village, mais loin, en bas, un fleuve vert foncé serpentait, qu'un pont gris franchissait, et sur sa berge s'éparpillait ce qui avait tout à fait l'air d'une ville importante. Ils ne savaient même pas quel était ce cours d'eau – c'était la Tamise, évidemment.

« Dieu merci, dit Gordon. Il doit y avoir des quantités de cabarets là en bas. Il vaudra mieux entrer dans le premier que nous trouverons.

— Oui. Je meurs de faim. »

Mais en approchant de cette ville, elle leur parut étrangement calme. Gordon se demanda si les gens étaient tous à l'église ou en train de prendre leur repas du dimanche, jusqu'au moment où il se rendit compte que cette localité était complètement déserte. C'était Crickham-on-Thames, l'une de ces villes au bord du fleuve qui existent pour la saison du canotage et entrent en hibernation le reste de l'année. Avec ses maisons disséminées le long du fleuve, elle s'étendait sur plus d'un kilomètre et demi, et elle ne consistait qu'en hangars à canots et en bungalows, tous fermés et vides. Il n'y avait aucun »igné de vie nulle part. A la fin, pourtant, ils rencontrèrent un gros homme plein de réserve, au nez rouge, à la moustache broussailleuse, assis sur un pliant à côté d'une bouteille de bière, sur le chemin de halage. Il péchait avec une perche à gardon de six mètres, tandis que sur l'eau verte et calme deux cygnes nageaient en cercle autour de »on flotteur, cherchant à voler l'appât chaque fois qu'il le relevait.

« Pouvez-vous nous dire où nous pourrions trouver quelque chose à manger ? » dit Gordon.

Le gros homme parut s'être attendu à cette question et en tirer une sorte de plaisir secret. Il répondit sans regarder Gordon :

« *Vous*, vous ne trouverez rien à manger. Vous ne trouverez rien ici, dit-il.

— Mais que diable ! Voulez-vous dire qu'il n'y a pas un seul cabaret nulle part ici ? Nous venons de faire tout le trajet à pied depuis Farnham Common. »

Le gros homme renifla et parut réfléchir, tout en ne quittant pas des yeux son flotteur.

« P'têt' que vous pourriez voir à l'hôtel Ravenscroft, dit-il. A huit cents mètres, que c'est. P'têt' qu'y vous donneraient quèque chose ; c'est-à-dire, s'ils sont ouverts.

— Mais le sont-ils, ouverts ?

— P'têt' ben que oui et p'têt' ben que non, dit le gros homme tranquillement.

— Et pouvez-vous nous dire quelle heure il est ? dit Rosemary.

— Il est ézatement une heure dix. »

Les deux cygnes suivirent Gordon et Rosemary un bout de temps le long du chemin de halage, s'attendant manifestement à recevoir à manger. Il n'y avait pas grand espoir, semblait-il, que l'hôtel Ravenscroft fût ouvert. La localité tout entière avait cet air de désolation couverte de chiures de mouches des lieux de séjours d'agrément durant la morte-saison. La charpente des bungalows travaillait, la peinture blanche s'écaillait, les fenêtres poussiéreuses montraient des intérieurs nus. Même les distributeurs automatiques épars le long de la berge ne fonctionnaient pas. Il semblait y avoir un autre pont à l'autre

extrémité de la ville. Gordon lâcha un vigoureux juron.

« Quels idiots nous avons été de ne pas entrer dans ce cabaret qui s'est présenté à nous !

— Oh là là ! C'est simple, je meurs de faim. Ne ferions-nous pas mieux de revenir en arrière, tu ne crois pas ?

— A quoi bon ? Il n'y avait pas de cabarets sur notre chemin. Il nous faut continuer. Je suppose que l'hôtel Ravenscroft est de l'autre côté de ce pont. Si c'est une grand'route, il y a une chance qu'il soit ouvert. Sinon nous sommes fichus ! »

Ils se traînèrent jusqu'au pont. Ils avaient les pieds tout endoloris maintenant. Mais tiens ! voilà enfin ce qu'ils désiraient trouver, car juste au delà du pont, sur une sorte d'allée privée, se dressait un hôtel assez grand, assez élégant, avec, sur le derrière, des pelouses qui descendaient jusqu'au fleuve. On voyait bien qu'il était ouvert. Gordon et Rosemary se dirigèrent vivement vers lui, et puis s'arrêtèrent, découragés.

« Il a l'air terriblement cher », dit Rosemary.

Pour ça oui, il avait bien l'air d'être cher. C'était un endroit vulgairement prétentieux, tout en dorure et peinture blanche, un de ces hôtels qui semblent porter inscrit sur chaque brique qu'on y écorche le client et que le service est mal fait. A côté de l'allée, commandant le chemin, un snob d'écriteau annonçait en lettres dorées :

Hôtel Ravenscroft

Ouvert aux touristes.

Déjeuners – Thés – Dîners.

Salle de bal – Courts de tennis.

Conditions particulières pour les collectivités.

Deux voitures à deux places, miroitantes, étaient garées dans l'allée. Gordon recula. L'argent dans sa poche sembla se réduire à rien. C'était tout le contraire du bon petit cabaret qu'ils avaient cherché. Mais il avait très faim. Rosemary lui pinça le bras.

« Ça a l'air d'un sale endroit. Je suis d'avis de continuer.

— Mais il faut que nous nous procurions quelque chose à manger. C'est notre dernière chance. Nous ne trouverons pas un autre cabaret.

— La nourriture est toujours infecte dans les endroits de ce genre. Du sale bœuf froid qui a le même goût que s'il datait de l'année passée. Et ils vous écorchent.

— Oh ! Eh bien, nous ne commanderons que du pain, du fromage et de la bière. Ça coûte à peu près le même prix partout.

— Mais ils ont horreur de ça. Ils vont essayer par intimidation de nous faire prendre un véritable déjeuner, tu verras. Il nous faudra être fermes et persister à dire que ce que nous voulons, c'est du pain et du fromage.

— Entendu. Nous serons fermes. Viens donc. »

Ils entrèrent, résolus à être fermes. Mais il y avait une odeur onéreuse dans le hall

d'entrée à courants d'air – une odeur de perse, de fleurs fanées, d'eau de la Tamise et de rinçures de bouteilles de vin. C'était l'odeur caractéristique d'un hôtel du bord de l'eau. Gordon sentit le cœur lui manquer encore plus. Il savait ce qu'était ce genre d'endroits. C'était un de ces hôtels déserts, comme on en trouve le long des autostrades, fréquentés par des courtiers en bourse qui font prendre l'air, le dimanche après-midi, à leurs catins. Dans de tels endroits, on vous fait des affronts et l'on vous écorche, presque comme si cela allait de soi. Rosemary eut un mouvement pour se rapprocher de lui. Elle aussi était intimidée. Ils virent une porte marquée « Salle » et l'ouvrirent d'une poussée, pensant que ce devait être le bar. Mais ce n'était pas le bar ; c'était une grande salle chic, assez froide, avec des chaises et des canapés capitonnés de velours côtelé. On aurait pu la prendre pour un salon ordinaire, à ceci près que tous les cendriers étaient des réclames pour le whisky White Horse. Et autour d'une table, les possesseurs des voitures au-dehors – deux hommes blonds, à tête plate, assez gros, habillés d'une façon outrageusement jeune, et deux jeunes femmes élégantes et déplaisantes – étaient assis, venant juste, manifestement, de finir de déjeuner. Un garçon, penché au-dessus de leur table, leur servait les liqueurs.

Gordon et Rosemary s'étaient arrêtés sur le seuil. Les gens à la table les observaient déjà avec les regards offensants de la haute bourgeoisie. Gordon et Rosemary avaient l'air fatigués et sales, et ils le savaient. L'idée de commander du pain, du fromage et de la bière avait presque disparu de leur esprit. Dans un endroit pareil il n'est pas possible de dire : « De la bière, du pain et du fromage » ; la seule chose qu'on pouvait dire, c'était « A déjeuner ». Il n'y avait pas d'autre alternative que le « déjeuner » ou la fuite. Le garçon était presque ouvertement méprisant. Il les avait classés d'un coup d'œil comme n'ayant pas d'argent ; mais aussi il avait deviné qu'ils étaient rentés de fuir et il était résolu à les arrêter avant qu'ils pussent s'échapper.

« M'sieur ? » demanda-t-il, en soulevant son plateau de la table.

C'est le moment ! Dis-le donc ! « Du pain, du fromage et de la bière », et flûte pour les conséquences ! Hélas ! Son courage avait disparu. Ce serait donc : « A déjeuner ». D'un geste apparemment insouciant il enfonça la main dans sa poche. Il tâta l'argent pour s'assurer qu'il y était toujours. Il restait sept shillings et onze pence, il le savait. Le regard du garçon suivit son geste ; Gordon eut l'odieuse impression que cet homme pouvait réellement voir à travers le tissu et compter l'argent dans sa poche. D'un ton aussi hautain qu'il put, il déclara :

« Pouvons-nous avoir à déjeuner, s'il vous plaît ?

— A déjeuner, M'sieur ? Oui, M'sieur. Par ici. »

Le garçon était un jeune homme aux cheveux noirs, au visage très lisse, aux traits bien dessinés, au teint olivâtre. Ses vêtements étaient d'excellente coupe, et cependant d'aspect malpropre, comme s'il les ôtait rarement. Il avait l'air d'un prince russe ; probablement était-il Anglais et avait-il adopté un accent étranger parce que ça faisait bien chez un garçon. Vaincus, Rosemary et Gordon le suivirent dans la salle à manger, qui se trouvait au fond, donnant sur la pelouse. On aurait vraiment dit un aquarium. Elle était entièrement construite de verre verdâtre, et elle était si humide et si fraîche que l'on pouvait presque s'imaginer être sous l'eau. On pouvait à la fois voir et sentir le fleuve au dehors. Au centre de chacune des petites tables rondes il y avait une coupe de fleurs en papier, mais sur l'un

des côtés, pour parachever l'impression d'aquarium, il y avait, tel l'étalage d'un fleuriste, une profusion de palmiers et d'aspidistras et d'autres plantes vertes, ressemblant lugubrement à des plantes aquatiques. En été peut-être qu'une salle pareille était assez agréable ; actuellement, alors que le soleil était caché derrière un nuage, elle était tout bonnement désagréablement humide et triste. Rosemary craignait les garçons de restaurant presque autant que Gordon. Tandis qu'ils s'asseyaient, le garçon ayant tourné le dos un instant, elle lui fit une grimace.

« Je paierai mon propre déjeuner, murmura-t-elle à Gordon, à travers la table.

— Non.

— Quel horrible endroit ! Sûrement la nourriture sera infecte. Je regrette que nous y soyons venus.

— Chut ! »

Le garçon était de retour avec un menu imprimé souillé de chiures de mouches. Il le tendit à Gordon et se tint penché au-dessus de lui avec l'air menaçant d'un garçon qui sait que vous n'avez pas beaucoup d'argent dans votre poche. Le cœur de Gordon se mit à cogner. Si c'était un déjeuner de table d'hôte à trois shillings et six pence ou même à une demi-couronne, ils étaient fichus. Il serra les dents et regarda le menu. Dieu merci ! C'était à la carte. Ce qu'il y avait de meilleur marché sur cette carte, c'était du bœuf froid garni de salade pour un shilling et six pence. Il dit, ou plus exactement marmotta :

« Nous prendrons du bœuf froid, s'il vous plaît. »

Le garçon haussa ses fins sourcils noirs. Il feignit la surprise.

« *Seulement* du bœuf froid, M'sieur ?

— Oui, ça nous donnera des forces pour marcher, en tout cas.

— Mais vous ne prendrez rien d'autre, M'sieur ?

— Oh ! voyons ! Apportez-nous du pain, natu-icllement. Et du beurre.

— Mais pas de potage pour commencer, M'sieur ?

— Non, pas de potage.

— Et aucun poisson, M'sieur ? *Seulement* le bœuf froid ?

— Veux-tu du poisson, Rosemary ? Je ne crois pas que nous en ayons envie. Non. Pas de poisson.

— Ni aucun entremets ensuite, M'sieur ? *Seulement* le bœuf froid ? »

Gordon avait du mal à garder un visage impassible. Il pensa n'avoir jamais haï personne autant qu'il haïssait ce garçon.

« Nous vous dirons ensuite si nous voulons quelque chose d'autre, dit-il.

— Et vous prenez une boisson, M'sieur ? »

Gordon avait eu l'intention de demander de la bière, mais il n'en avait pas le courage à présent. Il avait à rétablir son prestige après cette affaire du bœuf froid.

« Apportez-moi la carte des vins », dit-il très sèchement.

Une autre carte couverte de chiures de mouches lui fut présentée. Tous les vins paraissaient être à des prix impossibles. Toutefois, tout en haut de la carte il y avait un certain bordeaux de table, sans nom de cru, à deux shillings et neuf pence la bouteille. Gordon fit de rapides calculs. Il pouvait juste mettre ces deux shillings et neuf pence. Il indiqua le vin de l'ongle du pouce.

« Portez-nous une bouteille de celui-ci », dit-il.

Le garçon haussa de nouveau les sourcils. Il essaya un trait d'ironie.

« Vous prendrez une bouteille entière, M'sieur ? Vous ne préféreriez pas la demi-bouteille ?

— Une bouteille entière », dit Gordon froidement.

Exprimant avec raffinement son mépris, le garçon simultanément inclina la tête, haussa l'épaule gauche et se détourna. Gordon trouva cela intolérable. Il rencontra le regard de Rosemary à travers la table. D'une manière ou d'une autre il leur faudrait remettre ce garçon à sa place ! Au bout d'un instant le garçon revint, portant la bouteille de vin bon marché en la tenant par le goulot et en la cachant à demi derrière les pans de son habit, comme si c'était quelque chose d'un peu inconvenant ou de malpropre. Gordon avait trouvé un moyen de se venger. Au moment où le garçon montra la bouteille, il tendit la main pour la tâter, et fronça les sourcils.

« Ce n'est pas ainsi qu'on sert le vin rouge », dit-il.

Rien qu'un instant le garçon resta interloqué.

« M'sieur ? dit-il.

— C'est froid comme le marbre. Emportez cette bouteille et chambrez-la.

— Très bien, M'sieur. »

Mais ce n'était pas vraiment une victoire. Le garçon n'avait pas l'air confus. Ce vin valait-il d'être chamberé ? disait son haussement de sourcils. Il emporta la bouteille avec un tranquille dédain faisant clairement comprendre à Rosemary et à Gordon que c'était déjà bien assez déplorable de commander le vin le meilleur marché sur la carte sans faire encore ensuite tant d'embarras à son sujet.

Le bœuf et la salade étaient d'un froid de cadavre et n'avaient pas du tout l'air de véritables aliments. Ils avaient goût d'eau. Les petits pains, eux aussi, bien que rassis, étaient humides. L'eau de la Tamise envahie de roseaux semblait avoir tout imprégné. Ils ne furent pas surpris, la bouteille une fois ouverte, de trouver au vin goût de vase. Mais il était alcoolique, c'était là l'important. Ils furent tout à fait surpris de s'apercevoir combien il était remontant, une fois qu'il avait passé votre gosier et qu'il était dans votre estomac. Après en avoir bu un verre et demi, Gordon se sentit beaucoup mieux. Le garçon se tenait près de la porte, avec une patience ironique, na serviette sur le bras, essayant de mettre Gordon et Rosemary mal à l'aise par sa présence. D'abord il y réussit, mais Gordon lui tournant le dos ne tint aucun compte de lui et bientôt l'oublia presque. Peu à peu le courage leur revint. Ils commencèrent à parler plus facilement et à voix haute. « Regarde,

dit Gordon, ces cygnes nous ont suivis tout le long jusqu'ici. »

C'était vrai ! Les deux cygnes étaient là, voguant çà et là, indécis, sur l'eau vert foncé. Et à ce moment le soleil perça de nouveau et cette lugubre salle à manger-aquarium fut inondée d'une plaisante lumière verdâtre. Gordon et Rosemary soudain eurent chaud et se sentirent heureux. Ils se mirent à bavarder de mut et de rien, presque comme si le garçon n'avait pas été là, et Gordon saisit la bouteille et reversa « deux verres de vin. Par-dessus leurs verres leurs égards se rencontrèrent. Elle le regardait avec une sorte de moquerie soumise. « Je suis ta maîtresse, disaient ses yeux, que c'est drôle ! » Leurs genoux ne touchaient sous la petite table ; un instant elle pressa son genou entre ceux de Gordon. Quelque chose bondit en lui ; une chaude vague de sensualité ci de tendresse l'envahit. Il se souvint. Elle était sa lionne amie, sa maîtresse. Tout à l'heure, quand ils aéraient seuls, dans quelque endroit caché, au grand air chaud et sans vent, il aurait son corps nu tout entier enfin à lui ! A vrai dire, toute la matinée il l'avait su, mais c'était demeuré comme une connaissance abstraite. C'est seulement à présent qu'il en prenait véritablement conscience. Sans prononcer un mot, avec une sorte de certitude physique, il savait que dans moins d'une heure elle serait dans ses bras, nue. Tandis qu'ils étaient assis là, dans la chaude lumière, leurs genoux se touchant, les yeux dans les yeux, il leur semblait que tout était déjà accompli.

Il y avait entre eux une intimité profonde. Ils seraient bien restés assis là pendant des heures, simplement à se regarder mutuellement et à parler de choses insignifiantes qui avaient de la signification pour eux mais pour personne d'autre. Ils restèrent assis là vingt minutes au moins. Gordon avait oublié le garçon – avait même oublié, momentanément, le désastre d'être roulé pour ce misérable déjeuner qui allait le dépouiller jusqu'à son dernier penny. Mais bientôt le soleil se cacha, la salle redevint grise, et ils se rendirent compte qu'il était temps de s'en aller.

« L'addition », dit Gordon, se tournant à demi.

Le garçon fit un ultime effort pour être blessant.

« L'addition, M'sieur ? Mais vous ne voulez pas de café, M'sieur ?

— Non, pas de café. L'addition. »

Le garçon battit en retraite et revint avec une feuille de papier pliée sur un plateau. Gordon l'ouvrit. Six shillings et trois pence – et il avait exactement, en tout et pour tout, sept shillings et onze pence ! Bien sûr, il savait approximativement ce qu'allait être l'addition, et pourtant son sang ne fit qu'un tour en la voyant. Il se leva, tâta dans sa poche et sortit tout son argent. Le jeune garçon olivâtre, son plateau sur le bras, regarda la poignée de monnaie ; il devina parfaitement que c'était tout ce que Gordon avait. Rosemary aussi s'était levée et avait contourné la table. Elle pinça le coude de Gordon ; c'était là un signal pour lui faire comprendre qu'elle aimerait bien payer sa part. Gordon fit semblant de n'y prendre pas garde. Il paya les six shillings et trois pence, et, en se détournant pour s'éloigner, laissa tomber un autre shilling sur le plateau. Le garçon le soupesa un instant, le fit sauter sur la main d'un petit coup sec et le glissa dans la poche de son gilet avec l'air de dissimuler quelque chose d'innommable.

En enfilant le couloir, Gordon se sentit consterné, désemparé – hébété, presque. Tout son argent parti d'un seul coup ! C'était affreux ce qui était arrivé là ! Si seulement ils

n'étaient pas entrés dans ce maudit endroit ! La journée entière était gâchée maintenant – et tout cela pour deux assiettes de bœuf froid et une bouteille de vin de table trouble ! Bientôt il faudrait penser au thé, et il ne lui restait que six cigarettes, et il y avait les billets d'autobus pour le retour A Slough et Dieu sait quoi d'autre ; et il n'avait que huit pence en tout et pour tout ! Ils sortirent de l'hôtel avec la même impression que si on les avait mis dehors à coups de pied, et la porte claqua derrière eux. Toute la chaude intimité du moment précédent s'était évanouie. Tout paraissait différent maintenant qu'ils étaient dehors. Il leur sembla que leur sang se refroidissait brusquement au grand air. Elle avait à moitié peur, à présent, de ce qu'elle avait résolu de faire. Il regardait se mouvoir ses jambes fines et vigoureuses. Voilà le corps qu'il désirait depuis si longtemps ; mais maintenant que le moment était venu, il n'était plus qu'intimidé. Il souhaitait qu'elle fût sienne, il souhaitait *l'avoir eue*, mais il aurait voulu que ce fût fini et bien fini. C'était un effort – une chose qu'il devait se forcer à faire. Bizarre que cette sale histoire de l'addition du restaurant ait pu le changer si totalement. L'humeur paisible et insouciant du matin était en miettes ; à sa place était revenue cette chose odieuse, harassante, habituelle – le souci au sujet de l'argent. Dans une minute il lui faudrait avouer qu'il ne lui restait que huit pence ; il lui faudrait emprunter de l'argent à Rosemary pour qu'ils puissent rentrer ; ce serait sordide et honteux. Seul le vin en lui maintenait son courage. La chaleur du vin et le sentiment odieux qu'il ne lui restait plus que huit pence se livraient combat dans son corps, aucun des deux n'arrivant à avoir le dessus sur l'autre.

Ils marchaient assez lentement, mais bientôt ils furent loin du fleuve et de nouveau sur une hauteur. Chacun d'eux cherchait désespérément quelque chose à dire et ne trouvait rien. Il vint marcher à sa hauteur, lui prit la main et entrelaça ses doigts aux siens. Comme cela ils se sentirent mieux. Mais le cœur de Gordon battait à lui faire mal, et il se sentait les entrailles resserrées. Il se demandait si elle éprouvait la même chose.

« Il semble n'y avoir personne par ici, dit-elle enfin.

— C'est dimanche après-midi. Ils sont tous endormis sous les aspidistras, à digérer le rosbif et le Yorkshire [\[14\]](#). »

Il y eut un autre silence. Ils firent encore environ cinquante mètres. Se rendant difficilement maître de sa voix, il arriva à dire :

« Il fait extraordinairement chaud. Nous pourrions nous asseoir un petit moment, si nous trouvons un endroit.

— Oui, d'accord. Si tu veux. »

Bientôt ils arrivèrent à un petit bois-taillis sur la gauche de la route. Il paraissait mort et vide, rien n'y poussant sous les arbres dénudés. Mais à un coin du bois, à l'autre extrémité, il y avait un grand lopin extrêmement broussailleux de prunelliers ou épines noires. Il mit son bras autour d'elle sans rien dire et la fit se tourner dans cette direction. Il y avait une brèche dans la haie, avec du fil de fer barbelé en travers. Il souleva le barbelé pour qu'elle pût passer et elle se glissa prestement par-dessous. Il sentit son cœur bondir de nouveau. Comme elle était souple et vigoureuse ! Mais en enjambant le barbelé pour la suivre, les huit pence – une pièce de six pence et deux pièces d'un penny – tintèrent dans sa poche, l'abattant de nouveau.

Quand ils eurent atteint les buissons, ils y découvrirent une niche naturelle. Sur trois

côtés s'élevaient en berceaux des arbrisseaux épineux, sans feuilles mais impénétrables, et du quatrième côté l'on dominait le versant de la colline, on avait vue sur une étendue de labours sans arbres. Au pied de la colline il y avait un chalet à toiture basse, tout petit comme un jouet d'enfant, et il ne sortait pas de fumée de ses cheminées. Aucun être vivant ne bougeait nulle part. On ne pouvait pas être plus seuls qu'en cet endroit. L'herbe était de l'espèce belle et moussue qui pousse sous les arbres.

« Nous aurions dû apporter un imperméable, dit-il. Il s'était agenouillé.

— Ça n'a pas d'importance. Le sol est assez sec. »

Il la tira à terre à côté de lui, l'embrassa, lui ôta son feutre plat, s'étendit sur elle poitrine contre poitrine. Elle gisait sous lui, cédant plutôt que répondant. Elle i »r résista pas quand la main de Gordon chercha ses seins. Mais au fond d'elle-même elle avait encore peur, elle voulait le faire – oh, oui ! elle voulait tenir sa promesse implicite, elle ne voulait pas se dédire ; mais n'empêche qu'elle avait peur. Et, au fond, lui aussi lui-même cela un peu à contrecœur. Il était consterné de l'apercevoir combien peu, en ce moment, il la désirait réellement. Cette question d'argent le dépouillait toujours de son assurance. Comment peut-on faire l'amour quand on n'a que huit pence dans sa poche et qu'on pense à cela tout le temps ? Cependant, en un certain sens, il la désirait. A la vérité, il ne pouvait pu* se passer d'elle. Sa vie prendrait un tour différent une fois qu'ils auraient été véritablement amants. Pendant un long moment il demeura sur sa poitrine, la tête de Rosemary tournée de côté, son visage à lui contre son cou et ses cheveux sans rien tenter de plus.

Et voilà que le soleil perça de nouveau. Il commençait à se faire bas dans le ciel à présent. La chaude lumière se déversa sur eux comme si une membrane voilant le ciel avait crevé. Il faisait vraiment un peu froid sur l'herbe tant que le soleil restait caché derrière les nuages ; mais à présent, une fois de plus, il faisait presque aussi chaud qu'en été. Tous deux se redressèrent, s'assirent en se répandant en exclamations.

« Oh ! Gordon, regarde ! Regarde comme le soleil illumine tout ! »

Tandis que les nuages se dissipaient, une coulée de soleil jaune, allant en s'élargissant, glissa rapidement sur la vallée, dorant tout sur son passage. L'herbe, qui avait été d'un vert terne, prit soudain l'éclat de l'émeraude. Le chalet vide, tout en bas, se détacha brusquement sur le paysage en chaudes couleurs : hyacinthe des toits, rouge cerise de la brique. Seul le fait de n'entendre aucun oiseau chanter rappelait qu'on était en hiver. Gordon mit son bras autour de Rosemary et, l'attirant, la serra fort contre lui. Ils étaient assis, joue contre joue, regardant en bas de la colline. Il la fit se tourner et l'embrassa.

« Tu m'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Je t'adore, gros bête !

— Et tu vas être gentille avec moi, n'est-ce pas ?

— Gentille avec toi ?

— Me laisser faire ce que je désire avec toi ?

— Oui, je crois.

— Tout ?

— Oui, d'accord. Tout. »

Il lui pressa le dos sur l'herbe. C'était tout à fait différent à présent. La chaleur du soleil semblait avoir pénétré dans leurs veines. « Enlève tes vêtements, tu seras bien gentille », murmura-t-il. Ce qu'elle fit d'assez bon cœur. Elle n'avait pas honte devant lui. En outre, il faisait si chaud et l'endroit était si solitaire que cela n'avait pas d'importance d'être plus ou moins déshabillés. Ils étendirent leurs vêtements par terre pour faire une sorte de lit où elle pût se coucher. Elle s'étendit, nue, sur le dos, les mains derrière la tête, les yeux fermés, souriant légèrement, comme si, après avoir tout bien considéré, elle avait l'esprit en paix. Durant un long moment il demeura agenouillé À contempler son corps. Il restait saisi devant sa beauté. Elle semblait plus jeune, nue, que vêtue. Son visage, rejeté en arrière, les yeux fermés, paraissait presque infantin. Il fit un mouvement pour se rapprocher d'elle. Une fois de plus les pièces de monnaie tintèrent dans sa poche. Plus que huit pence ! Les tracas allaient recommencer ! Mais il ne voulait pas y songer maintenant. Venir à bout de cela, voilà l'important, en venir à bout et au diable l'avenir ! Il passa un bras sous elle et mit son corps en contact avec le sien.

« Puis-je ? Maintenant ?

— Oui. C'est ça !

— Tu n'as pas peur ?

— Non.

— Je le ferai avec autant de douceur que je pourrai.

— Ça n'a pas d'importance. »

Un instant plus tard :

« Oh, Gordon, non ; non, non, non !

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Non, Gordon, non ! Tu ne dois pas. *Non !* »

Elle posa ses mains à plat contre sa poitrine et le repoussa violemment en arrière. Son visage avait un air lointain, apeuré, presque hostile. C'était terrible de la sentir le repousser en un tel moment. C'était comme si on lui avait flanqué de l'eau froide dessus. Il tomba à la renverse en s'écartant d'elle, consterné, rajustant à la hâte ses vêtements.

« Mais qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que tu as ?

— Oh ! Gordon ! J'avais cru que tu... oh ! mon Dieu ! »

Elle se cacha le visage de son bras et, en roulant, se mit sur le côté, s'écartant de lui, ayant soudain honte.

« Qu'y a-t-il ? répéta-t-il.

— Comment peux-tu être si *imprudent* ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par *imprudent* ?

— Oh ! tu sais bien ce que je veux dire ! »

Son cœur se serra. Il savait ce qu'elle voulait dire ; mais il n'y avait jamais pensé jusqu'ici. Et évidemment – eh oui, il aurait dû y penser. Il se redressa et se détourna d'elle. Brusquement il sut qu'il ne pourrait pousser plus loin tout ceci. Dans un champ mouillé, un dimanche après-midi – et en plein hiver par-dessus le marché ! Impossible ! Cela paraissait si bien, si naturel, il n'y avait qu'une minute ! A présent, cela paraissait tout bonnement sordide et laid.

« Je ne m'attendais pas à ceci ! dit-il amèrement.

— Mais c'est plus fort que moi, Gordon ! Tu aurais dû – tu sais bien !

— Tu ne t'imagines pas que je vais faire ce genre de choses, non ?

— Mais que pouvons-nous faire d'autre ? Il ne m'est pas possible d'avoir un bébé !

— Tu dois en prendre le risque.

— Oh ! Gordon, comme tu es absurde ! »

Étendue, elle levait les yeux vers lui, le visage plein de détresse, pour le moment trop fortement émue pour se rappeler qu'elle était nue. Le désappointement de Gordon s'était mué en colère. Ça y est, vous voyez, l'argent de nouveau ! Même au moment de l'acte le plus secret de votre vie, vous n'y échappez pas ; il vous faut toujours tout gâcher par de dégoûtantes précautions de sang-froid à cause de l'argent ! L'argent, l'argent, toujours l'argent ! Jusque dans le lit nuptial, le dieu Argent fait intrusion ! Dans les hauts ou dans les bas, il est là ! Il fit un ou deux pas dans un sens, puis dans l'autre, les mains dans les poches.

« De nouveau l'argent, tu vois ! dit-il. Même en un moment comme celui-ci, il a le pouvoir de nous surveiller de près et de nous houspiller. Même quand nous sommes seuls et à des kilomètres de tout, sans personne pour nous voir.

— Qu'est-ce que l'argent a à voir avec cela ?

— Je t'ai dit qu'il ne te viendrait jamais à l'idée de te faire du souci au sujet d'un bébé, si ce n'était pas ta question de l'argent. Nous le voudrions bien, ce bébé, si ce n'était pas cette question. Tu dis que tu ne “peux pas” avoir un bébé. Que veux-tu dire par ne “pas pouvoir” avoir un bébé ? Tu veux dire que tu n'oses pas ; parce que tu perdrais ton emploi et que je n'ai pas d'argent et que tous les deux nous mourrions de faim. Réduction des naissances ! C'est tout bonnement une autre façon qu'ils ont trouvée de nous intimider. Et tu veux que je donne mon acquiescement à cela, apparemment !

— Mais que puis-je faire, Gordon ? Que puis-je faire ? »

A ce moment, le soleil disparut derrière les nuages. Il fit sensiblement plus froid. Au demeurant, cette « cène était grotesque – cette femme nue couchée sur l'herbe, l'homme habillé se tenant debout auprès d'elle, l'air maussade, les mains dans les poches. Encore un peu et elle attraperait la mort, à rester étendue comme ça dans le froid. Tout cela était absurde et inconvenant.

« Mais que puis-je faire d'autre ? répéta-t-elle.

— M'est avis que tu pourrais commencer par remettre tes vêtements », dit-il

froidement.

Il n'avait dit cela que pour se venger de son irritation ; mais le résultat fut de la plonger dans une confusion si pénible et si manifeste qu'il dut lui tourner le dos. Il ne lui fallut que peu de temps pour se rhabiller. Pendant qu'agenouillée elle lançait ses chaussures, il l'entendit renifler une ou deux fois. Elle était sur le point de pleurer et faisait tous ses efforts pour refouler ses larmes. Il se sentit horriblement honteux.

Il eût aimé se jeter à genoux à côté d'elle, l'entourer de ses bras et lui demander pardon. Mais il ne pouvait rien faire de semblable ; cette scène l'avait laissé balourd et gauche. Il n'arriva que difficilement à maîtriser sa voix, même pour prononcer la phrase la plus banale :

« Es-tu prête ? dit-il platement.

— Oui. »

Ils revinrent vers la route, franchirent le fil de fer barbelé et se mirent à descendre la colline sans un mot de plus. De nouveaux nuages déferlaient sur le soleil. Il commençait à faire beaucoup plus froid. Une heure encore et le crépuscule précoce tomberait. Ils atteignirent le bas de la colline d'où ils pouvaient voir l'hôtel Ravenscroft, théâtre de leur désastre.

« Où sommes-nous en train d'aller ? dit Rosemary d'une petite voix boudeuse.

— Nous sommes, je suppose, sur le chemin de retour vers Slough. Il faut que nous traversions le pont pour jeter un coup d'œil aux poteaux indicateurs. »

De nouveau ils ne parlèrent guère durant plusieurs kilomètres. Rosemary était gênée et malheureuse. Plusieurs fois elle obliqua pour se rapprocher de lui, avec l'intention de lui prendre le bras, mais il s'écarta tout doucement d'elle ; ils marchèrent donc de front avec presque la largeur de la route entre eux. Elle s'imaginait l'avoir mortellement offensé. Elle supposait que c'était à cause de son désappointement – parce qu'elle l'avait repoussé au moment critique – qu'il était en colère contre elle ; elle se serait excusée s'il lui avait donné le quart d'une chance de le faire. Mais, en fait, il ne pensait plus guère à cela. Son esprit s'était détourné de ce côté de la situation. C'était la question d'argent qui le tracassait maintenant – le fait de n'avoir que huit pence en poche. Dans très peu de temps il lui faudrait en faire l'aveu. Il y aurait les billets de l'autobus de Farnham à Slough, et le thé à Slough, et des cigarettes, et encore des billets d'autobus et peut-être un autre repas quand ils arriveraient à Londres ; et rien que huit pence pour faire face à tout cela ! Il lui faudrait emprunter à Rosemary, finalement. Et c'était si salement humiliant ! Il est odieux d'avoir à emprunter de l'argent à quelqu'un avec qui vous venez de vous quereller. Combien cela rendait ridicules toutes ses belles attitudes ! Regarde-toi un peu, lui faisant la leçon, prenant des airs supérieurs, feignant d'être scandalisé parce qu'elle considérait comme admis d'avoir recours à des moyens anticonceptionnels ; et le moment d'après, faisant volte-face et lui demandant de l'argent ! Vous voyez, voilà ce que l'argent est capable de faire ! Il n'y a pas d'attitude que l'argent ou le manque d'argent ne puisse dégonfler !

Vers quatre heures et demie, il faisait presque complètement noir. Ils marchaient pesamment le long de routes embrumées où il n'y avait aucun éclairage, à part les fentes

des fenêtres des cottages et le jaune rayon lumineux d'une auto, de temps à autre. Il commençait à faire diablement froid, aussi, mais ils avaient marché durant plus de six kilomètres et l'exercice les avait réchauffés. Il était impossible de continuer plus longtemps à se comporter en êtres insociables. Ils commencèrent à parler plus facilement, et peu à peu ils obliquèrent pour se rapprocher de plus en plus. Rosemary prit le bras de Gordon. Bientôt elle le fit s'arrêter et se tourner pour lui faire face.

« Gordon, pourquoi es-tu si rosse avec moi ?

— En quoi suis-je rosse avec toi ?

— En faisant tout ce chemin sans me dire un mot !

— Ah ! bon.

— Es-tu toujours en colère contre moi à cause de ce qui vient de se passer ?

— Non, je n'ai jamais été en colère contre toi. Ce n'est pas toi qui es à blâmer. »

Elle leva les yeux vers lui, essayant de deviner l'expression de son visage bien qu'il fût noir presque comme dans un four. Il l'attira contre lui, et, comme elle semblait l'espérer, lui inclina le visage en arrière et l'embrassa. Elle l'étreignit passionnément, son corps fondit contre le sien. Elle avait attendu cela, semblait-il.

« Gordon, tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que oui.

— Les choses ont mal tourné. Ça a été plus fort que moi. J'ai eu peur tout à coup.

— Ça ne fait rien. Une autre fois, tout ira bien. »

Elle s'abandonnait mollement contre lui, la tête sur sa poitrine. Il pouvait entendre son cœur battre. Celui-ci semblait palpiter violemment, comme si elle était en train de prendre une décision.

« Ça m'est égal, dit-elle d'une voix indistincte, le visage enfoui dans le veston de Gordon.

— Qu'est-ce qui t'est égal ?

— Le bébé. J'en courrai le risque. Tu peux faire ce que tu veux avec moi. »

A ces mots de reddition, un faible désir s'éleva en lui et s'évanouit presque aussitôt. Il savait pourquoi elle avait dit ça. Ce n'était pas parce qu'en ce moment elle éprouvait réellement le désir d'être prise. C'était par pur clan de générosité, pour lui faire comprendre qu'elle l'aimait et prendrait un risque redouté plutôt que de le décevoir.

« Maintenant ? dit-il.

— Oui, si tu veux. »

Il réfléchit. Il avait tellement besoin d'être sûr qu'elle était sienne ! Mais l'air froid du soir les baignait. Derrière les haies, l'herbe haute serait humide et glacée. Ce n'était ni l'heure ni le lieu. D'ailleurs, cette fichue question des huit pence avait usurpé son esprit. Il n'était plus dans l'humeur voulue.

« Je ne peux pas, dit-il finalement.

— Tu ne peux pas ? Mais, Gordon, je pensais...

— Je sais. Mais tout est différent, à présent.

— Tu es encore bouleversé ?

— Oui, en un sens.

— Pourquoi ? »

Il l'écarta un peu de lui en la poussant. Autant avoir une explication maintenant que plus tard. Néanmoins, il avait tellement honte qu'il marmotta plutôt qu'il ne dit :

« J'ai une sale chose à te dire. Ça m'a tourmenté tout le long du chemin.

— Qu'est-ce ?

— Voici. Peux-tu me prêter un peu d'argent ? Je suis absolument fauché. J'avais juste assez pour aujourd'hui, mais l'addition de ce sale hôtel a tout désorganisé. Il ne me reste plus que huit pence. »

Rosemary fut stupéfaite. Elle se libéra brusquement de l'étreinte de ses bras dans sa stupéfaction.

« Il ne te reste que huit pence ? Qu'est-ce que tu racontes ? Quelle importance cela a-t-il qu'il ne te reste que huit pence ?

— Ne viens-je pas de te dire que dans une minute je vais avoir à t'emprunter de l'argent ? Il va falloir que tu paies tes propres tickets d'autobus, et les miens, et ton thé et Dieu sait quoi. Et je t'ai invitée à sortir avec moi ! Tu es censée être mon invitée. C'est odieux !

— Ton *invitée* ! Oh ! Gordon, mais tu l'es vraiment, un enfant ! Comment peux-tu te laisser tourmenter par une chose comme ça ! Comme si ça m'ennuyait de te prêter de l'argent ! Ne t'ai-je pas toujours dit que je voulais payer ma part quand nous sortons ensemble ?

— Oui, et tu sais combien je déteste que ce soit toi qui paies. Nous avons discuté cela à fond l'autre soir.

— Oh ! Que tu es absurde, mais absurde ! Crois-tu qu'il y a de quoi avoir honte de n'avoir pas d'argent ?

— Bien sûr que oui ! C'est la seule chose au monde dont il y a à avoir honte.

— Mais qu'est-ce que ça a à voir avec le fait que toi et moi nous fassions l'amour, en tout cas ? Je ne te comprends pas. D'abord tu voulais, puis tu n'as plus voulu. Qu'est-ce que l'argent a à voir avec ça ?

— Tout. »

Il passa son bras sous le sien et repartit sur la route. Elle ne comprendrait jamais. Néanmoins il voulait absolument lui expliquer.

« Ne comprends-tu pas qu'on n'est pas pleinement un être humain – qu'on ne *se sent*

pas un être humain – quand on n’a pas d’argent dans sa poche ?

— Non. Je trouve que c’est tout bonnement stupide.

— Ce n’est pas que je n’aie pas envie de faire l’amour avec toi, si, j’en ai envie. Mais je t’assure que je ne peux pas faire l’amour avec toi quand je n’ai que huit pence en poche. Du moins, quand tu sais que je n’ai que huit pence. Je ne le peux tout bonnement pas. C’est physiquement impossible.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Tu trouveras la réponse dans Lemprière », dit-il de façon obscure.

Voilà qui trancha la question. Ils ne parlèrent plus de cela. C’était la seconde fois qu’il se conduisait avec une grossièreté méchante, qu’il la faisait pourtant se sentir confuse comme si c’était elle qui fût dans son tort. Ils continuèrent à marcher. Elle ne le comprenait pas ; d’autre part, elle lui pardonnait tout. Bientôt ils arrivèrent à Farnham Common, et, après avoir attendu au croisement des routes, prirent un autobus pour Slough. Dans le noir, alors que surgissait l’autobus, Rosemary trouva la main de Gordon et y glissa une demi-couronne, pour qu’il pût payer les tickets sans avoir la honte en public de laisser une femme payer pour lui.

Pour sa part, Gordon eût préféré aller à pied jusqu’à Slough et économiser le prix des tickets d’autobus, mais il savait que Rosemary refuserait. A Slough, de même, il était d’avis de reprendre directement le train pour Londres, mais Rosemary dit avec indignation qu’elle n’allait pas se passer de son thé, aussi allèrent-ils dans un grand hôtel, lugubre, plein de courants d’air, près de la gare. Le thé, avec des sandwiches desséchés et de petits gâteaux semblables à de petites boules de mastic, coûta deux shillings par personne. C’était un supplice pour Gordon de la laisser payer pour lui. Il bouda, ne mangea rien et, après une discussion à voix basse, tint avec insistance à contribuer avec ses huit pence aux frais de ce thé.

Il était sept heures quand ils prirent le train de retour pour Londres. Le train était bondé d’excursionnistes fatigués en shorts kaki. Rosemary et Gordon ne parlèrent guère. Ils s’assirent l’un près de l’autre, Rosemary le bras enlacé au sien, jouant avec la main de Gordon, lui regardant au-dehors par la fenêtre. Les gens dans le compartiment les observaient, se demandant à propos de quoi ils s’étaient querellés. Gordon regardait l’obscurité étoilée de lumières s’écouler comme un flot. Ainsi donc la journée dont il s’était fait une telle fête par avance était passée. Et à présent, retour à Willowbed Road, sans un sou devant lui pour la semaine. Durant toute une semaine, à moins que ne se produise un miracle, il ne lui serait même pas possible de s’acheter une cigarette. Quel bougre d’idiot il avait été ! Rosemary n’était pas fâchée contre lui. Par la pression de sa main, elle essayait de lui faire comprendre qu’elle l’aimait. Le pâle visage mécontent de Gordon, à demi détourné d’elle, son veston râpé et ses cheveux gris souris mal peignés, qui avaient plus que jamais besoin d’être coupés, la remplissaient d’une profonde pitié. Elle éprouvait à son égard des sentiments plus tendres que si tout avait bien marché, parce qu’avec son intuition féminine elle comprenait qu’il était malheureux et que la vie était difficile pour lui.

« Tu me reconduis chez moi ? dit-elle, alors qu’ils sortaient de la gare de Paddington.

— Si ça ne te fait rien de marcher. Je n'ai pas de quoi payer les tickets.

— Mais moi, laisse-moi donc les payer. Oh là là ! Bon, tu ne veux pas sans doute. Mais toi, comment vas-tu rentrer chez toi ?

— Oh ! je marcherai. Je connais le chemin. Ce n'est pas si loin.

— L'idée que tu vas faire tout ce trajet à pied m'est si désagréable ! Tu as l'air si fatigué ! Sois gentil, laisse-moi payer ton trajet de retour ? Sois gentil !

— Non. Tu as déjà bien assez payé pour moi comme ça !

— Oh là là ! Ce que tu peux être idiot ! »

Ils s'étaient arrêtés à l'entrée du métro. Il lui prit la main.

« Je crois qu'il faut nous dire au revoir pour l'instant, dit-il.

— Au revoir, Gordon chéri. Merci infiniment de m'avoir emmenée à la campagne. Ça a été si amusant ce matin.

— Ah ! ce matin ! C'était différent, alors. »

Il se reporta en esprit à ces heures matinales, alors qu'ils étaient seuls ensemble sur la route et qu'il y avait encore de l'argent dans sa poche. Il fut saisi de remords. Dans l'ensemble il s'était mal conduit. Il lui serra la main un peu plus fort.

« Tu n'es pas fâchée contre moi ?

— Non, gros bêta, bien sûr que non.

— Je n'avais pas l'intention d'être rosse avec toi. C'est l'argent. C'est toujours l'argent.

— Ne t'en fais pas ; ce sera mieux la prochaine fois. Nous irons à un meilleur endroit. Nous irons à Brighton pour le week-end, ou dans un endroit comme ça.

— Peut-être, quand j'aurai de l'argent. Tu écriras bientôt, n'est-ce pas ?

— Oui.

Tes lettres sont les seules choses qui me permettent de tenir le coup. Dis-moi quand tu m'écriras, afin que je jouisse à l'avance d'avoir une lettre de toi.

— J'écrirai demain soir et je mettrai la lettre à la poste mardi. Tu l'auras donc au dernier courrier de mardi soir.

— Alors, au revoir, Rosemary chérie.

— Au revoir, Gordon chéri. »

Il la quitta au guichet. Quand il eut fait vingt mètres, il sentit une main se poser sur son bras. Il se retourna brusquement. C'était Rosemary. Elle lui fourra un paquet de vingt Gold Flake, qu'elle venait d'acheter au kiosque à tabac, dans la poche de son veston et repartit en courant vers le métro, avant qu'il pût protester.

Il se traîna chez lui à travers les terrains vagues de Murylebone et de Regent's Park. C'était la queue de cette journée. Les rues étaient noires et désertes, avec cette étrange impression d'apathie du dimanche soir ou les gens sont plus fatigués après un jour

d'oisiveté qu'après un jour de travail. Il faisait salement froid, aussi. Le vent s'était levé à la tombée de la nuit. *Brusquement le vent fulminant balaie*. Gordon avait mal aux pieds, ayant fait de vingt à vingt-cinq kilomètres ; et aussi il avait faim. Il avait peu mangé de toute la journée. Le matin, il s'était dépêché de partir sans avoir pris un vrai petit déjeuner, et le lunch à l'hôtel Ravenscroft n'était pas le genre de repas à vous faire beaucoup de bien ; depuis il n'avait pris aucune nourriture solide. Mais il n'y avait aucun espoir d'obtenir quelque chose à son arrivée chez lui. Il avait dit à la mère Wisbeach qu'il serait dehors toute la journée.

Quand il arriva à Hampstead Road, il lui fallut attendre sur le bord du trottoir pour laisser passer un flot de voitures. Même ici tout semblait sombre et lugubre, en dépit des lumières éblouissantes et du froid scintillement des vitrines de bijouteries. Le vent aigre perçait ses minces vêtements, le faisant frissonner. *Brusquement le vent fulminant balaie / Les peupliers flexibles, depuis peu dénudés*. Il avait fini ce poème, en entier à l'exception des deux derniers vers. Il songea de nouveau à ces heures du matin – aux routes embrumées et désertes, à cette impression de liberté et d'aventure, et d'avoir toute la journée et toute la campagne devant soi pour s'y promener au hasard selon son bon plaisir. C'était d'avoir de l'argent qui avait permis cela, naturellement. Sept shillings et onze pence, il avait dans sa poche ce matin. Ç'avait été une brève victoire sur le dieu Argent ; une apostasie d'un matin, des vacances dans les bosquets d'Astarté. Mais de telles choses ne durent jamais. Votre argent s'en va et votre liberté avec. Circoncisez vos prépuces, dit le Seigneur. Et nous revoilà à ramper, pleurnichant comme de juste.

Un autre banc migrateur de voitures passa, suivant le courant. Une en particulier retint son regard, une longue auto svelte, élégante comme une hirondelle, toute miroitante, bleu et argent ; elle devait bien coûter un millier de guinées, pensa-t-il. Un chauffeur vêtu de bleu était assis au volant, raide, immobile, comme une statue dédaigneuse. A l'arrière, intérieurement éclairé en rose, quatre jeunes êtres élégants, deux jeunes hommes et deux jeunes filles, fumaient des cigarettes et riaient. Il entrevit des visages luisants de santé de Jeannot Lapin, des visages à la ravissante carnation rose et satinée, éclairés par cet éclat intérieur particulier qui ne peut jamais être contrefait, le chaud et doux rayonnement de l'argent.

Il traversa la rue. Pas de repas ce soir. Mais il y avait encore du pétrole dans le réchaud, Dieu merci ; il se ferait une secrète tasse de thé dès son arrivée. Alors il se vit, lui et sa vie, sans feintes protectrices. Chaque soir, la même chose – le retour dans cette chambre à coucher froide et solitaire, et les feuillets » crasseux, entassés en désordre, du poème qui ne serait jamais achevé. C'était une impasse. Il ne finirait jamais *Plaisirs de Londres*, il n'épouserait jamais Rosemary, il ne mettrait jamais sa vie en ordre. Il ne ferait qu'aller à la dérive et couler, aller à la dérive et couler comme les autres membres de sa famille ; mais serait pis qu'eux – de plus en plus bas dans quelque affreux monde souterrain qu'il ne pouvait encore que vaguement imaginer. C'était ce qu'il avait choisi en déclarant la guerre à l'argent. Sers le dieu Argent ou coule ; il n'y a pas d'autre voie.

Quelque chose, à une grande profondeur en des-sous, fit trembler la rue de pierre. Le métro glissait dans le monde souterrain. Il eut une vision de Londres, du monde occidental ; il vit mille millions d'esclaves peinant et rampant autour du trône de l'Argent. La terre est labourée, les vaisseaux voguent, les mineurs suent dans des galeries

souterraines ruisselantes, des employés se hâtent pour être là à huit heures quinze, la peur du patron leur rongant les organes vitaux. Et même au lit avec leurs épouses, ils tremblent et obéissent. Obéissent à qui ? A la prêtraille de l'Argent, maîtres du monde aux visages roses. Le gratin. Un ramassis confus de jeunes lapins luisants de santé dans des autos de mille guinées, de courtiers en bourse jouant au golf et de financiers cosmopolites, de juristes de la cour de la chancellerie et de jeunes tapettes à la mode, de banquiers, de rois de la presse, de romanciers des quatre sexes, de pugilistes américains, d'aviatrices, d'étoiles de cinéma, d'évêques, de poètes titrés et de gorilles de Chicago.

Au bout de cinquante mètres, les derniers vers de son poème surgirent dans son esprit. Il marcha vers son logis, se redisant ce poème :

*Brusquement le vent fulminant balaie
Les peupliers flexibles, depuis peu dénudés.
Et les noirs rubans des cheminées
Virent au sol ; effleurées par des jouets d'air,*

*Des affiches déchirées flottent ; froidement résonnent
Grondements de trams et ferraillements de sabots,
Et les employés, qui se hâtent vers le métro,
Regardent, frissonnant, par-delà les toits, vers l'est ;*

*Chacun songeant : « Voici l'hiver !
Dieu veuille que je conserve mon emploi cette année ! »
Et mornes, tandis que le froid pénètre
Dans leurs entrailles comme une lance de glace,*

*Ils songent loyer, impôts, cartes d'abonnement,
Assurances, charbon, gages de la bonniche,
Chaussures, frais scolaires, et prochain acompte
Pour les deux lits jumeaux de chez Drage.*

*Car si, durant les jours insoucians de l'été,
Nous avons putassé dans les bosquets d'Astarté,
Repentants à présent que soufflent les vents froids,
Nous nous agenouillons devant notre maître légitime ;*

*Le maître de tout, le dieu Argent,
Qui gouverne en nous et le sang et la main et d'esprit
Qui donne le toit pour protéger du vent,
Et, en donnant, reprend ;*

*Qui épie avec un soin jaloux et vigilant
Nos pensées, nos rêves, nos secrètes tendances,
Qui choisit nos mots et coupe nos vêtements,
Et trace le plan de nos jours ;*

*Qui refroidit notre colère, réprime notre espoir,
Et achète nos vies et paie en babioles,
Qui exige en tribut qu'on manque à sa parole,
Qu'on accepte les insultes, qu'on étouffe les joies ;*

*Qui lie de chaînes l'esprit du poète,
La force du terrassier, la fierté du soldat,
Et interpose son lisse bouclier engendrant la brouille
Entre l'amoureux et sa fiancée.*

VIII

Au moment où la pendule sonna une heure, Gordon claqua la porte de la boutique et se hâta d'aller, en courant presque, à la succursale de la banque Westminster, au bout de la rue.

Par un geste de prudence à demi conscient, il agrippait le revers de son veston, le tenant serré contre lui. C'est qu'en dedans, rangé dans la poche droite intérieure, il y avait un objet à l'existence duquel il n'arrivait pas tout à fait à croire. C'était une forte enveloppe bleue portant un timbre américain ; clans cette enveloppe il y avait un chèque de cinquante dollars ; et le chèque était établi au nom de « Gordon Comstock » !

Il pouvait sentir la forme carrée de l'enveloppe se dessiner contre son corps aussi nettement que si elle avait été chauffée au rouge. Toute la matinée il l'avait sentie là, qu'il la touchât ou non ; une portion de peau au-dessous de son sein droit semblait être devenue particulièrement sensible. Toutes les dix minutes, il avait sorti le chèque de son enveloppe et l'avait examiné avec anxiété. Après tout, les chèques sont des trucs compliqués. Ce serait épouvantable s'il se trouvait y avoir quelque chose qui clochait dans la date ou dans la signature. De plus, il risquait de le perdre – le chèque pouvait même s'évanouir de lui-même comme de l'or magique.

Ce chèque venait de la *Californian Review*, cette revue américaine à laquelle, des semaines ou des mois auparavant, il avait, en désespoir de cause, envoyé un poème. Il l'avait presque oublié, il y avait si longtemps de cela ; et voilà que ce matin, une lettre d'eux était arrivée à l'improviste. Et quelle lettre ! Aucun éditeur anglais jamais n'avait écrit de lettres comme celle-là ! Son poème leur avait fait « une impression très favorable ». Ils « feraient tout leur possible » pour l'inclure dans leur prochain numéro. Voudrait-il leur « faire la grâce » de leur montrer d'autres travaux de lui ? S'il voudrait ? Tu parles ! comme dirait Flaxman. Et le chèque accompagnait cette lettre. Ça paraissait une folie contre nature, en cette année de disgrâce 1934, qu'il y eût quelqu'un pour payer cinquante dollars un poème. Et pourtant il en était ainsi, et le chèque était là, paraissant parfaitement authentique chaque fois qu'il l'examinait.

Il n'aurait pas l'esprit en paix tant qu'il n'aurait pas touché ce chèque – car il était tout à fait possible que la banque le refusât – mais déjà un flot de visions déferlait dans son imagination : visions de visages de jeunes filles, visions de bouteilles de bordeaux voilées de toiles d'araignées et de cruchons de bière d'un litre, visions d'un complet neuf et de son pardessus retiré du clou, visions d'un week-end à Brighton avec Rosemary, vision du billet de cinq livres bruissant, crissant qu'il allait donner à Julia. Par-dessus tout, naturellement, ce billet de cinq livres pour Julia. C'était presque la première chose à laquelle il avait pensé quand le chèque était arrivé. Quoi qu'il fût d'autre avec cet argent, il devait en donner la moitié à Julia. Ce n'était que la plus élémentaire justice, étant donné tout ce qu'il lui avait emprunté au cours de ces dernières années. Toute la matinée, la pensée de Julia et de l'argent qu'il lui devait avait occupé son esprit à ses moments de loisir. Mais

c'était une pensée vaguement désagréable. Il n'y songeait plus durant toute une demi-heure, imaginait une douzaine de façons de dépenser ses dix livres jusqu'au dernier farthing ; et puis brusquement il resongeait à Julia. Bonne vieille Julia ! Julia aurait sa part. Un billet de cinq livres tout au moins. Et cela ne représenterait même pas le dixième de ce qu'il lui devait. Pour la vingtième fois, avec un léger malaise, il enregistra cette intention : cinq livres pour Julia.

La banque ne fit aucune difficulté au sujet du chèque. Gordon n'avait pas de compte en banque, tuais ils le connaissaient bien, car c'est là que M. McKechnie avait son compte. Ils avaient, déjà auparavant, payé des chèques d'éditeurs à Gordon. Une minute seulement de délibération et le caissier revint.

« En billets de combien, Monsieur Comstock ?

— Un de cinq livres et le reste en billets d'une livre, s'il vous plaît. »

Le léger et délicieux billet de cinq livres et les cinq billets neufs d'une livre glissèrent en bruissant sous la barre de cuivre. Et à leur suite le caissier poussa un petit tas de demi-couronnes et de pennies. A la manière d'un grand seigneur, Gordon jeta les pièces dans sa poche sans même les compter. C'était un peu comme un bakchich. Il s'était attendu à recevoir juste dix livres pour cinquante dollars. Le dollar devait être au-dessus du pair. Mais le billet de cinq livres, il le plia soigneusement et le rangea dans l'enveloppe américaine. C'était le billet de Julia. Il était sacro-saint. Il le lui enverrait par la poste tout à l'heure.

Il ne rentra pas déjeuner chez lui. Pourquoi mâcher du bœuf coriace comme une semelle dans une salle à manger aspidistrale, quand il avait dix livres en poche – ou plutôt, cinq livres ? (Il oubliait sans cesse que la moitié de l'argent était déjà affectée à Julia.) Pour le moment il ne s'inquiéta pas de mettre à la poste les cinq livres de Julia. Ce serait assez tôt de le faire ce soir. En outre, il avait plaisir à le sentir dans sa poche. C'était étrange comme on se sentait différent avec tout cet argent dans sa poche. Pas simplement riche, mais rassuré, revivifié – on renaissait. Il se sentait un individu différent de celui qu'il était hier. Et il l'était effectivement. Il n'était plus le pauvre diable qu'on piétine et qui se faisait de clandestines tasses de thé sur un réchaud à pétrole au 31 de Willowbed Road.

Il était Gordon Comstock, le poète, célèbre des deux côtés de l'Atlantique. Œuvres publiées : *Souris* (1932), *Plaisirs de Londres* (1935). Il pensait avec une parfaite confiance, maintenant, à *Plaisirs de Londres*. Dans trois mois, ce poème pourrait voir le jour. In-octavo coquille, couverture en bougran blanc. Il n'y avait rien dont il ne se sentît à la hauteur, maintenant que la chance avait tourné pour lui.

Il entra d'un pas de flânerie au Prince de Galles pour manger un morceau. Une tranche de rôti et deux légumes, un shilling et deux pence, une chopine de bière légère, neuf pence, vingt Gold Flake, un shilling. Même après ces folles dépenses, il avait encore bien plus de dix livres en sa possession – ou plutôt, bien plus de cinq livres. Réchauffé par la bière, il s'assit pour réfléchir aux choses que l'on peut faire avec cinq livres. Un complet neuf, un week-end à la campagne, un petit voyage d'un jour à Paris, cinq boissons fortes, dix déjeuners dans des restaurants de Soho. Là-dessus, il lui vint à l'esprit qu'il y avait une chose de certaine, c'est qu'il fallait absolument que lui, Rosemary et Ravelston dînassent

ensemble le soir même. Rien que pour célébrer son coup de chance ; après tout, ce n'est pas tous les jours que dix livres – cinq livres – vous tombent du ciel. La pensée d'être tous les trois ensemble, devant un bon repas et du vin et sans regarder à l'argent, s'empara de lui comme un désir irrésistible. Il n'eut qu'un tout petit éclair de prudence. Il ne faudrait pas dépenser tout cet argent, naturellement. Cependant il pouvait ne permettre de dépenser une livre – deux livres. Deux minutes après, il eut Ravelston au bout du fil.

« C'est toi, Ravelston ? Dis donc, Ravelston ! Écoute un peu, il faut absolument que tu dînes avec moi ce soir. »

A l'autre bout du fil, Ravelston fit timidement des difficultés. « Non, que diable ! C'est toi qui dîneras avec moi. » Mais Gordon n'en tint pas compte. Allons donc ! C'est Ravelston qui devait dîner avec lui, Gordon, ce soir. A contrecœur, Ravelston consentit. Bon ! oui, merci ! Ça lui ferait grand plaisir. Sa voix avait un ton d'excuse et trahissait une sorte de détresse. Il devinait ce qui était arrivé. Gordon s'était procuré de l'argent quelque part et allait immédiatement le gaspiller ; comme d'habitude, Ravelston sentit qu'il n'avait pas le droit d'intervenir. Où iraient-ils ? demandait Gordon. Ravelston commença à faire l'éloge de ces charmants petits restaurants de Soho où l'on peut avoir un dîner épatant pour une demi-couronne. Mais les restaurants de Soho firent l'effet à Gordon d'être infects sitôt que Ravelston en eut parlé. Gordon ne voulut pas entendre parler d'y aller. Allons donc ! Ils devaient aller dans un endroit convenable. Faisons les choses sans regarder à la dépense ! C'est ce qu'il se disait en son for intérieur ; autant valait dépenser deux livres – trois livres, même. Où allait généralement Ravelston ? Chez Modigliani, reconnut Ravelston. Mais Modigliani c'était très – mais non ! même au téléphone Ravelston ne pouvait pas prononcer ce mot détestable : « coûteux ». Comment rappeler à Gordon sa pauvreté ? Modigliani ne plairait peut-être pas à Gordon, dit-il par euphémisme. Mais Gordon était satisfait. Chez Modigliani ? D'accord ! – à huit heures et demie. Bon ! Après tout, s'il dépensait même trois livres pour le dîner, il aurait encore deux livres pour s'acheter une paire de souliers neufs et un gilet et un pantalon.

Cinq minutes plus tard il eut fixé le rendez-vous avec Rosemary. La Nouvelle Albion n'aimait pas qu'on appelle ses employées au téléphone, mais ça n'avait pas d'importance une fois en passant. Depuis le désastreux voyage du dimanche, cinq jours auparavant, il avait eu une fois de ses nouvelles, mais il ne l'avait pas vue. Elle répondit avec empressement quand elle reconnut sa voix. Voulait-elle bien dîner avec lui ce soir ? Bien sûr ! Quel bonheur ! Ainsi donc, en dix minutes tout fut convenu. Il avait toujours voulu faire se rencontrer Rosemary et Ravelston, mais, pour une raison ou pour une autre, il n'avait jamais pu y arriver. Ces choses-là sont tellement plus faciles quand on a un peu d'argent à dépenser.

Le taxi le menait vers l'ouest par les rues sombres. Un trajet de cinq kilomètres – mais il pouvait s'offrir ce luxe. Pourquoi faire des économies de bouts de chandelles ? Il avait abandonné l'intention de ne dépenser que deux livres ce soir. Il dépenserait trois livres dix shillings – quatre livres, si ça lui chantait. Un dîner de premier ordre, sans regarder à la dépense— c'était là son idée. Et, oh ! à propos ! le billet de cinq livres de Julia ! Il ne l'avait pas encore envoyé. Pas d'importance. Expédie-le, en tout premier lieu, demain matin. Bonne vieille Julia ! Elle l'aurait, son billet de cinq livres.

Qu'il trouvait voluptueux les coussins du taxi sous son derrière ! Il se laissait aller de-ci

de-là. Il avait bu, évidemment – il avait pris deux verres sur le pouce – ou peut-être était-ce trois, avant de partir. Le chauffeur du taxi était un solide gaillard philosophe, au visage hâlé et au regard malin. Lui et Gordon se comprenaient. Ils étaient devenus copains dans le bar où Gordon avait bu au comptoir. Comme ils approchaient de West End, le chauffeur arrêta le taxi, spontanément, devant un petit bar discret, à un coin de rue. Il savait ce que Gordon était en train de penser. Gordon pensait qu'il boirait bien encore un coup en vitesse. Le chauffeur de taxi, aussi. Mais les consommations seraient aux frais de Gordon – ça aussi, c'était entendu.

« Vous allez au-devant de ma pensée, dit Gordon, en se tirant en dehors de la voiture.

— Oui, Monsieur.

— Je boirais bien un autre verre en vitesse.

— Je le pensais bien, Monsieur.

— Et vous, croyez-vous que vous pourriez venir à bout d'un autre verre ?

— Vouloir, c'est pouvoir, dit le chauffeur de taxi.

— Entrez », dit Gordon.

Ils s'appuyèrent en copains sur la barre bordée de cuivre, coude à coude, et allumèrent deux des cigarettes du chauffeur de taxi. Gordon se sentait plein d'esprit et en veine d'épanchement. Il aurait aimé raconter au chauffeur de taxi l'histoire de sa vie. Le garçon à tablier blanc vint à eux avec empressement.

« Oui 'sieu' ? dit le garçon.

— Un gin, dit Gordon.

— Ça fera deux », dit le chauffeur.

Plus copains que jamais, ils trinquèrent.

« Mes meilleurs vœux, dit Gordon.

— Votre anniversaire, aujourd'hui, Monsieur ?

— Seulement métaphoriquement. Mon re-anniversaire, pour ainsi dire.

— Je n'ai jamais eu beaucoup d'instruction, dit le chauffeur.

— Je parlais en paraboles, dit Gordon.

— L'anglais me suffit, dit le chauffeur.

— C'était la langue de Shakespeare, dit Gordon.

— Un monsieur de lettres, que vous seriez, Monsieur, par hasard ?

— Ai-je l'air si piqué des vers que ça ?

— Pas piqué des vers, Monsieur. Seulement le genre intellectuel.

— Vous êtes tout à fait dans le vrai. Je suis un poète.

— Poète ! Il faut de tout pour faire un monde, pas vrai ? dit le chauffeur.

— Et c'est un monde sacrément agréable », dit Gordon.

Ses pensées devenaient lyriques, ce soir. Ils burent un autre gin, et, quand ils regagnèrent le taxi, c'est tout juste si ce ne fut pas bras dessus bras dessous, après encore un dernier gin. Cela en faisait cinq que Gordon avait bus ce soir-là. Il sentait quelque chose d'éthéré circuler dans ses veines ; on eût dit que le gin y coulait, mêlé au sang. Il s'appuya en arrière, assis dans le coin du taxi, regardant l'embrasement des enseignes lumineuses flotter dans le crépuscule bleuâtre. Les affreux rouge et bleu des lumières au néon lui plaisaient en ce moment. Comme le taxi glissait en douceur ! Plus semblable à une gondole qu'à une auto. C'était d'avoir de l'argent qui était cause de cela. L'argent graisse les rouages. Il songea à la soirée qui l'attendait ; bonne chère, bon vin, bonne conversation – par-dessus tout, pas à se tracasser pour l'argent ! Pas besoin de tâtilonner à propos de six pence et pas de « nous n'avons pas les moyens de ceci » et « nous n'avons pas les moyens de cela » ! Rosemary et Ravelston essaieraient de l'empêcher de faire de folles dépenses. Mais il leur clouerait le bec. Il dépenserait jusqu'à son dernier penny, si ça lui chantait. Dix livres entières à claquer ! Ou du moins, cinq livres. La pensée de Julia lui traversa l'esprit en papillotant et s'évanouit de nouveau.

Il n'était pas du tout ivre quand ils arrivèrent devant Modigliani. Le monstrueux chasseur, tel un énorme mannequin de cire rutilant et n'ayant que le minimum d'articulations, fit quelques pas en avant avec raideur pour ouvrir la portière du taxi. Son regard torve se porta avec méfiance sur les vêtements de Gordon. Non que chez Modigliani on s'attende à ce que vous soyez en tenue de soirée. On est furieusement bohème chez Modigliani, naturellement ; mais il y a bohème et bohème, et la façon d'être bohème de Gordon n'était pas la bonne. Gordon s'en ficha absolument. Il dit affectueusement au revoir au chauffeur de taxi et lui donna comme pourboire une demi-couronne en plus du prix du trajet, sur quoi l'œil du chasseur parut un peu moins torve. A ce moment Ravelston apparut sur le seuil. Le chasseur connaissait Ravelston, naturellement. Celui-ci s'avança sur le trottoir d'un pas de flânerie, grande silhouette distinguée, l'air aristocratiquement râpé, le regard assez morose. Il se tourmentait déjà au sujet de ce que ce dîner allait coûter à Gordon.

« Ah ! te voilà, Gordon !

— Tiens ! Ravelston ! où est Rosemary ?

— Peut-être attend-elle à l'intérieur. Je ne la connais pas de vue, tu sais. Mais dis donc, Gordon, écoute un peu ! Avant que nous entrions, je voulais...

— Ah ! Regarde, la voilà ! »

Elle venait vers eux, vive et joyeuse. Elle se frayait un chemin à travers la foule, avec l'allure d'un petit contre-torpilleur aux lignes élégantes glissant entre de lourds cargos. Et elle était joliment habillée, comme d'habitude. Le chapeau pseudo-ecclésiastique posé de travers selon une inclinaison des plus provocatrices. Gordon en eut le cœur remué. Voilà une jeune fille pour toi ! Il était fier que Ravelston la vît. Elle était très gaie ce soir. Tout en elle indiquait qu'elle n'allait pas repenser ou faire repenser Gordon à leur désastreuse dernière rencontre. Peut-être rit-elle et parla-t-elle avec un tout petit peu trop d'enjouement au moment où Gordon fit les présentations et où ils entrèrent dans le restaurant. Mais Ravelston la prit immédiatement en amitié. En fait, tous ceux qui

faisaient sa connaissance prenaient Rosemary en amitié. L'intérieur du restaurant intimida Gordon un instant. C'était si horriblement, si artistiquement chic.

Des tables à abattants en bois sombre, des chandeliers d'étain, des tableaux de peintres français modernes aux murs. L'un d'eux, une scène de rue, avait l'air d'un Utrillo. Gordon raidit les épaules. Au diable ! Y avait-il là de quoi avoir peur ? Le billet de cinq livres était serré dans son enveloppe, était dans sa poche. C'étaient les cinq livres de Julia, bien sûr ; il n'allait pas les dépenser. N'empêche que sa présence lui était un soutien moral. C'était une sorte de talisman. Ils se dirigeaient vers la table du coin – la table préférée de Ravelston – à l'autre bout de la salle. Ravelston prit Gordon par le bras et le tira un peu en arrière, de manière à ce que Rosemary ne pût les entendre.

« Gordon, écoute un peu !

— Quoi ?

— Écoute un peu. C'est toi qui seras mon invité ce soir.

— Allons donc ! C'est moi qui invite ce soir.

— Je voudrais que tu acceptes. Je déteste te voir dépenser tout cet argent.

— Nous ne parlerons pas d'argent, ce soir, dit Gordon.

— Partageons, alors, supplia Ravelston.

— C'est moi qui invite », dit Gordon fermement.

Ravelston se tut. Le gros garçon italien à cheveux blancs se tenait incliné et souriant à côté de la table du coin. Mais c'était à l'adresse de Ravelston, non de Gordon, qu'il souriait. Gordon s'assit, ayant le sentiment qu'il lui fallait s'affirmer vivement. Il écarta d'un geste le menu que le garçon présentait.

« Il faut d'abord décider de ce que nous allons boire, dit-il.

— De la bière pour moi, dit Ravelston, avec une sorte de hâte mélancolique. La bière est la seule boisson dont j'ai envie.

— Moi aussi, dit en écho Rosemary.

— Oh ! allons donc ! Nous allons boire du vin.

Lequel aimez-vous, le rouge ou le blanc ? Donnez-moi la carte des vins, dit-il au garçon.

— Alors prenons un bordeaux ordinaire. Du médoc ou du saint-julien ou quelque chose de ce genre, dit Ravelston.

J'adore le saint-julien », dit Rosemary, qui crut se rappeler que le saint-julien était toujours le meilleur marché sur la carte des vins.

En son for intérieur, Gordon pensa : que le diable les emporte ! Ça y est, vous voyez ! Ils étaient déjà ligüés contre lui. Ils essayaient de l'empêcher de dépenser son argent. Il allait y avoir cette mortelle, odieuse atmosphère du « tu n'en as pas les moyens » pesant sur tout. Cela lui donnait d'autant plus le désir « l'être prodigue. Un moment auparavant il aurait transigé en commandant du bourgogne. Maintenant il était résolu à leur faire boire

quelque chose de réellement cher – quelque chose de mousseux, quelque chose qui vous stimule. Du champagne ? Non, ils ne le laisseraient jamais commander du champagne. Ah ! « Avez-vous de l’asti ? » dit-il au garçon.

Le visage du garçon, songeant à son pourcentage de débouchage, s’épanouit en un large sourire. Il avait maintenant compris que c’était Gordon et non Ravelston qui était l’hôte. Il répondit dans ce singulier mélange de français et d’anglais qu’il affectait d’employer :

« De l’asti, Monsieur ? Oui, Monsieur. Un très bon asti. De l’asti spumante. *Très fin ! Très vif [15] !* »

Le regard soucieux de Ravelston chercha celui de Gordon à travers la table. Tu n’as pas les moyens de cela ! disait son regard suppliant.

« Est-ce un de ces vins mousseux ? dit Rosemary.

— Très mousseux, Madame. Un vin très vif. *Très vif ! Paf !* » De ses mains grassouillettes il fit un geste pour dépeindre des cascades de mousse.

« De l’asti », dit Gordon, avant que Rosemary pût l’en empêcher.

Ravelston paraissait malheureux. Il savait que l’asti coûterait à Gordon dix ou quinze shillings la bouteille. Gordon feignit de ne pas s’en apercevoir.

Il se mit à parler de Stendhal – association d’idées avec la duchesse de Sanseverina et son « *force vin d’Asti* ». L’asti arriva dans un seau à glace – une erreur, cela, comme Ravelston eût pu le dire à Gordon. Le bouchon sauta. Paf ! Le vin impétueux fut versé tout écumant dans les larges coupes. Mystérieusement l’atmosphère de la table changea. Chez tous trois, quelque chose se produisit. Avant même d’être bu, le vin avait opéré sa magie. Rosemary avait perdu sa nervosité. Ravelston sa préoccupation soucieuse au sujet de la dépense, Gordon sa résolution pleine de défi d’être prodigue. Ils mangeaient des anchois avec du pain et du beurre, une sole frite, du faisan rôti avec de la sauce à la mie de pain et des pommes de terre frites ; mais surtout ils buvaient et parlaient. Et comme ils parlaient brillamment ! – ou c’est ce qu’il leur semblait, en tout cas. Ils parlaient de cette sale vie moderne et de ces sales livres modernes. De quoi d’autre peut-on parler de nos jours ? Comme d’habitude (mais, ah ! combien différemment à présent qu’il y avait de l’argent dans sa poche et qu’il ne pensait pas vraiment ce qu’il disait), Gordon discourut sur ce qu’avait de mort et d’épouvantable le siècle où nous vivons. Littérature française et mitraillées ! Les films et le *Daily Mail* ! C’était pour lui d’une vérité profonde quand il allait par les rues avec deux pièces d’un penny dans sa poche ; mais c’était de la blague en ce moment. C’était très amusant – ça l’est, amusant, quand vous avez de la bonne chère et du bon vin dans votre estomac – de démontrer que nous vivons dans un monde mort et pourri. Il devenait spirituel aux dépens de la littérature moderne ; ils devenaient tous les trois spirituels. Avec le superbe dédain de qui n’est pas publié, Gordon jetait par terre gloire après gloire, Sliaw, Yeats, Eliot, Joyce, Huxley, Lewis, Hemingway – chacun d’eux, à l’aide d’une ou deux formules inconsidérées, était envoyé comme d’un coup de pelle dans la boîte à ordures. Que c’était amusant tout cela ; si seulement ça pouvait durer ! Et naturellement, à ce moment précis, Gordon croyait que ça pouvait durer. De la première bouteille d’asti, Gordon but trois verres, Ravelston deux, Rosemary un. Gordon s’aperçut qu’une jeune fille, à la table d’en face, l’observait. Une jeune fille grande, élégante, avec

une peau rose pâle et d'admirables yeux en amande. Riche, manifestement ; une jeune fille de l'intelligentsia fortunée. Elle le trouvait intéressant – se demandait qui il était. Gordon se surprit en train de forger des traits d'esprit spécialement à son intention. Et il l'était bel et bien, spirituel, il n'y avait pas de doute quant à cela. Cela aussi c'était l'œuvre de l'argent. L'argent qui graisse les rouages – ceux de la pensée aussi bien que ceux des taxis.

Mais, pour une raison ou pour une autre, la deuxième bouteille d'asti ne leur réussit pas comme la première. En premier lieu, il y eut de la gêne au moment de la commande. Gordon fit signe au garçon d'approcher.

« Avez-vous une autre bouteille de ceci ? »

Le garçon rayonna de toute sa graisse. « Oui, Monsieur ! *Mais certainement, Monsieur !* »

Rosemary fronça les sourcils et donna une tape sur le pied de Gordon, sous la table.

« Non, Gordon, ah ! non ! Tu ne vas pas faire ça !

— Faire quoi ?

— Commander une autre bouteille. Nous n'en avons pas envie.

— Oh ! au diable ! Apportez-nous une autre bouteille, garçon !

— Oui, Monsieur. »

Ravelston se frotta le nez. Avec un regard trop confus pour rencontrer celui de Gordon, il contemplait son verre de vin.

« Écoute, Gordon. Laisse-moi offrir cette bouteille, ça me ferait plaisir.

— Au diable ! répéta Gordon.

— Demande une demi-bouteille, alors, dit Rosemary.

— Une bouteille entière, garçon », dit Gordon.

Après cela, rien ne fut plus pareil. Ils parlèrent encore, rirent, discutèrent, mais rien n'était plus pareil. La jeune fille élégante, à la table en face, avait cessé d'observer Gordon. Il ne savait pourquoi, mais il n'était plus spirituel. C'est presque toujours une erreur de commander une seconde bouteille. C'est comme de se baigner pour la seconde fois un jour d'été. Si chaude que soit la journée, quelque plaisir que vous ait procuré votre premier bain, vous le regrettez toujours si vous entrez une seconde fois dans l'eau. Le vin avait perdu sa magie. Il paraissait moins mousseux et moins pétillant, ce n'était plus qu'un liquide suret et empâtant l'estomac et que vous avaliez à grandes gorgées à demi avec dégoût et à demi dans l'espoir de devenir ivre plus vite. Gordon n'était pas nettement ivre, s'il l'était secrètement. Une moitié de lui était ivre, et l'autre moitié ne l'était pas.

Il commençait à éprouver cette singulière sensation de flou, comme si vos traits avaient gonflé et que vos doigts étaient devenus plus épais, que vous ressentiez pendant la seconde phase de l'ivresse. Mais, tant bien que mal, la moitié non ivre de lui-même était encore maîtresse de son apparence extérieure. La conversation devint de plus en plus fastidieuse. Gordon et Ravelston parlaient avec l'air détaché et mal à l'aise des gens qui se sont fait une petite scène mais ne voudront jamais en convenir. Ils parlaient de Shakespeare. La

conversation finit en queue de poisson par une longue discussion sur la signification de *Hamlet*. Ce fut très assommant. Rosemary étouffa un bâillement. Tandis que la moitié non ivre de Gordon parlait, la moitié ivre se tenait à l'écart et écoutait. La moitié ivre était très irritée. Ils lui avaient gâché sa soirée, que le diable les emporte ! avec leur discussion au sujet de la deuxième bouteille. Tout ce dont il avait envie maintenant, c'était d'être ivre pour de bon et d'en finir. Des six verres de la seconde bouteille, il en but quatre – car Rosemary refusa de boire davantage de vin. Mais vous ne pouvez pas tirer grand parti d'une aussi faible quantité. La moitié ivre réclamait encore à boire, encore et encore. De la bière par cruchon et par seau ! Une vraie bonne cuite qui vous secoue ! Et, par Dieu ! il l'aurait, sa cuite, un peu plus tard. Il songea au billet de cinq livres rangé dans sa poche intérieure. Il avait encore cela à claquer, de toute façon.

L'horloge à carillon, qui était cachée quelque part à l'intérieur de Modigliani, sonna dix heures.

« Si nous partions », dit Gordon.

Ravelston, avec l'air d'un coupable, lui jeta un regard de supplication à travers la table. Laisse-moi partager l'addition, disaient ses yeux. Gordon ignore Ravelston.

« Je propose que nous allions au Café Impérial », dit-il.

Même l'addition ne le dégrisa pas. Un peu plus de deux livres pour le dîner, trente shillings pour le vin.

Il ne laissa pas voir l'addition aux autres, naturellement, mais ils le virent payer. Il jeta quatre billets d'une livre sur le plateau du garçon et dit d'un air détaché : « Gardez la monnaie. » Il lui restait donc environ dix shillings, en plus du billet de cinq livres. Ravelston aidait Rosemary à mettre son manteau ; quand elle vit Gordon jeter les billets au garçon, ses lèvres s'ouvrirent sous l'effet de la consternation. Elle avait été loin de se douter que ce dîner allait coûter dans les quatre livres. Elle était horrifiée de le voir gaspiller son argent comme ça. Ravelston avait l'air attristé et désapprouvateur. Gordon les envoya au diable de nouveau. Pourquoi donc persistaient-ils à se tracasser ? Il pouvait s'offrir ce luxe, non ? Il avait encore le billet de cinq livres. Mais, par Dieu ! ce ne serait pas de sa faute s'il avait encore un penny en rentrant chez lui !

Cependant, en apparence, il n'était pas du tout ivre, et il n'était plus exubérant comme une demi-heure auparavant.

« Il vaudra mieux prendre un taxi pour aller au Café Impérial, dit-il.

— Oh ! marchons ! dit Rosemary. C'est à deux pas d'ici !

— Non, nous prendrons un taxi. »

Ils montèrent dans un taxi qui les emporta. Gordon était assis à côté de Rosemary. Il avait presque envie de passer son bras autour d'elle, en dépit de la présence de Ravelston. Mais à ce moment, l'air froid de la nuit pénétra en tourbillon par la portière, soufflant sur le front de Gordon. Ça lui donna une secousse. Ce fut comme lorsque, la nuit, vous vous réveillez en sursaut d'un profond sommeil pour prendre soudain pleinement conscience de quelque chose d'épouvantable, du fait que vous êtes destiné à mourir, par exemple, ou que votre vie est ratée. Durant peut-être une minute il fut absolument dégrisé. Il se vit

exactement tel qu'il était et il sut quelle affreuse sottise il commettait – il sut qu'il avait gaspillé cinq livres par pure sottise et qu'il allait maintenant gaspiller les cinq autres qui appartenaient à Julia. Il eut la vision fugitive, mais terriblement nette, de Julia, avec son mince visage, et ses cheveux grisonnants, dans le froid de sa triste chambre-salon. Pauvre bonne Julia ! Julia qui lui avait été sacrifiée toute sa vie, à qui il avait emprunté livre après livre ; et maintenant il n'avait même pas l'honnêteté de garder intact son billet de cinq livres ! Il recula devant cette pensée ; il s'enfuit dans son ivresse comme dans un refuge. Vite, vite, nous nous dégrisons ! Boire, boire davantage ! Capturer à nouveau cette belle griserie insouciant du début ! A l'extérieur, la vitrine multicolore d'une épicerie italienne, encore ouverte, venait en flottant à leur rencontre. Il tapa vivement contre la glace. Le taxi s'arrêta. Gordon se mit en devoir de sortir en passant par-dessus les genoux de Rosemary.

« Où vas-tu, Gordon ?

— Capturer à nouveau cette belle griserie insouciant du début, dit Gordon, une fois sur le trottoir.

— Quoi ?

— Il est temps de faire provision de quelques boisions alcooliques. Les cabarets vont fermer dans une demi-heure.

— Non, Gordon, non ! Tu ne vas pas te procurer de quoi boire encore ! Tu as déjà suffisamment bu comme ça !

— Attendez ! »

Il sortit de la boutique, tenant dans ses bras une bouteille d'un litre de chianti. L'épicier la lui avait débouchée et avait replacé le bouchon sans beaucoup l'enfoncer. Les deux autres, à présent, avaient compris qu'il était ivre – qu'il devait déjà avoir bu avant de les rejoindre au rendez-vous. Ils en éprouvèrent tous deux de la gêne. Ils entrèrent dans le Café Impérial, mais tous deux ne songeaient qu'à emmener Gordon se coucher le plus vite possible. Rosemary, derrière le dos de Gordon, murmura : « Je vous en supplie, ne le laissez pas boire davantage ! » Ravelston fit oui de la tête, sombrement. Gordon marchait devant eux vers une table vacante, pas le moins du monde embarrassé par les regards appuyés que tout le monde jetait sur la bouteille de vin qu'il portait sous son bras. Ils s'assirent et commandèrent du café, et ce ne fut pas sans peine que Ravelston parvint à empêcher Gordon de commander aussi de l'eau-de-vie. Ils étaient tous trois mal à l'aise. On était horriblement mal dans ce grand café d'un luxe criard, il y faisait une chaleur étouffante et le bruit y était assourdissant, avec le bavardage de plusieurs centaines de voix, le vacarme des assiettes et des verres, et l'intermittent braillement de l'orchestre. Tous trois avaient envie de s'en aller. Ravelston se tracassait toujours à propos de la dépense, Rosemary se tracassait parce que Gordon était ivre, Gordon était nerveux et assoiffé. Il avait voulu venir là, mais il ne fut pas plus tôt entré qu'il eut envie de fuir. La moitié ivre de lui-même réclamait un peu de bon temps. Et la moitié ivre n'allait pas supporter plus longtemps d'être mise en échec. De la bière, de la bière ! s'écriait la moitié ivre. Gordon se mit à détester cet endroit mal aéré. Il voyait en imagination une buvette avec de grandes barriques suintantes et des chopines surmontées de mousse. Il avait l'œil sur l'horloge. Il était presque dix heures et demie, et les cabarets, même à Westminster, fermaient à onze heures. Fallait pas que sa bière lui échappe ! La bouteille de vin, c'était

pour après, quand les cabarets seraient fermés. Rosemary était assise en face de lui, parlant avec Ravelston et, bien que dans une situation embarrassante, sauvant les apparences en feignant de s'amuser, comme si de rien n'était. Ils parlaient de nouveau de Shakespeare de façon assez creuse. Gordon se mit à détester Shakespeare. En regardant Rosemary parler, il fut envahi par un violent et hargneux désir d'elle. Elle était penchée en avant, les coudes sur la table ; il pouvait nettement voir ses petits seins à travers sa robe. Il lui vint à l'esprit – et ce fut comme un choc lui coupant le souffle et qui, une nouvelle fois, le dégrisa presque – qu'il l'avait vue nue. Elle était sa bonne amie ! Il pouvait l'avoir chaque fois qu'il en avait envie ! Et, par Dieu ! il l'aurait ce soir ! Pourquoi pas ? C'était la fin qui convenait à cette soirée. Ils trouveraient assez facilement un endroit ; il y a îles tas d'hôtels aux alentours de Shaftesbury Avenue, où l'on ne vous pose pas de questions si vous êtes en mesure de payer la note. Il avait encore son billet de cinq livres. Il chercha le pied de Rosemary sous la table, avec l'intention de l'effleurer d'une légère caresse, et ne réussit qu'à lui marcher sur l'orteil. Elle retira son pied à bonne distance de lui.

« Sortons d'ici ! dit-il brusquement, et il se leva sur-le-champ.

— Oh ! oui ! » dit Rosemary avec soulagement.

Les voici de nouveau dans Regent's Street. Là-bas, à gauche, Piccadilly Circus flamboyait, horrible étang de lumière. Le regard de Rosemary se porta vers l'arrêt d'autobus en face.

« Il est dix heures et demie, dit-elle, d'un ton indécis. Il faut que je sois rentrée à onze heures.

— Oh ! Foutaises ! Cherchons un cabaret convenable. Je ne veux pas que ma bière m'échappe.

— Oh ! non, Gordon ! Plus de cabarets ce soir ! Je ne pourrais pas boire davantage. Et toi, non plus, tu ne devrais pas.

— Ça n'a pas d'importance. Viens par ici. »

Il la prit par le bras et se mit à l'entraîner vers l'extrémité de Regent's Street, la tenant serrée comme s'il avait peur qu'elle ne s'échappât. Pour l'instant, il oubliait complètement Ravelston. Ravelston suivit, se demandant s'il devait les abandonner à eux-mêmes ou s'il devait rester pour surveiller Gordon. Rosemary renâclait, n'aimant pas la façon dont Gordon la tirait par le bras.

« Où m'emmènes-tu, Gordon ?

— Au coin, là où il fait noir. Je veux t'embrasser.

— Je ne crois pas que j'aie envie d'être embrassée.

— Mais si.

— Non !

— Si ! »

Elle se laissa entraîner. Ravelston attendit au coin près du Regent Palace, ne sachant trop que faire. Gordon et Rosemary disparurent au tournant et se trouvèrent presque immédiatement dans les rues plus sombres, plus étroites. Les effroyables visages de

prostituées, semblables à des têtes de mort fardées de poudre rose, de plusieurs seuils les dévisageaient de façon significative. Rosemary eut un mouvement de recul, à leur vue. Gordon en fut plutôt amusé.

« Elles te prennent pour l'une d'elles », lui expliqua-t-il.

Il posa avec précaution sa bouteille debout sur le trottoir, contre le mur, puis soudain saisit Rosemary et la courba en arrière. Il la désirait furieusement, et il ne voulait pas perdre de temps en préliminaires. Il se mit à lui couvrir le visage de baisers, maladroitement, mais très fort. Elle le laissa faire un moment, mais ça l'effrayait ; son visage, si près du sien, paraissait pâli, bizarre, affolé. Il sentait très fort le vin. Elle se débattit, détournant son visage de manière à ce qu'il n'embrassât que ses cheveux et son cou.

« Gordon, tu ne dois pas.

— Pourquoi ne dois-je pas ?

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Qu'est-ce que tu crois que je fais ? »

Il la poussa dos au mur, et avec les gestes circonspects et absorbés d'un homme ivre, il essaya de déboutonner le devant de sa robe. Il se trouvait que c'était impossible à déboutonner, les boutons n'étant là que comme garniture. Cette fois, elle se fâcha. Elle se débattit violemment, lui écartant la main complètement.

« Gordon, assez ! Cesse immédiatement !

— Pourquoi ?

— Si tu refais cela, je te gifle !

— Me gifler ! Ne fais pas ton ingénue avec moi !

— Lâche-moi, veux-tu !

— Pense à dimanche dernier, dit-il lascivement.

— Gordon, si tu continues, je te frappe ! Je te jure que je le ferai !

— Pas toi ! »

Il enfonça sa main droite à l'intérieur du devant de sa robe. Ce fut un geste singulièrement brutal, comme si elle avait été une étrangère pour lui. Elle comprit cela d'après l'expression de son visage. Elle n'était plus Rosemary pour lui, elle n'était qu'une fille, qu'un corps de fille. C'est ce qui la bouleversa, Elle se débattit et réussit à se libérer. Il la suivit de nouveau et lui empoigna le bras. Elle le gifla aussi fort qu'elle put et se jeta carrément de côté hors de son atteinte.

« Pourquoi as-tu fait cela ? dit-il, en tâtant sa joue bien que le coup ne lui eût pas fait mal.

— Je n'ai pas l'intention de supporter ce genre de choses. Je vais rentrer chez moi. Tu seras différent demain.

— Foutaises ! Tu viens avec moi. Tu vas coucher avec moi.

— Bonne nuit ! » dit-elle, et elle s'enfuit par la sombre rue latérale.

Un instant il songea à la suivre, mais s'aperçut qu'il avait les jambes trop pesantes. Ça ne semblait pas en valoir la peine, de toute manière. Il revint d'un pas de flânerie à l'endroit où Ravelston était resté à attendre, l'air maussade et solitaire, en partie parce qu'il se tracassait au sujet de Gordon et en partie parce qu'il s'efforçait de ne pas prêter attention à deux putains pleines d'espoir qui faisaient leur ronde juste derrière lui. Gordon paraissait absolument ivre, pensa Ravelston. Ses cheveux lui tombaient sur le front, un côté de son visage était très pâle et sur l'autre il y avait une tache rouge, là où Rosemary l'avait giflé. Ravelston pensa que ce devait être le flux de sang de l'ivresse.

« Qu'as-tu fait de Rosemary ? dit-il.

— Elle est partie, dit Gordon, avec un geste de la main destiné à tout expliquer. Mais la nuit est encore jeune.

— Écoute, Gordon, il est temps que tu ailles te coucher.

— Me coucher, oui. Mais pas seul. »

Il se tenait sur le bord du trottoir, les yeux perdus dans la contemplation de la triste lune de minuit. Durant un instant il eut l'impression de mourir. Son visage était brûlant. Il éprouvait dans tout son corps une abominable sensation de gonflement, de brûlure. Sa tête, en particulier, semblait sur le point d'éclater. La lumière maléfique était en quelque sorte liée à ses sensations. Il épiait les enseignes lumineuses s'allumant par intervalles, rouges et bleus d'un éclat éblouissant, montant et descendant comme des flèches – l'affreux et sinistre scintillement d'une civilisation condamnée, telles les lumières encore étincelantes d'un navire en train de sombrer. Il saisit Ravelston par le bras et fit un geste qui embrassait tout Piccadilly Circus.

« Les lumières d'en bas, en enfer, ressembleront tout à fait à ça.

— Je n'en serais pas surpris. »

Ravelston guettait le passage d'un taxi libre. Il fallait ramener Gordon chez lui et le faire se coucher sans plus tarder. Gordon se demandait s'il était dans la joie ou dans l'angoisse. Cette sensation de brûlure, d'éclatement, était épouvantable. La moitié non ivre de lui-même n'était pas encore morte. La moitié non ivre savait encore avec une lucidité glacée ce qu'il avait fait et ce qu'il était en train de faire. Il avait commis des folies à cause desquelles, demain, il se tuerait bien. Il avait gaspillé cinq livres en folles prodigalités, il avait volé Julia, il avait outragé Rosemary. Et demain, ah ! demain, nous ne serons pas ivres ! Rentre chez toi, rentre chez toi ! criait la moitié non ivre. Va te faire foutre ! répondait la moitié ivre, avec mépris. La moitié ivre continuait à réclamer du bon temps. Et la moitié ivre était la plus forte. Une horloge embrasée quelque part de l'autre côté de la rue retint son regard. Onze heures moins vingt. Vite, avant que les cabarets ne soient fermés ! *Haro ! La gorge m'ard* [16] ! Une fois de plus ses pensées devinrent lyriques. Il sentit une forme dure et ronde sous son bras, découvrit que c'était la bouteille de chianti, et retira le bouchon en le tordant. Ravelston faisait signe à un chauffeur de taxi sans parvenir à attirer son attention. Il entendit derrière lui un cri aigu scandalisé poussé par les prostituées. Se retournant, il vit avec horreur que Gordon tenait la bouteille cul en l'air et y buvait à même.

« Hé ! Gordon ! »

Il bondit vers lui et lui fit baisser le bras de force. Une goutte de vin dégouлина sur le col de Gordon.

« Pour l'amour de Dieu, fais attention ! Tu n'as pas envie que la police t'arrête ?

— J'ai envie de boire, geignit Gordon.

— Mais, que diable ! Tu ne peux pas te mettre à boire ici.

— Emmène-moi dans un cabaret », dit Gordon.

Ravelston se frotta le nez, désespéré.

« Oh ! mon Dieu, je crois que ça vaut tout de même mieux que de boire sur le trottoir. Allons, viens, nous allons aller dans un cabaret. Tu pourras boire, là. »

Gordon reboucha sa bouteille soigneusement. Ravelston lui fit traverser le rond-point ; Gordon s'accrochait à son bras, mais pas par besoin d'un soutien, car il était encore d'aplomb sur ses jambes. Ils firent halte sur le refuge pour piétons, puis réussirent à trouver une brèche dans le trafic et enfilèrent le Haymarket.

Dans le cabaret, l'air paraissait imprégné de bière ; c'était un véritable brouillard biéreux traversé par le relent fade et écœurant du whisky. Le long du comptoir grouillait une foule d'hommes en train d'ingurgiter avec une avidité faustienne leurs derniers verres avant le glas de onze heures. Gordon se faufila aisément à travers cette foule. Il n'était pas d'humeur à s'inquiéter de quelques bousculades et coups de coude. En un rien de temps il parvint au comptoir, entre un vigoureux voyageur de commerce buvant de la Guinness et un grand type maigre, genre major avachi, à la moustache tombante, dont toute la conversation paraissait consister en « Eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ! » et en « Hein ! Hein ! » Gordon lança une demi-couronne sur le comptoir humide de bière.

« Une pinte de bitter [\[17\]](#), s'il vous plaît.

— Pas de chopes d'une pinte, ici ! cria la fille de comptoir, harassée, mesurant des doigts de whisky sans quitter de l'œil la pendule.

— Sur l'étagère du haut, les chopes d'une pinte, Effie ! » cria à tue-tête, par-dessus son épaule, le patron, de l'autre bout du bar.

La serveuse tira trois fois hâtivement la brimbale de la pompe à bière. L'énorme chope en verre fut posée devant lui. Il la souleva. Quel poids ! Avale ! Susurrement – gargouillis ! Une longue, longue gorgée de bière lui coula agréablement le long du gosier. Il s'arrêta pour respirer, et eut légèrement mal au cœur. Allons, une autre gorgée à présent. Susurrement – gargouillis ! Ça l'étouffa presque, cette fois. Mais tiens bon jusqu'au bout, tiens bon jusqu'au bout ! A travers la cascade de bière qui se déversait dans sa gorge et qui semblait lui inonder les oreilles, il entendit le patron crier : « Les dernières commandes, messieurs, s'il vous plaît ! » Un instant il éloigna son visage de la chope, haleta, reprit son souffle. Allons ! finis à présent. Susurrement – gargouillis ! A-a-ah ! Gordon reposa la chope. Vidée en trois coups de gosier – pas mal ! Il tapa avec la chope sur le comptoir.

« Hé, là-bas ! Remettez-moi ça – vite !

— Eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ? dit le major.

— Vous n’y allez pas un peu fort ? » dit le voyageur de commerce.

Ravelston, plus loin au comptoir et cerné par plusieurs hommes, vit ce que Gordon faisait. Il l’appela : « Hé, là-bas, Gordon ! », fronça les sourcils et secoua la tête, trop timide pour dire devant tout le monde : « Ne bois plus ! » Gordon s’affermit sur ses jambes. Il tenait encore d’aplomb, mais avec effort. Il lui semblait que sa tête était énorme à force d’avoir gonflé, et dans tout son corps il ressentait la même horrible sensation de gonflement et de brûlure que précédemment. Mollement il souleva la chope remplie à nouveau. Il n’en avait pas envie à présent. Son odeur lui donnait la nausée. Ce n’était plus qu’un détestable liquide jaune pâle, au goût écœurant. Ressemblant à de l’urine, presque ! Ce seau de cette mixture à faire descendre de force dans ses boyaux près d’éclater — horrible ! Mais allons ! Pas de défaillance ! Pour quoi d’autre sommes-nous ici ? Avale ! La voici tout près de mon nez, fais-la basculer et elle descendra ! Susurrement – gargouillis !

Au même instant il arriva quelque chose d’épouvantable. Son gosier s’était fermé de lui-même, ou la bière avait manqué la bouche. Elle se déversait toute sur lui, un raz de marée de bière. Il se noyait dans la bière comme le frère lai Peter dans les *Ingoldsby Legends*. Au secours ! Il essaya de crier, suffoqué, et lâcha la chose. Il y eut de l’agitation autour de lui. Les gens faisaient un bond de côté pour éviter le jet de bière. Patatras ! la chope tomba avec fracas. Gordon se balançait debout. Hommes, bouteilles, miroirs, tout tournait et tournait. Il tombait, perdant conscience. Mais confusément visible devant lui, il y avait une forme noire dressée verticalement, unique point stable dans un monde tournoyant – la brimbale de la pompe à bière. Il s’y agrippa, la fit basculer, y resta cramponné. Ravelston se précipita vers lui.

La serveuse se penchait avec indignation par-dessus le comptoir. Le carrousel ralentit et s’arrêta. Gordon se sentit l’esprit tout à fait clair.

« Pst ! Qu’est-ce qui vous prend de vous cramponner à la brimbale ?

— Sacristi ! Il y en a plein sur mon pantalon ! s’écria le voyageur de commerce.

— Qu’est-ce qui me prend de me cramponner à la brimbale ?

— Oui ! Qu’est-ce qui vous prend de vous cramponner à la brimbale ? »

Gordon se fit basculer de côté. Au-dessus de lui, le visage allongé du major le regardait fixement, sa moustache tombante mouillée.

« Elle dit : Qu’est-ce qui me prend de me cramponner à la brimbale ?

— Eh bien, qu’est-ce que ça veut dire ! Hein ? »

Ravelston s’était frayé un passage entre plusieurs hommes et l’avait rejoint. Il passa un bras vigoureux autour de la taille de Gordon et le remit sur ses pieds.

« Tiens-toi debout, pour l’amour de Dieu ! Tu es ivre.

— Ivre ? » dit Gordon.

Tout le monde riait d’eux. Le pâle visage de Ravelston s’empourpra.

« De deux à trois shillings ça coûte, ces chopes, dit la servante, aigrement.

— Et mon sacré pantalon ? dit le voyageur de commerce.

— Je paierai pour la chope », dit Ravelston. Ce qu'il fit. « Maintenant il faut en finir. Allons-nous-en. Tu es ivre. »

Il commença à conduire Gordon vers la porte, un bras autour de ses épaules, l'autre tenant la bouteille de chianti, qu'il lui avait aussitôt prise des mains. Gordon se libéra. Il était capable de marcher parfaitement droit. Il dit d'un ton plein de dignité :

« Ivre, tu as dit que j'étais ? »

Ravelston lui reprit le bras.

« Oui, je crains que oui. Incontestablement.

— Le chasseur sachant chasser sans son chien, dit Gordon.

— Gordon, tu l'es vraiment, ivre. Le plus tôt tu seras couché, le mieux cela vaudra.

— Commence par enlever la poutre qui est dans ton propre œil avant d'enlever la paille qui est dans celui de ton prochain », dit Gordon.

Ravelston l'avait amené jusque sur le trottoir pendant ce temps.

« Il vaut mieux prendre un taxi », dit-il, fouillant la rue du regard dans les deux sens.

Mais il ne semblait pas y avoir de taxi alentour. Les gens sortaient à flots, en faisant beaucoup de bruit, du cabaret qui était sur le point de fermer. Gordon se sentit mieux au grand air. Il n'avait jamais eu l'esprit plus clair. La lueur rouge satanique d'une lumière au néon, quelque part au loin, lui mit en tête une nouvelle et brillante idée. Il tira Ravelston par le bras.

« Ravelston ! Dis donc, Ravelston !

— Quoi ?

— Levons une paire de putains. »

Malgré l'état d'ivresse de Gordon, Ravelston fut scandalisé.

« Mon cher vieux ! Tu ne peux pas faire une chose de ce genre !

— Ne sois pas si bougrement de la haute ! Pourquoi pas ?

— Mais comment peux-tu, sacré nom d'un chien ! Alors que tu viens à peine de dire bonsoir à Rosemary – à une jeune fille aussi vraiment charmante que celle-là.

— La nuit, tous les chats sont gris », dit Gordon, avec l'impression d'exprimer une sagesse profonde et cynique.

Ravelston décida d'ignorer cette remarque.

« Il vaut mieux que nous marchions jusqu'à Piccadilly Circus, dit-il. Là, il y aura des tas de taxis. »

Les théâtres se vidaient. Des foules de gens et des flots de voitures s'écoulaient dans les deux sens, baignant dans cette effrayante lumière genre feu follet. Gordon avait le cerveau merveilleusement clair. Il savait quelle folie et quel mal il avait commis et était sur le point de commettre. Et cependant, tout bien considéré, ça ne paraissait guère avoir

d'importance. Il voyait comme quelque chose de lointain, de très lointain, comme quelque chose qu'on regarde par le petit bout de la longue-vue, ses trente années, sa vie gaspillée, l'avenir vide, les cinq livres de Julia, Rosemary. Il dit avec une sorte d'intérêt philosophique :

« Regarde ces lumières au néon ! Regarde ces affreuses lumières bleues au-dessus du magasin d'articles en caoutchouc. Quand je vois ces lumières, je sais que je suis une âme damnée.

— D'accord, dit Ravelston, qui n'écoutait pas. Ah ! voilà un taxi ! Il fit signe. Zut ! Il ne m'a pas vu. Attends ici une seconde. »

Il laissa Gordon près de la station de métro et traversa la rue en toute hâte. Un instant l'esprit de Gordon se retira dans le néant. Puis il se rendit compte que deux visages durs et pourtant jeunes, telles les têtes de jeunes animaux de proie, s'étaient approchés tout près du sien. Ils avaient des cils noircis et des chapeaux qui étaient comme des versions plus vulgaires de celui de Rosemary. Il était en train de badiner avec eux. Il lui parut que cela durait depuis quelques minutes.

« Tiens, c'est toi, Dora ! Tiens, c'est toi, Barbara ! (Il connaissait leurs noms, à ce qu'il semblait.) Comment allez-vous ? Comment va le linceul de la vieille Angleterre ?

— O-oh !... Voilà que tu te mets à avoir du culot !

— Et qu'est-ce que vous fabriquez à cette heure « le nuit ?

— O-oh ! on fait jus'que se balader !

— Comme un lion en quête de ce qu'il pourrait bien dévorer ?

— O-oh ! – eh ben, tu n'en manques pas, de culot ! Quel culot il a, hein, Barbara ? Ça oui, tu te mets vraiment à avoir du culot ! »

Ravelston avait arrêté un taxi et l'avait ramené à l'endroit où se tenait Gordon. Il en sortit, vit Gordon entre les deux filles, et s'arrêta, consterné.

« Gordon ! Oh, mon Dieu ! Que diable as-tu fait ?

— Permets-moi de te présenter. Dora et Barbara », dit Gordon.

Un instant Ravelston parut presque en colère. En fait, Ravelston était incapable d'être, à proprement parler, en colère. Bouleversé, peiné, embarrassé – oui ; mais pas en colère. Il fit un pas en avant en se forçant péniblement à ignorer l'existence des deux filles. Qu'il en tînt compte, et il n'y aurait plus rien à faire ! Il saisit Gordon par le bras et voulut le faire entrer à la hâte dans le taxi.

« Allons, viens, Gordon, pour l'amour de Dieu ! Voici le taxi. Nous allons rentrer directement chez toi et te mettre au lit. »

Dora saisit l'autre bras de Gordon et le tira hors d'atteinte comme si c'eût été un sac à main volé.

« Est-ce que c'est tes oignons ? cria-t-elle d'un ton féroce.

— Tu ne veux pas offenser ces deux dames, j'espère ? » dit Gordon.

Ravelston eut un moment d'hésitation, fit un pas en arrière, se frotta le nez. C'était le moment de se montrer ferme ; mais Ravelston n'avait jamais de sa vie été ferme. Son regard alla de Dora à Gordon, de Gordon à Barbara. C'était fatal. Une fois qu'il les eut regardées en plein visage, il fut perdu. Oh, Dieu ! Que pouvait-il faire ? C'étaient des êtres humains – il ne pouvait pas les offenser. Le même instinct qui » lui faisait porter la main à sa poche dès qu'il voyait, un mendiant, le rendait impuissant en ce moment. Les pauvres, malheureuses filles ! Il n'avait pas le : cœur de les envoyer paître dans la nuit. Brusquement il se rendit compte qu'il lui faudrait aller jusqu'au bout de l'odieuse aventure à laquelle Gordon l'avait conduit. Pour la première fois de sa vie il allait être obligé de rentrer avec une putain.

« Oh ! et puis zut ! dit-il mollement.

— *Allons-y [18]* », dit Gordon.

D'un signe de tête Dora avait indiqué au chauffeur de taxi la direction à prendre. Gordon tomba comme une masse dans le coin du siège et parut aussitôt s'abîmer dans un insondable gouffre dont il ne ressortit que plus graduellement et en ne se rappelant plus qu'en partie ce qu'il avait fait. Il glissait sans secousses à travers l'obscurité étoilée de lumières. Ou bien étaient-ce les lumières qui bougeaient et lui qui restait immobile ? On aurait dit qu'on était sur le fond de l'océan, au milieu de poissons lumineux qui glissaient. L'idée lui revint qu'il était une âme damnée en enfer. Le paysage de l'enfer devait ressembler exactement à celui-ci. Des ravins de feu froid de couleur sinistre, et, partout au-dessus, rien que des ténèbres. Mais en enfer il y aurait le supplice. Est-ce que le supplice, c'était ceci ? Il fit tous ses efforts pour classer ses sensations. Cette passagère chute dans l'inconscience l'avait laissé faible, écorché, secoué ; il lui semblait que son front éclatait. Il avança la main. ! Elle rencontra un genou, une jarrettière et une petite main douce qui chercha machinalement la sienne. Il s'aperçut que Ravelston, assis en face, lui donnait îles tapes sur le pied avec insistance et nervosité.

« Gordon ! Gordon ! Réveille-toi !

— Quoi ?

— Gordon ! Oh ! sacré nom d'un chien ! *Causons en français. Qu'est-ce que tu as fait ? Crois-tu que je veux coucher avec une sale... – oh ! sacrebleu !*

— O-oh ! *parley-voo-francey !* » s'écrièrent d'une voix aiguë les filles.

Gordon se marra doucement. Ça fait du bien à Ravelston, pensa-t-il. Un socialiste en chambre rentrant avec une putain ! Le premier acte authentiquement prolétarien de sa vie ! Comme s'il avait connaissance de cette pensée, Ravelston s'affala dans son coin, malheureux en silence, et s'écartant aussi loin que possible de Barbara. Le taxi s'arrêta devant un hôtel, dans une rue latérale ; c'était un abominable endroit, de bas étage, canaille. L'indication « Hôtel », au-dessus de la porte, semblait loucher. Les fenêtres étaient sombres, mais un bruit de chansons, pompette et lugubre, filtrait de l'intérieur. Gordon sortit en chancelant du taxi et chercha à tâtons le bras de Dora. Donne-nous un coup de main, Dora. Attention à la marche. Eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ?

Un vestibule assez petit, assez sombre, malodorant, recouvert de linoléum en guise de tapis, minable, négligé et pour ainsi dire transitoire. Venant d'une pièce quelque part sur la

gauche, le bruit de chansons s'enflait, funèbre comme un orgue d'église. Une femme de chambre de mauvaise mine, aux yeux qui louchaient, apparut, sortant soudain on ne savait d'où. Elle et Dora semblaient se connaître. Quelle binette ! Là, pas de concurrence ! De la pièce sur la gauche une voix en solo reprit la chanson avec une emphase qui se voulait bouffonne.

L'homme qui embrasse une jolie fille

Et va le dire à sa mère,

On devrait lui couper les lèvres,

On devrait...

Ça finit en queue de poisson, et c'était plein de la tristesse, indicible et qui ne peut se déguiser, de la débauche. Une voix très jeune, semblait-il. La voix de quelque pauvre jeune garçon qui, au fond du cœur, avait seulement envie d'être chez lui avec sa mère et ses sœurs, à jouer au furet.

Il y avait là une réunion de jeunes imbéciles, faisant la bringue avec du whisky et des filles. L'air de la chanson rendit la mémoire à Gordon. Il se tourna vers Ravelston au moment où celui-ci entrait, Barbara à sa suite.

« Où est mon chianti ? » dit-il.

Ravelston lui donna la bouteille. Son visage avait l'air pâli, harassé, traqué presque. Avec des mouvements nerveux et confus, il se tenait à l'écart de Barbara. Il ne pouvait pas la toucher ni même la regarder, et pourtant s'échapper était au-dessus de ses forces. Ses yeux cherchaient ceux de Gordon. « Pour l'amour de Dieu, ne pouvons-nous nous soustraire à cela d'une manière ou d'une autre ? » disaient-ils par signaux. Gordon le regarda de travers. Tiens bon ! Ne flanche pas ! Il prit de nouveau le bras de Dora. Allons, viens, Dora ! L'escalier, à présent. Ah ! Attends un moment.

Le bras passé autour de la taille de Gordon, le soutenant, Dora le tira un peu de côté. Dans l'escalier assez sombre et malodorant, une jeune femme descendait, d'un air affecté, en boutonnant un gant ; à sa suite, un homme chauve, entre deux âges, en tenue de soirée, pardessus noir et cache-col de soie blanche, son chapeau claqué à la main. Il passa devant eux, serrant ses vilaines lèvres minces, faisant semblant de ne pas les voir. Un père de famille, à en juger par l'air coupable de son regard. Gordon observa le reflet de la lumière sur le derrière de son crâne. Son prédécesseur. Dans le même lit, probablement. Le manteau d'Élisée. Allez, maintenant, Dora, montons ! Ah ! cet escalier ! *Difficilis ascensus Averni*. Voilà qui est fait, nous y sommes ! « Attention à la marche », dit Dora. Ils étaient sur le palier. Lino blanc et noir comme un échiquier. Portes peintes en blanc. Une odeur d'eaux ménagères et une odeur plus faible de linge sale.

Nous ici, vous là. A l'autre porte, Ravelston s'arrêta, les doigts sur la poignée. Il ne pouvait pas – non, il ne pouvait réellement pas faire cela. Il ne pouvait pas entrer dans cette épouvantable chambre. Pour la dernière fois, ses yeux, comme ceux d'un chien sur le point d'être fouetté, se tournèrent vers Gordon. « Faut-il, faut-il ? » disaient ses yeux. Gordon le dévisagea sévèrement. Va jusqu'au bout, Regulus ! Achemine-toi vers ta

condamnation ! *Atqui sciebat quae sibi Barbara*. C'est quelque chose de plus, de beaucoup plus prolétarien que tu fais. Et alors, en coup de théâtre, le visage de Ravelston s'éclaira. Une expression de soulagement, presque de joie, s'y peignit. Il lui était venu une idée admirable. Après tout, on peut toujours payer la fille sans rien faire véritablement ! Dieu merci ! Il redressa les épaules, s'arma de courage, et entra. La porte se referma.

Nous y voici donc. Une affreuse chambre misérable. Du lino sur le sol, radiateur à gaz, immense lit à deux places vaguement crasseux. Au-dessus du lit, encadrée, une gravure en couleurs de *La Vie parisienne*. Une erreur, cela ! Parfois les originaux ne supportent pas bien la comparaison. Et, par Jupiter, sur la table de bambou près de la fenêtre, mais oui ! un aspidistra ! Tu m'as donc trouvé, ô mon ennemi ! Mais viens ici, Dora. Que je te regarde !

Il lui sembla être étendu sur le lit. Il n'y voyait pas très bien. Le jeune visage rapace de Dora, aux cils noircis, se pencha au-dessus de lui, au moment où il se vautra là.

« Et qu'est-ce que tu donnes ? demanda-t-elle d'un ton à demi enjôleur, à demi menaçant.

— T'occupes pas de ça à présent. Au boulot ! Viens ici. Ne fais pas ta vilaine bouche. Viens ici. Viens plus près. Ah !

— Non. Rien à faire. Impossible. Le vouloir, mais non le pouvoir. L'esprit ne demande pas mieux, mais la chair est faible. Essaie encore. Non. Ça doit être la cuite qui en est la cause. Voir Macbeth. Encore un dernier essai. Non, rien à faire. Pas ce soir, je le crains.

— Très bien, Dora. Ne t'en fais pas. Tu auras tout de même tes deux livres. Nous ne payons pas d'après les résultats. »

Il fit un geste maladroit.

« Pst ! Passe-moi cette bouteille. La bouteille, là, sur la toilette. »

Dora l'apporta. Ah ! Ça c'est mieux. Ça au moins, ça ne rate pas. Avec des mains gonflées à en être monstrueuses, il renversa la bouteille de chianti cul en l'air. Le vin lui coula dans le gosier, acerbe et suffocant, et un peu lui entra dans le nez. Ça le mit knock-out. Il s'affaissa, glissa, tomba du lit. Sa tête heurta le sol. Il avait encore les jambes sur le lit. Pendant un instant il resta dans cette position. Est-ce là la façon de vivre ? En bas les voix jeunes chantaient toujours lugubrement :

Car ce soir nous voulons être gais,

Car ce soir nous voulons être gais,

Car ce soir nous voulons être gai-ai-ais !

Demain nous ne serons pas ivres !

IX

Et, par Jupiter ! le lendemain, nous n'étions pas ivres !

Gordon sortit d'un long rêve veule pour s'apercevoir que les livres de la bibliothèque de prêt étaient rangés dans le mauvais sens. Ils reposaient tous sur leurs plats. En outre, pour une raison ou pour une autre, leurs dos étaient devenus blancs – blancs et luisants, comme de la porcelaine.

Il ouvrit un peu plus les yeux et bougea un bras. De petits filets de douleur, que ce geste, apparemment, avaient mis en branle, lui donnaient des élancements en des endroits inattendus du corps – le long des mollets, par exemple, et des deux côtés de la tête. Il se rendit compte qu'il était couché sur le côté, avec un dur oreiller lisse sous la joue et qu'une couverture rude lui grattait le menton et lui faisait entrer ses cheveux dans la bouche. En dehors de ces menues douleurs lancinantes, chaque fois qu'il remuait, il y avait une sorte de grande douleur sourde qui n'était pas localisée, mais qui paraissait rôder sur tout son corps.

Soudain il rejeta la couverture et s'assit. Il était dans une cellule de commissariat de police. A ce moment il fut pris d'épouvantables nausées. Apercevant confusément un W.-C. dans le coin, il s'y traîna et vomit avec violence trois ou quatre fois.

Après cela, pendant plusieurs minutes, il souffrit atrocement. Il pouvait à peine se tenir sur ses pieds, il avait des douleurs lancinantes dans la tête comme si elle allait éclater, et la lumière lui faisait l'effet d'un liquide blanc brûlant se déversant dans son cerveau par les orbites de ses yeux. Il s'assit sur le lit, se tenant la tête entre les mains. Au bout d'un instant, quand les douleurs lancinantes se furent en partie calmées, il jeta de nouveau un coup d'œil autour de lui. Cette cellule mesurait environ trois mètres cinquante de long sur un peu moins de deux mètres de large et elle était très haute. Les murs étaient tout en carreaux de porcelaine blanche, horriblement blanche et propre. Il se demanda vaguement comment ils faisaient pour nettoyer tout en haut, jusqu'au plafond. Peut-être avec une manche à eau, pensa-t-il. D'un côté, il y avait une petite fenêtre garnie de barreaux, située très haut, et de l'autre, au-dessus de la porte, une ampoule électrique incrustée dans le mur et protégée par un fort grillage. La chose sur laquelle il était assis n'était pas véritablement un lit, mais une planche fixée horizontalement au mur, avec une seule couverture et un oreiller de grosse toile. La porte était en acier, peinte en gris. Dans la porte il y avait un petit trou rond muni d'un volet à l'extérieur.

Ayant bien vu tout ceci, il s'étendit et tira de nouveau la couverture sur lui. Il n'avait pas de curiosité plus poussée au sujet de son environnement. Quant à ce qui était arrivé la nuit passée, il se rappelait tout – du moins, il se rappelait tout jusqu'au moment où il était entré avec Dora dans la chambre à l'aspidistra. Dieu savait ce qui s'était passé après cela. Il y avait eu une espèce de violente querelle et il avait atterri en taule. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il avait fait ; il pouvait très bien s'agir d'un meurtre, il n'en savait rien. En tout cas, ça lui était égal. Il tourna le visage vers le mur et remonta la couverture

jusque par-dessus sa tête afin de supprimer la lumière.

Longtemps après, il entendit ouvrir le volet du judas dans la porte. Gordon parvint à retourner la tête. Il lui sembla que les muscles de son cou grinçaient. A travers le judas il distingua un œil bleu et un demi-rond de joue rose rebondie.

« Vous boiriez bien une tasse de thé ? » dit une voix.

Gordon s'assit et instantanément eut très mal au cœur. Il se prit la tête entre les mains et gémit. L'idée d'une tasse de thé chaud lui souriait, mais il savait qu'elle le ferait de nouveau vomir s'il y avait du sucre dedans.

« S'il vous plaît », dit-il.

L'agent de police ouvrit un guichet dans la partie supérieure de la porte et lui passa un épais pot blanc de thé. Il y avait du sucre dedans. L'agent était un solide jeune homme au teint vermeil, d'environ vingt-cinq ans, avec un visage bienveillant, des cils blancs et une poitrine formidable. Elle rappela à Gordon un poitrail de cheval de roulage. Il parlait avec un bon accent, mais avec des expressions vulgaires. Pendant une ou deux minutes il resta à regarder Gordon.

« Vous n'étiez pas malade qu'à moitié, la nuit dernière, dit-il finalement.

— Je le suis, malade, maintenant.

— Vous l'étiez davantage la nuit dernière. Qu'est-ce qui vous a pris de frapper le brigadier ?

— J'ai frappé le brigadier ?

— Si vous l'avez frappé ? Hou là là ! Il n'était pas furieux qu'à moitié ! V'là qu'il se tourne vers moi et qu'il dit – en se tenant l'oreille, comme ça ! – il dit : “Ça alors, si cet homme n'était pas trop soûl pour se tenir debout, je lui casserais la gueule !” Tout ça, c'est noté sur votre feuille dans le cahier des délits et écrous. En état d'ivresse manifeste et délit contre l'ordre public. Vous n'auriez été marqué qu'en état d'ivresse manifeste, si vous n'aviez pas frappé le brigadier.

— Savez-vous ce que je vais écopper pour ça ?

— Cinq livres ou quatorze jours. Vous passerez devant M. Croom. Une chance pour vous que ça ne soit pas M. Walker. Il vous collerait un mois d'emprisonnement, sans substitution d'amende, M. Walker. Très sévère pour les hommes pris de boisson. Membre de la ligue antialcoolique. »

Gordon avait bu un peu de thé. C'était doux à en être écœurant, mais sa chaleur lui redonna des forces. Il l'avalait à grandes gorgées. A ce moment une vilaine voix hargneuse – le brigadier que Gordon avait frappé, très certainement – glapit quelque part au-dehors :

« Faites sortir cet homme et faites-le se laver. Le panier à salade part à neuf heures et demie. »

L'agent de police se hâta d'ouvrir la porte de la cellule. Dès que Gordon eut mis le pied dehors, il se sentit plus malade que jamais. C'était en partie parce qu'il faisait beaucoup plus froid dans le couloir que dans la cellule. Il fit un pas ou deux, et puis soudain la tête

lui tourna. « Je vais être malade », cria-t-il. Il tombait – il étendit brusquement la main et se rattrapa au mur. Le bras vigoureux de l'agent de police l'entoura. Par-dessus ce bras, comme pardessus un bastingage, Gordon se pencha, se plia en deux, tout flasque. Une giclée de vomissure jaillit de lui. C'était le thé, évidemment. Cela fit un ruisseau coulant sur le sol en pierre. Au bout du couloir, le brigadier moustachu, en tunique sans ceinturon, se tenait, les mains aux hanches, regardant avec dégoût.

« Sale petit cabot, murmura-t-il, et il se détourna.

— Allons, mon vieux, dit l'agent de police. Ça ira mieux maintenant dans un rien de temps. »

A demi le conduisant, à demi le traînant, il amena Gordon à un grand évier de pierre au bout du couloir et l'aida à se mettre le torse nu. Il était d'une douceur surprenante. Il maniait Gordon presque comme une nurse manie un enfant.

Gordon avait retrouvé assez de forces pour s'inonder d'eau glacée et se rincer la bouche. L'agent de police lui donna une serviette de toilette déchirée pour se sécher et puis le reconduisit à sa cellule.

« Maintenant restez tranquillement assis jusqu'à ce que le panier à salade arrive. Et croyez-moi : un bon tuyau – quand vous passerez en jugement, plaidez coupable et dites que vous ne le ferez plus. M. Croom ne sera pas dur pour vous.

— Où sont mon col et ma cravate ? dit Gordon.

— Nous vous les avons enlevés la nuit dernière. Ils vous seront rendus avant votre départ pour le tribunal. Nous avons eu un type qui s'est pendu à l'aide de sa cravate, une fois. »

Gordon s'assit sur le lit. Pendant un petit moment il s'occupa à calculer le nombre de carreaux de porcelaine sur les murs, puis il se mit les coudes sur les genoux, la tête dans ses mains. Il avait toujours mal partout ; il se sentait faible, il avait froid, il était éreinté, et, par-dessus tout, ennuyé. Il aurait voulu que cette ennuyeuse histoire de comparution devant le tribunal pût être évitée d'une manière ou d'une autre. L'idée qu'on allait le mettre dans un véhicule cahotant et lui faire traverser Londres pour poireauter dans des cellules et des couloirs froids, et qu'il aurait à répondre à des questions et à s'entendre faire la leçon par les juges, l'ennuyait indiciblement. Tout ce qu'il voulait, c'était qu'on le laissât tranquille. Mais bientôt il entendit le bruit de plusieurs voix à l'autre bout du couloir, puis un bruit de pas s'approchant.

La partie rabattable de la porte fut ouverte.

« Deux visiteurs pour vous », dit l'agent de police.

Gordon fut ennuyé même à l'idée de visiteurs. De mauvaise grâce il leva les yeux et vit Flaxman et Ravelston le regardant par le guichet. Comment il se faisait qu'ils étaient là ensemble, c'était un mystère, mais Gordon ne se sentit pas la moindre curiosité à ce sujet. Ils l'ennuyaient. Il souhaitait qu'ils s'en allassent.

« Salut, mon petit vieux ! dit Flaxman.

— Comment, vous, ici ! » dit Gordon à la fois avec lassitude et avec l'intention d'être

blessant.

Ravelston avait l'air malheureux. Il était debout depuis le matin de très bonne heure à la recherche de Gordon. C'était la première fois qu'il voyait l'intérieur d'une cellule de poste de police. Son visage se contracta de dégoût à la vue de ce froid endroit tout en carreaux vernissés blancs, et de son W.-C. sans pudeur dans le coin. Mais Flaxman, lui, était plus accoutumé à ce genre de choses. Il cligna de l'œil, d'un air averti, à l'adresse de Gordon.

« J'en ai vu de pires, dit-il gaiement. Donnez-lui un œuf cru à gober et il sera ravigoté d'une façon étonnante. Savez-vous à quoi ressemblent vos yeux, mon petit vieux ? ajouta-t-il en s'adressant à Gordon. On dirait qu'on les a sortis et pochés comme des œufs.

— J'étais ivre la nuit dernière, dit Gordon, la tête entre les mains.

— J'avais bien compris quelque chose dans ce genre, mon petit vieux !

— Écoute, Gordon, dit Ravelston, nous sommes venus pour obtenir ton élargissement provisoire en nous portant caution, mais, à ce qu'il semble, nous sommes arrivés trop tard. Ils vont te mener au tribunal dans quelques minutes. C'est une sale affaire. C'est bien dommage que tu ne leur aies pas donné un faux nom quand ils t'ont amené ici la nuit dernière.

— Je leur ai dit mon nom ?

— Tu leur as tout dit. Plût à Dieu que je ne t'eusse pas perdu de vue ! Tu as filé de cette maison je ne sais comment et disparu dans la rue.

— Fait les cent pas dans Shaftesbury Avenue en vidant une bouteille, dit Flaxman d'un air élogieux.

Mais vous n'auriez pas dû frapper le brigadier, mon petit vieux ! Une fichue sottise ! Et autant vous dire que la mère Wisbeach est sur votre trace. Quand votre copain, là, est passé ce matin lui dire que vous aviez traîné dehors toute la nuit, elle s'est lamentée comme si vous aviez commis un meurtre.

— Et écoute un peu, Gordon », dit Ravelston.

Il y avait sur son visage l'habituelle expression de gêne. Il s'agissait d'argent, comme d'habitude. Gordon leva les yeux. Ravelston regardait au loin.

« Écoute.

— Quoi ?

— Au sujet de ton amende. Il vaut mieux que tu t'en remettes à moi pour cela. Je la paierai.

— Non.

— Mon cher vieux ! Ils vont t'envoyer en prison si je ne la paie pas.

— Oh ! au diable ! Je m'en fiche ! »

Il s'en fichait bel et bien. En ce moment, ils pouvaient l'envoyer en prison pour un an, il s'en fichait, évidemment il n'avait pas de quoi payer son amende lui-même. Il savait,

sans avoir besoin de regarder, qu'il ne lui restait plus d'argent. Il avait dû donner le tout à Dora, ou plus probablement elle l'avait barboté. Il s'étendit à nouveau sur la couchette et tourna le dos aux autres. Dans l'état maussade et apathique où il se trouvait, son unique désir était de se débarrasser d'eux. Ils firent encore quelques tentatives pour lui parler, mais il ne voulut pas répondre, et ils ne tardèrent pas à s'en aller. La voix tonitruante de Flaxman retentit gaiement dans le couloir. Il donnait île minutieuses indications à Ravelston sur la façon d'assaisonner un œuf à giber cru.

Le reste de la journée fut abominable. Abominable le trajet en panier à salade ; à l'intérieur, ça ne ressemblait à rien autant qu'à un chalet de nécessité en miniature, avec ces tout petits compartiments cloisonnés de chaque côté, dans lesquels on est enfermé à clef et où l'on a à peine la place de s'asseoir. Plus abominable encore fut la longue attente dans une des cellules attendant au tribunal de simple police. Cette cellule était une exacte réplique de celle du poste de police, jusqu'à avoir le même nombre de carreaux de porcelaine. Mais elle en différait par le fait d'être d'une saleté repoussante. Il y faisait froid, mais l'air était fétide au point d'être presque irrespirable. Il y avait des allées et venues de prisonniers tout le temps. On les flanquait dans la cellule, on les en sortait au bout d'une heure ou deux pour les mener au tribunal, et puis ils pouvaient y être ramenés pour attendre pendant que le juge de paix statuait sur leur condamnation ou qu'on allait chercher de nouveaux témoins. Il y avait toujours cinq ou six hommes dans la cellule, et il n'y avait rien pour s'asseoir, à part la couchette en bois. Et le pire c'était que presque tous utilisaient le W.-C. – là, au vu de tous, dans cette minuscule cellule. Ils ne pouvaient pas s'en empêcher. Il n'y avait nulle part ailleurs où aller. Et la chasse d'eau ne fonctionnait même pas bien.

Jusqu'à l'après-midi Gordon se sentit nauséux et faible. Il n'avait eu aucune possibilité de se raser, et son visage était odieusement broussailleux. D'abord, il resta simplement assis sur le coin de la couchette en bois, à l'extrémité la plus proche de la porte, aussi loin qu'il put du W.-C., sans faire attention aux autres prisonniers. Ils l'ennuyaient et le dégoûtaient ; plus tard, son mal de tête ayant disparu, il les observa avec un faible intérêt. Il y avait un cambrioleur professionnel, homme maigre à l'air tourmenté et aux cheveux gris, qui était sur des charbons ardents en se demandant ce que deviendraient sa femme et ses gosses s'il était envoyé en prison. Il avait été arrêté pour avoir « rôdé avec intention de pénétrer » — infraction vague pour laquelle vous êtes généralement condamné si des condamnations antérieures sont portées sur votre dossier. Il ne cessait de faire les cent pas, donnant une chiquenaude à un grain de poussière avec les doigts de sa main droite par un geste singulièrement nerveux, et se récriant contre cette injustice. Il y avait aussi un sourd-muet qui puait comme un furet et un petit Juif d'un certain âge, revêtu d'un pardessus à col de fourrure, qui avait été commissionnaire d'achat pour une grande société de boucheries cascher. Il avait levé le pied avec vingt-sept livres et, de tous les endroits, avait choisi Aberdeen pour y aller dépenser cet argent avec des prostituées. Lui aussi avait un grief, car il disait que son cas aurait dû être jugé par le tribunal du rabbin au lieu d'être transféré à la police. Il y avait aussi un cabaretier qui avait détourné les fonds de son club pour Noël. C'était un gros homme jovial, l'air prospère, d'environ trente-cinq ans, au visage d'un rouge voyant et portant un pardessus bleu voyant – le genre d'homme, s'il n'était pas cabaretier, à être bookmaker. Ses parents avaient rendu tout l'argent détourné, à l'exception de onze livres, niais les membres du

club avaient décidé de le traduire en justice. Il y avait quelque chose dans les yeux de cet homme qui gênait Gordon. Il faisait tout passer en faisant de l'épate, mais tout le temps il y avait dans ses yeux ce regard fixe et vide ; il tombait dans une espèce de rêverie à chaque trou dans la conversation. Il y avait quelque chose d'assez effrayant dans le spectacle qu'il donnait. Il était là, portant encore d'élégants vêtements, ayant derrière lui, un mois ou deux auparavant encore, une splendide vie de cabaretier ; et le voilà maintenant ruiné, probablement à jamais. Comme tous les cabaretiers de Londres, il était entre les griffes du brasseur, il serait vendu et son mobilier et ses affaires saisis, et quand il sortirait de prison il ne pourrait plus jamais avoir un cabaret ou un emploi.

La matinée s'écoula avec une morne lenteur. Il était permis de fumer – les allumettes étaient interdites, mais l'agent de police de service donnait du feu par le guichet de la porte. Personne n'avait de cigarettes, excepté le cabaretier, qui en avait plein ses poches et en distribua spontanément. Les prisonniers entraient et sortaient. Un homme sale en haillons, qui se prétendit un marchand des quatre-saisons « embarqué » pour entrave à la circulation, fut mis une demi-heure dans la cellule. Il parlait beaucoup, mais il était profondément suspect aux autres ; quand on l'emmena, ils affirmèrent tous que c'était un « mouton ». La police, dit-on, met souvent un « mouton » dans les cellules, déguisé en prisonnier, pour recueillir des informations. Une fois il y eut grande agitation quand l'agent de police murmura par le guichet qu'on allait mettre dans la cellule voisine un assassin, ou prétendu assassin. C'était un jeune homme de dix-huit ans qui avait donné un coup de couteau dans le ventre de sa « grue », et l'on ne pensait pas qu'elle survivrait. Une fois, le guichet s'ouvrit et le pâle visage fatigué d'un prêtre regarda à l'intérieur. Il vit le cambrioleur et dit d'un air las : « Tiens, vous êtes de nouveau là, Jones ? », et il s'en alla. Le déjeuner, ou prétendu déjeuner, fut servi vers midi. Tout ce qu'on recevait, c'étaient une tasse de thé et deux tranches de pain tartinées de margarine. Mais on pouvait se faire apporter de la nourriture, si on avait de quoi payer. Le cabaretier se fit apporter un bon déjeuner dans des assiettes couvertes ; mais, n'ayant pas d'appétit, il en distribua la plus grande partie. Ravelston errait toujours dans le tribunal, attendant que passât l'affaire de Gordon, mais il n'était pas assez à la coule pour savoir comment s'y prendre pour faire envoyer un repas à Gordon. Bientôt le cambrioleur et le cabaretier furent emmenés, jugés et ramenés pour attendre le moment où le panier à salade les emmènerait en prison. Chacun d'eux avait eu neuf mois. Le cabaretier posa des questions au cambrioleur pour savoir à quoi ressemblait la prison. Il s'ensuivit une conversation d'une obscénité sans nom à propos du manque de femmes, là.

L'affaire de Gordon passa à deux heures et demie et elle fut si vite terminée que cela paraissait absurde d'avoir attendu tout ce temps pour ça. Après coup il ne put rien se rappeler de ce tribunal, sauf les armoiries au-dessus de la chaise du juge. Le juge de paix statuait sur les cas d'hommes pris de boisson à raison de deux par minute. Sur l'air de « John-Smith-en-état-d'ivresse-manifeste ? – oui – six-shillings – avancez – *au suivant* ! », ils défilaient devant la rampe du banc des prévenus, exactement comme la foule des gens prenant des billets à un guichet. L'affaire Gordon, pourtant, prit deux minutes au lieu de trente secondes, parce qu'il y avait le délit contre l'ordre public et que le brigadier devait certifier que Gordon l'avait frappé sur l'oreille et l'avait traité de « foutu bâtard ». Elle fit aussi quelque peu sensation dans la salle du tribunal parce que Gordon, quand on l'avait questionné au poste de police, avait donné comme profession :

poète. Il avait dû être bien soûl pour dire une chose comme ça. Le juge de paix le regarda avec méfiance.

« Je vois que vous vous dites *poète* ? Êtes-vous vraiment un poète ?

— J'écris des poèmes, dit Gordon, maussadement.

— Hum ! Eh bien, ça ne semble pas vous avoir appris à vous conduire convenablement, hein ? Vous verserez cinq livres ou vous ferez quatorze jours de prison. *Au suivant !* »

Et ce fut tout. N'empêche que, quelque part au fond de la salle, un reporter qui s'ennuyait avait dressé l'oreille.

A l'autre bout du tribunal il y avait une salle où un brigadier était assis devant un registre, à inscrire les amendes des hommes pris de boisson et à percevoir les sommes dues. Ceux qui ne pouvaient payer étaient ramenés dans les cellules. Gordon s'était attendu à ce qui lui arrivait là. Il était résigné à aller en prison. Mais quand il franchit le seuil de cette salle, ce fut pour trouver Ravelston qui l'attendait et qui avait déjà payé l'amende pour lui. Gordon ne protesta pas. Il laissa Ravelston le fourrer dans un taxi et le ramener à l'appartement de Regent's Park. Aussitôt arrivé là, Gordon eut un bain chaud ; il en avait bien besoin, après l'odieuse saleté et contamination des douze dernières heures. Ravelston lui prêta un rasoir, lui prêta une chemise propre et un pyjama et des chaussettes et des sous-vêtements, et alla même jusqu'à sortir lui acheter une brosse à dents. Il avait singulièrement à cœur le confort de Gordon. Il ne pouvait se défendre d'un sentiment de culpabilité à la pensée que ce qui était arrivé la nuit dernière était en grande partie de sa faute ; il aurait dû faire acte d'autorité et ramener Gordon chez lui dès qu'il avait manifesté des signes d'ivresse. Gordon prenait à peine garde à ce qu'on faisait pour lui. Même le fait que Ravelston eût payé son amende le laissait froid. Tout le reste de cet après-midi-là, il demeura assis dans l'un des fauteuils devant le feu, à lire un roman policier. Quant à l'avenir, il se refusait à y penser. Il commença à avoir sommeil de très bonne heure. A huit heures il alla se coucher dans la chambre d'ami et dormit neuf heures comme une souche.

Ce ne fut que le lendemain matin qu'il commença à penser sérieusement à sa situation. Il s'éveilla dans le vaste lit caressant, plus doux et plus chaud qu'aucun lit où il eût dormi jusqu'ici, et commença à chercher à tâtons ses allumettes. Puis il se souvint que dans des endroits comme celui-ci on n'a pas besoin d'allumettes pour obtenir de la lumière, et trouva en tâtant un commutateur électrique qui pendait au bout d'un cordon à la tête du lit. Une lumière douce inonda la chambre. Il y avait un siphon d'eau de Seltz sur la table de nuit. Gordon s'aperçut que, même au bout de trente-six heures, il avait toujours un mauvais goût dans la bouche. Il but et regarda autour de lui.

Ça faisait une drôle d'impression d'être couché là, dans le pyjama d'un autre, dans le lit d'un autre. Il sentait qu'il n'avait rien à faire là – que ce n'était pas le genre d'endroit auquel il appartenait. Il avait l'impression de commettre une faute en se reposant là, dans ce luxe, alors qu'il était fichu et qu'il n'avait pas un penny au monde. Car pour être fichu, il l'était bien, cela ne faisait aucun doute. Il lui semblait avoir l'absolue certitude qu'il avait perdu son emploi. Dieu seul savait ce qu'il allait arriver ensuite. Le souvenir de cette morne et stupide débauche lui revint, déboula sur lui avec une odieuse netteté. Il pouvait

tout se rappeler, depuis son premier gin rose avant de s'attaquer aux jarretières couleur de pêche de Dora. Ce lui fut un supplice de penser à Dora. Pourquoi fait-on ces choses ? L'argent encore, toujours l'argent ! Les riches ne se conduisent pas comme ça. Les riches sont élégants jusque dans leurs vices. Mais si on n'a pas d'argent, on ne sait même pas le dépenser de la bonne façon quand on vient à en avoir. On ne sait que le gaspiller follement en faisant de l'esbroufe, comme le marin dans un bordel, la première fois qu'il va à terre.

Il avait été en taule, douze heures. Il songea à la froide puanteur fécale de la cellule du tribunal de simple police. Un avant-goût des jours futurs. Et tout le monde saurait qu'il était allé en taule. Avec de la chance, tante Angela et oncle Walter pourraient être tenus dans l'ignorance, mais Julia et Rosemary le savaient probablement déjà. Pour ce qui était de Rosemary, ça n'avait pas tellement d'importance, mais Julia, elle, en serait honteuse et malheureuse. Il pensa à Julia. Son long dos maigre lorsqu'elle se penchait au-dessus du service à thé ; son visage d'oie de bonne fille frustrée. Elle n'avait jamais vécu. Depuis l'enfance elle lui avait été sacrifiée – à lui, Gordon, au « garçon ». Ça faisait peut-être bien une centaine de livres qu'il lui avait « empruntées » au cours de toutes ces années ; et après cela, même cinq livres, il n'avait pas été capable de les lui réserver. Ces cinq livres, il les avait mises de côté pour elle, et voilà qu'il était allé les dépenser en compagnie d'une putain.

Il éteignit la lumière et resta étendu sur le dos, parfaitement éveillé. En cet instant, il se vit lui-même avec une terrible lucidité. Il dressa une sorte d'inventaire de lui-même et de ses biens. Gordon Comstock, dernier des Comstock, âgé de trente ans, plus que vingt-six dents ; sans argent ni emploi ; vêtu d'un pyjama emprunté et couché dans un lit emprunté ; avec rien devant lui, sinon la mendicité et le dénuement, et rien derrière lui, sauf de sordides folies. Toute sa richesse consistait en un corps malingre et en deux valises en carton pleines d'effets usés.

A sept heures, Ravelston fut éveillé par un coup tapé à la porte. Il se retourna en roulant sur lui-même et dit d'une voix endormie : « Oui ? » Gordon entra, silhouette aux cheveux ébouriffés, presque perdue dans le pyjama de soie emprunté. Ravelston se secoua, en bâillant. Théoriquement, il se levait prolétariennement à sept heures. En réalité, il bougeait rarement avant l'arrivée, à huit heures, de M^{me} Beaver, la femme de ménage. Gordon repoussa les cheveux de ses yeux et s'assit au pied du lit de Ravelston.

« Dis donc, Ravelston, c'est une sale histoire. J'ai réfléchi à tout ça. Ça va être le diable pour payer.

— Quoi ?

— Je vais perdre mon emploi. McKechnie ne peut pas me garder après que j'ai été en taule. En outre, j'aurais dû être à mon travail, hier. Probablement la boutique n'a-t-elle pas été ouverte de toute la journée. »

Ravelston bâilla.

« Tout se passera très bien, je crois. Ce gros homme – quel est son nom ? Flaxman – a téléphoné à McKechnie pour lui dire que tu étais couché avec la grippe. Il en a parlé d'une façon très convaincante. Il a dit que tu avais cinquante-sept de température ! Évidemment, ta logeuse, elle sait. Mais je ne pense pas qu'elle le dira à McKechnie.

— Mais suppose que ce soit dans les journaux !

— Oh ! mon Dieu ! C'est vrai que ça se pourrait ! La femme de ménage apporte les journaux à huit heures. Mais est-ce qu'ils rendent compte des cas d'ivresse ? Sûrement pas ? »

M^{me} Beaver apporta le *Telegraph* et le *Herald*. Ravelston l'envoya chercher le *Mail* et l'*Express*. Ils parcoururent en toute hâte les nouvelles des tribunaux de simple police. Dieu merci ! Ça n'avait pas été « mis dans les journaux », somme toute. Il n'y avait pas de raison pour que ça y fût, en fait. Ce n'était pas comme si Gordon avait été un champion de course automobile ou un joueur de football professionnel. Se sentant mieux, Gordon put prendre un petit déjeuner, et après le petit déjeuner Ravelston sortit. Il fut convenu qu'il passerait à la boutique voir M. McKechnie, lui donner de plus amples détails sur la maladie de Gordon et prendre le vent. Ravelston trouvait tout à fait naturel de perdre plusieurs jours pour dépêtrer Gordon. Toute la matinée Gordon erra dans l'appartement, inquiet et patraque, fumant cigarette sur cigarette. Maintenant qu'il était seul, l'espoir l'avait déserté. Il savait par intuition que M. McKechnie devait avoir entendu parler de son arrestation. Ce n'est pas le genre de choses qu'on peut tenir secret. Il avait perdu son emploi, et voilà tout.

Il alla nonchalamment à la fenêtre et regarda au dehors. Un jour de désolation ; le ciel gris clair avait l'air de ne plus jamais pouvoir être bleu ; les arbres dénudés pleuraient lentement dans les ruisseaux. Au bout d'une rue voisine, le cri du marchand de charbon retentissait lugubrement. Il n'y avait plus qu'une quinzaine de jours avant Noël, maintenant. Agréable d'être sans travail à cette époque de l'année ! Mais cette pensée, au lieu de l'effrayer, ne faisait que l'ennuyer. Cette sensation particulière de torpeur, cette lourdeur d'enchifrené derrière les yeux, que l'on a après une cuite, semblait s'être installée en lui en permanence. La perspective de la recherche d'un autre emploi l'ennuyait encore plus que la perspective de la pauvreté. D'ailleurs, il ne trouverait jamais un autre emploi. On ne trouve plus d'emplois, de nos jours. Il était en train de descendre de plus en plus bas dans le monde inférieur des chômeurs – de plus en plus bas dans Dieu savait quel abîme de saleté, de faim et d'inutilité, à l'asile des pauvres. Et surtout il était désireux d'en finir avec aussi peu d'histoires et d'effort que possible.

Ravelston revint vers une heure. Il enleva ses gants et les jeta sur une chaise. Il paraissait fatigué et déprimé. Gordon vit du premier coup d'œil qu'il n'y avait plus rien à faire.

« Il l'a appris, naturellement ? dit-il.

— Tout, j'en ai peur.

— Comment ? Je suppose que cette vache de femme Wisbeach est allée cafarder ?

— Non. C'était, en fin de compte, dans le journal. Dans le journal local. C'est de là qu'il tient la nouvelle. »

Ravelston sortit de la poche de son veston un exemplaire plié d'un journal bi-hebdomadaire. C'était un journal qu'on prenait à la boutique parce que M. McKechnie y mettait des annonces – Gordon avait oublié cela. Il l'ouvrit. Mince, alors ! Quelle manchette ! Ça s'étalait sur toute la largeur de la page du milieu.

L'EMPLOYÉ D'UN LIBRAIRE CONDAMNÉ A UNE AMENDE.
SÉVÈRE RÉPRIMANDE DU JUGE DE PAIX.
SCANDALEUX TAPAGE.

Il y en avait presque deux colonnes. Gordon n'avait jamais été auparavant, et ne serait jamais dans l'avenir, aussi célèbre. Ils avaient dû être très à court de nouvelles. Mais ces journaux locaux ont une curieuse conception du patriotisme. Ils sont si avides de nouvelles locales qu'un accident de bicyclette dans Harrow Road occupe plus d'espace qu'une crise européenne, et des faits divers du genre « L'Homme de Hampstead accusé de meurtre » ou « Un bébé coupé en morceaux dans une cave de Camberwell » sont mis en vedette avec une véritable fierté.

Ravelston décrivit son entrevue avec M. McKechnie. M. McKechnie était, semblait-il, tiraillé entre sa fureur contre Gordon et son désir de ne pas blesser un aussi bon client que Ravelston. Mais naturellement, après une chose pareille, on ne pouvait guère attendre de lui qu'il reprît Gordon. Des scandales comme ça étaient mauvais pour le commerce, et, de plus, il était à juste titre irrité par les mensonges que Flaxman lui avait débités au téléphone. Mais ce qui l'irritait le plus, c'était la pensée que ce pût être son employé à lui qui avait été arrêté pour ivresse et délit contre l'ordre public. Ravelston dit que l'ivresse semblait l'irriter tout particulièrement. Il donnait l'impression qu'il eût presque préféré que Gordon ait barboté de l'argent dans le tiroir-caisse. Il faut dire qu'il était membre de la ligue antialcoolique. Gordon s'était parfois demandé s'il n'était pas aussi buveur en cachette, à la façon écossaise traditionnelle. Incontestablement son nez était très rouge. Mais peut-être était-ce le tabac à priser qui en était cause. En tout cas, voilà qui était fini ! Gordon était dans le pétrin, et pas qu'un peu !

« Je suppose que la Wisbeach va se cramponner à mes vêtements et affaires, dit-il. Je ne passerai pas les chercher. Du reste, je lui dois une semaine de loyer.

— Oh ! ne t'en fais pas à ce sujet. Je m'occuperai de ton loyer et de tout.

— Mon cher vieux, je ne peux pas te laisser payer mon loyer !

— Oh ! Zut ! » Le visage de Ravelston devint légèrement rose. Il regardait au loin d'un air malheureux, et puis, comme explosant, il dit brusquement tout ce qu'il avait à dire : « Écoute, Gordon, que ceci soit bien entendu. Tu n'as qu'à rester ici jusqu'à ce que cette histoire soit oubliée. Je t'aiderai tant qu'il faudra pour ce qui est de l'argent et du reste. Ne va pas t'imaginer que tu m'encombres, car ce n'est pas vrai. Et de toute manière, ce n'est que jusqu'à ce que tu trouves un autre emploi. »

Gordon s'éloigna de lui d'un air morose, les mains dans les poches. Il avait prévu tout cela, naturellement. Il savait qu'il devait refuser, il voulait refuser, et pourtant il n'en avait pas tout à fait le courage.

« Je ne vais pas vivre à tes crochets comme ça, dit-il, d'un ton boudeur.

— N'emploie pas des expressions pareilles, pour l'amour de Dieu ! D'ailleurs, où pourrais-tu aller, si tu ne restais pas ici ?

— Je ne sais pas – dans le ruisseau, je suppose. C’est là ma vraie place. Le plus tôt j’irai, le mieux cela vaudra !

— Foutaises ! Tu vas rester ici jusqu’à ce que tu aies trouvé un autre emploi.

— Mais il n’y a pas un seul emploi dans le monde ! Il se passera peut-être un an avant que je trouve un emploi ! Et je *n’en ai pas envie*, d’un emploi !

— Tu ne dois pas parler comme cela. Tu en trouveras bien un, d’emploi. Quelque chose se présentera, à coup sûr. Et pour l’amour de Dieu ne parle pas de “*vivre à mes crochets*”. Ce n’est qu’un arrangement entre amis. Si tu le veux absolument, tu pourras me rendre tout quand tu auras de l’argent.

— Oui, *quand* ? »

Mais, à la fin, il se laissa persuader. Il demeura à l’appartement, et souffrit que Ravelston passât à Willowbed Road payer son loyer et recouvrer ses deux valises de carton ; il souffrit même que Ravelston lui « prêtât », en plus, deux livres pour les dépenses courantes. Cela lui faisait mal au cœur d’accepter. Il vivait aux frais de Ravelston – aux crochets de Ravelston. Comment pourrait-il y avoir jamais plus une réelle amitié entre eux ? En outre, au fond il n’avait pas envie d’être aidé. Il ne voulait qu’une chose, qu’on le laissât tranquille. Il était en route pour le ruisseau ; mieux valait arriver vite au ruisseau et en finir. Pourtant, pour l’instant, il demeurerait là, simplement parce qu’il manquait de courage pour agir autrement.

Mais quant à la question de se procurer un emploi, c’était, dès le départ, sans espoir. Même Ravelston, bien que riche, ne pouvait pas fabriquer des emplois à partir de rien. Gordon savait à l’avance qu’il était inutile d’aller quémander un emploi dans le commerce des livres. Durant les trois jours suivants il usa ses chaussures à courir de libraire en libraire. A chaque boutique, il serrait les dents, il entraît, demandait à voir le directeur, et trois minutes plus tard il ressortait le nez en l’air. La réponse était toujours la même – pas d’emplois disponibles. Quelques rares libraires prenaient un employé supplémentaire pour la ruée de Noël, mais Gordon n’était pas le genre d’hommes qu’ils cherchaient. Il n’était ni dégourdi ni servile ; il portait des vêtements minables et parlait avec l’accent d’un monsieur. En outre, quelques questions posées amenaient toujours la révélation qu’il avait été congédié de son dernier emploi pour ivresse. Au bout de trois jours déjà il renonça. Il savait qu’il n’y avait rien à faire. Si ce n’avait pas été pour faire plaisir à Ravelston, il n’eût même pas fait semblant de chercher du travail.

Dans la soirée, il revint en se traînant à l’appartement, les pieds endoloris, et à bout de nerfs après cette série de rebuffades. Il faisait à pied tous ses déplacements, pour économiser les deux livres de Ravelston. Quand il rentra, Ravelston venait juste de monter de son bureau et était assis dans l’un des fauteuils placés devant le feu, tenant sur son genou de longues épreuves en placard. Il leva les yeux à l’entrée de Gordon.

« Eu de la chance ? » dit-il comme d’habitude.

Gordon ne répondit pas. S’il avait répondu, c’eût été par un flot d’obscénités. Sans même regarder Ravelston, il alla droit à sa chambre, se défit de ses chaussures d’un coup de pied et se jeta sur le lit. Il se haïssait lui-même à cet instant-là. Pourquoi était-il revenu ? Quel droit avait-il de revenir et de vivre aux crochets de Ravelston quand il

n'avait même pas l'intention de chercher plus longtemps du travail ? Il eût dû rester dehors dans les rues, dormir dans Trafalgar Square, mendier – faire n'importe quoi. Mais il n'avait pas eu le cran d'affronter les rues jusqu'ici. La perspective de la chaleur et de l'abri l'avait ramené comme en le tirant. Il était étendu, les mains derrière la tête, en proie à un mélange d'apathie et de haine de soi. Au bout d'une demi-heure, il entendit tinter la sonnette de la porte d'entrée et Ravelston se lever pour aller ouvrir. C'était cette garce d'Hermione Slater, probablement. Ravelston avait présenté Gordon à Hermione deux jours auparavant, et elle l'avait traité comme de la crotte. Mais un instant plus tard, on frappa à la porte de la chambre.

« Qu'est-ce que c'est ? dit Gordon.

— Quelqu'un qui vient te voir, dit Ravelston.

— Me voir, *moi* ?

— Oui. Viens dans l'autre pièce. »

Gordon lâcha un juron et roula sur lui-même paresseusement pour descendre du lit. En entrant dans l'autre pièce, il vit que c'était Rosemary. Il s'était à demi attendu à ce qu'elle vînt, bien sûr, mais ça l'importuna de la voir. Il savait pourquoi elle était venue ; pour compatir à ses malheurs, pour s'apitoyer sur lui, pour lui adresser des reproches – c'était la même chose. Dans son état de découragement et d'ennui, il n'avait pas envie de faire l'effort de lui parler. Tout ce qu'il voulait, c'était qu'on le laissât tranquille. Mais Ravelston fut content de la voir. Il l'avait prise en amitié lors de leur unique rencontre et il pensait qu'elle pourrait peut-être remonter le moral de Gordon. Il inventa un prétexte cousu de fil blanc pour descendre au bureau et les laisser tous les deux ensemble.

Ils étaient seuls, mais Gordon ne fit aucun mouvement pour l'embrasser. Il se tenait debout devant le feu, les épaules voûtées, les mains dans les poches de son veston, les pieds dans les pantoufles de Ravelston beaucoup trop grandes pour lui. Elle vint à lui avec un peu d'hésitation, n'enlevant pas encore son chapeau ni son manteau à col d'agnelin. Ça lui faisait mal de le voir. En moins d'une semaine son apparence extérieure s'était étrangement altérée. Déjà il avait cet air facilement reconnaissable, cet aspect miteux, nonchalant, du chômeur. Son visage paraissait s'être aminci, et il y avait des cernes autour de ses yeux. Et aussi il était évident qu'il ne s'était pas rasé ce jour-là.

Elle posa la main sur son bras, assez gauchement, comme le fait une femme quand c'est elle qui doit embrasser la première.

« Gordon...

— Eh bien ? »

Il dit cela d'un air presque boudeur. L'instant d'après, elle était dans ses bras. Mais c'était elle qui avait fait le premier geste, pas lui. La tête de Rosemary reposait sur la poitrine de Gordon, et, mais oui, elle luttait de toutes ses forces contre une crise de larmes presque irrépressible. Gordon trouvait cela assommant. Il paraissait la faire si souvent pleurer ! Et il n'avait pas envie qu'on pleure sur lui ; il n'avait envie que d'une chose : qu'on le laissât tranquille – tranquille à bouder et à désespérer. Tandis qu'il la tenait, là, d'une main lui caressant machinalement l'épaule, ce qu'il ressentait surtout c'était de l'ennui. Elle lui rendait les choses plus difficiles, en venant. Devant lui il y avait la saleté,

le froid, la faim, les rues, le dépôt de mendicité, et la prison. C'était contre cela qu'il avait à se cuirasser. Et il était capable de se cuirasser, pourvu qu'elle le laissât tranquille et ne vînt pas le harceler de ces attendrissements non pertinents.

Il l'éloigna un peu de lui en la poussant. Elle était rapidement redevenue maîtresse d'elle-même, comme toujours.

« Gordon, mon chéri ! Oh ! je suis si désolée, si désolée !

— Désolée à propos de quoi ?

— De la perte de ton emploi, et de tout. Tu as l'air si malheureux !

— Je ne suis pas malheureux. Ne t'apitoie pas sur moi, pour l'amour de Dieu ! »

Il se dégagea de ses bras. Elle enleva son chapeau et le jeta sur une chaise. Elle était venue ici avec quelque chose de précis à dire. C'était quelque chose qu'elle s'était retenue de dire toutes ces années – quelque chose que, par attitude chevaleresque, elle s'était interdit de dire. Mais maintenant il fallait que ce soit dit, et elle allait le dire carrément. Ce n'était pas dans sa nature de tourner autour du pot.

« Gordon, veux-tu faire quelque chose pour me faire plaisir ?

— Quoi ?

— Veux-tu retourner à La Nouvelle Albion ? »

Et voilà ! Naturellement il l'avait prévu ! Elle allait être toujours après lui, comme tous les autres ! Elle allait se joindre au groupe de gens qui l'ennuyaient et le harcelaient pour obtenir qu'il « fît son chemin » ! Mais que peut-on attendre d'autre ? C'était ce que n'importe quelle femme dirait. L'étonnant c'était quelle ne l'eût pas dit plus tôt. Retourner à La Nouvelle Albion ! Ç'avait été le seul acte significatif de sa vie, que d'avoir quitté La Nouvelle Albion. C'était sa religion, pour ainsi dire, de rester en dehors de ce sale monde de l'argent. Pourtant, en cet instant, il n'arrivait pas à se rappeler, même vaguement, pour quels motifs il avait quitté La Nouvelle Albion. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il n'y retournerait jamais, non, jamais, dussent les cieux s'écrouler, et que la discussion qu'il prévoyait l'ennuyait par avance.

Il haussa les épaules et regarda au loin.

« La Nouvelle Albion ne me reprendrait pas, dit-il sèchement.

— Si. Tu te rappelles ce qu'a dit M. Erskine. Il n'y a pas si longtemps de cela – seulement deux ans. Ils sont toujours à l'affût de bons articliers. Tout le monde, au bureau, le dit. Je suis sûre qu'ils te donneraient un emploi si tu allais le leur demander. Et ils te paieraient au moins quatre livres par semaine.

— Quatre livres par semaine ! Magnifique ! Je pourrais m'offrir le luxe d'entretenir un aspidistra avec ça ! n'est-ce pas ?

— Non, Gordon, ce n'est pas le moment de plaisanter à ce sujet !

— Je ne plaisante pas. Je suis sérieux.

— Tu veux dire que tu ne retournerais pas chez eux, même s'ils t'offraient un emploi ?

— Non, cent fois non ! Pas même s'ils me payaient cinquante livres par semaine !

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Je te l'ai dit, pourquoi ! » dit-il avec lassitude.

Elle le regarda, réduite à l'impuissance. Somme toute, ça ne servait à rien ! Il y avait cette question d'argent qui faisait obstacle – ces scrupules vides de sens qu'elle n'avait jamais compris, mais qu'elle avait acceptés, simplement parce qu'ils étaient siens. Elle sentait toute l'impuissance, elle éprouvait toute l'irritation d'une femme qui voit une idée abstraite triompher du bon sens. Que c'était enrageant de le voir se laisser pousser au ruisseau par une chose pareille ! Elle dit presque avec colère :

« Je ne te comprends pas, Gordon, non, vraiment pas. Te voilà sur le pavé, tu sais qu'il se peut que tu crèves de faim d'ici peu ; et pourtant, alors qu'il y a un bon emploi que tu n'as guère qu'à demander pour obtenir, tu ne le prendrais pas !

— Non, tu as raison. Je ne le prendrais pas.

— Mais il faut que tu en aies *un*, d'emploi ?

— Un emploi, mais pas un “*bon*” emploi. Je t'ai expliqué cela Dieu sait combien de fois ! Probablement trouverai-je une façon d'emploi tôt ou tard. Un emploi du même genre que celui que j'avais avant.

— Mais je crois que tu *n'essaies même pas* de trouver un emploi ?

— Mais si. J'ai été toute la journée dehors à voir des libraires.

— Et tu ne t'es même pas rasé ce matin ! » dit-elle, déplaçant la question avec une féminine promptitude.

Il se tâta le menton.

« Je ne crois pas, en effet.

— Et tu crois que les gens vont te donner un emploi ! Oh ! Gordon !

— Oh ! bon ! quelle importance ? C'est trop embêtant de se raser chaque jour.

— Tu commences à perdre tout empire sur toi-même, dit-elle avec amertume. Tu ne sembles pas vouloir faire aucun effort. Tu veux te laisser couler – te laisser couler, *et rien d'autre !*

— Je ne sais pas... peut-être. Je préférerais couler que m'élever. »

Il y eut d'autres discussions. Mais c'était la première fois qu'elle lui parlait ainsi. Une fois de plus les larmes lui vinrent aux yeux, et une fois de plus elle les refoula. Elle était venue ici en se jurant à elle-même qu'elle ne pleurerait pas. La chose affreuse, c'était que ses larmes, au lieu d'affliger Gordon, ne faisaient que l'ennuyer. C'était comme s'il lui était impossible de s'affecter, et cependant au plus profond et au plus secret de lui-même il s'affectait de ne pas pouvoir s'affecter. Si seulement elle le laissait tranquille ! Tranquille, tranquille ! Libéré de la conscience harcelante d'être un raté ; libre de se laisser couler, selon son expression, de plus en plus bas, dans des mondes calmes où n'existent ni argent, ni effort, ni obligation morale. Finalement il la quitta et retourna dans la chambre d'ami. C'était nettement une brouille – la première brouille vraiment grave entre eux. Serait-elle

définitive ? Il n'en savait rien. Et ça lui était égal, en ce moment. Il ferma la porte à clef derrière lui et fuma une cigarette, étendu sur le lit. Il fallait qu'il s'en aille d'ici, et vite ! Le lendemain matin, il ficherait le camp.

Ne plus vivre aux crochets de Ravelston ! Plus de chantage aux dieux du comme-il-faut ! De plus en plus bas, dans la boue – dans les rues, l'hospice et la prison. Ce n'est que là qu'il pourrait être en paix !

Quand Ravelston remonta, il trouva Rosemary seule et sur le point de s'en aller. Elle lui dit au revoir et puis brusquement se tourna vers lui et mit la main sur son bras. Elle sentait qu'elle le connaissait bien assez maintenant pour se confier à lui.

« Monsieur Ravelston, je vous en prie – voulez-vous essayer de persuader Gordon de prendre un emploi ?

— Je ferai ce que je pourrai. Évidemment c'est toujours difficile. Mais j'espère que nous lui trouverons une façon d'emploi avant longtemps.

— C'est si affreux de le voir comme cela ! Il se laisse complètement aller. Et pendant tout ce temps, vous savez, il y a un emploi qu'il pourrait facilement obtenir s'il le voulait – un emploi réellement bon. Ce n'est pas qu'il ne puisse pas, c'est purement et simplement qu'il ne veut pas. »

Elle lui expliqua la situation au sujet de La Nouvelle Albion. Ravelston se frotta le nez.

« Oui. En fait, je savais tout cela. Nous en avons parlé quand il a quitté La Nouvelle Albion.

— Mais vous ne pensez pas qu'il avait raison de les quitter ? dit-elle, devinant immédiatement que Ravelston pensait que si.

— Ma foi – je vous accorde que ce n'était pas très sage. Mais il y a du vrai dans ce qu'il dit. Le capitalisme est corrompu et nous devons rester en dehors de lui – telle est son idée. Ce n'est pas praticable, mais, en un certain sens, c'est sain.

— Oh ! je suppose que c'est très bien en théorie ! Mais alors qu'il est sans travail et qu'il peut obtenir un emploi s'il décide de le demander – vous ne pensez *sûrement pas* qu'il a raison de refuser ?

— Pas d'après le point de vue du bon sens. Mais en principe – eh bien, oui.

— Oh ! en principe ! Nous n'avons pas les moyens de nous offrir le luxe de principes, nous autres. C'est cela que Gordon ne semble pas comprendre. »

Gordon ne s'en alla pas de l'appartement le lendemain matin. On décide de faire des choses de ce genre, on *désire* les faire ; mais quand vient le moment, dans la lumière du matin froid, pour une raison ou pour une autre on ne les fait pas. Il ne resterait qu'un jour de plus, se dit-il à lui-même ; et puis de nouveau ce fut « rien qu'un jour de plus », jusqu'à ce que cinq jours entiers eussent passé depuis la visite de Rosemary, et il restait tapi là, à vivre aux frais de Ravelston, sans même un semblant de travail en vue. Il feignait toujours un peu de chercher du travail, mais ce n'était que pour sauver la face. Il sortait et traînait pendant des heures dans des bibliothèques publiques, et puis rentrait à la maison s'étendre sur son lit dans la chambre d'ami, tout habillé à l'exception de ses chaussures, et n'arrêtait

pas de fumer des cigarettes. Mais si l'inertie et la peur des rues le retinrent là, ces cinq jours n'en furent pas moins affreux, détestables, inqualifiables. Il n'y a rien de plus affreux au monde que de vivre dans la maison d'un autre, de manger son pain et de ne rien faire en retour. Et peut-être que le pis de tout, c'est quand votre bienfaiteur ne veut pas admettre un seul instant qu'il est votre bienfaiteur. Rien ne pouvait surpasser la délicatesse de Ravelston. Il serait mort plutôt que d'admettre que Gordon vivait à ses crochets. Il avait payé l'amende de Gordon, il avait payé l'arriéré de son loyer, il l'avait gardé pendant une semaine et il lui avait « prêté » deux livres par-dessus le marché ; mais ce n'était rien, ce n'était qu'un simple arrangement entre amis. De temps en temps, Gordon faisait de faibles efforts pour prendre la fuite, qui se terminaient toujours de la même manière.

« Écoute, Ravelston, je ne peux pas rester ici plus longtemps. Tu m'as assez gardé. Je vais débarrasser le plancher demain matin.

— Mais, mon cher vieux ! Sois raisonnable ! Tu n'as pas... » Mais non ! Même à présent que Gordon était ouvertement à sec, Ravelston était incapable de dire : « Tu n'as pas d'argent. » On ne peut pas dire des choses pareilles. Il disait par compromis : « Où vas-tu habiter, de toute manière ? »

« Dieu le sait – ça m'est égal. Il y a les dépôts de mendicité et des endroits. Il me reste quelques shillings.

— Ne fais pas l'idiot ! Il vaut beaucoup mieux que tu restes ici jusqu'à ce que tu aies trouvé un emploi.

— Mais ça peut prendre des mois, je t'assure. Je ne peux pas vivre à tes frais comme ça !

— Foutaises ! mon cher vieux. J'aime t'avoir ici. »

Mais naturellement, dans le fond, il n'aimait pas vraiment avoir Gordon là. Comment l'aurait-il pu ? C'était une situation impossible. Il y avait tout le temps de la tension entre eux. C'est toujours ainsi quand une personne vit aux frais d'une autre. Si gracieux que soit son déguisement, la charité demeure horrible ; il y a un malaise, presque une secrète haine, entre celui qui donne et celui qui reçoit. Gordon savait que son amitié avec Ravelston ne serait plus jamais la même. Quoi qu'il puisse arriver ensuite, le souvenir de cette vilaine période serait toujours entre eux. Le sentiment de sa situation dépendante, d'être encombrant, indésirable, importun, ne le quittait ni jour ni nuit. Aux repas, il mangeait à peine, il ne voulait pas fumer les cigarettes de Ravelston, mais s'achetait des cigarettes avec les quelques shillings qui lui restaient. Il ne voulait même pas allumer le radiateur à gaz dans sa chambre. Il se serait rendu invisible, s'il l'avait pu. Chaque jour, naturellement, il y avait des allées et venues de gens à l'appartement et au bureau. Tous voyaient Gordon et se rendaient compte de sa situation. Encore un de choyé par Ravelston et qui vit à ses crochets, disaient-ils tous. Il surprit même une lueur de jalousie professionnelle chez un ou deux parasites d'*Antichrist*. Trois fois au cours de cette semaine, Hermione Slater vint. A la suite de sa première rencontre avec elle, il filait de l'appartement dès qu'elle apparaissait ; une fois, où elle vint le soir, il lui fallut rester dehors jusqu'à minuit passé. M^{me} Beaver, la femme de ménage, avait aussi « percé à jour » Gordon. Elle connaissait ce type d'homme. C'était encore un de ces jeunes bons-à-rien de « messieurs qui écrivent » vivant aux crochets de ce pauvre M. Ravelston. En

conséquence, de diverses manières rien moins que raffinées, elle rendait la vie désagréable à Gordon. Son truc préféré c'était de le faire déguerpir à l'aide du balai et du seau – « Maintenant, Monsieur Comstock, il faut que je fasse cette pièce, s'il vous plaît » – de toute pièce où il s'était installé.

Mais finalement, de façon inattendue et indépendamment de tout effort de sa part, Gordon eut un emploi. Un matin, une lettre de M. McKechnie arriva à l'adresse de Ravelston. M. McKechnie s'était radouci – pas au point de reprendre Gordon, naturellement, mais assez pour l'aider à trouver un autre emploi. Il disait qu'un certain M. Cheeseman, libraire à Lambeth, cherchait un employé. D'après ce qu'il disait, il était évident que Gordon pourrait obtenir l'emploi s'il le sollicitait ; il était également évident qu'il y avait un cheveu au sujet de cet emploi. Gordon avait vaguement entendu parler de M. Cheeseman – dans le commerce du livre, tous se connaissent. Au fond cette nouvelle l'ennuya. Il ne désirait pas vraiment cet emploi. Il ne désirait pas travailler jamais de nouveau ; tout ce qu'il désirait, c'était de se laisser couler et couler, sans effort, de plus en plus bas, jusque dans la boue. Mais il ne pouvait pas désappointer Ravelston après tout ce que celui-ci avait fait pour lui. Aussi, le matin même, il se rendit à Lambeth pour s'informer au sujet de cet emploi.

La boutique se trouvait dans le tronçon de rue désolé au sud de Waterloo Bridge. C'était une petite boutique de rien du tout, d'aspect misérable, et le nom inscrit au-dessus, en lettres dorées ternies, n'était pas Cheeseman, mais Eldridge. Dans la vitrine, toutefois, il y avait quelques in-folio de valeur reliés en veau, et quelques cartes du seizième siècle dont Gordon pensa qu'elles devaient valoir un bon prix. Manifestement, M. Cheeseman se spécialisait dans les livres « rares ». Gordon prit son courage à deux mains et entra.

Au bruit cinglant que fit le timbre de la porte, un minuscule bonhomme dont la mine n'annonçait rien de bon, au nez pointu et aux lourds sourcils noirs, surgit du bureau au fond de la boutique. Il leva les yeux vers Gordon avec une sorte de malveillance fouinarde. Quand il parla, ce fut d'une façon extraordinairement pincée, comme s'il mordait chaque mot pour le couper en deux avant qu'il ne lui échappât. « Q'ce q'j'peux f're p'rvou' ! » – c'est à peu près ce qu'on entendit. Gordon expliqua la raison de sa venue. M. Cheeseman lui lança un coup d'œil d'intelligence et répondit de la même façon pincée que précédemment :

« Oh ! eh ? Comst'ck, eh ? V'nez p'r'ci. J'ai m'b'reau là'fond. J'vous att'dais ! »

Gordon le suivit. M. Cheeseman était un assez sinistre petit homme, presque assez petit pour être qualifié de nain, aux cheveux très noirs, et légèrement difforme. En règle générale, un nain, quand il est difforme, a un torse de taille normale et pour ainsi dire pas de jambes. Chez M. Cheeseman, c'était tout le contraire. Ses jambes étaient de longueur normale, mais la moitié supérieure de son corps était si courte que ses fesses paraissaient pointer immédiatement au-dessous de ses omoplates. Ce qui lui donnait, quand il marchait, l'allure d'une paire de ciseaux. Du nain, il avait les puissantes épaules osseuses, les grandes vilaines mains, et les brusques mouvements fureteurs de la tête. Ses vêtements avaient cette texture particulière, raidie, luisante, des vêtements qui sont très vieux et très sales. Ils allaient franchir le seuil du bureau quand le timbre de la porte grinça de nouveau, et un client entra, tendant un livre à six pence, pris dans la boîte au-dehors, et une demi-couronne. M. Cheeseman ne prit pas la monnaie dans le tiroir-caisse – apparemment il n'y

avait pas de tiroir-caisse – mais sortit une bourse en peau de chamois très grasseuse de quelque endroit secret sous son gilet. Il mania la bourse, qui paraissait presque perdue dans ses énormes mains, d'une façon particulièrement cachottière, comme s'il s'efforçait de la dissimuler à la vue.

« J'aim' g'rder m'n a'gent dans m'poch' », expliqua-t-il.

Il jeta un coup d'œil en levant la tête, tandis qu'ils entraient dans le bureau.

Il était clair que M. Cheeseman cisailait ses mots en vertu de l'idée que les mots coûtent de l'argent et ne doivent pas être gaspillés. Dans le bureau, ils eurent une conversation, et M. Cheeseman arracha à Gordon l'aveu qu'il avait été congédié pour ivresse. En fait, il savait déjà tout à ce sujet. Il avait entendu parler de Gordon par M. McKechnie, qu'il avait rencontré à une vente aux enchères quelques jours auparavant. Il avait dressé l'oreille en entendant cette histoire, car il était à l'affût d'un employé, et il était évident qu'un employé qui avait été congédié pour ivresse accepterait un salaire réduit. Gordon comprit que son ivresse allait être utilisée comme arme contre lui. Cependant M. Cheeseman ne paraissait pas absolument hostile. Il semblait être le genre d'homme qui vous refait s'il le peut, et vous malmène si vous lui en fournissez l'occasion, mais qui aussi s'intéressera à vous avec une méprisante bonhomie. Il se confia à Gordon, parla de la situation dans le commerce et se vanta, avec force gloussements, de sa propre astuce. Il avait un gloussement particulier, les coins de la bouche relevés et son grand nez semblant près de disparaître dedans.

Récemment, dit-il à Gordon, il avait eu l'idée d'un lucratif commerce secondaire. Il allait lancer une bibliothèque de prêt à deux pence ; mais elle devait être tout à fait séparée du magasin, parce que quelque chose d'aussi vulgaire effaroucherait les amateurs de livres qui venaient au magasin en quête d'ouvrages « rares ». Il avait pris un local à peu de distance de là, et à l'heure du lunch il emmena Gordon le voir. C'était un peu plus loin dans cette triste rue, entre un magasin de jambon-et-bœuf couvert d'œufs de mouches et un entrepreneur de pompes funèbres assez chic. Les réclames dans la vitrine de l'entrepreneur de pompes funèbres attirèrent le regard de Gordon. A ce qu'il semblait, vous pouviez aller en terre pour seulement deux livres dix shillings, actuellement. On pouvait même être enterré en payant à tempérament. Il y avait aussi une réclame pour les incinérations – « Respectueuses, Hygiéniques, Bon Marché ».

Le local consistait en une seule pièce étroite – une espèce de tuyau – avec une fenêtre de la même largeur qu'elle, meublée d'un bureau bon marché, d'une chaise et d'un fichier. Les rayons, fraîchement peints, étaient prêts et vides. Ce ne serait pas, Gordon s'en rendit compte d'un coup d'œil, le même genre de bibliothèque que celle qu'il avait tenue chez M. McKechnie. La bibliothèque de McKechnie était, comparativement, une bibliothèque pour intellectuels ! Elle n'avait pas dragué aussi bas que Dell, et elle avait eu jusqu'à des livres de Lawrence et de Huxley. Mais celle-ci était une de ces petites bibliothèques de prêt à bon marché et de mauvais aloi (des bibliothèques-« champignons », c'est le nom qu'on leur donne) qui surgissent partout dans Londres et sont délibérément destinées aux gens sans instruction. Dans les bibliothèques de cette sorte, il n'y a pas un seul livre qui ait jamais été mentionné dans les revues et dont aucune personne civilisée ait jamais entendu parler. Les livres qu'on y trouve sont publiés par des firmes spéciales, de bas étage, et sont fabriqués par de misérables écrivassiers à raison de quatre par an, aussi mécaniquement

que des saucisses et avec beaucoup moins d'habileté. En effet, ce ne sont rien d'autre que des nouvelles de quatre sous déguisées en romans, et chaque volume ne coûte au propriétaire de la bibliothèque qu'un shilling et huit pence. M. Cheeseman expliqua qu'il n'avait pas encore commandé les livres. Il parlait de « commander les livres » comme on pourrait parler de commander une tonne de charbon. Il allait débiter avec un assortiment de cinq cents titres, dit-il. Les rayons étaient déjà partagés en sections – « Sexe », « Crime », « L'Ouest sauvage », et ainsi de suite.

Il offrit l'emploi à Gordon. C'était très simple.

Tout ce qu'il avait à faire, c'était de rester là dix heures par jour, de tendre le livre, de prendre l'argent et de se débarrasser de ceux qui étaient de toute évidence des chapardeurs de livres. Le salaire, ajouta-t-il en regardant du coin de l'œil pour prendre la mesure, était de trente shillings par semaine.

Gordon accepta immédiatement. M. Cheeseman fut peut-être légèrement désappointé. Il s'était attendu à une discussion, et eût pris plaisir à anéantir Gordon en lui rappelant que ne choisit pas qui emprunte. Mais Gordon était satisfait. Cet emploi ferait son affaire. Il n'y avait pas à être « gêné » à propos d'un emploi comme celui-ci ; il ne laissait place ni à l'ambition, ni à l'effort, ni à l'espoir. Dix shillings de moins – dix shillings qui rapprochaient de la boue. C'était ce qu'il désirait.

Il « emprunta » encore deux livres à Ravelston et prit une chambre à coucher-salon meublée, à huit shillings par semaine, dans une immonde ruelle parallèle à Lambeth Cut. M. Cheeseman commanda l'assortiment de cinq cents titres, et Gordon commença à travailler le 20 décembre. Il se trouva que ce jour-là était son trentième anniversaire.

X

Sous terre, sous terre ! Toujours plus bas dans le doux sein protecteur de la terre, où il n'y a pas d'emplois à obtenir ou à perdre, pas de parents ou d'amis pour vous harceler, pas d'espoir, de peur, d'ambition, d'honneur, de devoir – pas de créanciers d'aucune sorte. C'était là qu'il souhaitait être.

Cependant, ce n'était pas la mort, la mort physique réelle, qu'il souhaitait. C'était un drôle de sentiment que celui qu'il éprouvait ! Ça ne l'avait pas quitté depuis le matin où il s'était réveillé dans la cellule du poste de police. L'état de malveillance et de rébellion qui suit l'ivresse semblait installé en lui de façon aussi permanente qu'une habitude. Cette nuit d'ivresse avait marqué un stade dans sa vie. Elle avait entraîné sa chute avec une étrange soudaineté. Auparavant, il luttait contre le code de l'argent, mais cependant il se raccrochait aux quelques convenances qu'il observait encore. Maintenant c'était précisément de ces convenances qu'il voulait s'évader. Il souhaitait descendre, de plus en plus bas ; dans un monde où les convenances n'auraient plus d'importance ; couper les liens du respect de soi, s'enfoncer – *couler*, comme l'avait dit Rosemary. Tout cela était lié dans son esprit avec l'idée de « sous terre ». Il aimait à penser aux êtres perdus, aux êtres des bas-fonds, clochards, mendiants, criminels, prostituées. C'est un bon monde qu'ils habitent, là en bas dans leurs bordels et leurs asiles de nuit sentant le renfermé. Il aimait à penser qu'au-dessous du monde de l'argent, il y a ce vaste monde inférieur, louche et malpropre, où l'échec et le succès n'ont pas de sens ; une sorte de royaume de spectres, où tous sont égaux. C'était là qu'il souhaitait être, dans ce royaume de spectres, au-dessous de l'ambition. Il ne savait pourquoi, mais ça le réconfortait de penser aux bas quartiers noircis de fumée du sud de Londres qui s'étendaient toujours davantage, immensité sauvage et sans grâce où vous pouviez vous perdre à jamais.

Et en un sens, cet emploi était ce qu'il désirait ; en tout cas, c'était quelque chose qui se rapprochait de ce qu'il désirait. Ici-bas, à Lambeth, en hiver, dans les rues fuligineuses où les visages ombrés de sépia des intoxiqués de thé flottaient dans le brouillard, vous aviez l'impression d'être un noyé. Dans ces parages, vous n'aviez pas de contact avec l'argent ou la culture. Pas de clients intellectuels devant qui vous soyez obligé de faire l'intellectuel ; personne qui soit susceptible de vous demander, à la façon indiscrete des gens prospères : « Que faites-vous donc, avec votre intelligence et votre instruction, dans un emploi comme celui-ci ? » Vous faisiez tout simplement partie des bas quartiers et, comme tous les habitants des bas quartiers, on trouvait normal de vous voir là. Les jeunes gens et les jeunes filles, et les femmes d'un certain âge de mise malpropre, qui venaient à la bibliothèque, s'avaient rarement du fait que Gordon était un homme instruit. Il était tout bonnement « le type de la bibliothèque », et pour ainsi dire l'un d'entre eux.

Quant au travail lui-même, évidemment, c'était zéro ! Vous restiez assis là, dix heures par jour, six heures le jeudi, tendant des livres, les inscrivant, et recevant deux pence. Entre-temps, il n'y avait rien à faire, sinon lire. Il n'y avait rien qui valût la peine d'être observé au-dehors dans la triste rue. Le principal événement du jour, c'était lorsque le

corbillard venait s'arrêter devant l'établissement de l'entrepreneur de pompes funèbres, à la porte à côté. Ce qui présentait un léger intérêt pour Gordon, parce que la teinture s'effaçait sur l'un des chevaux qui prenait peu à peu une curieuse nuance brun violacé. La plupart du temps, quand aucun client ne venait, il passait son temps à lire la littérature de camelote sous couverture jaune que contenait la bibliothèque. Des livres de ce genre, vous pouvez en lire en moyenne un par heure. C'est vraiment une « littérature d'évasion », cette denrée des bibliothèques à deux pence ! On n'a jamais rien inventé qui demande moins d'effort à l'intelligence ; même un film, en comparaison, exige un certain effort. Aussi, quand un client demandait un livre de telle ou telle sorte, que ce fût de la catégorie « Sexe », ou « Crime », ou « Ouest sauvage », ou « Roman d'amour », Gordon était en mesure de donner un conseil de connaisseur.

M. Cheeseman n'était pas une personne désagréable comme patron, du moment que vous aviez bien compris que, même si vous travailliez jusqu'au jour du jugement dernier, vous n'auriez pas d'augmentation de salaire. Pas besoin de dire qu'il soupçonnait Gordon de barboter l'argent de l'encaisse. Au bout d'une semaine ou deux, il inventa un nouveau système d'enregistrement grâce auquel il pouvait savoir combien de livres avaient été pris et contrôler en comparant avec la recette de la journée. Mais Gordon avait encore la possibilité, se dit-il, de délivrer des livres et de ne pas les inscrire ; aussi l'idée que Gordon, peut-être, le frustrait de six pence ou même d'un shilling par jour continua à le tourmenter, comme le petit pois sous le matelas de la princesse. Mais il n'était pas absolument antipathique, à sa sinistre façon de nain. Le soir, après avoir fermé le magasin, quand il venait à la bibliothèque pour prendre l'encaisse de la journée, il restait un moment à causer avec Gordon et à raconter indiscretement, en gloussant, toutes les filouteries particulièrement astucieuses auxquelles il s'était livré dernièrement. De ces conversations, Gordon tira les éléments de l'histoire de M. Cheeseman et les coordonna. Il avait été élevé dans le commerce de la friperie, qui était sa vocation spirituelle, si l'on peut dire, et il avait hérité la librairie d'un oncle, trois ans auparavant. A cette époque, c'était une de ces affreuses librairies d'occasion qui n'ont même pas de rayons, où les livres traînent çà et là en énormes piles poussiéreuses sans qu'on ait fait le moindre effort de classification. Elle était fréquentée dans une certaine mesure par des collectionneurs de livres, parce qu'il se trouvait de temps à autre un livre de valeur parmi tout ce fatras, mais surtout elle se maintenait en vendant d'occasion des mélodrames brochés à deux pence le volume. D'abord, M. Cheeseman avait présidé à cet amas de poussière avec un violent dégoût. Il méprisait les livres et ne s'était pas encore rendu compte qu'on pouvait gagner de l'argent avec. Il continuait à faire marcher sa boutique de friperie par l'intermédiaire d'un remplaçant et avait l'intention de retourner s'en occuper dès qu'il aurait trouvé une offre intéressante pour la librairie d'occasion. Mais bientôt s'implanta dans son esprit l'idée que les livres, si l'on sait y faire, valent de l'argent. Il n'eut pas plus tôt fait cette découverte que se révéla chez lui un flair étonnant pour le commerce des livres. En l'espace de deux ans, il avait développé sa librairie jusqu'à en faire une des meilleures librairies de livres « rares » de sa catégorie dans Londres. Pour lui un livre était purement et simplement une marchandise, comme un pantalon d'occasion. Lui-même n'avait jamais lu un livre de sa vie, ni pu comprendre pourquoi il y avait des gens qui en lisaient. Son attitude à l'égard des collectionneurs qui passaient des heures courbés avec amour sur ses éditions rares était celle d'une prostituée sexuellement frigide à l'égard de sa clientèle. N'empêche qu'il semblait savoir, rien qu'en le prenant dans ses mains, si un livre avait ou

non de la valeur. Sa tête était une véritable mine de renseignements sur les ventes aux enchères et les dates des éditions originales, et il avait un flair merveilleux pour dénicher une bonne affaire. Sa manière préférée d'acquérir des marchandises, c'était d'acheter en bloc les bibliothèques des personnes qui venaient de mourir, particulièrement celles des pasteurs. Chaque fois qu'un pasteur mourait, M. Cheeseman arrivait sur les lieux avec la promptitude d'un vautour. Les pasteurs, expliqua-t-il à Gordon, ont si souvent de bonnes bibliothèques et des veuves ignorantes. Il habitait au-dessus du magasin, n'était naturellement pas marié, n'avait pas de distractions ni, apparemment, d'amis. Gordon se demandait parfois comment M. Cheeseman passait son temps le soir, quand il ne sortait pas pour fureter en quête d'affaires. Il se représentait M. Cheeseman assis dans une chambre fermée à double tour, les volets clos, en train de compter des piles de demi-couronnes et des liasses de billets d'une livre qu'il serrait soigneusement dans des boîtes à cigarettes.

M. Cheeseman houspillait Gordon et il guettait un prétexte pour rogner son salaire ; pourtant il n'était animé à son égard d'aucune malveillance particulière. Parfois, le soir, quand il venait à la bibliothèque, il sortait de sa poche un paquet graisseux de pommes de terre frites de chez Smith et le tendait, en avalant la moitié des mots comme d'habitude :

« V'lez d'fr't' ? »

Il étreignait toujours si fermement le paquet dans son énorme main qu'il était impossible d'en extraire plus de deux ou trois frites. Mais il y avait l'intention d'un geste amical.

Quant à l'endroit où Gordon habitait, dans Brewer's Yard, parallèle à Lambeth Cut du côté sud, c'était un infect bouge. Sa chambre à coucher-salon coûtait huit shillings par semaine et se trouvait directement sous le toit. Avec son plafond en pente – c'était une pièce en forme de portion triangulaire de fromage – et sa lucarne faîtière, c'était ce qu'il y avait de plus proche de la proverbiale mansarde du poète où il eût jamais habité. Il y avait un vaste lit bas, aux reins brisés, avec une couverture piquée à dessins enchevêtrés et des draps qui n'étaient changés qu'une fois tous les quinze jours ; une table de bois blanc toute couverte de cercles laissés par des dynasties de théières ; une chaise de cuisine bancale ; une cuvette en fer blanc pour se laver ; un brûleur à gaz à couronne d'un feu dans le bas de la cheminée. Le plancher de bois nu n'avait jamais été teinté, mais était noir de saleté. Dans les crevasses de la tapisserie rose habitaient d'innombrables punaises ; mais c'était l'hiver et elles restaient engourdies à moins qu'on ne surchauffât la chambre. On attendait de vous que vous fissiez votre lit. M^{me} Meakin, la logeuse, « faisait », en principe, les chambres chaque jour, mais quatre jours sur cinq, monter l'escalier était trop pour elle. Presque tous les locataires cuisinaient leurs misérables repas dans leur chambre. Il n'y avait pas de fourneau à gaz, naturellement, rien que le brûleur à couronne, et, deux étages plus bas, un grand évier nauséabond qui était commun à toute la maison.

Dans la mansarde voisine de celle de Gordon habitait une grande belle femme âgée qui avait un grain et dont le visage était souvent aussi noir que celui d'un nègre, mais de saleté. Gordon ne put jamais découvrir d'où venait cette saleté. Ça ressemblait à de la poussière de charbon. Les enfants du voisinage criaient à tue-tête « Noiraude ! » sur son passage, tandis qu'elle s'avavançait d'un pas majestueux sur le trottoir comme une reine de tragédie, en parlant toute seule. A l'étage au-dessous, il y avait une femme avec un bébé

qui criait et criait, perpétuellement ; et aussi un jeune couple qui avait de fréquentes querelles et de terribles réconciliations qu'on pouvait entendre dans toute la maison. Au rez-de-chaussée, un peintre en bâtiment, sa femme et cinq enfants vivaient de l'indemnité de chômage et de petits travaux occasionnels. M^{me} Meakin, la logeuse, habitait l'un des terriers dans le sous-sol. Gordon aimait cette maison. Tout y était si différent de chez M^{me} Wisbeach ! Il n'y avait pas de mesquines convenances de petite-bourgeoisie, ici, ni le sentiment d'être espionné et désapprouvé. Tant que vous payiez votre loyer, vous pouviez faire absolument tout ce qui vous plaisait, ou presque ; rentrer chez vous ivre et monter l'escalier à quatre pattes, amener chez vous des femmes à toute heure, rester sur votre lit toute la journée, si ça vous chantait. La mère Meakin n'était pas le genre de femme à se mêler de vos affaires. C'était une vieille créature échevelée et molle comme de la gelée, aux vêtements chiffonnés, au visage ressemblant à un pain de ménage. On disait que, dans sa jeunesse, ça n'avait pas été une vertu, et c'était probablement vrai. Elle avait un air tendre à l'égard de tout ce qui portait un pantalon. Pourtant il semblait subsister chez elle des vestiges de respectabilité. Le jour où Gordon s'installa, il l'entendit haleter et gravir péniblement l'escalier, portant de toute évidence quelque fardeau. Elle tapa doucement à la porte du genou, ou de l'endroit où le genou devait être, et il la fit entrer.

« Alors comme ça, vous v'là ! dit-elle aimablement d'une voix asthmatique, en entrant, les bras chargés. Je savais que ça vous plairait ici. Moi, ça me plaît que mes locataires ils se trouvent bien. Vous permettez que je le mets pour vous sur la table. Là ! Ça rend tout de suite la chambre un peu p'us comme chez soi, pas ? »

C'était un aspidistra ! Il eut comme un élancement à cette vue. Même ici, dans cet ultime refuge ! Tu m'as donc trouvé, ô mon ennemi ! Mais c'était un pauvre spécimen chétif ; en fait, on voyait clairement qu'il était moribond.

En cet endroit Gordon aurait pu être heureux si seulement on l'avait laissé tranquille. C'était un endroit où il était possible d'être heureux, dans la malpropreté. Passer ses journées à un travail machinal, sans intérêt, un travail dont on pouvait s'acquitter avec nonchalance, dans une sorte de coma ; rentrer chez soi et allumer le feu quand on avait du charbon (il y avait des sacs à six pence chez l'épicier) et rendre chaude la petite mansarde sentant le renfermé ; s'asseoir devant un misérable repas de bacon, de pain tartiné de margarine et de thé, cuisiné sur le brûleur à couronne ; s'étendre sur le lit sale et lire un roman à quatre sous ou faire les mots croisés de *Tit Bits* jusqu'au milieu de la nuit ; c'était le genre de vie qu'il souhaitait. Toutes ses habitudes s'étaient rapidement altérées. Il ne se rasait jamais plus de trois fois par semaine, désormais, et ne lavait que les parties de lui-même qui se voyaient. Il y avait de bons bains publics tout près de là, mais c'est à peine s'il y allait une fois par mois. Il ne faisait jamais son lit à fond, mais se contentait de remonter les draps, et ne lavait jamais ses quelques récipients en terre qu'après s'en être servi deux fois. Il y avait une couche de poussière sur tout. Dans le foyer, il y avait toujours une poêle à frire graisseuse et deux assiettes avec des restes d'œufs frits. Une nuit, les punaises sortirent d'une crevasse et se promenèrent au plafond, deux par deux. Il était étendu sur son lit, les mains derrière la tête, les suivant du regard avec intérêt. Sans regret, presque délibérément, il était en train de se laisser complètement aller. Au fond de tous ses sentiments, il y avait de la bouderie, un *je m'en fous* [19] lancé à la face du monde. La vie l'avait battu ; mais vous pouvez encore battre la vie en détournant la tête. Mieux vaut couler que s'élever. De plus en plus bas, dans le royaume des spectres, le

monde ténébreux où ni la honte, ni l'effort, ni les convenances n'existent !

Couler ! Combien ça devrait être facile, étant donné qu'il y a si peu de concurrence ! Mais ce qu'il y a de bizarre, c'est que c'est souvent plus ardu de couler que de s'élever. Il y a toujours quelque chose qui vous tire vers le haut. Après tout, on n'est jamais parfaitement seul ; il y a toujours des amis, des amants, des parents. Voilà que tous les gens que Gordon connaissait lui écrivaient des lettres, pour s'apitoyer sur lui ou le houspiller ! Tante Angela avait écrit, oncle Walter avait écrit, Rosemary avait écrit à plusieurs reprises, Ravelston avait écrit, Julia avait écrit. Même Flaxman avait envoyé un petit mot pour lui souhaiter bonne chance. Il disait que sa femme lui avait pardonné, et qu'il était de retour à Peckham, dans la félicité aspidistrale. Gordon, à l'heure actuelle, détestait recevoir des lettres. Elles étaient un lien avec cet autre monde auquel il s'efforçait d'échapper.

Même Ravelston s'était tourné contre lui. Ce fut après qu'il eut été voir Gordon dans sa nouvelle chambre. Jusqu'à cette visite, il ne s'était pas rendu compte dans quel environnement vivait Gordon. Au moment où son taxi s'arrêta au coin, dans Waterloo Road, une horde de gamins déguenillés et aux cheveux en broussaille, surgis on ne savait d'où, foncèrent sur la portière du taxi en se battant, comme des poissons sur un appât. Trois d'entre eux se cramponnèrent à la poignée et l'ouvrirent en tirant dessus simultanément. Leurs petits visages serviles, sales, éperdus d'espoir, l'écœurèrent. Il lança quelques piécettes au milieu d'eux et il s'enfuit en enfilant la ruelle sans les regarder à nouveau. Les trottoirs étroits étaient souillés d'excréments de chiens en quantité surprenante, étant donné qu'il n'y avait aucun chien en vue. En bas, au sous-sol, la mère Maekin était en train de faire cuire de l'aiglefin et ça se sentait jusqu'à mi-hauteur de l'escalier. Dans la mansarde, Ravelston s'assit sur la chaise bancale, avec la pente du plafond prenant fin juste derrière sa tête. Le feu était éteint et il n'y avait pas de lumière dans la chambre, à l'exception de quatre bougies coulant dans une soucoupe à côté de l'aspidistra. Gordon était étendu sur le lit loqueteux, tout habillé, mais sans ses chaussures. C'est à peine s'il avait bougé à l'entrée de Ravelston. Il resta couché, étendu sur le dos, parfois souriant légèrement, comme s'il y avait échange de plaisanteries intimes entre lui et le plafond. La chambre avait déjà l'odeur douceâtre de renfermé des chambres qui ont été longtemps habitées et jamais nettoyées. Il y avait des récipients sales traînant çà et là dans le bas de la cheminée.

« Prendrais-tu une tasse de thé ? dit Gordon, sans bouger.

— Non. Merci mille fois... non », dit Ravelston, un peu trop précipitamment.

Il avait vu les tasses brunes de saleté dans la galerie du foyer et le répugnant évier commun en bas. Gordon savait bien pourquoi Ravelston refusait le thé. L'atmosphère générale de cet endroit avait donné à Ravelston une sorte de choc. Cet affreux mélange d'odeurs d'eaux sales et d'aiglefin dans l'escalier ! Il regardait Gordon, indolent sur le lit loqueteux. Et, sacré nom d'un chien ! Gordon était pourtant un homme bien élevé ! A un autre moment il aurait répudié cette pensée ; mais dans cette atmosphère, une pieuse fumisterie était impossible. Tous les instincts de classe qu'il avait cru ne pas posséder, entrèrent en révolte. C'était épouvantable de penser que quelqu'un d'intelligent et de cultivé vivait dans un endroit comme celui-ci. Il avait le désir de dire à Gordon de s'en aller de là, de se ressaisir, de gagner un salaire convenable et de vivre comme un homme

bien élevé.

Mais naturellement il ne dit rien de semblable. On ne peut pas dire des choses pareilles. Gordon se rendait compte de ce qui se passait dans l'esprit de Ravelston. Ça l'amusaît plutôt. Il n'éprouvait aucune gratitude envers Ravelston pour être venu le voir ; d'autre part, il n'était pas honteux de ce qui l'entourait comme il l'eût été naguère. Il y avait une légère rancune amusée dans son ton quand il parla :

« Tu penses que je suis un foutu imbécile, naturellement, dit-il en adressant cette remarque au plafond.

— Non. Pourquoi penserais-je cela ?

— Si, tu le penses. Tu penses que je suis un foutu imbécile de demeurer dans cet immonde endroit au lieu de me procurer un emploi convenable. Tu penses que je devrais essayer d'avoir cet emploi à La Nouvelle Albion.

— Non, sacré nom d'un chien ! Je n'ai jamais pensé cela. Je comprends parfaitement ton point de vue. Je te l'ai déjà dit. Je pense que tu as parfaitement raison en principe.

— Et tu penses que les principes, c'est très bien tant qu'on ne les met pas en pratique.

— Non. Mais la question est toujours de savoir : quand les met-on vraiment en pratique ?

— C'est on ne peut plus simple. J'ai fait la guerre à l'argent. Ça m'a conduit ici. »

Ravelston se frotta le nez, puis changea de position sur sa chaise, mal à son aise.

« L'erreur que tu fais, ne le vois-tu pas, c'est de penser qu'on peut vivre dans une société corrompue sans être corrompu soi-même. En définitive, à quel résultat parviens-tu en refusant de gagner de l'argent ? Tu t'efforces de te conduire comme si on pouvait se maintenir debout en dehors de notre système économique. Mais on ne le peut pas. C'est le système qu'il faut changer, ou l'on ne change rien. On ne peut mettre les choses en ordre d'une façon clandestine, si tu vois ce que je veux dire. »

Gordon agita un pied vers le plafond infesté de punaises.

« Évidemment, ici c'est bien un endroit clandestin, je l'admets.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, dit Ravelston, peiné.

— Mais ne calons pas devant les faits. Tu penses que je devrais être à la recherche d'un "bon" emploi, n'est-ce pas ?

— Ça dépend de l'emploi. Je pense que tu as tout à fait raison de ne pas te vendre à cette agence de publicité. Mais c'est plutôt dommage, me semble-t-il, que tu demeures dans le misérable emploi où tu es en ce moment. Après tout, tu as des capacités. Tu devrais les utiliser d'une manière ou d'une autre.

— Il y a mes poèmes », dit Gordon, souriant de sa secrète raillerie.

Ravelston parut interloqué. Cette remarque le réduisit au silence. Évidemment, il y avait bien les poèmes de Gordon. Il y avait *Plaisirs de Londres*, par exemple. Ravelston savait, et Gordon savait, et chacun d'eux savait que l'autre savait, que *Plaisirs de Londres* ne serait jamais achevé. Jamais plus, probablement, Gordon n'écrirait un vers ; jamais, du

moins, tant qu'il resterait dans cet ignoble endroit, dans cette impasse qu'était son emploi et dans cet état d'esprit de vaincu. C'en était fini de tout cela. Mais c'était une chose qu'on ne pouvait pas dire, jusqu'ici. On continuait de faire semblant de croire que Gordon était un poète cherchant à percer – le conventionnel poète-dans-une-mansarde.

Ravelston ne tarda pas à se lever pour partir. Cet endroit malodorant l'oppressait, et il était de plus en plus évident que Gordon n'y désirait pas sa présence. Il se dirigea avec hésitation vers la porte en mettant ses gants, puis revint de nouveau, retirant son gant gauche et en giflant sa jambe.

« Écoute, Gordon, ne te froisse pas de ce que je vais te dire – cet endroit est infect, tu sais. Cette maison, cette rue – tout.

— Je sais. C'est une porcherie. Ça me convient.

— Mais est-il indispensable que tu vives dans un pareil endroit ?

— Mon cher vieux, tu sais ce qu'est mon salaire. Trente shillings par semaine.

— Oui, mais... bon Dieu ! Il y a sûrement des endroits mieux ? Quel loyer paies-tu ?

— Huit shillings.

— Huit shillings ? Tu pourrais avoir une chambre non meublée assez convenable pour ce prix. Quelque chose d'un peu mieux que ceci, en tout cas. Écoute un peu, pourquoi ne prendrais-tu pas une chambre non meublée et ne me laisserais-tu pas te prêter dix livres pour le mobilier ?

— Me prêter dix livres ! Après tout ce que tu m'as déjà "prêté" ? Me "donner" dix livres, tu veux dire. »

Ravelston contempla le mur d'un air malheureux. Sacré nom d'un chien ! Quelle chose à dire ! Il dit carrément :

« Très bien, si ça te plaît de le présenter comme cela. Te *donner* dix livres.

— Mais il se trouve, vois-tu, que je ne le désire pas.

— Mais, le diable t'emporte ! Tu pourrais aussi bien avoir un endroit convenable où habiter.

— Mais je ne désire pas un endroit convenable. Je désire un endroit pas convenable. Celui-ci par exemple.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Il convient à ma condition ! » dit Gordon, en tournant son visage vers le mur.

Quelques jours plus tard, Ravelston écrivit une longue lettre embarrassée. Elle répétait la plus grande partie de ce qu'il avait dit au cours de leur conversation. Il ressortait de cette lettre que Ravelston saisissait parfaitement le point de vue de Gordon, qu'il y avait beaucoup de vérité dans ce que disait Gordon, que Gordon avait absolument raison en principe, mais... ! C'était l'attendu, l'inévitable « mais ». Gordon ne répondit pas. Il se passa plusieurs mois avant que Ravelston ne revît Gordon. Ravelston fit diverses tentatives pour communiquer avec lui. C'était un fait curieux – et un fait honteux du point de vue d'un socialiste – mais la pensée de Gordon, qui avait de l'intelligence et était de

bonne naissance, restant tapi dans cet ignoble endroit et dans ce presque bas emploi, le tourmentait plus que la pensée de dix milliers de chômeurs à Middlesborough. Plusieurs fois, dans l'espoir de rendre courage à Gordon, il lui écrivit en lui demandant de lui envoyer des articles pour *Antichrist*. Gordon ne répondit jamais. C'en était fini de leur amitié, lui semblait-il. Cette mauvaise période où il avait vécu aux crochets de Ravelston avait tout gâché. La charité tue l'amitié.

Et puis il y avait Julia et Rosemary. Elles différaient de Ravelston en ceci, qu'elles n'avaient pas de timidité pour dire leur façon de penser. Elles ne disaient pas, par euphémisme, que Gordon avait « raison en principe » ; elles savaient que jamais on ne peut avoir raison de refuser un « bon » emploi. A maintes reprises, elles l'adjurèrent de retourner à La Nouvelle Albion. Le pire était qu'il les avait toutes deux ensemble à ses trousses. Avant cette histoire, elles ne s'étaient jamais rencontrées, mais à présent Rosemary avait senti nécessaire de faire la connaissance de Julia d'une manière ou d'une autre. Elles étaient liguées en tant que femmes contre lui. Elles se réunissaient pour parler de la manière « enrageante » dont se conduisait Gordon. C'était la seule chose qu'elles avaient en commun, leur fureur féminine contre sa conduite « enrageante ». Simultanément, et l'une après l'autre, par lettre et de vive voix, elles le harcelaient. C'était insupportable.

Dieu merci, ni l'une ni l'autre n'avait encore vu sa chambre chez la mère Meakin. Rosemary aurait peut-être bien enduré la chose, mais la vue de cette infecte mansarde eût presque été la mort de Julia. Elles étaient passées le voir à la bibliothèque, Rosemary un certain nombre de fois, Julia une seule fois, quand elle avait pu trouver un prétexte pour s'absenter du salon de thé. Et même là, c'était déjà suffisamment mal. Ça les consterna de voir quelle misérable et lugubre pièce était cette bibliothèque. Chez M. McKechnie, l'emploi, bien que dérisoirement payé, n'était pas un de ces emplois dont on ne peut faire autrement que d'avoir honte. Il mettait Gordon en contact avec des gens cultivés ; étant donné qu'il était lui-même « écrivain », on pouvait penser que cet emploi pourrait peut-être « mener à quelque chose ». Mais ici, dans cette rue qui était presque une rue de taudis, servant à la ronde de la littérature de camelote en volumes brochés à couverture jaune, pour trente shillings par semaine – quel espoir y avait-il dans un emploi pareil ? Ce n'était qu'un emploi d'épave humaine, qu'une impasse. Soir après soir, en faisant les cent pas dans la lugubre rue embrumée, après la fermeture de la bibliothèque, Gordon et Rosemary discutèrent à perte de vue à propos de cela. Elle n'arrêtait pas de le harceler. *Voulait-il* revenir à La Nouvelle Albion ? *Pourquoi* ne voulait-il pas revenir à La Nouvelle Albion ? Il lui répondait toujours que La Nouvelle Albion ne voudrait pas le reprendre. Après tout, il n'avait pas sollicité cet emploi et on ne pouvait pas savoir s'il pourrait l'obtenir. Il préférerait laisser cela dans l'incertitude. Il y avait quelque chose en lui maintenant qui la consternait et l'effrayait. Il semblait avoir changé et déchu si subitement ! Elle devinait, bien qu'il ne lui en parlât pas, le désir qu'il avait d'échapper à tout effort et à toutes les convenances sociales, de se laisser couler de plus en plus bas, jusqu'à la boue finale. Ce n'était pas seulement de l'argent, mais de la vie elle-même qu'il se détournait. Ils ne discutaient plus à présent comme ils le faisaient jadis, avant que Gordon eût perdu son emploi. En ce temps-là, elle ne faisait pas grande attention à ses théories absurdes. Ses tirades contre la moralité basée sur l'argent étaient une espèce de plaisanterie entre eux. Et il semblait que cela n'avait guère d'importance que le temps passât et qu'il y eût bien peu

de chances de voir Gordon gagner convenablement sa vie. Elle se considérait toujours comme une fille jeune et songeait à l'avenir comme à quelque chose d'illimité. Elle l'avait regardé gaspiller deux années de sa vie – et deux années de sa vie à elle, également ; et elle eût trouvé mesquin de protester.

Mais, à présent, elle prenait peur. Le chariot ailé du temps se hâtait. Au moment où Gordon avait perdu son emploi, elle s'était brusquement rendu compte, avec l'impression de faire une saisissante découverte, que, somme toute, elle n'était plus très jeune. Le trentième anniversaire de Gordon était passé ; le sien était proche. Et qu'avaient-ils devant eux ? Gordon se laissait couler, sans faire aucun effort, dans une vie ratée, grise et morne. Et c'est ce qu'il semblait souhaiter, de couler. Quel espoir y avait-il, à présent, qu'ils pussent jamais se marier ? Gordon savait qu'elle avait raison. C'était une situation impossible. Et c'est ainsi que l'idée, jamais encore exprimée, grandit peu à peu dans l'esprit de l'un comme de l'autre qu'il leur faudrait se séparer – pour de bon.

Un soir, ils avaient rendez-vous sous le pont de chemin de fer. C'était une horrible soirée de janvier ; pas de brouillard, pour une fois, seulement un sale vent qui poussait des cris rauques au coin des rues, et vous flanquait de la poussière et des bouts de papier déchirés au visage. Il était là à l'attendre, petite silhouette à l'allure mollasse, miteuse presque jusqu'au déguenillement, les cheveux ébouriffés par le vent. Elle fut ponctuelle, comme d'habitude. Elle courut à lui, lui abaissa le visage et baisa sa joue froide.

« Gordon, mon chéri, comme tu as froid ! Pourquoi es-tu venu sans pardessus ?

— Mon pardessus est au clou. Je croyais que tu le savais !

— Oh ! chéri ! C'est vrai ! »

Elle leva les yeux vers lui, ses sourcils noirs rapprochés par un léger froncement. Il avait l'air défait et abattu, là sous la voûte mal éclairée, avec des ombres sur le visage. Elle glissa son bras sous le sien, le tira en dehors, à la lumière.

« Ne nous arrêtons pas, marchons. Il fait trop froid pour rester debout sur place. J'ai quelque chose de sérieux à te dire.

— Quoi ?

— Je m'attends à ce que tu sois très en colère contre moi.

— De quoi s'agit-il ?

— Cet après-midi je suis allée voir M. Erskine. J'ai demandé à lui parler quelques minutes. »

Il savait ce qui allait venir. Il essaya de libérer son bras du sien, mais elle s'y cramponnait.

« Eh bien ? dit-il d'un ton boudeur.

— Je lui ai parlé de toi. Je lui ai demandé s'il voudrait te reprendre. Naturellement il a dit que le commerce marchait mal et qu'ils ne pouvaient pas se permettre de prendre davantage de personnel, et ainsi de suite. Mais je lui ai rappelé ce qu'il t'avait dit, et il a dit : oui, il avait toujours pensé que tu étais un jeune homme de beaucoup d'avenir. Et, à la fin, il a dit qu'il était tout disposé à te trouver un emploi si tu voulais revenir. Tu vois que

j'avais raison ! Ils te le donneront, cet emploi. »

Il ne répondit pas. Elle lui pressa le bras.

« Alors, *maintenant*, qu'en penses-tu ?

— Tu le sais ce que je pense », dit-il avec froideur.

Secrètement il était alarmé et en colère. C'était là ce qu'il avait redouté. Il avait tout le temps su qu'elle ferait cela tôt ou tard. Cela rendait le dénouement plus catégorique et sa propre responsabilité plus claire. Il continua à marcher en traînant le pas, les mains toujours dans les poches de son veston, la laissant s'accrocher à son bras, mais ne regardant pas dans sa direction.

« Tu es fâché contre moi ? dit-elle.

— Non. Mais je ne vois pas pourquoi il a fallu que tu fasses cela – derrière mon dos. »

Ça la blessa. Elle avait dû intercéder en sa faveur très vivement avant de parvenir à arracher cette promesse à M. Erskine. Et elle avait eu besoin de tout son courage pour aller affronter l'administrateur-directeur dans son antre. Elle avait eu mortellement peur d'être peut-être congédiée pour avoir fait cela. Mais elle n'en soufflerait pas mot à Gordon.

« Je ne crois pas que tu aies le droit de dire *derrière ton dos*. Après tout, je n'ai fait qu'essayer de t'aider.

— Comment peut m'aider l'offre d'un emploi que je ne voudrais pas toucher avec des pincettes !

— Tu veux dire que tu ne veux pas y revenir, même maintenant ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— *Faut-il* vraiment que nous remettions encore ça ? » dit-il avec lassitude.

Elle lui serra le bras de toute sa force et, en le tirant, le fit pivoter de manière à lui faire face. Il y avait une sorte d'extrême désespoir dans la façon dont elle se cramponnait à lui. Elle avait tenté un dernier effort, mais en vain. C'était comme si elle le sentait s'éloigner d'elle, s'évanouir comme un fantôme.

« Tu me briseras le cœur si tu continues comme ça, dit-elle.

— Je voudrais que tu ne t'inquiètes pas de moi. Ça me rendrait les choses tellement plus faciles.

— Mais pourquoi faut-il que tu te sacrifies inutilement ?

— Je t'assure que c'est plus fort que moi. Je dois rester fidèle à mes idées.

— Tu sais ce que cela va signifier ? »

Il eut froid au cœur, et pourtant, avec un sentiment de résignation, de soulagement même, il dit :

« Tu veux dire qu'il faudra nous séparer – ne plus nous revoir ? »

Ils avaient continué à marcher, et à présent ils débouchaient dans Westminster Bridge

Road. Le vent vint à leur rencontre avec un cri aigu, soulevant autour d'eux un tourbillon de poussière qui les fit, tous deux, baisser instinctivement la tête. Ils s'arrêtèrent de nouveau. Le petit visage de Rosemary était plein de rides, et le vent froid et la lumière crue du lampadaire ne l'embellissaient pas.

« Tu désires être débarrassée de moi ? dit-il.

— Non. Non. Ce n'est pas cela !

— Mais tu as le sentiment que nous devons nous séparer.

— Comment pouvons-nous continuer ainsi ? dit-elle avec désolation.

— C'est difficile, je l'avoue.

— Tout cela est si pénible, à tel point sans issue ! A quoi cela peut-il jamais mener ?

— Ainsi tu ne m'aimes pas, somme toute ? dit-il.

— Mais si, mais si ! Tu le sais !

— D'une certaine manière, peut-être. Mais pas suffisamment pour continuer à m'aimer quand il s'avère que je n'aurai jamais l'argent pour te faire vivre. Tu veux de moi comme mari, mais pas comme amant. C'est toujours la question de l'argent, tu vois !

— Ce n'est pas l'argent, Gordon ! Non, ce n'est pas cela.

— Si, c'est l'argent et rien que l'argent. Il y a eu l'argent entre nous depuis le début. L'argent, toujours l'argent ! »

La scène continua, mais plus très longtemps. Tous deux frissonnaient de froid. Il n'y a pas d'émotion qui tienne quand on est debout à un tournant de rue dans un vent cinglant. Quand finalement ils se séparèrent, ce ne fut pas sur un adieu irrévocable. Elle dit simplement : « Il faut que je rentre », l'embrassa et traversa la rue en courant jusqu'à l'arrêt du tram. Il la regarda partir, avec surtout du soulagement. Il ne pouvait pas s'arrêter maintenant à se demander s'il l'aimait. Il n'avait qu'une envie : fuir – fuir la rue balayée par le vent, fuir les scènes et les demandes attendrissantes et rentrer dans la solitude et la saleté de sa mansarde. S'il y avait des larmes dans ses yeux, c'était seulement parce que le vent était froid.

Avec Julia ce fut presque pire. Elle lui demanda de venir la voir un soir. C'était après que Rosemary lui eut parlé de l'offre d'emploi par M. Erskine. Ce qu'il y avait d'affreux avec Julia, c'était qu'elle ne comprenait rien, absolument rien, à ses motifs. Tout ce qu'elle comprenait c'était qu'un « bon » emploi lui avait été offert et qu'il l'avait refusé. Elle le supplia presque à genoux de ne pas laisser passer cette occasion. Et quand il lui dit que sa décision était prise, elle pleura, pleura vraiment. Ce fut affreux. Cette pauvre fille ressemblant à une oie, ayant des mèches blanches dans sa chevelure, pleurant sans grâce ni dignité dans sa petite chambre à coucher-salon au mobilier de chez Drage ! C'était la mort de tous ses espoirs. Elle avait vu la famille déchoir de plus en plus, et, sans argent et sans enfants, s'enfoncer dans une grise obscurité. Gordon seul avait en lui de quoi réussir ; et voilà que, par un entêtement insensé, il ne voulait pas réussir. Il savait ce qu'elle pensait ; il dut susciter en lui-même une sorte de brutalité pour pouvoir tenir bon. C'était seulement à cause de Rosemary et de Julia que ça lui faisait quelque chose. Il ne se

préoccupait pas de Ravelston, parce que Ravelston comprenait. Tante Angela et oncle Walter, naturellement, bêlaient faiblement après lui dans de longues lettres idiotes. Mais d'eux, il ne tenait aucun compte.

En désespoir de cause, Julia lui demanda ce qu'il avait l'intention de faire maintenant qu'il avait rejeté sa dernière chance de réussir dans la vie. Il répondit simplement : « Mes poèmes ». Il avait dit la même chose à Rosemary et à Ravelston. Avec Ravelston, cette réponse avait suffi. Rosemary n'avait plus foi en ses poèmes, mais elle ne le dirait pas. Quant à Julia, ses poèmes n'avaient jamais, à aucune époque, signifié quoi que ce fût pour elle. « Je ne vois pas à quoi bon écrire si tu ne peux tirer de l'argent de ça », voilà ce qu'elle avait toujours dit. Lui-même, du reste, ne croyait plus à ses poèmes. Mais il s'efforçait encore d'« écrire », du moins de temps à autre. Peu après son changement de chambre, il avait recopié sur des feuilles propres les fragments achevés de *Plaisirs de Londres* – pas tout à fait quatre cents vers, découvrit-il. Même la besogne de recopier, cela l'avait mortellement ennuyé. Cependant il travaillait encore dessus de temps en temps ; supprimant un vers ici, en modifiant un autre là, mais ne poussant pas plus loin, et n'espérant même plus jamais pousser plus loin. Au bout de peu de temps, ces pages furent dans le même état que précédemment, un labyrinthe de mots, un gribouillis crasseux. Il emportait cette liasse manuscrite crasseuse avec lui, dans sa poche. La sentir là le soutenait un peu ; après tout, c'était tout de même quelque chose qu'il avait accompli, un témoignage valable pour lui, mais pour personne d'autre. Voilà l'unique production de deux années – d'un millier d'heures de travail, peut-être bien. Il n'y tenait plus en tant que poème. La poésie en elle-même n'avait plus de signification pour lui maintenant. Seulement, si un jour *Plaisirs de Londres* était achevé, ce serait quelque chose d'arraché au destin ; quelque chose de créé *indépendamment* du monde de l'argent. Mais il savait, avec plus de lucidité qu'auparavant, qu'il ne serait jamais achevé. Comment serait-il possible qu'aucun élan créateur demeure en lui, avec la vie qu'il menait à présent ? A mesure que le temps passait, même le désir de finir *Plaisirs de Londres* s'évanouissait. Il emportait encore çà et là le manuscrit dans sa poche ; mais ce n'était qu'un geste, un symbole de sa guerre personnelle. Il en avait fini pour toujours avec le rêve vain d'être un « écrivain ». Après tout, n'était-ce pas encore une espèce d'ambition ? Il désirait se soustraire à tout cela, être *au-dessous* de tout cela. Plus bas, plus bas ! Dans le royaume des spectres, hors d'atteinte de l'espoir, hors d'atteinte de la peur ! Sous terre, sous terre ! C'était là qu'il souhaitait être.

Toutefois, en un sens, ce n'était pas si facile. Un soir, vers neuf heures, il était étendu sur son lit, la courtepointe en lambeaux sur les pieds, les mains derrière la tête pour les tenir au chaud. Le feu était éteint. Il y avait une épaisse couche de poussière sur tout. L'aspidistra était mort une semaine auparavant et se desséchait debout dans son pot. Il sortit un pied déchaussé de dessous la courtepointe, le leva en l'air et le regarda. Sa chaussette était toute trouée – il y avait plus de trous que de chaussette. Le voici donc, Gordon Comstock, étendu sur un lit loqueteux dans une mansarde de taudis, les pieds passant par les trous de ses chaussettes, n'ayant qu'un shilling et quatre pence au monde, avec trois décades derrière lui et n'ayant rien mené à bonne fin, rien ! Maintenant, il n'était sûrement plus récupérable. Ils auraient beau faire, ils ne pourraient sûrement pas le faire sortir de force d'un trou comme celui-ci. Il avait désiré atteindre la boue – eh bien, ceci c'était bien la boue.

Pourtant il savait qu'il n'en était pas ainsi. Cet autre monde, le monde de l'argent et du succès, est toujours si singulièrement proche. Vous n'y échappez pas simplement en cherchant refuge dans la saleté et dans la misère. Il avait été effrayé, tout autant qu'irrité, quand Rosemary lui avait parlé de l'offre de M. Erskine. Ça rapprochait tellement le danger de lui ! Une lettre, un message au téléphone, et de cette crasse il pouvait, d'un pas en arrière, revenir directement dans le monde de l'argent – revenir aux quatre livres par semaine, revenir à l'effort et aux convenances et à l'esclavage. Se damner n'est pas si facile qu'il semble. Parfois votre salut vous poursuit en bas comme le chien du ciel.

Pendant un moment, il demeura sans presque penser à rien, à contempler le plafond. L'absolue frivolité de rester étendu là, dans la saleté et le froid, le réconfortait un peu. Mais un instant plus tard, il fut tiré de son apathie par un léger coup frappé à la porte. Il ne bougea pas. C'était la mère Meakin, probablement, bien que cela ne ressemblât pas à sa façon de frapper.

« Entrez », dit-il.

La porte s'ouvrit. C'était Rosemary.

Elle fit un pas pour entrer, et puis s'arrêta, saisie par l'odeur douceâtre et poussiéreuse de la chambre. Même à la mauvaise lumière de la lampe, elle pouvait voir dans quel état de saleté était la chambre – le fouillis de nourriture et de papiers sur la table, la grille pleine de cendres froides, les récipients en terre dégoûtants dans le bas de la cheminée, l'aspidistra mort. En approchant lentement du lit elle retira son chapeau et le jeta sur la chaise.

« Quel endroit à habiter pour toi ! dit-elle.

— Tu es donc revenue ? dit-il.

— Oui. »

Il se détourna un peu d'elle le bras recourbé au-dessus de son visage.

« Revenue me faire la leçon une fois de plus, j'imagine ?

— Non.

— Alors pourquoi ?

— Parce que...»

Elle s'était agenouillée à côté de lui. Elle lui écarta le bras, avança son visage pour l'embrasser, puis se recula, surprise, et se mit à lui caresser les cheveux au-dessus de la tempe du bout des doigts.

« Oh, Gordon !

— Quoi ?

— Il t'est venu des cheveux blancs !

— Oui ? Où ?

— Ici... au-dessus de la tempe. Il y en a toute une petite plaque. Ça doit être arrivé tout à coup.

— Le temps est passé de mes boucles dorées, voici celui des mèches d'argent, dit-il avec indifférence.

— Nous grisonnons donc tous deux », dit-elle.

Elle pencha la tête pour lui montrer les trois cheveux blancs sur le haut de la tête. Puis elle se faufila sur le lit à côté de lui, passa son bras sous lui, et lui couvrit le visage de baisers. Il la laissa faire. Il ne désirait pas que cela arrivât – c'était bien la dernière chose qu'il désirait voir arriver. Mais elle s'était coulée sous lui ; ils étaient poitrine contre poitrine. Le corps de Rosemary semblait se fondre dans le sien. Par l'expression de son visage, il savait ce qui l'avait amenée ici. Après tout, elle était vierge. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Ce qui l'animait, c'était la magnanimité, rien que la magnanimité. Elle avait été ramenée à lui par son infortune. Simplement parce qu'il était sans le sou et un raté, elle allait lui céder, même si ce ne devait être qu'une fois.

« Il fallait que je revienne, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Je ne pouvais supporter la pensée de te savoir seul ici. Ça me semblait si affreux, de te quitter comme cela.

— Tu avais tout à fait raison de me quitter. Tu aurais mieux fait de ne pas revenir. Tu sais que nous ne pourrons jamais nous marier.

— Ça m'est égal. Je regrette de ne pas l'avoir fait des années plus tôt.

— Il vaudrait mieux ne pas le faire.

— Si.

— Non.

— Si ! »

Après tout, elle comptait trop pour lui. Il l'avait si longuement désirée, et il ne pouvait pas s'arrêter à calculer les conséquences. Ce fut donc finalement accompli, sans beaucoup de plaisir, sur le lit crasseux de la mère Meakin. Aussitôt après Rosemary se leva et rajusta ses vêtements. La chambre, bien que sans air, était terriblement froide. Tous deux frissonnaient un peu. Elle remonta le couvre-lit sur Gordon. Il restait sans bouger, lui tournant le dos, le visage caché contre son bras. Elle s'agenouilla à côté du lit, lui prit l'autre main et la tint un moment contre sa propre joue. C'est à peine s'il fit attention à elle. Alors elle ferma la porte doucement derrière elle et descendit sur la pointe des pieds l'escalier nauséabond. Elle se sentait consternée, désappointée, et elle avait très froid.

XI

Printemps, printemps ! De mars à avril, quand les arbres commencent à être en fleurs, quand les taillis sont luisants et les gazons de toute beauté, et que les feuilles sont à la fois larges et longues ! Quand les limiers du printemps sont sur les traces de l'hiver, à l'époque du printemps, seul joli temps des fiançailles, quand les oiseaux chantent, haï-ding-hé-ding ding, coucou, jeug-jeug, pouvoui – wouité – wou ! Et ainsi de suite, et ainsi de suite ! Voyez n'importe quel poète entre l'âge de bronze et 1850.

Mais comme il est absurde que même actuellement, à l'ère du chauffage central et des pêches en conserve, un millier de soi-disant poètes continuent à écrire sur le même ton ! Car, le printemps ou l'hiver ou toute autre époque de l'année, quelle différence cela fait-il pour les gens moyens civilisés ? Dans une ville comme Londres, le changement saisonnier le plus frappant, à part le pur et simple changement de température, ce sont les choses que vous voyez traîner sur la chaussée. A la fin de l'hiver, ce sont surtout des feuilles de choux. En juillet, vous mettez le pied sur des noyaux de cerises ; en novembre, sur des pétards consumés. Aux environs de Noël, les peaux d'orange se font plus abondantes. C'était différent au moyen âge. Ça avait un sens d'écrire des poèmes sur le printemps, alors que le printemps signifiait de la viande fraîche et des légumes verts après des mois où l'on était resté enfermé dans des huttes sans fenêtres à ne manger que du poisson salé et du pain chanci.

C'était peut-être le printemps, mais Gordon ne le remarqua pas. Mars à Lambeth ne vous fait pas souvenir de Perséphone. Les jours allongèrent, il y eut de sales vents soulevant la poussière et, parfois, dans le ciel apparurent de petites taches d'un bleu dur. Probablement y avait-il quelques bourgeons noirs de suie sur les arbres, si vous vous souciez de les chercher du regard. Il se trouva que l'aspidistra n'était pas mort, en fin de compte ; les feuilles desséchées étaient tombées, mais à sa base poussaient deux rejets d'un vert terne.

Cela faisait trois mois, à présent, que Gordon était à la bibliothèque. Ce stupide travail routinier sans soin ne l'impatientait pas. La bibliothèque s'était augmentée jusqu'à compter un millier de « titres assortis » et rapportait à M. Cheeseman un bénéfice net d'une livre par semaine. Il nourrissait cependant un secret dépit contre Gordon. Gordon lui avait été vendu, pour ainsi dire, en tant qu'ivrogne. Il s'était attendu à ce que Gordon s'enivrât et manquât, au moins une fois, son travail toute une journée, lui fournissant ainsi un prétexte suffisant pour rogner son salaire ; mais Gordon ne s'était pas enivré. Chose assez bizarre, il n'était, actuellement, nullement porté à boire. Il se serait passé de bière même s'il avait eu les moyens de s'en offrir. Le thé paraissait un meilleur poison. Tous ses désirs et ses mécontentements s'étaient affaiblis. Il était plus à son aise, matériellement, avec trente shillings par semaine qu'il ne l'avait été auparavant avec deux livres. Les trente shillings couvraient, sans avoir besoin d'être trop étirés, le loyer, les cigarettes, une note de blanchissage d'environ un shilling par semaine, un peu de combustible, et ses repas, qui consistaient presque exclusivement en bacon, pain tartiné de margarine et thé, et

coûtaient environ deux shillings par jour, gaz compris. Parfois il lui restait même de quoi se payer une place dans un cinéma, bon marché mais pouilleux, près de Westminster Bridge Road. Il emportait toujours dans sa poche le crasseux manuscrit de *Plaisirs de Londres*, mais ce n'était plus que par la force de l'habitude ; il avait même cessé de faire semblant de travailler. Toutes ses soirées se passaient de la même façon. Là-haut, dans la mansarde sale et retirée, près du feu s'il restait du charbon, dans son lit s'il n'y en avait pas, avec sa théière et des cigarettes à portée de la main, à lire, toujours à lire. Il ne lisait plus aujourd'hui que les journaux hebdomadaires à deux pence. *Tit Bits, Answers, Peg's Paper, The Gem, The Magnet, Home Notes, The Girl's Own Paper* – ils étaient tous semblables. Il en prenait une douzaine à la fois au magasin. M. Cheeseman en avait de grandes piles poussiéreuses, qui dataient du temps de son oncle et qui lui servaient de papier à envelopper. Certains d'entre eux étaient vieux de vingt ans.

Il n'avait pas vu Rosemary depuis des semaines. Elle avait écrit un certain nombre de fois, et puis, pour une raison ou une autre, avait brusquement cessé d'écrire. Ravelston avait écrit une fois, lui demandant de lui envoyer un article sur les bibliothèques à deux pence pour *Antichrist*. Julia avait envoyé une petite lettre désolée, donnant des nouvelles de famille. Tante Angela avait eu de mauvais rhumes tout l'hiver, et oncle Walter se plaignait de troubles de la vessie. Il eût oublié leur existence, s'il l'avait pu. Eux et leur affection ne faisaient que lui être à charge. Il ne serait pas libre, libre de couler dans la boue finale, tant qu'il n'aurait pas coupé ses liens avec eux tous, même avec Rosemary.

Un après-midi, il choisissait un livre pour une jeune fille, ouvrière d'usine aux cheveux blond filasse, quand quelqu'un qu'il n'avait qu'aperçu du coin de l'œil entra dans la bibliothèque et marqua un instant d'hésitation juste sur le seuil.

« Quelle sorte de livre désirez-vous ? demanda-t-il à la jeune ouvrière.

— Ooh ! ... quelque chose avec de l'amour, s'il vous plaît. »

Gordon choisit un roman. En se tournant, son cœur tressaillit violemment. La personne qui venait d'entrer était Rosemary. Elle ne fit aucun signe, mais resta debout à attendre, pâle et l'air tourmenté, avec il ne savait quoi d'inquiétant dans son apparence.

Il s'assit pour enregistrer le livre de la jeune fille sur sa fiche, mais ses mains s'étaient mises à trembler à tel point qu'il pouvait à peine écrire. Il apposa le tampon au mauvais endroit. La jeune fille sortit en traînant, jetant, tout en marchant, un coup d'œil dans le livre. Rosemary observait le visage de Gordon. Cela faisait longtemps qu'elle ne l'avait vu à la lumière du jour, et elle était frappée par le changement qui s'était opéré en lui. Il avait l'air râpé jusqu'à en être déguenillé, son visage s'était aminci et il avait la pâleur grisâtre et terne des gens qui vivent de pain et de margarine. Il paraissait beaucoup plus âgé – trente-cinq ans au moins. Mais Rosemary elle-même ne semblait pas être tout à fait comme d'habitude. Elle avait perdu son allure pimpante et gaie, et ses vêtements paraissaient avoir été enfilés à la hâte. Il était évident qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Il ferma la porte derrière la jeune ouvrière.

« Je ne t'attendais pas, commença-t-il.

— Il fallait que je vienne. Je suis partie de l'atelier à l'heure du déjeuner. Je leur ai dit

que j'étais souffrante.

— Tu ne parais pas bien. Tiens, tu ferais mieux de t'asseoir. »

Il n'y avait qu'une seule chaise dans la bibliothèque. La sortant de derrière le bureau, il la lui apporta et fit un mouvement vers elle, d'une façon assez indécise, faisant mine de l'embrasser. Rosemary ne s'assit pas, mais posa sa petite main, qu'elle avait dégantée, sur le haut du dossier de la chaise. A la crispation de ses doigts, il comprit combien elle était émue.

« Gordon, j'ai quelque chose d'affreux à te dire. C'est arrivé, au bout du compte.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Je vais avoir un bébé.

— Un bébé ? Oh ! Seigneur ! »

Il s'arrêta net. Durant un instant il eut l'impression d'avoir reçu un coup violent sous les côtes. Il posa la sottise question habituelle :

« En es-tu sûre ?

— Absolument. Cela fait des semaines maintenant. Si tu savais ce que j'ai passé ! Je continuais d'espérer et d'espérer. J'avais pris quelques pilules ...oh ! c'était trop affreux !

— Un bébé ! Oh ! Dieu ! quels fous nous avons été ! Comme si nous ne pouvions pas le prévoir !

— Je sais. Je pense que ç'a été de ma faute. Je...

— Zut ! Quelqu'un vient. »

Le timbre de la porte grinça. Une grosse femme, couverte de taches de rousseur et ayant une vilaine lèvre inférieure, entra, se dandinant en marchant, et demanda : « Quelque chose avec un meurtre dedans. » Rosemary s'était assise et tordait et retordait son gant autour de ses doigts. La grosse femme était exigeante. Chaque livre que lui proposait Gordon, elle le refusait en disant qu'elle « l'avait déjà eu » ou qu'il « avait l'air fade ». La nouvelle accablante qu'avait apportée Rosemary avait fait perdre à Gordon son assurance. Le cœur cognant, les entrailles resserrées, il lui fallait sortir livre après livre et assurer à la grosse femme que c'était là le livre même qu'elle cherchait. A la fin, au bout de presque dix minutes, il parvint à lui refiler quelque chose dont elle dit à contrecœur qu'elle « ne pensait pas l'avoir déjà eu ».

Il revint vers Rosemary.

« Eh bien, que diable allons-nous faire à ce sujet ? dit-il aussitôt que la porte fut refermée.

— Je ne vois pas ce que je peux faire. Si j'ai ce bébé, je perdrai mon emploi, naturellement. Mais ce n'est pas seulement à propos de cela que je me tourmente. Mais de ma famille quand elle découvrira... Ma mère – oh ! là là ! je ne peux littéralement pas supporter d'y penser.

— Ah ! oui, tes parents ! Je n'avais pas pensé à eux. Les parents ! Ils vous sont un sacré cauchemar !

— Les miens, de parents, sont très bien. Ils ont toujours été bons avec moi. Mais c'est différent quand il se produit une chose comme celle-là. »

Il fit un pas ou deux dans un sens, puis dans l'autre. Bien que cette nouvelle l'eût effaré, il ne l'avait pas encore vraiment saisie dans sa réalité. L'idée d'un bébé, de son bébé à lui, grandissant dans le ventre de Rosemary n'avait éveillé en lui aucune émotion, si ce n'est de la consternation. Il ne pensait pas au bébé comme à une créature vivante ; c'était purement et simplement un désastre. Et déjà il voyait où cela allait mener.

« Il va falloir nous marier, je suppose, dit-il platement.

— Ma foi, crois-tu ? C'est ce que je suis venue te demander.

— Mais je suppose que tu le désires, que je t'épouse ?

— Non, à moins que toi, tu le désires. Je ne vais pas te forcer. Je sais que c'est contre tes idées de te marier. C'est toi seul qui dois décider.

— Mais nous n'avons pas le choix – si réellement tu vas avoir un bébé.

— Pas nécessairement. C'est précisément à ce sujet que tu as à prendre une décision. Parce qu'après tout, il y a une autre solution.

— Laquelle ?

— Oh ! tu le sais bien ! Une jeune fille, à l'atelier, m'a donné une adresse. On a fait cela à une amie à elle pour seulement cinq livres. »

Voilà qui le fit se ressaisir. Pour la première fois il comprit, de la seule façon qui compte, de quoi ils étaient vraiment en train de parler. Les mots « un bébé » prirent un nouveau sens. Ils ne signifièrent plus simplement un désastre abstrait, ils signifièrent un bourgeon de chair, un peu de lui-même, qui était là dans son ventre à elle, vivant et croissant. Son regard rencontra celui de Rosemary. Il y eut entre eux un étrange moment de sympathie, comme il n'y en avait encore jamais eu. Pendant un moment, il sentit d'assez mystérieuse façon qu'ils ne formaient plus qu'une seule chair. Bien qu'ils se tinssent à quelque distance l'un de l'autre, il avait l'impression qu'ils étaient joints – comme si quelque invisible cordon vivant reliait les entrailles de Rosemary aux siennes. Il prit alors conscience de ce qu'avait d'abominable ce qu'ils étaient en train d'envisager – un blasphème, si ce mot a un sens. Pourtant, si la chose lui avait été présentée autrement, peut-être bien qu'il n'en aurait pas eu horreur. C'était ce détail sordide des cinq livres qui lui avait ouvert les yeux.

— « Jamais de la vie ! dit-il. Quoi qu'il arrive, nous ne ferons pas *cela*. C'est révoltant !

— Je le sais ! Mais je ne peux pas avoir un bébé sans être mariée.

— Non ! Si c'est là la solution, je t'épouserai. Je me couperais plutôt la main droite que de faire une chose comme ça. »

Ping ! fit le timbre de la porte. Deux vilains butors en complet à bon marché d'un bleu criard, et une jeune fille en proie à un accès de petits rires bêtes, entrèrent. L'un des jeunes gens demanda avec une sorte d'effronterie gauche « quelque chose qui vous fait de l'effet – quelque chose de cochon ». En silence, Gordon indiqua les rayons où se

trouvaient les livres « sexuels ». Il y en avait des centaines dans la bibliothèque. Ils avaient des titres tels que : *Les Secrets de Paris*, ou *L'Homme à qui elle se fia* ; sur leurs couvertures de papier jaune toutes déchirées, des illustrations représentaient des filles à demi nues étendues sur des divans avec, debout et penchés au-dessus d'elles, des hommes en smoking. Mais les histoires, à l'intérieur, étaient péniblement anodines. Les deux jeunes gens et la jeune fille les parcouraient, ricanant tout bas en regardant les illustrations des couvertures, la jeune fille poussant de petits cris aigus et feignant d'être scandalisée. Ils dégoûtaient Gordon à tel point qu'il leur tourna le dos jusqu'à ce qu'ils eussent fini de choisir leurs livres.

Après leur départ il revint vers la chaise de Rosemary. Il se tint debout derrière elle, empoigna ses petites épaules, puis glissa une main à l'intérieur de son manteau et sentit la chaleur de son sein. Ça lui fit plaisir de toucher son corps vigoureux et élastique ; ça lui fit plaisir de penser que là, plus bas, une semence protégée, son bébé à lui croissait. Elle leva une main pour lui caresser la sienne sur sa poitrine, mais ne dit rien. Elle attendait qu'il prît une décision.

— « Si je t'épouse, il va falloir que je devienne comme il faut, dit-il d'un air songeur.

— Le pourrais-tu ? dit-elle en reprenant un peu son ancien ton.

— Je veux dire qu'il faudra que je trouve un emploi convenable – que je retourne à La Nouvelle Albion. Je suppose qu'ils me reprendront. »

Il la sentit soudain tout à fait immobile et il comprit que c'était cela qu'elle avait attendu. Mais elle était résolue à agir loyalement. Elle n'allait ni le houspiller ni le cajoler.

« Je n'ai jamais dit que je souhaitais te voir faire cela. Je souhaite que tu m'épouses – oui, à cause du bébé. Mais il ne s'ensuit pas que tu doives subvenir à mes besoins.

— Cela ne rime à rien de se marier si je ne peux pas subvenir à tes besoins. Suppose que je t'épouse en étant comme je suis à présent – sans argent et sans emploi convenable. Que ferais-tu alors ?

— Je ne sais pas. Il faudrait que je continue à travailler aussi longtemps que je pourrais. Et après, quand il deviendrait trop évident que j'attends un enfant – eh bien, je pense qu'il faudrait que je retourne à la maison chez mon père et ma mère.

— Voilà qui serait agréable pour toi, hein ? Mais tu étais si désireuse de me voir retourner à La Nouvelle Albion avant ? Tu n'as pas changé d'avis ?

— J'y ai réfléchi. Je sais que tu détesterais être enchaîné à un emploi véritable. Je ne t'en fais pas grief. Tu as ta propre vie à vivre. »

Il réfléchit à tout cela un petit instant encore.

« La question se résume à ceci : ou je t'épouse et je retourne à La Nouvelle Albion, ou bien tu vas trouver un de ces ignobles médecins et tu te fais tripoter pour cinq livres. »

En entendant cela, elle échappa à son étreinte en se tortillant et se mit debout pour lui faire face. Ses paroles brutales l'avaient bouleversée. Elles lui avaient fait prendre de cette issue une notion plus claire et plus laide qu'auparavant.

« Oh ! pourquoi as-tu dit cela ?

— Eh bien, c'est cela, l'alternative !

— Je n'ai jamais pensé à cela de cette manière. Je suis venue ici avec l'intention d'être loyale. Et maintenant on dirait que j'essaie de te contraindre par la menace – que j'essaie de te prendre par les sentiments en menaçant de me débarrasser du bébé. Une espèce de sale chantage.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je ne faisais qu'énoncer des faits. »

Le visage de Rosemary était plein de rides, ses noirs sourcils se rejoignant. Mais elle s'était juré à elle-même qu'elle ne ferait pas de scène. Il pouvait deviner ce que signifiait pour elle ce qui lui arrivait. Il n'avait jamais fait la connaissance de ses parents, mais il pouvait se les représenter. Il avait quelque idée de ce que cela pourrait signifier de revenir dans une ville de province avec un bébé illégitime ; ou, ce qui était presque aussi pénible, avec un mari incapable de subvenir à ses besoins. Mais elle agirait loyalement. Pas de chantage ! Intérieurement elle respira profondément, prenant une décision.

« Très bien, alors je ne vais pas tenir cela suspendu au-dessus de ta tête. C'est trop mesquin. Épouse-moi ou ne m'épouse pas, comme tu voudras. Mais j'aurai le bébé, de toute manière.

— Tu ferais cela vraiment ?

— Oui, je le crois. »

Il la prit dans ses bras. Son manteau s'était ouvert, son corps était chaud contre lui. Il pensa qu'il serait mille fois imbécile de la laisser partir. Pourtant l'alternative était impossible, et il ne le voyait pas moins clairement parce qu'il la tenait dans ses bras.

« Naturellement, tu aimerais me voir retourner à La Nouvelle Albion, dit-il.

— Non. Pas, si tu n'en as pas envie.

— Si, tu le voudrais. Après tout, c'est naturel. Tu as envie de me voir de nouveau gagner de quoi vivre convenablement. De me voir dans un "bon" emploi, avec quatre livres par semaine et un aspidistra dans l'embrasement de la fenêtre. Voyons, ne le voudrais-tu pas ? Avoue !

— Très bien, alors – oui, je le voudrais. Mais c'est seulement quelque chose que j'aimerais voir arriver ; je ne te pousserai pas à le faire. J'aurais horreur que tu le fasses si tu ne le désires pas vraiment. Je désire que tu te sentes libre.

— Réellement et véritablement libre ?

— Oui.

— Tu sais ce que ça signifie ? Supposons que je décide de vous laisser, toi et le bébé, dans l'embarras ?

— Eh bien – si tu le désires vraiment. Tu es libre, tout à fait libre. »

Au bout d'un petit moment elle s'en alla. Plus tard, dans la soirée, ou le lendemain, il lui ferait savoir ce qu'il avait décidé. Naturellement il n'était pas absolument certain que La Nouvelle Albion lui donnerait un emploi s'il le leur demandait ; mais c'était probable, étant donné ce que M. Erskine avait dit. Gordon tâcha de réfléchir, mais ne le put pas. Il

semblait y avoir davantage de clients que d'habitude cet après-midi ; ça l'exaspérait de devoir bondir de sa chaise chaque fois qu'il venait de s'asseoir et s'occuper d'une nouvelle invasion d'imbéciles demandant des romans policiers, des romans grivois, des romans d'amour. Brusquement, vers six heures, il éteignit les lampes, ferma à clef la bibliothèque et sortit. Il avait besoin d'être seul. La bibliothèque aurait dû rester ouverte encore deux heures. Dieu savait ce que M. Cheeseman dirait s'il s'en apercevait. Peut-être bien même qu'il congédierait Gordon. Gordon s'en fichait.

Il se dirigea vers l'ouest, en remontant Lambeth Cut. C'était une soirée triste, pas froide. Il y avait de la fange par terre, des lumières blanches, et les cris des marchands des quatre saisons. Il fallait qu'il prît une décision après mûre réflexion, et il réfléchissait mieux en marchant. Mais c'était si dur, si dur ! Retourner à La Nouvelle Albion, ou laisser Rosemary dans l'embarras ; il n'y avait pas d'autre alternative. Il était inutile de penser, par exemple, pouvoir peut-être trouver un « bon » emploi qui blesserait un peu moins son respect humain. Il n'y a pas tant de « bons » emplois qui attendent des gens piqués des vers et ayant la trentaine. La Nouvelle Albion était la seule chance qu'il avait ou aurait jamais.

Au tournant de Westminster Bridge Road, il s'arrêta un moment. Il y avait de l'autre côté de la rue quelques affiches murales, livides sous la lumière électrique. Une immense affiche, de trois mètres de haut au moins, faisait de la publicité à Bovex. Les gens du Bovex avaient laissé tomber la « table du coin » et adopté une nouvelle tactique. Ils sortaient une série de quatrains – les légendes Bovex, comme on les appelait. Il y avait l'image d'une famille horriblement eupeptique, aux visages rose jambon souriant d'une oreille à l'autre, en train de prendre le petit déjeuner ; au-dessous, en caractères qui s'imposaient à la vue d'une façon criarde :

Pourquoi, vous, seriez-vous maigre et pâle ?

Et vous sentiriez-vous à plat ?

Prenez donc du Bovex chaud chaque soir.

Fortifiant – tonifiant !

Gordon contempla ce machin. Il but des yeux sa niaiserie vagissante. Dieu ! quelle littérature de camelote ! « Fortifiant – tonifiant ! » Que c'était insuffisant et faiblard ! Ça n'avait même pas la vigueur de ces slogans de mauvais aloi, mais qui se gravent dans la mémoire. Rien que du radotage fadasse, sans vie. Ça aurait presque été attendrissant de débilité, si l'on n'avait pas réfléchi que dans tout Londres et partout dans toutes les villes d'Angleterre, cette affiche était collée sur les murs, pourrissant les esprits des hommes. Il regarda dans les deux sens la rue sans grâce. Oui, la guerre ne tarderait pas. On ne peut pas en douter quand on voit les affiches du Bovex. Les perceuses électriques dans nos rues annoncent le crépitement des mitrailleuses. Encore un peu de temps et les avions arriveront. Zoum – bang ! Quelques tonnes de T.N.T. pour réexpédier notre humanité en enfer, où est sa place.

Il traversa la rue et continua à marcher, vers le sud. Il venait d'être frappé d'une curieuse pensée. Il ne souhaitait plus que la guerre éclatât. C'était la première fois depuis

des mois – des années peut-être – qu’il y avait pensé sans la désirer.

S’il retournait à La Nouvelle Albion, d’ici un mois il serait peut-être lui-même en train d’écrire des légendes Bovex. Retourner à *cela* ! N’importe quel « bon » emploi, c’était déjà suffisamment désagréable ; mais se trouver compromis dans *cela* ! Seigneur ! Naturellement il n’était pas obligé d’y retourner. Il ne s’agissait que d’avoir le cran de tenir bon. Mais que deviendrait Rosemary ? Il pensa au genre de vie qu’elle aurait chez elle, dans la maison de ses parents, avec un bébé et pas d’argent ; et à la nouvelle se répandant dans cette vaste famille que Rosemary avait épousé un affreux raté, qui n’était même pas capable de subvenir à ses besoins. Elle les aurait tous réunis contre elle à la harceler de critiques. D’ailleurs, il y avait le bébé à qui il fallait songer. Le dieu Argent est si malin ! S’il se contentait d’appâter ses pièges avec des yachts et des chevaux de courses, des prostituées et du champagne, comme il serait facile d’y échapper. C’est quand il vous atteint par l’intermédiaire de ce qu’il y a en vous de respect humain qu’il vous trouve réduit à l’impuissance.

La légende Bovex tintinnabulait dans la tête de Gordon. Il devait tenir bon. Il avait fait la guerre à l’argent – il devait ne pas céder. Somme toute, jusqu’ici, tant bien que mal, il n’avait pas cédé. Il fit un retour sur sa vie. Inutile de s’en conter à lui-même. Ç’avait été une vie affreuse – solitaire, sordide, inutile. Il avait vécu trente ans et n’était arrivé à rien, sauf à la misère. Mais c’était ce qu’il avait choisi. C’était ce qu’il *désirait* même maintenant. Il désirait couler, de plus en plus bas, dans la fange où l’argent ne règne pas. Mais cette histoire de bébé avait tout bouleversé. C’était une situation fâcheuse et joliment banale, somme toute. Vices privés, vertus publiques – ce dilemme est vieux comme le monde.

Il leva les yeux et vit qu’il passait devant une bibliothèque publique. Une pensée le frappa. Ce bébé. Qu’est-ce que cela signifiait, de toute façon, d’avoir un bébé ? Qu’était-ce, réellement, ce qui arrivait à Rosemary en ce moment ? Il n’avait que des idées générales et vagues sur ce qu’était la grossesse. Ils auraient certainement des livres, là, qui le renseigneraient à ce sujet. Il entra, La bibliothèque de prêt était à gauche. C’était là qu’il fallait demander les ouvrages de référence.

La femme derrière le bureau était une diplômée de l’université, jeune, le teint délavé, portant lunettes, et extrêmement antipathique. Elle avait le soupçon, tournant à l’idée fixe, que nul – en tout cas aucune personne mâle – ne consultait jamais les ouvrages de référence, si ce n’est en quête de pornographie. Dès que vous vous approchiez, elle vous perçait de part en part d’un éclair de son pince-nez pour vous faire savoir que votre sale secret, pour elle, n’en était pas un. Après tout, tous les ouvrages de référence étaient pornographiques, excepté peut-être l’annuaire Whitaker. Vous pouvez faire servir à de mauvaises fins même le dictionnaire d’Oxford en regardant à des mots comme ... et...

Il ne fallut qu’un coup d’œil à Gordon pour savoir à qui il avait affaire, mais il était trop préoccupé pour s’en soucier.

« Avez-vous des livres sur la gynécologie ? dit-il.

— Des *quoi* ? demanda la jeune femme, avec un éclair de pince-nez exprimant, à ne pas s’y méprendre, le triomphe. Comme d’habitude ! Encore un mâle en quête de saletés !

— Eh bien, des livres sur l’obstétrique ? Sur la mise au monde des bébés, et caetera.

— Nous ne délivrons pas des livres de cette espèce au grand public, dit la jeune femme, glacialement.

— Je regrette. Il y a un point sur lequel j'ai particulièrement besoin de faire une recherche.

— Êtes-vous étudiant en médecine ?

— Non.

— Alors je ne vois *guère* ce que vous cherchez dans des livres d'obstétrique ! »

Maudite femme ! pensa Gordon. En d'autres temps, il l'eût redoutée ; mais, à présent, elle l'ennuyait tout simplement.

« Si vous voulez le savoir, ma femme va avoir un bébé. Et ni l'un ni l'autre, nous ne savons grand-chose à ce sujet. Je veux voir si je peux trouver des renseignements utiles. »

La jeune femme ne le crut pas. Il paraissait trop râpé et usé pour un nouveau marié, décida-t-elle. Mais c'était son métier de prêter des livres, et, en réalité, elle en refusait rarement, sauf à des enfants. Vous obteniez toujours votre livre à la fin, après qu'on vous avait fait vous sentir un sale cochon. Comme par souci aseptique, elle conduisit Gordon à une petite table au milieu de la bibliothèque et lui donna deux livres épais à couverture brune. Après quoi, elle le laissa seul, mais ne le quitta pas des yeux, de quelque côté de la bibliothèque qu'elle se trouvât. Il pouvait sentir son pince-nez scruter de loin sa nuque, tâchant de découvrir d'après son maintien s'il était réellement en train de chercher des renseignements ou simplement de repérer les passages sales.

Il ouvrit l'un des livres et le feuilleta, cherchant de façon malhabile. Il y avait des arpens de texte imprimé serré et plein de mots latins. Ce livre ne pouvait lui être utile. Il avait besoin de quelque chose de simple – des illustrations, de préférence. Combien de temps y avait-il de cela ? Six semaines – neuf semaines, peut-être. Ah ! Voilà, sans doute !

Il était tombé sur l'image d'un fœtus de neuf semaines. Cela lui donna un coup de le voir, car il ne s'était pas attendu à ce que ça ressemblât à cela le moins du monde. C'était une créature difforme, ressemblant à un gnome, une sorte de maladroite caricature d'être humain, avec une énorme tête en forme de dôme aussi grosse que tout le reste du corps. Au milieu de cette vaste étendue aveugle qu'était cette tête, il y avait une minuscule oreille, tel un bouton. La créature était de profil ; son bras sans os était recourbé, et une main, informe comme une nageoire de phoque, couvrait son visage – heureusement, peut-être. Au-dessous il y avait de petites jambes maigriottes, tordues comme celles d'un singe, les pieds tournés en dedans. C'était une créature monstrueuse, et pourtant bizarrement humaine. Il fut surpris de voir qu'ils commencent si tôt à paraître humains. Il s'était imaginé quelque chose de beaucoup plus rudimentaire ; une simple boule avec un noyau, comme une bulle d'œufs de grenouille. Mais ça devait être très petit, naturellement. Il regarda les dimensions indiquées au-dessous. Longueur : trente millimètres. A peu près de la taille d'une grosse groseille à maquereau.

Mais peut-être qu'il n'y avait pas si longtemps que cela. Il tourna une ou deux pages en arrière et trouva l'image d'un fœtus de six semaines. Une chose affreuse, cette fois – une chose dont il pouvait à peine supporter la vue. C'est étrange que notre commencement et notre fin soient laids – le pas-encore-né aussi laid que le mort ! Cette chose donnait

l'impression d'être déjà morte. Son énorme tête, comme trop pesante pour se redresser, était courbée à angle droit à l'endroit où aurait dû être le cou. Il n'y avait rien qui méritât le nom de visage, rien qu'une ride représentant l'œil – ou était-ce la bouche ? Ça n'avait pas d'apparence humaine, cette fois ; ça ressemblait davantage à un chiot mort. Ses bras courts et épais ressemblaient beaucoup à des pattes de chien, les mains étant tout à fait des bouts de pattes trapues. Quinze millimètres cinq de long – pas plus gros qu'une noisette.

Il s'absorba longtemps dans la contemplation de ces deux images. Leur laideur les rendait plus croyables et par suite plus émouvantes. Son bébé était devenu réel pour lui à partir du moment où Rosemary avait parlé d'avortement ; mais il était une réalité sans forme visuelle – quelque chose qui se passait dans le noir et qui ne devenait important qu'une fois venu au jour. Mais voici ce qui se passait réellement ; voici la pauvre vilaine créature, pas plus grosse qu'une groseille à maquereau, qu'il avait créée par son acte imprudent. Son avenir, sa survie peut-être, dépendait de lui. En outre, c'était un peu de lui-même – *c'était lui-même*. Ose-t-on se dérober à une responsabilité telle que celle-là ?

Mais et l'alternative ? Il se leva, rendit ses livres à la déplaisante jeune femme, et sortit ; puis, cédant à une impulsion, fit demi-tour et rentra dans la bibliothèque par l'autre côté, là où l'on gardait les périodiques. L'habituelle foule de gens miteux somnolait sur les journaux. Il y avait une table réservée aux journaux féminins. Il en prit un au hasard et l'emporta à une autre table.

C'était un journal américain de caractère on ne peut plus ménager ; surtout des réclames, et parmi elles, se cachant d'un air confus, quelques histoires. Et *quelles* réclames ! Rapidement il parcourut d'un coup d'œil les pages luisantes. Lingerie, bijouterie, produits de beauté, manteaux de fourrure, bas de soie, passaient comme des flèches devant son regard, du haut en bas des pages, comme les images dans l'appareil de vues stéréoscopiques d'un enfant. Page après page, réclame après réclame. Bâtons de rouge à lèvres, dessous féminins, aliments en conserve, spécialités pharmaceutiques, cures d'amincissement, crèmes de beauté. Une sorte de coupe transversale du monde de l'argent. Un panorama d'ignorance, d'avidité, de vulgarité, de pose, de prostitution et de maladie.

Et c'était *cela* le monde dans lequel ils voulaient le faire re-rentrez ! C'était *cela* le métier dans lequel il avait une chance de faire son chemin ! Il parcourut les pages plus lentement. Flic, flic ! Adorable – tant qu'elle ne sourit pas. Le produit alimentaire qui est projeté par un pistolet. Laissez-vous la fatigue de vos pieds influencer sur votre caractère ? Retrouvez ce teint de pêche sur un matelas « beautérepos ». Seule une crème de beauté *pénétrante* atteindra la saleté sous l'épiderme. Une brosse à dents rose, voilà ce qu'elle cherche. Comment alcaliser votre estomac presque instantanément. Déchets pour chiots esquimaux. Êtes-vous l'une des quatre sur cinq ? L'album « rapidculture » de renommée mondiale. Ce n'est qu'un commis voyageur et cependant il cite Dante.

Seigneur, quelles niaiseries !

Mais, évidemment, c'était un journal américain. Les Américains arrivent toujours bons premiers pour n'importe quelle sorte de saloperie, qu'il s'agisse d'ice-cream soda, d'entreprises de gangsters ou de théosophie. Il alla se pencher sur la table des femmes et prit un autre journal. Un anglais, cette fois. Peut-être les réclames, dans un journal anglais,

ne seraient-elles pas aussi mauvaises – seraient un peu moins brutalement choquantes ?

Il ouvrit le journal. Flic, flic ! Les Britanniques ne seront jamais des esclaves !

Flic, flic ! Retrouvez un tour de taille normal ! Elle *a dit* au garçon de l'ascenseur : « Merci infiniment pour la montée », mais elle *a pensé* : « Pauvre garçon, pourquoi personne ne le lui dit-il ? » Comment une femme de trente-deux ans a volé son flirt à une jeune fille de vingt ans. Prompt soulagement pour les reins débiles. « Couturesoyeuse » – le tissu lisse sur lequel l'eau glisse pour la salle de bains. L'asthme l'étouffait ! Et *vous*, avez-vous honte de vos dessous ? Les gosses réclament à cor et à cri pour leur petit déjeuner les croustillants toasts Truweet. Maintenant que je suis une écolière, c'en est fini de mes belles couleurs. Faites une journée de marche en vous soutenant avec une tablette de Vitamalt !

Être mêlé à *cela* ! Y être et en être ! En faire partie et y participer ! Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

Un instant plus tard il sortit. Ce qu'il y avait d'affreux c'était qu'il savait déjà ce qu'il allait faire. Sa décision était prise – était déjà prise depuis longtemps. Au moment même où ce problème avait surgi, il avait apporté avec lui sa solution ; toute son hésitation n'avait été que frime. Il avait l'impression qu'une force extérieure à lui-même le poussait. Il y avait une cabine téléphonique tout près. L'hôtel de Rosemary avait le téléphone – elle devait être rentrée à cette heure. Il pénétra dans la cabine, tâtant sa poche. Oui, juste deux pence. Il les laissa tomber dans l'appareil automatique, forma le numéro sur le cadran.

Une voix féminine nasillarde, gênée par les végétations, lui répondit :

« Qui que c'est, s'iou plaît ? »

Il pressa le bouton A. Ainsi donc les dés étaient jetés !

« M^{lle} Waterlow est-elle rentrée ? »

— Qui que c'est, s'iou plaît ?

— Dites que c'est M. Comstock. Elle saura. Est-elle là ?

— Vais voir. Gardez la line, s'iou plaît. »

Un instant d'attente.

« Allô ! C'est toi, Gordon ? »

— Allô, allô ! C'est toi, Rosemary ? Je voulais juste te dire. J'ai mûrement réfléchi – j'ai pris une décision.

— Ah ! Il y eut un autre silence. Maîtrisant avec peine sa voix, elle ajouta : Eh bien, qu'as-tu décidé ?

— Tout va bien. Je prendrai l'emploi – s'ils veulent me le donner, c'est-à-dire.

— Oh ! Gordon, je suis si contente ! Tu n'es pas fâché contre moi ? Tu n'as pas l'impression que je t'y ai contraint par la menace ?

— Non, tout va bien. C'est la seule chose que je puisse faire. J'ai mûrement réfléchi à tout. J'irai les voir au bureau demain matin.

— Je suis si contente !

— Évidemment, c'est une supposition que je fais, qu'ils me donneront l'emploi. Mais je pense qu'ils me le donneront, après ce que le vieil Erskine a dit.

— J'en suis sûre. Mais, Gordon, rien qu'une chose : Tu t'y rendras convenablement habillé, n'est-ce pas ? Ça pourrait grandement influencer sur leur décision.

— Je sais. Il va falloir que je retire mon meilleur complet du clou. Ravelston me prêtera l'argent.

— Pas besoin de Ravelston. Je te prêterai l'argent. J'ai mis quatre livres de côté. Je vais courir t'envoyer un mandat télégraphique avant que la poste ne ferme. Je pense que tu as besoin de chaussures neuves et d'une cravate aussi. Et, oh, Gordon !

— Quoi ?

— Mets un chapeau pour aller au bureau, veux-tu ? Ça fait meilleur effet, de porter un chapeau.

— Un chapeau ! Grand Dieu ! Il y a bien deux ans que je n'ai pas porté de chapeau ! Vraiment, je dois en mettre un ?

— Ma foi – ça fait plus homme d'affaires, non ?

— Ah ! bon ! Même un melon, si tu crois qu'il faut ?

— Je pense qu'un feutre fera l'affaire. Mais fais-toi couper les cheveux, veux-tu, tu seras gentil !

— Oui, ne te tracasse pas. Je serai un élégant jeune homme d'affaires. Bien peigné, et tout et tout !

— Merci infiniment, Gordon chéri ! Il faut que je coure vite t'expédier cet argent. Bonne nuit et bonne chance !

— Bonne nuit. »

Il sortit de la cabine. Ainsi c'en était fait ! C'était la fin de tout, sans aucun doute !

Il s'éloigna en marchant rapidement. Qu'avait-il fait ? Jeté l'éponge ! Rompu tous ses serments ! Sa longue guerre solitaire s'était terminée par une honteuse défaite. Circoncisez vos prépuces, dit le Seigneur ! Il revenait au bercail, repentant. Il lui semblait marcher plus vite que d'habitude. Il éprouvait une sensation particulière, une sensation réellement physique, dans son cœur, dans ses membres, dans tout son être. Qu'était-ce ? Honte, détresse, désespoir ? De la rage d'être de nouveau dans les griffes de l'argent ? De l'ennui à la pensée du redoutable avenir ? Il fit comparaître cette sensation, l'affronta, l'examina. C'était du soulagement.

Oui, voilà la vérité. Maintenant que la chose était faite, il n'éprouvait rien d'autre que du soulagement ; du soulagement d'en avoir enfin fini maintenant avec la saleté, le froid, la faim et la solitude, et de pouvoir revenir à une vie convenable, pleinement humaine. Ses résolutions, à présent qu'il les avait rompues, ne semblaient plus être qu'un effroyable fardeau qu'il avait rejeté. En outre, il se rendait compte qu'il ne faisait que remplir sa destinée. Dans un coin de son esprit il avait toujours su que cela arriverait. Il songea au

jour où il leur avait donné sa démission, à La Nouvelle Albion ; au visage bienveillant, rouge, bien en chair de M. Erskine, lui conseillant avec douceur de ne pas lâcher un « bon » emploi pour rien. Avec quelle aigreur il avait juré, alors, qu'il en avait fini à jamais avec les « bons » emplois ! Cependant il était prédestiné à revenir, et il le savait, même alors. Et ce n'était pas seulement à cause de Rosemary et du bébé qu'il avait fait cela. C'était la cause visible, la cause qui avait précipité les choses ; mais, même sans elle, la fin eût été la même ; s'il n'y avait pas eu de bébé à qui songer, quelque autre chose lui eût forcé la main. Car c'était ce que, dans le secret de son cœur, il désirait.

Après tout, il ne manquait pas de vitalité, et cette existence sans argent, à laquelle il s'était condamné lui-même, l'avait poussé impitoyablement hors du courant de la vie. Il fit un retour sur ces abominables deux dernières années. Il avait proféré des blasphèmes contre l'argent, il s'était révolté contre l'argent, il s'était efforcé de vivre comme un anachorète en dehors du monde de l'argent ; et cela lui avait apporté non seulement la misère, mais aussi un effroyable néant, le sentiment inéluctable de l'inutilité. Abjurer l'argent, c'est abjurer la vie. Ne sois pas vertueux à l'excès ; pourquoi mourir avant l'heure ? A présent, il était de retour dans le monde de l'argent, ou il ne tarderait pas à l'être. Demain il se rendrait à La Nouvelle Albion, vêtu de son meilleur complet et de son pardessus (il faudra qu'il songe à retirer son pardessus du clou, en même temps que son complet), un feutre souple sur la tête, le modèle qui convient au rampant du ruisseau, bien rasé et les cheveux coupés de frais. Il aura l'impression de naître à nouveau. Le poète malpropre d'aujourd'hui aura du mal à se reconnaître dans le jeune homme d'affaires soigné de demain ! Ils le reprendraient, sans aucun doute ; il avait le talent dont ils avaient besoin. Il s'attellerait au travail, vendrait son âme et se montrerait à la hauteur de son emploi.

Et l'avenir ? Peut-être s'avèrerait-il que ces deux dernières années ne l'avaient pas trop marqué. Elles n'ont été qu'une solution de continuité, un petit recul dans sa carrière. Très rapidement, à présent qu'il avait fait le premier pas, il contracterait la mentalité cynique, à œillères, des affaires. Il oublierait ses beaux dégoûts, cesserait de tempêter contre la tyrannie de l'argent – cesserait même d'avoir conscience de cette tyrannie –, cesserait d'être au supplice à la vue des réclames du Bovex et des croustillants toasts Truweet. Il vendrait son âme si complètement qu'il oublierait qu'elle ait été jamais sienne. Il se marierait, s'établirait, prospérerait avec modération, pousserait une voiture d'enfant, aurait une villa et une radio et un aspidistra. Il serait un petit citoyen respectueux des lois comme tous les autres citoyens respectueux des lois –, un soldat dans l'armée des gens qui voyagent debout en se tenant à la courroie. Probablement était-ce mieux ainsi.

Il ralentit un peu le pas. Il avait trente ans et les cheveux grisonnants, pourtant il avait la bizarre impression qu'il commençait seulement à être adulte. Il lui vint à l'esprit qu'il ne faisait que répéter le destin de tout être humain. Chacun se rebelle contre le code de l'argent, et chacun tôt ou tard se rend. Il s'était maintenu en rébellion un peu plus longtemps que la plupart, voilà tout. Et pour aboutir à quel misérable échec ! Il se demanda si tout anachorète dans sa triste cellule languit secrètement du désir de revenir dans le monde des hommes. Peut-être y en a-t-il quelques-uns qui font exception. Quelqu'un a dit que le monde moderne n'est habitable que pour les saints et les fripouilles. Lui, Gordon, n'était pas un saint. Mieux valait, alors, être une fripouille sans prétentions parmi les autres. C'est du désir de cela qu'il avait secrètement languir ;

maintenant qu'il avait convenu de son désir et y avait cédé, il était en paix.

Il allait approximativement dans la direction de son gîte. Il levait les yeux vers les maisons devant lesquelles il passait. C'était une rue qu'il ne connaissait pas. Des maisons vieillotées, d'humble aspect et assez sombres, louées pour la plupart en petits logements ou en chambres uniques. Devant, de petits espaces séparés de la rue par une grille, des briques noircies de fumée, des marches blanchies, des rideaux de dentelle sales. Des écriteaux portant l'inscription « Chambres » à la moitié des fenêtres, des aspidistras à presque toutes. Une rue typiquement de la petite bourgeoisie. Mais, tout bien considéré, pas le genre de rue qu'il souhaitait voir envoyer au diable par les bombes.

Il se posait des questions au sujet des gens qui habitaient dans des maisons comme celles-là. Ce devaient être, par exemple, de petits employés, des vendeurs, des voyageurs de commerce, des démarcheurs de compagnies d'assurances, des conducteurs de trams. Savaient-ils, eux, qu'ils n'étaient que des marionnettes dont l'argent tirait les ficelles ? Je parie bien que non ! Et s'ils le savaient, qu'est-ce que cela pouvait bien leur faire ? Ils étaient trop occupés à naître, à se marier, à engendrer, à travailler, à mourir. Peut-être bien que ce n'était pas une mauvaise chose, si l'on pouvait y arriver, que de se sentir soi-même l'un d'eux, faisant partie du commun des mortels. Notre civilisation est fondée sur la cupidité et sur la peur, mais dans les vies du commun des hommes la cupidité et la peur sont mystérieusement transmues en quelque chose de plus noble. Ces gens de la petite bourgeoisie, dans ces maisons, derrière leurs rideaux de dentelle, avec leurs enfants et leurs mobiliers de rien du tout et leurs aspidistras – ils vivaient d'après le code de l'argent, bien sûr, et pourtant ils trouvaient moyen de maintenir en eux de la bienséance. Le code de l'argent, tel qu'ils l'interprétaient, n'était pas simplement cynique et glouton. Ils avaient leurs normes, leurs inviolables points d'honneur. Ils « demeuraient des gens comme il faut » – et battant pavillon aspidistral. De plus, ils étaient *vivants*. Ils étaient empaquetés dans la vie. Ils engendraient des enfants, ce qui n'arrive jamais aux saints et aux sauveurs d'âmes de faire.

L'aspidistra est l'arbre de la vie, pensa-t-il soudain.

Il prit conscience d'un gros poids dans sa poche intérieure. C'était le manuscrit de *Plaisirs de Londres*. Il le sortit et y jeta un coup d'œil sous le lampadaire. Une grosse liasse de papier, sali et tout déchiré, présentant ce vilain aspect aux bords noircis des papiers qu'on a gardés longtemps dans sa poche. Environ quatre cents vers au total. L'unique fruit de son exil, un fœtus de deux ans qui ne naîtrait jamais. Eh bien, il en avait fini avec tout ça ! La poésie ! *La poésie*, ah bien oui ! En 1935 !

Qu'allait-il faire de ce manuscrit ? Le mieux, le faire descendre en le poussant dans les W.-C. Mais il était encore loin de chez lui et il n'avait pas le penny nécessaire. Il s'arrêta près de la grille en fer d'un égout. Dans l'embrasure de la fenêtre de la maison la plus proche, un aspidistra, un strié, se laissait entrevoir entre les rideaux de dentelle jaunes.

Il déroula une page de *Plaisirs de Londres*. Au milieu du griffonnage labyrinthe, un vers retint son regard. Il fut percé d'un regret passager. Après tout, il y avait des parties qui n'étaient pas mauvaises du tout ! Si seulement ça pouvait être un jour achevé ! Ça paraissait tellement dommage de le jeter, après tout le travail qu'il lui avait coûté. Le sauver, peut-être. Le garder pour lui et le finir en cachette à ses moments de loisir ? Même

à présent ça pourrait peut-être donner quelque chose.

Non, non ! Tiens ta parole ! Ou rends-toi ou ne te rends pas.

Il plia en deux le manuscrit et l'enfonça entre les barreaux de la bouche d'égout. Il tomba en faisant plouf dans l'eau, en bas.

Vicisti, O aspidistra !

XII

Ravelston voulut dire au revoir en sortant du bureau de l'état civil, mais ils ne voulurent pas en entendre parler, et insistèrent pour l'emmener déjeuner avec eux. Mais pas au Modigliani. Ils allèrent dans un de ces gais petits restaurants de Soho où l'on vous sert un si merveilleux déjeuner de quatre plats pour une demi-couronne. Ils mangèrent du saucisson à l'ail avec du pain et du beurre, un carrelet frit, une entrecôte aux pommes frites et un entremets au caramel assez insipide ; et aussi une bouteille de médoc supérieur, à trois shillings six pence la bouteille.

Il n'y eut que Ravelston de présent au mariage. L'autre témoin était une pauvre et humble créature sans dents, un témoin professionnel qu'ils avaient engagé à l'extérieur du bureau de l'état civil et à qui ils avaient donné une demi-couronne de gratification. Il n'avait pas été possible à Julia de s'absenter du salon de thé, et Gordon et Rosemary avaient seulement pris un jour de congé à l'agence, ayant habilement manœuvré longtemps à l'avance pour pouvoir invoquer des prétextes. Personne ne savait qu'ils allaient se marier, sauf Ravelston et Julia. Rosemary devait continuer à travailler à l'atelier pendant encore un ou deux mois. Elle avait préféré garder son mariage secret jusqu'à ce qu'il soit un fait accompli, à cause, surtout, de ses innombrables frères et sœurs, dont aucun n'avait les moyens de faire un cadeau de mariage. Gordon, s'il n'eût tenu qu'à lui, eût fait les choses de façon plus normale. Il avait même voulu se marier à l'église. Mais Rosemary avait opposé à ce projet un refus formel.

Cela faisait maintenant deux mois que Gordon était de retour à l'agence. Il recevait quatre livres dix shillings par semaine. Ils seraient dans une gêne étroite quand Rosemary cesserait de travailler, mais il y avait l'espoir d'une augmentation l'année suivante. Il leur faudrait demander un peu d'argent aux parents de Rosemary, naturellement, quand le bébé arriverait. M. Clew avait quitté La Nouvelle Albion depuis un an et sa place avait été prise par un certain M. Warner, un Canadien qui avait passé cinq années dans une agence de publicité de New York. M. Warner était un brasseur d'affaires, mais quelqu'un de tout à fait sympathique. Lui et Gordon avaient actuellement un important travail en cours. La société des accessoires de toilette Reine de Saba remplissait le pays d'une campagne monstre pour leur désodorisant, Rosée d'avril. Ils avaient décidé que B.O. et la mauvaise haleine avaient fait leur temps, ou peu s'en fallait, et ils se mettaient depuis longtemps l'esprit à la torture pour trouver un nouveau moyen d'alarmer le public. Et voilà qu'un gaillard bien doué avait suggéré : Et si l'on parlait des pieds qui sentent ? C'était un domaine qui n'avait jamais été exploité et qui présentait d'immenses possibilités. La Reine de Saba avait passé cette idée à La Nouvelle Albion. Ce qu'ils demandaient, c'était un slogan qui portât vraiment ; quelque chose du niveau de « Faim nocturne » – quelque chose qui se ficherait comme une flèche empoisonnée dans l'attention du public. M. Warner y avait réfléchi pendant trois jours et puis était réapparu avec l'inoubliable locution : « P.T. », « P.T. » voulant dire : Pédique Transpiration. C'était un véritable éclair de génie, cela. C'était simple et si frappant ! Une fois que vous saviez ce qu'elles

voulaient dire, il ne vous était pas possible de voir ces lettres « P.T. » sans un frémissement de confusion. Gordon avait cherché le mot « pédique » dans le dictionnaire et découvert qu'il n'existait pas. Mais M. Warner avait dit : Au diable ! Qu'est-ce que ça peut bien faire, de toute manière ? Ça leur flanquait tout aussi bien le trac. La Reine de Saba avait sauté sur l'idée, naturellement.

Ils mettaient tout l'argent dont ils pouvaient disposer dans cette campagne. Sur toutes les palissades de chantiers des Îles britanniques, d'immenses affiches accusatrices faisaient entrer « P.T. » dans la tête des gens, comme à coups de marteau. Toutes les affiches étaient identiquement pareilles. Elles ne parlaient pas en pure perte, mais se contentaient de demander avec une simplicité sinistre :

« P.T. »

Et VOUS ?

Rien que ça – ni images, ni explications. Il n'était plus besoin de dire ce que signifiait « P.T. » ; tout le monde, en Angleterre, le savait, à présent. M. Warner, avec l'aide de Gordon, établissait des réclames plus petites pour les journaux et les revues. C'était M. Warner qui fournissait les idées générales hardies et ébauchait la disposition typographique d'ensemble des réclames et choisissait les illustrations dont on aurait besoin ; mais c'était Gordon qui écrivait la plus grande partie du texte accompagnant les illustrations – il écrivait de déchirantes petites anecdotes, chacune d'elles étant un petit roman réaliste d'une centaine de mots, à propos de vierges de trente ans dans le désespoir, et de célibataires solitaires que des jeunes filles avaient inexplicablement plaqués, et d'épouses surchargées de travail, qui ne pouvaient se permettre le luxe de changer de bas qu'une fois par semaine et qui voyaient leurs maris tomber dans les griffes de « l'autre femme ». Il faisait cela très bien ; il faisait cela beaucoup mieux qu'il n'avait fait quoi que ce soit d'autre dans sa vie. M. Warner faisait sur lui des rapports excellents. La compétence littéraire de Gordon ne faisait aucun doute. Il savait user des mots avec l'économie qui ne s'apprend que par des années d'effort. Ainsi donc ce n'était peut-être pas en pure perte qu'il s'était si longtemps mis à la torture en s'évertuant à être un « écrivain ».

Ils dirent au revoir à Ravelston en sortant du restaurant. Un taxi les emporta. Ravelston avait absolument voulu payer le taxi pris à la sortie du bureau de l'état civil, aussi estimèrent-ils qu'ils pouvaient s'offrir le luxe d'un autre taxi. Échauffés par le vin, tous deux se prélassaient sur la banquette, dans la lumière poudreuse du soleil de mai filtrée par la glace de la portière. La tête de Rosemary sur l'épaule de Gordon, leurs mains jointes dans le giron de Rosemary. Il jouait avec la très mince alliance au doigt de Rosemary. En plaqué or, cinq shillings six pence. Mais elle faisait très bon effet.

« Il faudra que je songe à l'enlever, demain, avant d'aller à l'atelier, dit Rosemary d'un air réfléchi.

— Dire que nous sommes véritablement mariés ! Jusqu'à ce que la mort nous sépare ! Ça, pour être mariés, nous sommes mariés !

— Terrifiant, n'est-ce pas ?

— Je crois que nous nous y mettrons très bien, pourtant ! Avec une maison à nous et une voiture d'enfant et un aspidistra. »

Il lui releva le visage pour l'embrasser. Elle avait un rien de maquillage aujourd'hui, pour la première fois depuis qu'il la connaissait, et guère habilement appliqué. Ni le visage de Gordon ni celui de Rosemary ne supportaient très bien la lumière du soleil printanier. Il y avait de menues rides sur celui de Rosemary, de profonds sillons sur celui de Gordon. Rosemary paraissait vingt-huit ans peut-être ; Gordon en paraissait au moins trente-cinq. Mais Rosemary, hier, avait arraché les trois cheveux blancs sur le sommet de sa tête.

« M'aimes-tu ? dit-il.

— Je t'adore, gros bêta !

— Oui, je le crois. C'est bizarre. J'ai trente ans et je suis piqué des vers.

— Ça m'est égal ! »

Ils commencèrent à s'embrasser, puis se séparèrent précipitamment en voyant deux femmes décharnées de la haute bourgeoisie, dans une voiture qui roulait parallèlement à la leur, les observer avec une curiosité sournoise...

L'appartement donnant sur Edgware Road n'était pas trop mal. C'était un quartier morne, et une rue assez sordide, mais c'était commode pour gagner le centre de Londres ; et aussi c'était tranquille, la rue étant une impasse. De la fenêtre sur le derrière (c'était au dernier étage) on pouvait voir le toit de la gare de Paddington. Vingt et un shillings et six pence par semaine, non meublé. Une chambre à coucher, une pièce, une petite cuisine, une salle de bains (avec chauffe-eau) et le W.-C. Ils s'étaient déjà procuré leurs meubles, achetés à tempérament pour la plupart. Ravelston leur avait donné une batterie complète d'ustensiles de cuisine comme cadeau de mariage – très gentille pensée, que celle-là. Julia leur avait donné une assez affreuse table « volante », en plaqué noyer avec un bord dentelé. Gordon l'avait priée et suppliée de ne rien leur donner. Pauvre Julia ! Noël l'avait laissée entièrement ruinée, comme d'habitude, et il y avait eu en mars l'anniversaire de tante Angela. Mais cela eût fait l'effet à Julia d'une sorte de crime contre nature de laisser passer un mariage sans offrir un cadeau. Dieu sait quels sacrifices elle s'était imposés pour amasser peu à peu trente shillings pour cette table « volante ». Ils étaient encore très dépourvus de couteaux et argenterie de table. Il faudrait acheter les choses pièce à pièce, quand ils auraient quelques shillings de reste.

Ils montèrent en courant le dernier étage dans leur impatience d'arriver à l'appartement. Il était tout prêt à être habité. Ils avaient passé leurs soirées, ces dernières semaines, à y porter les meubles et leurs affaires. Il leur semblait vivre une aventure formidable du seul fait d'avoir un endroit à eux. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais possédé de meubles auparavant ; ils avaient toujours habité dans une chambre meublée depuis leur enfance. Ils ne furent pas plus tôt entrés qu'ils firent minutieusement le tour de l'appartement, s'arrêtant devant chaque chose, l'examinant et l'admirant comme s'ils ne connaissaient pas déjà par cœur, dans les moindres détails, tout ce qui était là. Ils tombèrent absurdement en extase devant chaque meuble. Au grand lit la couverture était déjà faite, le drap propre retourné sur l'édredon rose ! Le linge et les serviettes de toilette étaient rangés dans la commode ! La table à abattants, les quatre chaises dures, les deux

fauteuils, le divan, la bibliothèque, le tapis des Indes rouge, le seau à charbon en cuivre qu'ils avaient acheté à bas prix au marché calédonien ! Et tout cela était à eux ! absolument tout était à eux – du moins tant qu'ils ne seraient pas en retard pour leurs paiements échelonnés ! Ils entrèrent dans la petite cuisine. Tout était prêt, jusqu'au plus infime détail. Le réchaud à gaz, le garde-manger, la bouilloire, la passoire de coin d'évier, les balais, les torchons – même une boîte de Panshine, un paquet de paillettes de savon et une livre de cristaux de soude dans un pot à confiture. Tout était vraiment prêt à servir, prêt pour la vie. On aurait pu y cuisiner un repas sur-le-champ. Ils se tenaient debout, la main dans la main, près de la table au dessus émaillé, admirant la vue de la gare de Paddington.

« Oh ! Gordon, que tout cela est amusant ! Avoir un endroit qui est réellement à nous et pas de logeuses pour venir fourrer leur nez partout !

— Ce qui me plaît par-dessus tout c'est de penser que nous prendrons le petit déjeuner ensemble. Toi en face de moi, de l'autre côté de la table, versant le café. Comme c'est curieux ! Nous nous connaissons depuis tant d'années et nous n'avons jamais pris le petit déjeuner ensemble.

— Faisons cuire quelque chose maintenant ! Je meurs d'envie de me servir de ces casseroles ! »

Elle fit du café et l'apporta dans la pièce sur le devant, sur le plateau laqué rouge qu'ils avaient acheté aux soldes du sous-sol de Selfridge. Gordon, à la table « volante » près de la fenêtre, rêvait. Tout en bas, la ruelle était inondée de soleil voilé d'une brume légère ; comme si elle avait été submergée par une mer jaune unie comme un miroir, profonde de plusieurs brasses. Il reposa sa tasse à café sur la table « volante ».

« Voilà où nous mettrons l'aspidistra, dit-il.

— Mettrons le *quoi* ?

— L'aspidistra. »

Elle rit. Il vit qu'elle croyait qu'il plaisantait, et ajouta :

« Il ne faut pas oublier de sortir en commander un avant que tous les fleuristes ne soient fermés.

— Gordon ! Tu ne parles pas sérieusement ! Tu ne songes pas réellement à avoir un aspidistra ?

— Si. Et nous ne laisserons pas le nôtre devenir poussiéreux. Il paraît qu'une vieille brosse à dents c'est ce qu'il y a de mieux pour le nettoyer. »

Elle vint de son côté et lui pinça le bras.

« Tu n'es pas sérieux, par hasard ?

— Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Un aspidistra ! En voilà une idée de vouloir mettre un de ces affreux machins tristes ici dedans ! Je n'en veux pas dans cette pièce, et dans la chambre à coucher, ce serait encore pire. Tu imagines, avoir un aspidistra dans sa chambre à coucher !

— Nous n'avons pas besoin d'en avoir un dans la chambre à coucher. C'est ici, la place d'un aspidistra. Dans l'embrasement de la fenêtre sur le devant, là où les gens d'en face peuvent le voir.

— Gordon, là tu plaisantes – ce n'est pas possible que tu ne plaisantes pas !

— Non, je ne plaisante pas. Je te dis qu'il faut que nous ayons un aspidistra.

— Mais pourquoi ?

— C'est ce qu'il convient d'avoir. C'est la première chose que l'on doit acheter quand on vient de se marier. En fait, cela fait pour ainsi dire partie de la cérémonie du mariage.

— Ne sois pas absurde ! Je ne peux absolument pas supporter d'avoir ici un de ces machins. Tu auras un géranium s'il te faut absolument quelque chose. Mais pas un aspidistra.

— Un géranium ne fait pas l'affaire. C'est un aspidistra qu'il nous faut.

— Eh bien, nous n'en aurons pas. Voilà qui est clair !

— Si, nous en aurons un. Ne viens-tu pas de promettre de m'obéir ?

— Non. Nous n'avons pas été mariés à l'église.

— Oh ! et après ! Cela découle implicitement de la célébration du mariage. « Amour, fidélité, obéissance », et caetera.

— Non, ce n'est pas vrai. En tout cas, nous n'aurons pas d'aspidistra !

— Si, nous en aurons un.

— Nous n'en aurons *pas*, Gordon !

— Si.

— Non !

— Si !

— *NON !* »

Elle ne le comprenait pas. Elle croyait que, tout bonnement, il s'entêtait. Ils s'échauffèrent, et, selon leur habitude, se querellèrent avec violence. C'était leur première querelle en tant que mari et femme. Une demi-heure plus tard ils sortirent commander chez le fleuriste l'aspidistra.

Mais, arrivés à mi-hauteur du premier étage, Rose-mary s'arrêta net et s'agrippa à la rampe. Ses lèvres s'entrouvrirent ; elle eut l'air très bizarre durant un instant. Elle appuya la main contre son ventre.

« Oh ! Gordon !

— Quoi ?

— Je l'ai senti bouger !

— Senti bouger quoi ?

— Le bébé. Je l'ai senti bouger en dedans de moi.

— Vraiment ? »

Une sensation étrange, presque effrayante, une sorte de chaude convulsion remua les entrailles de Gordon. Un instant il se sentit comme sexuellement uni à elle, mais uni d'une façon mystérieuse qu'il n'avait jamais imaginée. Il s'était arrêté une ou deux marches plus bas qu'elle. Il tomba à genoux, pressa son oreille contre son ventre et écouta.

« Je n'entends rien, dit-il à la fin.

— Bien sûr que non, gros bêta ! Pas avant des mois encore.

— Mais il me sera possible de l'entendre un peu plus tard ?

— Je le crois. Toi, tu pourras l'entendre à sept mois, moi je peux le sentir à quatre mois. Je crois que c'est cela.

— Mais il a réellement bougé ? Tu en es sûre ? Tu l'as réellement senti bouger ?

— Oh ! oui, il a bougé. »

Longtemps il resta agenouillé là, la tête pressée contre la douceur de son ventre. Elle joignit les mains derrière la tête de Gordon et l'appuya plus étroitement encore. Il n'entendait rien, que le bourdonnement du sang dans sa propre oreille. Mais elle ne pouvait s'être trompée. Quelque part là-dedans, dans l'obscurité protectrice, chaude et douillette, il était vivant et il bougeait.

Allons, du moins une fois encore il arrivait quelque chose dans la famille Comstock.

NOTES

[1]

Terme populaire pour désigner une pièce de trois pence ; c'est, en Australie, le surnom donné à un jeune kangourou. (N.d.T.)

[2]

Arthur Rackham, dessinateur anglais (1867-1930), a illustré de nombreux contes merveilleux : *Peter Pan*, *Alice au pays des merveilles*, etc. (N.d.T.)

[3]

En français dans le texte. (N.d.T.)

[4]

Bazar autrefois à prix unique. (N.d.T.)

[5]

En français dans le texte. (N.d.T.)

[6]

Le mot *comstockery* signifie : pudibonderie en matière d'art – du nom de l'Américain Anthony Comstock, adversaire du nu. (N.d.T.)

[7]

Une demi-couronne était une pièce de deux shillings et demi. (N.d.T.)

[8]

Samuel Smiles (1812-1904), écrivain écossais, a exposé une théorie individualiste destinée au peuple dans *Self-Help*. (N.d.T.)

[9]

Quartier chic de Londres. (N.d.T.)

[10]

En français dans le texte. (N.d.T.)

[11]

En français dans le texte. (N.d.T.)

[12]

Pièce de deux shillings. (N.d.T.)

[13]

James Matthew Barrie, écrivain anglais (1860-1937), est l'auteur notamment, de *Peter Pan* et de *L'Admirable Crichton*. (N.d.T.)

[14]

Le *Yorkshire pudding* est une pâte cuite au-dessous du rôti, dont elle absorbe la graisse qui s'écoule ; elle se mange avec le rôti ou avant, comme abat-faim. (N.d.T.)

[15]

Les passages en italique sont en français dans le texte. (N.d.T.)

[16]

En français dans le texte. (N.d.T.)

[17]

Bière piquante, amère, fortement houblonnée. Une pinte égale à peu près un litre. (N.d.T.)

[18]

En français dans le texte. (N.d.T.)

[19]

En français dans le texte. (N.d.T.)